Samuel Laurent

AL-QAÏDA EN FRANCE

RÉVÉLATIONS SUR CES RÉSEAUX PRÊTS À FRAPPER

SEUIL

SAMUEL LAURENT

AL-QAÏDA EN FRANCE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

Du même auteur

Sahelistan
Seuil, 2013

ISBN 978-2-02-114327-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2014

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Anne-Marie, ma mère, avec tout mon amour et
ma reconnaissance pour son indéfectible soutien.
Le plus beau reste à venir.

TABLE DES MATIÈRES

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Introduction - Rien ne se passera comme prévu

Première partie - Sur la trace des jihadistes français

En haut la chaîne alimentaire

Benghazi

Retrouvailles

Cheikh Omar al-Bakri

Petit cours accéléré de salafisme…

« Abandonne le projet… »

Mohamed Fizour

Frontière

Sur la route de Selma…

Refuge

Les Indonésiens de Selma

Norédine

Face à face

Les Mouhajireen

Dans le repaire de Jabhat al-Nosra

Abou Hamza

L’homme sans nom…

Deuxième partie - Un royaume en perpétuelle expansion

Anjem Choudary

- Anes
- Rendez-vous secret à Istanbul
- François
- Un nouveau Norédine
- Hassan

Troisième partie - Somalie

- In the Mog : la ville la plus dangereuse du monde
- Sur la route des Galgala
- Abou Youssef

Quatrième partie - Al-Qaïda sur le sol français

- Premier rendez-vous…
- Les filtres
- « Voler sous les radars de la France… »
- Les attentats
- Les communications
- Les dirigeants
- Les armes
- Conclusion - Un désastre qui pouvait être évité

INTRODUCTION

Rien ne se passera comme prévu

Tous les militaires connaissent ce dicton : « Dans une guerre, la seule chose dont on soit sûr, c'est que rien ne se passera comme prévu ! » Il en va de même pour cette enquête, qui me conduira bien plus loin que je ne l'aurais souhaité…

Ce livre devait initialement porter sur les jihadistes français en Syrie : leurs motivations, leur « profil » éventuel, mais aussi leur état d'esprit au retour de cette guerre particulièrement brutale. Quelle menace présentent-ils pour notre pays ? Quel rôle jouent les réseaux salafistes français dans leur endoctrinement ? Existe-t-il des « filières » pour faciliter leur départ ? Comment se déroule leur quotidien en Syrie, sous les bombes de Bachar al-Assad ? Quel accueil leur réserve-t-on, au sein des brigades islamistes ? Et surtout, que deviennent-ils une fois rentrés ? Combien de « loups solitaires » semblables à Mohamed Merah reviennent dans ce pays, au terme d'une expérience douloureuse ?

Pour répondre à ces questions, je me rendrai au Liban, en Turquie, en Libye et en Tunisie, ainsi qu'en Angleterre et en Hollande. Tout cela pour mieux comprendre la dynamique du Jihad et du salafisme, et pour rencontrer ceux qui l'organisent. Puis je séjournerai longuement en Syrie, aux côtés de mes compatriotes, « invité » par les émirs d'Al-Qaïda sur un des fronts les plus violents du pays. Mission accomplie : les jihadistes français me parleront, sous les balles et sous les obus. L'un d'entre eux me sauvera même la vie.

Je les retrouverai en France, pour plonger avec eux dans l'univers des salafistes. Pas comme un journaliste à qui l'on peut raconter n'importe quoi, mais comme un ancien compagnon de tranchée qui connaît bien leur passé : le plus glorieux, mais parfois aussi le plus inavouable. Dans ce monde souterrain qui s'est développé d'un bout à l'autre de l'Hexagone, je serai témoin d'une réalité que beaucoup tentent de minimiser : l'islam radical progresse à une vitesse stupéfiante. Non seulement parmi les jeunes

d’origine arabe ou africaine, mais également parmi les Français dits « de souche » qui se convertissent en grand nombre, particulièrement à l’intérieur des cités. Des jeunes qui trouvent un idéal dans cette interprétation très stricte du Coran, mais également un véritable « manuel de vie », qui les guide à chaque seconde de l’existence. Une vision absolue de la religion, impossible à contester, qui comble une soif de certitudes que notre société ne parvient plus à étancher…

Mais, au fur et à mesure de l’enquête, certains signaux m’orientent dans une autre direction. Loin, très loin de ces jeunes en quête d’aventure et d’idéal, qui épousent l’islam pour donner un sens à leur vie.

Au-delà de ces jihadistes amateurs, à l’ombre des grandes brigades d’Al-Qaïda, d’autres filières se mettent en place. Plus professionnelles et très bien organisées. Curieusement, elles ne visent pas à conduire des Français en Syrie mais plutôt… à réimplanter les jihadistes français dans l’Hexagone ! Dans quel but ? Il me faudra plusieurs mois d’enquête, en Syrie, en Somalie puis en France, pour finalement découvrir l’impensable… Et rencontrer les cadres d’Al-Qaïda qui opèrent *déjà* dans notre pays !

Ce livre dévoile en détail le fonctionnement et les acteurs de ces réseaux terroristes qui tissent leur toile sur notre sol, dans le secret le plus absolu : des cellules qui possèdent suffisamment de moyens militaires et humains pour orchestrer des attentats de grande envergure, et plonger ce pays dans le chaos.

Nous menons des « guerres contre le terrorisme » en Afghanistan ou au Mali. Pourtant, d’autres hommes, bien plus discrets et bien plus dangereux, sont déjà implantés en France, et travaillent méticuleusement à notre perte. De l’intérieur.

Cette enquête dévoile la plus grande menace à laquelle la France ait été confrontée depuis des décennies. Nos responsables politiques ne pourront plus prétendre qu’ils ne « savaient pas »…

PREMIÈRE PARTIE

SUR LA TRACE DES JIHADISTES FRANÇAIS

En haut la chaîne alimentaire

Beaucoup de livres ont été publiés sur le sujet. Malheureusement, la pauvreté des informations qu'ils contiennent s'explique par une approche trop prudente et trop superficielle de ces réseaux. Pour parler sérieusement des jihadistes français en Syrie et de la menace qu'ils représentent, il ne suffit pas de faire le tour des mosquées salafistes de notre pays, ou de recueillir des informations invérifiables à la frontière turque, loin des combats. Pour mener une enquête sérieuse, il faut infiltrer les groupes d'Al-Qaïda en Syrie. Pénétrer au cœur de la guerre, dans les entrailles de ce conflit, pour côtoyer les volontaires français au quotidien, sous les bombes et dans leurs brigades. Un travail extrêmement dangereux et difficile. Mais sans lequel il est impossible d'écrire une seule ligne crédible à leur sujet.

D'expérience, je sais que les amitiés les plus solides se nouent dans les zones de guerre, lorsqu'on risque sa vie côte à côte. Les barrières de la race, de la langue et même de la religion s'effondrent comme un château de cartes, lorsque les obus pleuvent et transforment votre quotidien en enfer. La plupart de ces hommes ne sont pas des combattants aguerris. Juste de jeunes volontaires un peu naïfs ou fanfarons, plongés dans un environnement hostile, très loin du confort occidental qui les berce depuis leur enfance. Trouver quelqu'un qui parle la même langue et qui partage les mêmes conditions de vie resserre rapidement les liens et incite à la confidence. Si je dois nouer des relations solides avec nos guerriers de l'islam « made in France », ce sera en Syrie. Pas en Seine-Saint-Denis ou à Marseille…

Pourquoi choisir les brigades d'Al-Qaïda en particulier ? Plusieurs raisons : d'abord, les combattants étrangers se dirigent toujours vers les formations religieuses. Ensuite, dans la longue chaîne alimentaire des groupes salafistes qui combattent en Syrie, cette organisation tient le haut du pavé. En côtoyant une petite brigade radicale, je ne disposerai d'aucun accès aux combattants de Jabhat al-Nosra, ou de l'État islamique en Irak et au Cham, autrement dit les Dayesh, les deux principaux groupes considérés

comme « terroristes » par l'Occident, qui règnent sur toute la mouvance salafiste en Syrie. En revanche, si je parviens à me faire accepter dans l'une de ces deux organisations, j'obtiendrai carte blanche pour évoluer à ma guise au sein des groupes plus petits.

Je dispose de nombreuses options pour entrer en contact avec eux. Mais les risques de kidnapping m'incitent à la prudence. La première consiste à passer par l'Irak. Je possède des contacts solides à Bagdad, qui pourraient peut-être m'introduire auprès des brigades syriennes.

Mais ce pays constitue aujourd'hui un véritable nid de frelons, où les alliances deviennent aussi éphémères qu'imprévisibles. Les émirs locaux obéissent de façon toute relative aux ordres qu'ils reçoivent : obtenir l'accord d'un cadre irakien, à Falloujah ou à Ramadi, ne garantit pas ma sécurité chez un commandant de la même organisation à Idlib ou à Alep, en Syrie. Je vais donc explorer d'autres pistes, en considérant l'option irakienne comme un dernier recours…

Depuis quelque temps, la Libye constitue le principal pourvoyeur de jihadistes étrangers dans cette guerre. Des centaines de Libyens partent rejoindre les groupes les plus radicaux et personne ne cache sa sympathie pour Jabhat al-Nosra ou les Dayesh. Dans ce nouveau vivier du Jihad mondial, j'espère trouver une passerelle qui me permettra de rejoindre les troupes d'Al-Qaïda en Syrie. À Benghazi, certains de mes amis pourront peut-être m'aider.

Benghazi

Dès mon arrivée je constate, navré, que les prédictions très sombres de mon précédent livre[1] sur ce pays se révèlent malheureusement exactes. La spirale de violence qui enveloppait la ville l'année dernière se transforme en un véritable ouragan : 28 responsables de la sécurité publique tués en 2012. Plus de 200 en 2013 ! De nos jours, on ne compte plus les attentats à la voiture piégée, les bombes, les fusillades, les kidnappings et les meurtres. On trouve tous les types d'armes légères en vente libre sur les bancs du souk Al-Achia, le marché de nuit qu'on appelle aussi « marché des voleurs ». La plupart d'entre elles ne viennent plus des vieux stocks de Kadhafi. Le « client » peut désormais choisir entre des pistolets Glock 29, des Beretta P4X Storm, ou encore des fusils d'assaut FN 2000, une des armes de combat les plus chères et les plus sophistiquées du marché, que même l'armée française ne peut pas s'offrir ! Les rues deviennent plus dangereuses que jamais. À l'hôtel, l'employé égyptien qui travaille à la réception me met en garde chaque fois que je sors, après la tombée de la nuit. Même si je ne rencontrerai pas le moindre problème lors de ces balades, la tension demeure palpable.

En l'absence de toute forme d'autorité, Benghazi dérive comme l'épave d'un vaisseau fantôme, privé de son équipage. Si les brigades quadrillaient les routes en 2012, elles ont désormais disparu. Les « forces spéciales » dépêchées par Tripoli, quant à elles, cantonnent leur présence à quelques intersections stratégiques, avec des soldats toujours cagoulés, par crainte de représailles. Dans cette jungle totalement livrée à elle-même, les armes poussent comme des champignons ! Tandis que je marche en direction de la corniche, j'aperçois un conducteur à l'arrêt qui tape furieusement son pistolet-mitrailleur MAC 10 sur le volant de sa voiture pour faire entrer un chargeur qui semble endommagé. Le lendemain, dans un café du centre-ville, un vieil homme fumant le narguilé tombe de sa chaise et son pistolet glisse sur le trottoir. Le jour de mon arrivée, en allant acheter une brosse à dents, un alcoolique blessé et cherchant la bagarre se fait virer de la

pharmacie par l'employé, qui le saisit par le col en lui pointant un automatique sur la tempe.

La police étant totalement inexistante, le sport national des dérapages contrôlés sur les grandes artères de la ville rencontre de plus en plus d'adeptes. Lors de mon premier rendez-vous avec Khalid, un ami ayant appartenu à l'une des plus grandes brigades de la ville, les Rafallah Sehati, nous assisterons à une scène surprenante, à la fois tragique et comique. Une vieille Toyota roule à vive allure et zigzague au rythme des coups de frein à main savamment dosés de son conducteur. Il effectue plusieurs allers-retours et, finalement, arrive ce qui doit arriver : l'homme percute un 4 × 4 Audi flambant neuf garé à côté du café. Le conducteur fautif sort de son véhicule et s'excuse, tandis qu'un homme d'une quarantaine d'années se lève de la table voisine, sort un pistolet de sa ceinture, s'approche et lui tire une balle dans chaque jambe. Il revient prendre son téléphone, paie tranquillement son café et déclare à l'assistance : « Maintenant, cet âne ne cassera plus vos voitures ! » Personne ne fait régner l'ordre à Benghazi. Alors chacun prend ses affaires en main…

Je rencontre Khalid deux jours après mon arrivée. Reconverti dans le business, il dirige une société d'immobilier qui semble prospère, au vu de l'impressionnante collection de berlines qu'il exhibe fièrement au fur et à mesure de nos rendez-vous. Lorsque je lui explique la raison de ma visite, il lève les épaules en déclarant :

– Pas de problème. Personne ne se cache pour faire le Jihad ! Nous allons demander à Mohamed de t'arranger ça. Tu pourras peut-être partir directement depuis Benghazi, avec des Libyens qui rejoignent la Turquie. Ensuite, tu passeras la frontière avec eux.

Mohamed est le commandant de la brigade salafiste des Rafallah Sehati de Benghazi, que j'avais rencontré durant ma précédente enquête sur la Libye. Un homme sympathique et droit, que j'ai aujourd'hui le plaisir de compter parmi mes amis.

– Cela te paraît aussi simple que ça ? demandé-je, un peu étonné.

– Je te le répète : personne ne se cache pour aller faire le Jihad. Mais n'oublie pas que c'est extrêmement dangereux. Ceux qui t'accompagnent ne pourront rien faire contre l'artillerie syrienne.

« L'artillerie syrienne »… Paradoxalement, je ne me soucie guère des troupes de Bachar. Je sais que le travail d'infiltration au sein d'une brigade

d’Al-Qaïda en zone de guerre représente un travail très complexe et infiniment dangereux. Au moins autant que les obus. Pour les avoir connus à Bagdad et à Falloujah, je sais que ces hommes ne baissent jamais la garde. Ils demeurent toujours à l’affût de la moindre erreur, de la moindre faille qui pourrait vous trahir et révéler votre appartenance, même fictive, aux services de renseignements occidentaux. Par ailleurs, même si je les ai « fréquentés » en Irak, nos rapports se limitaient à des rencontres arrangées par des cheikhs locaux ou des religieux sunnites. Je bénéficiais d’une sorte de sauf-conduit qui me permettait d’éviter l’exécution pure et simple lors de ces entretiens, mais jamais je ne me suis immergé pendant de longues périodes dans l’intimité de leurs brigades. *A fortiori* sur une ligne de front, comme j’espère le faire cette fois.

Khalid fait désormais des affaires avec les anciens membres de sa brigade. Dans la journée, nous visiterons certains de ses chantiers où d’autres « associés » le rejoignent, kalachnikovs ou fusils à pompe chromés sur le siège passager de leurs berlines. Les affaires tournent, mais elles comportent des risques. Surtout pour un homme comme lui, dont la famille est originaire de Misrata.

– Je suis né à Benghazi, mais je ne fais pas partie des tribus de la région. Depuis quelque temps, les fractures deviennent plus nettes entre les gens de Cyrénaïque et les autres, comme moi, que la population locale considère comme des intrus. Par ailleurs, nos brigades ont été considérablement affaiblies depuis l’année dernière. Mohamed t’expliquera tout ça…

– « Nos » brigades ? Il y en a plusieurs ?

– Les natifs de Misrata dirigent plusieurs groupes armés. Rafallah Sehati, mais aussi Dera Libya Benghazi, sous les ordres de Wissem ben Hémide. Nos rapports ne sont pas toujours excellents, mais face aux Awaghirs et aux Baraïssas [les tribus dominantes de l’est], nous nous serrons les coudes. Ça devient une question de survie…

Khalid ne fait plus partie des Rafallah Sehati. Néanmoins, il demeure proche de leur chef, Mohamed al-Gharabi, qui accepte de me rencontrer en apprenant que je me trouve en ville. Nous dînerons ensemble le lendemain soir, chez Diwan : un restaurant qui se veut chic, situé au bord d’une artère bruyante où les jeunes se retrouvent chaque soir pour des concours d’acrobaties et de dérapages, en voiture, en quad et en moto.

En rentrant à mon hôtel, j’observe les rues sinistres de la ville et je m’interroge une nouvelle fois : comment la France a pu faire preuve d’un tel aveuglement ? Le risque tribal, religieux et sécuritaire s’imposait pourtant de lui-même ! Aujourd’hui, la Libye abrite des centaines de petits tyrans sanguinaires qui régissent chaque ville et chaque quartier d’une main de fer, oscillant entre trafic, délinquance et prêche salafiste, au gré de leurs intérêts et de leurs jeux d’alliance. En traversant Benghazi, il ne fait pas bon se rappeler que l’on est français…

---

1. *Sahelistan. De la Libye au Mali, au cœur du nouveau jihad* , Seuil, 2013.

Retrouvailles

Mohamed al-Gharabi est un véritable colosse d'un mètre quatre-vingt-douze, au visage épais, encadré par une longue barbe. Il m'empoigne pour me serrer dans ses bras, et mes côtes s'écrasent douloureusement sur la crosse du pistolet qu'il porte en holster. Il semble ravi de me revoir, et la réciproque est vraie ! Après les politesses et les bénédictions d'usage, il m'invite d'ailleurs chez lui le lendemain. Pour un homme qui change de téléphone tous les trois jours et qui ne communique jamais sa position exacte, j'y trouve une nouvelle preuve de confiance à laquelle je ne m'attendais pas.

– Alors comme ça, tu veux aller en Syrie ? Tu ne vas pas faire un reportage, quand même ? Attention ! Si on te laisse faire, tu vas finir par devenir journaliste !

Nous rigolons de bon cœur.

– Non, je prépare un nouveau livre. Pas de reportage. Les journalistes font ce qu'ils peuvent. Mais on ne leur laisse ni le temps ni la liberté de se promener comme je le fais…

– Je regrette seulement que personne ne cherche, encore aujourd'hui, à savoir ce qui se passe réellement en Libye. Mais tu ne viens pas pour ça, je me trompe ? Peut-être qu'on en rediscutera pour un prochain livre, *inch'Allah*…

– *Inch'Allah.* Comment va ta brigade ?

– Aussi mal que Benghazi ! Cette ville devient un véritable enfer. Après la mort de l'ambassadeur Stevens, Jibril[1] a tenté de se débarrasser des islamistes. Nous avons été chassés de notre QG en même temps qu'Ansar al-Charia. Je me trouvais à l'intérieur avec mes hommes. Nous pouvions rester. Tenir bon. À Benghazi, aucune force en présence ne possédait les armes nécessaires pour nous déloger. Mais nous nous trouvions face à de simples civils qui enjambaient les clôtures et détruisaient nos barricades. Je ne voulais pas tirer sur une foule désarmée. Après notre départ, les habitants ont pillé la base. Depuis, nos stocks d'armes alimentent une grande partie

du marché noir et du crime organisé qui gangrène cette ville. Même chose pour le matériel abandonné par Ansar al-Charia. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus assurer la moindre opération de maintien de l'ordre. Et comme il n'existe aucune police ni aucune armée digne de ce nom, Benghazi devient la ville de tous les dangers. Notre révolution devient une farce. Une farce honteuse…

Devant la déception de mon ami, je ne trouve rien à répondre. Nous restons silencieux un moment, et Khalid observe mon passeport posé sur la table, à côté de mon téléphone.

– Cache-le. Ce truc peut te créer des problèmes. Les Français ne sont pas très populaires, à Benghazi.

Mohamed acquiesce de la tête. Il me sourit en scrutant la pièce. Malgré ses deux gardes du corps, il reste sur le qui-vive :

– Je vais t'aider pour la Syrie, dit-il en sortant un autre téléphone de sa poche. Je connais quelqu'un qui pourra te recevoir à Istanbul. Un Libyen qui coordonne le passage de nombreux volontaires. Mais je dois te prévenir… Nous n'entretenons presque aucun contact avec les hommes de l'Armée syrienne libre. Si nous te mettons en relation avec les rebelles, ce sera probablement Jabhat al-Nosra. Tu veux vraiment y aller ?

– Oui, je pense que Jabhat m'apprendra davantage de choses sur ce pays que l'Armée syrienne libre.

– Pourquoi ?

– À mon avis, l'ASL dit aux Occidentaux ce qu'ils veulent entendre. Je ne veux pas aller faire du tourisme en Syrie, pour y apprendre ce que la presse et les porte-parole de cette organisation racontent déjà sur toutes les chaînes de télévision. À mon avis, ces gens ressemblent beaucoup au CNT libyen. Très présents dans les médias et trop vite reconnus par l'Occident… Alors qu'en réalité, ils ne représentent qu'une petite partie de la rébellion.

Ils échangent quelques mots avec Khalid en arabe, trop vite pour que je comprenne quoi que ce soit. Mohamed se tourne vers moi d'un air amusé :

– Exact. En fait, tu vas découvrir que l'ASL n'existe que sur le papier. La plupart des brigades partagent les mêmes idées que Jabhat ou l'État islamique en Irak. Même si elles ne le clament pas sur les chaînes de télé occidentales.

– Combien de Libyens se battent en Syrie ?

– Question décevante… Digne d’un agent de renseignement, d’un diplomate ou d’un journaliste, ajoute-t-il avec un sourire farceur. Tu sais comment les choses se passent ici ! Nous ne connaissons même pas le nombre exact de nos fonctionnaires ! Tu penses vraiment que nous tenons un registre des volontaires qui partent en Syrie ?

Rires. La conversation s’interrompt un instant, alors que le serveur nous amène des côtelettes d’agneau avariées, dont Khalid détecte instantanément l’odeur nauséabonde. Pas de scandale : tout le monde opte pour du bœuf. Mohamed reprend la parole :

– À mon avis, on en compte plusieurs milliers. Sans parler des étrangers qui transitent par la Cyrénaïque…

– Des étrangers ?

– Égyptiens, Soudanais, Maliens, mais surtout Tunisiens, Marocains et… parfois même Européens !

– Des Français passent par la Libye ?

– Certains tentent de brouiller les pistes. Les plus expérimentés : vétérans d’Afghanistan, d’Irak ou du Mali… Ils utilisent la Tunisie comme point d’entrée, puis ils traversent la frontière en fraude, obtiennent un faux passeport libyen auprès de certaines brigades, puis s’envolent pour Istanbul et rejoignent la Syrie. Ensuite, ils rentrent par le même chemin. Quand ils rentrent…

– Quelle brigade fournit ce genre de faux passeports ?

Il hausse les épaules en levant la paume des mains vers le ciel. Je comprends qu’il ne veut pas me mentir mais qu’il refusera de me donner un nom.

– Les jihadistes qui partent en Syrie jouissent d’une très grande popularité. Tous ceux qui peuvent les aider le feront avec plaisir. Ici, à Tripoli, à Derna, à Misrata… Il ne s’agit pas d’une brigade en particulier, mais d’un état d’esprit qui prévaut à travers toute la Libye. Une vraie solidarité.

– Pourquoi autant de Libyens se portent-ils volontaires ?

– La révolution a formé des combattants très aguerris qui considèrent le Jihad comme une obligation. Ils possèdent une formation militaire et, surtout, ils peuvent s’avérer très utiles pour les Syriens. Plus que les Tunisiens ou que les Marocains…

– Pourquoi ?

– La Libye a beau connaître des temps difficiles, elle n'en demeure pas moins très riche. D'immenses fortunes sont tombées entre les mains des révolutionnaires. Notamment les islamistes. Ils utilisent une partie de cet argent pour financer la création de brigades, ou l'équipement de certaines unités en Syrie. Sans compter les armes provenant des stocks de Kadhafi. Les Libyens possèdent des relais très solides dans ce pays. Attends une seconde, je vais passer ce coup de fil et nous verrons ce que nous pouvons faire pour toi…

Je cache mon impatience et je ronge nonchalamment un bout de pain, en attendant que le serveur ait remplacé notre dîner par de la viande fraîche. La conversation s'éternise. Khalid doit se douter de ma légère nervosité et me lance avec un sourire rassurant :

– Ne t'en fais pas, on va y arriver. Beaucoup de gens connaissent Mohamed en Syrie. Et ils le respectent.

Il raccroche et éteint son téléphone :

– Mon ami doit demander l'accord des émirs syriens. Je me porte garant de toi, alors j'espère qu'ils accepteront. Eux seuls décident de qui entre sur leur territoire. S'ils disent oui, tu seras protégé…

– Des émirs de Jabhat al-Nosra ?

– Mon ami travaille avec Jabhat, mais aussi avec l'État islamique en Irak et au Cham. Il va contacter les deux. Tu peux le rejoindre à Istanbul dès maintenant, mais je te suggère d'attendre une réponse définitive de sa part…

J'attendrai quatre jours de plus à Benghazi. Mohamed fera tout son possible pour accélérer la réponse des Syriens, mais la connexion semble difficile. Je ne suis pas surpris. Al-Qaïda survit et prospère à travers le monde depuis plus de vingt ans, malgré la toute-puissance de nos armées. Et la bonne volonté de mes amis libyens ne semble pas suffire à vaincre leur méfiance. Du moins pour l'instant…

En attendant que les choses progressent, je décide de quitter Benghazi pour me rendre au nord du Liban, afin d'y rencontrer l'un des principaux idéologues du salafisme mondial. Un homme intéressant, dans la mesure où son discours vise tout particulièrement l'Occident et les populations musulmanes qui y résident. Il a converti des milliers d'Européens. Il décrit le Jihad en Syrie comme « un devoir pour tous les croyants du monde ».

Avant de partir à la recherche des combattants français, je trouve opportun de rencontrer cet énigmatique personnage, expert en manipulation psychologique, mais également réputé pour son intelligence et son érudition. Sa parole « soulève des montagnes », dit-on dans les milieux jihadistes du monde entier. Que dit-il ? Quels mots peuvent être assez forts pour transformer un de nos compatriotes en guerrier de l'islam, prêt à mourir pour son Dieu, à des milliers de kilomètres de la terre qui l'a vu naître ? Je décide d'aller lui parler. Même si un voyage au Liban est toujours plus dangereux pour moi que pour un autre…

1.

Le Premier ministre de l'époque, ancien membre du CNT, largement pro-occidental.

En effet, le Hezbollah contrôle une grande partie de Beyrouth, y compris l'aéroport. Afin d'arrêter le flux de jihadistes étrangers en partance pour la Syrie, les contrôles de la milice chiite se renforcent. Et mon nom ne figure pas dans la liste de leurs favoris.

Je n'entretiens pourtant aucune relation « hostile » avec ce groupe, même si je n'éprouve aucune sympathie pour leurs méthodes, leurs discours et leurs implications dans le trafic de drogue, tout aussi avéré que celui des jihadistes d'Aqmi [Al-Qaïda au Maghreb islamique] au Sahel. Cependant, mes contacts très intimes avec les milieux sunnites radicaux de Bagdad ont contribué à me placer sur la liste noire du Hezbollah : ma « réputation » dépasse aujourd'hui les frontières de l'Irak. Que ce soit en Iran, en Syrie ou encore au Liban, ma vie ne vaut pas cher aux yeux des responsables chiites.

Je débarque aussi discrètement que possible, par un vol en provenance d'Istanbul, à quatre heures du matin. Le petit aéroport de Beyrouth est quasiment vide à cette heure.

– Jamais allé en Israël ? marmonne l'officier de l'immigration à moitié endormi.

Je réponds que non, et il hoche la tête d'un air satisfait en tamponnant mon passeport. Dans le hall d'arrivée, devant la cafétéria qui s'apprête à ouvrir, je fais le tour des agences de location de voitures. Fatigué et méfiant, je remplis la paperasse et m'apprête à filer vers le nord lorsque le responsable d'Europcar, Georges, un chrétien maronite d'une cinquantaine d'années, m'explique que les voitures les moins chères sont garées en ville, à quelques kilomètres de l'aéroport. Nous empruntons un véhicule de société pour arriver dans un petit terrain vague lugubre, faisant office de parking, situé à quelques centaines de mètres de Haret Raik, le fief du Hezbollah ! Georges ne semble pas plus à l'aise que moi :

– Ils cherchent toujours des problèmes aux chrétiens. Je ne sais pas pourquoi Europcar a loué un parking ici ! grogne-t-il en inspectant rapidement la voiture avec une lampe de poche. En sortant, reprenez à

droite. À gauche, il y a des barrages. Puis tournez encore à droite pour rejoindre l'autoroute. Tripoli sera indiqué, conclut-il d'un geste vague, visiblement pressé d'en finir.

Tripoli. Cent soixante kilomètres au nord de Beyrouth. La semaine précédant ma visite, une voiture piégée a explosé en plein centre-ville, provoquant la mort de quarante-huit personnes. Un très lourd bilan, même pour les « standards » de la région. Dans cette ville majoritairement sunnite, tout le monde soupçonne le Hezbollah. Mais, comme toujours, personne ne peut le prouver. Depuis le « printemps arabe », le conflit syrien trouve un prolongement direct à l'intérieur de ce petit pays à l'équilibre fragile. Brigades sunnites et miliciens chiites s'affrontent dans une guerre larvée, où les belligérants agissent pour le compte de leurs différents alliés, de l'autre côté de la frontière. Les sunnites soutiennent les rebelles, tandis que le Hezbollah, sur ordre de l'Iran, appuie les opérations de Bachar al-Assad en Syrie.

Je rencontre Cheikh Bakri dans les montagnes qui dominent la ville, au cœur d'un quartier populaire sunnite encadré par l'armée. Tout le long de l'immeuble où il réside, une série de drapeaux noirs ornés d'un cercle blanc et de calligraphies arabes trônent fièrement sur les balcons, comme un pied de nez au Hezbollah, qui tente pourtant de l'abattre depuis des années.

Âgé d'une soixantaine d'années, portant une longue barbe rectangulaire et une djellaba blanche immaculée, Cheikh Bakri me fait pénétrer dans son vaste bureau tandis que j'entends des bruits de vaisselle et des murmures de femmes dans les pièces du fond. Une fois la porte refermée derrière nous, il s'installe près d'une grande bibliothèque en m'invitant à prendre un siège à ses côtés. Malgré sa courtoisie exemplaire, il reste distant. Après une série de remerciements et de politesses interminables, qui font toujours partie du jeu dans ce genre de rencontres, Bakri me demande d'une voix douce :

– Que voulez-vous savoir, Samuel ?

– Comment expliquez-vous que tant de jeunes Européens se tournent vers le salafisme ?

– Devenir salafiste, c'est choisir l'islam par raison, au terme d'une démarche presque scientifique. Commençons par le début : zéro plus zéro ne feront jamais un ! Le chaton boit du lait, le chien mange de la viande, je me nourris tous les jours… Pourquoi ? Parce que tout organisme nécessite de l'énergie. Mais d'où vient l'énergie de cet univers qui nous façonne à

tous les échelons, depuis la plus infime bactérie jusqu'aux lointaines galaxies ? Aucune explication scientifique ne vient contredire l'existence de Dieu. Car même le Big Bang devait être précédé par autre chose ! Or, tout le monde cherche des réponses aux questions les plus fondamentales. Même ceux qui récusent la religion : d'où venons-nous ? Qui nous a créés ? Car tout doit bien commencer un jour ! Les croyants parlent d'Ève. Les autres pensent aux bactéries et aux cellules… Mais la question fondamentale, qui dépasse celle du « comment », est celle du « pourquoi ? ». Qui nous a placés là ? Et pourquoi ? Les théories de l'évolution, même quand elles se drapent des atours de la science, n'apportent aucune réponse à la présence de l'homme sur cette terre ! Tout doit avoir une cause. Une origine. Certains d'entre nous prétendent s'en moquer. Il ne s'agit pas d'une attitude très rationnelle…

– Les chrétiens et les juifs ne s'en moquent pas. Mais ils ne deviennent pas musulmans pour autant…

– Ces divergences viennent du fait que nous discutons d'un sujet qui dépasse notre compréhension. Si quelqu'un frappe à la porte d'une pièce qui contient trois personnes, tout le monde comprendra que quelqu'un s'apprête à entrer. Notre analyse se fonde sur une perception rationnelle de l'environnement. En revanche, si vous expliquez qu'il s'agit de votre mère, moi de ma femme et le troisième d'un livreur de pizza… nous divergeons de point de vue, car nous essayons de fonder nos jugements respectifs sur des éléments qui dépassent nos connaissances. Personne ne peut savoir de qui il s'agit. Mais nous nous disputons pour convaincre les autres… Voilà d'où viennent les divergences entre juifs, chrétiens et musulmans. Alors, ouvrons la porte ! Nos visiteurs se prénomment Abraham, Jésus et Mohamed. Les messagers du Dieu suprême ! Que faire ? Les croire sur parole ? Dieu sauva Abraham du bûcher quand les hommes décidèrent de le brûler. Pour Jésus, il fit renaître un mort de ses cendres. Mohamed s'empara d'une pierre qui commença à chanter les louanges de Dieu. Mais que ce soit Mohamed, Jésus, Moïse, Abraham, Noé… pourquoi croiriez-vous à leurs histoires ? Vous avez vu Jésus réanimer les morts, Abraham supporter les flammes, Moïse traverser la mer Rouge, ou Mohamed faire prier une pierre ? Non ? Moi non plus ! Peut-être que ces hommes n'ont jamais existé ! Si vous voulez croire les textes, ou croire tout ce que vos parents vous racontent, alors vous deviendrez peut-être bouddhiste ou même

hindou ! Vous croirez aux dieux à huit bras et à tête de serpent ! Votre croyance demeure sans fondement. Elle ne se fonde que sur de vieilles histoires et je refuse de m'en satisfaire. Les miracles, je veux les voir *moi-même* ! Je dois pouvoir accepter l'existence de Dieu de façon rationnelle. Or, aucun de ces contes ne parvient à me convaincre.

– Pourtant, vous semblez l'être ?

– Parce qu'à la différence des autres, le dernier prophète produit des miracles *visibles* ! Encore aujourd'hui !

– Vraiment ?

– Le miracle, c'est le Coran ! Les Arabes peuvent copier tous les livres, les réécrire avec des synonymes et ne jamais en altérer ni le sens ni le rythme. Mais ce travail s'avère impossible sur le Coran. Modifiez un seul mot, et vous déstabilisez l'ensemble du verset. L'équilibre est parfait. Inaltérable. Au-delà de l'entendement des plus grands experts en grammaire et en littérature. Et je vous affirme que si l'on parvient à changer une seule phrase du Coran sans en bouleverser le sens, l'équilibre et la grammaire… je cesserai immédiatement de suivre les enseignements de ce Livre ! Mais les faits sont là. Personne ne parvient à entamer la perfection du texte. Le Coran représente un bloc qui ne supporte ni ajout ni retrait. Une création qu'on ne peut pas attribuer à l'homme ! Surtout pas au Prophète, qui ne savait ni lire ni écrire ! Alors où se trouve l'auteur ? Personne n'est jamais venu s'en attribuer la paternité…

– Peut-on le traduire ?

– Par définition, non ! Un traducteur, si doué soit-il, se perdra dans les contresens et les interprétations. Il altérera la parole de Dieu pour en faire un livre parmi d'autres. Le texte perdra son caractère sacré. Cela explique beaucoup de choses. Notamment l'incompréhension qui entoure l'islam. Sans prendre conscience de la nature miraculeuse du Coran, impossible de comprendre la ferveur et l'absolue certitude des salafistes.

Il marque une pause en m'observant pendant quelques secondes, comme pour évaluer l'impact de sa démonstration. Puis il reprend :

– Maintenant que je connais le miracle du Coran, je peux croire ! De façon rationnelle ! J'y découvre mes origines. Je comprends le sens des commandements et des interdits. Mais suivre les règles de Dieu demande de la discipline et de la rigueur ! Aujourd'hui, tous les musulmans prétendent

le faire. Mais, dans la vie quotidienne, la plupart deviennent paresseux. Nous devons y remédier.

– Qui ? Les salafistes ?

– Oui. Il s'agit d'un devoir imposé par le Tout-Puissant ! Je vais vous expliquer… Il existe deux formes de foi : celle du cœur et celle des actes. Celle du cœur vous relie directement à Dieu. Mais celle des actes vous laisse le choix entre différentes postures : devenir un musulman pratiquant et vivre en accord avec l'islam, ou contrevenir à ces mêmes principes. Beaucoup de ceux qui se disent musulmans expliquent qu'ils croient en Dieu, qu'ils possèdent la foi du cœur, mais que leurs actes ne regardent personne. Ils se trompent ! Allah a dit : « Jugez-vous les uns les autres selon vos apparences, je me charge de juger le cœur de chacun. » Je ne peux pas me substituer à Dieu pour juger les convictions d'un frère ou d'une sœur. Mais je peux condamner ses actes, s'ils me semblent contraires à l'islam ! Le Coran ne laisse planer aucune ambiguïté sur ce point.

Petit cours accéléré de salafisme…

– Quelles sont les premières choses qu'on enseigne à un nouveau converti ?

– Les bases du salafisme. Ses trois piliers fondamentaux. Le *Tahwid*, l'*Al-Wala Al-Barra*, puis enfin la *Dawa* et le *Jihad*.

– De quoi s'agit-il exactement ?

– Le Tahwid consiste à reconnaître les actes de Dieu (*Tahwid Al-Houboubia*) et à Lui attribuer les vôtres, qui doivent se conformer à Sa volonté et à Ses commandements (*Tahwid Al-Hururiya*) : manger, boire dormir, me battre, acheter, vendre, et ainsi de suite… Le Tahwid doit aussi reconnaître les noms et les attributs du Tout-Puissant. Mais il s'agit d'un domaine très théorique. Le second pilier du salafisme se nomme Al-Wala Al-Barra : la fraternité des croyants. Implicitement, cela signifie que les infidèles forment *aussi* leur propre fraternité ! Les deux camps se font face. Si un musulman se rend coupable d'apostasie, il rejoint le groupe adverse.

– Comment peut-on se faire excommunier de l'islam ?

– En s'alliant aux infidèles dans leur combat contre les musulmans. Que ce soit de manière verbale, physique ou financière. Comme le font les Saoudiens, qui soutiennent l'Amérique dans sa lutte contre Al-Qaïda ! En agissant ainsi, Ryad commet le pire des crimes : il aide les infidèles à massacrer des musulmans ! Comme les Maliens de Bamako qui demandent le soutien de la France contre leurs frères du Nord. Al-Wala Al-Barra m'interdit également de prendre parti dans les affaires des non-croyants. Donc, je ne demanderai jamais à l'Amérique ou à la France d'intervenir contre les hommes de Bachar en Syrie. Infidèles chrétiens contre infidèles alaouites : leurs relations ne me concernent pas.

– Et le troisième pilier du salafisme ?

– Il s'agit de la Dawa et du Jihad. Tous deux visent à établir le commandement de Dieu dans la société. Le trône du Royaume terrestre ne doit pas appartenir à un infidèle !

– Qu'est-ce que la Dawa ?

– Le prêche, la propagande ! Le fait de répandre l'islam par la parole, et non par l'épée. Si personne ne nous en empêche, très bien ! Mais si les infidèles tentent de faire obstacle à la Dawa, nous devons nous battre…

– Le Jihad ?

– Exactement ! En franchissant cette ligne rouge, les infidèles brisent le pacte qui les protège des musulmans. Parce que Dieu ne donne rien aux cafirs (les infidèles) ! Leurs biens, leurs propriétés… Tout cela ne leur revient pas de droit ! Je peux les voler, prendre tout ce qui leur appartient ! À moins qu'ils deviennent musulmans à leur tour ou qu'ils acceptent la Dawa. Sans quoi, rien ne nous oblige à les épargner. Nous entrons dans le Jihad !

– Vous devez obéir aux Lois de Dieu. Mais pas à celles du pays qui vous héberge ?

– Rien ne nous y contraint. Si je mets ma ceinture de sécurité, il s'agit d'une mesure de précaution et de bon sens. Mais que cela soit obligatoire ou pas, je m'en moque ! Car nous n'obéissons à aucune loi humaine. Juste aux Lois de Dieu. Voilà pourquoi nous n'allons jamais au tribunal ! Si vous me volez ma voiture, je peux vous la reprendre par la force, mais pas me rendre devant un juge pour expliquer mon cas.

– Pourquoi ?

– En me soumettant *volontairement* à la justice des hommes, je deviens un apostat. Le pire des crimes ! Si la Charia était appliquée, j'en référerais directement au tribunal islamique ! Mais aujourd'hui, en Occident, les gens peuvent nous battre, nous voler, nous retirer nos droits civiques, nous ne traînerons jamais l'affaire devant les tribunaux ! En faisant cela, je quitterais le chemin de l'islam ! Et les flammes de l'enfer m'attendraient pour l'éternité ! Je ne peux pas contracter une assurance pour ma voiture ou ma maison. Je ne peux pas non plus demander de prêt ! Tout ce qui implique une compromission avec les lois humaines m'est interdit. Voilà pourquoi je supervisais des tribunaux islamiques en Angleterre : afin que les musulmans puissent se voir rétablis dans leurs droits, sans désobéir à Dieu.

– Quel genre d'affaires traitiez-vous ?

– Des divorces, des héritages, des accidents, des rivalités commerciales, parfois des choses plus graves…

– Par exemple ?

– Lors d’une bagarre, chaque blessure correspond à une indemnité. Si l’on vous casse le nez, les dents, le bras ou les côtes… la somme peut varier du tout au tout ! L’islam définit précisément l’indemnité qui correspond à chaque blessure. Les gens venaient chez nous au lieu d’aller voir la police. Ils réglaient leurs litiges en préservant leur foi et leur fidélité à Dieu.

– Selon vos règles.

– Oui. Mais les salafistes ne violent pas systématiquement la loi du pays qui les héberge. Ils peuvent décider de la suivre, tant qu’elle ne contrevient pas à celle de Dieu ! Nous nous trouvons face à deux systèmes différents, qui divergent ou qui se rejoignent en fonction des circonstances. Par exemple, un musulman qui grille un feu rouge ne commet aucun péché. Il peut le faire. D’un point de vue islamique, s’arrêter au feu rouge ne représente pas une obligation. Mais dans la mesure où il ne s’agit pas *non plus* d’un interdit, son attitude est stupide !

– Mais du point de vue de l’islam, rien de condamnable ?

– Absolument pas. Il existe cinq catégories d’actions en islam. Tout d’abord des obligations : la propagation de l’islam, la guerre contre les ennemis de Dieu et du Coran, la prière, le jeûne… Ensuite, des interdits (*Haram*) : voter à une élection, prendre une police d’assurance, acheter ou vendre un bien à crédit, entrer en affaire avec des usuriers, forniquer, boire de l’alcool, manger du porc, etc.

– Et les autres ?

– La troisième, nous l’appelons *Makloum*, ce qu’il vaut mieux éviter : cracher par terre, souffler sur son thé pour le refroidir… Et beaucoup d’autres choses ! La quatrième catégorie regroupe les actions souhaitables mais pas obligatoires, comme le jeûne du lundi et du jeudi… Enfin, il existe une cinquième catégorie que l’on nomme *Moubaha* : tout ce que Dieu laisse à la libre appréciation du croyant. Si certaines lois françaises entrent dans cette catégorie, il peut accepter de s’y conformer.

– Sans obligation ?

– Aucune ! Les non-musulmans sont nos ennemis. Le Diable ! Le Tawhoud ! Rappelez-vous du deuxième pilier du salafisme. Awa Al-Barra : la fraternité des musulmans contre le bloc des infidèles. Eux contre nous ! Nous haïssons les infidèles au nom d’Allah. Aujourd’hui, nous parlons, mais je vous hais de tout mon cœur au nom de Dieu ! Même si vous êtes un type bien, je dois vous haïr tout autant que je dois aimer mes frères

musulmans ! Dans le cœur d'un salafiste, il n'y a aucune place pour l'amour, sauf l'amour de Dieu ! Comment pourrais-je aimer un infidèle qui choisit de tourner le dos au Tout-Puissant ? !! Un musulman doit haïr les infidèles, même s'il s'agit de ses propres parents ! À ce sujet, Dieu dit : « S'ils vous combattent, combattez-les ! » Durant les premières batailles de l'islam, à l'époque du Prophète Mohamed, les enfants se battaient contre leurs parents ! Pour un salafiste, les liens du sang n'existent plus ! Ni la race ni la couleur de votre peau… La fraternité des croyants prend le pas sur tout le reste.

Tandis qu'il continue son explication, je ne peux m'empêcher de penser aux jeunes Khmers rouges, dénonçant leurs familles, ou aux enfants-soldats d'Afrique. Dans un contexte différent, cette rupture brutale avec le passé procède du même raisonnement. Bakri ne s'arrête pas, emporté par son enthousiasme :

– Lorsqu'un infidèle demanda au Prophète : « Que penses-tu de moi ? », le Prophète répondit : « Au nom de Dieu je te hais, mais je ne commettrai jamais la moindre injustice à ton encontre ! » Nous ne forçons personne à devenir musulman. Mais Allah vous met en garde : « Celui qui entendra Mon Nom et refusera de croire en Moi ira en enfer. » Les Occidentaux nous appellent des fanatiques, des extrémistes… Comme on le faisait à l'époque du Prophète ! Mais peu importe. Car je ne renoncerai jamais à mon devoir de croyant…

Il marque une pause, en prenant une grande inspiration :

– Quand vous devenez salafiste, tout devient rassurant. Le Coran vous guide en toutes circonstances. Il vous explique quand et comment agir : couper la main des voleurs, tuer les meurtriers, faire payer une compensation à celui qui vous frappe, exécuter les couples adultères, donner cent coups de fouet aux fornicateurs, quatre-vingts aux buveurs d'alcool. Les homosexuels et les violeurs d'enfants ayant étalé leurs actions dans la sphère publique doivent aussi être exécutés… Tout est clair !

– Et vous espérez *vraiment* appliquer de telles lois en Occident ?

– Bien sûr ! Dans un État islamique, les infidèles vivent sous un pacte de sécurité qui leur garantit la protection, le respect de leur culte et la préservation de leurs coutumes. Tant qu'ils suivent les règles de la Charia.

– Mais vous, en revanche, ne respectez pas les règles des pays qui vous accueillent ?

– Tant que les actions entrent dans le domaine du Moubaha, sans commandement divin, je peux faire des compromis. Mais sur les actions interdites, obligatoires, souhaitables ou déconseillées, je ne transigerai jamais ! Car toute ma vie s'articule autour d'un seul et unique principe : la soumission à Dieu. En arabe, le terme « islam » signifie « soumission ». Quand des policiers français viennent arrêter un islamiste, de quel droit le font-ils ? En se conformant à la loi de la République ? Mais nous ne respectons pas ces lois ! Clash de civilisation ! Bientôt, nous enverrons ces policiers et leurs maîtres en enfer !

– J'aimerais que vous me donniez votre point de vue sur Al-Qaïda : comment définiriez-vous ce mouvement ?

– Il s'agit d'une organisation terroriste ! Tout comme l'Amérique, la France ou l'Angleterre ! Mais les premiers agissent avec la bénédiction de Dieu, tandis que les seconds Lui font obstacle.

– Vous parlez d'envoyer « bientôt » des policiers en enfer ? Pourquoi pas aujourd'hui ?

– En Europe, le pacte de sécurité qui garantissait la bonne entente entre musulmans et infidèles a été rompu. Il ne s'agit plus que d'un cessez-le-feu. Une trêve temporaire qui nous permet de nous renforcer. Mais cette situation ne nous attriste pas ! Bien au contraire ! Les salafistes éprouvent une telle colère à l'égard des infidèles qu'ils attendent tous l'heure de l'affrontement ! Dieu a ordonné aux musulmans de conquérir le monde entier ! Pas seulement les régions arabes ! Le drapeau du Jihad doit flotter sur le balcon de la Maison-Blanche ! Aux fenêtres de l'Élysée ! Nous ne forcerons aucun individu à devenir musulman. Mais nous forcerons chaque État à adopter l'islam et la Charia ! Comprenez bien la différence : vous pourrez vivre en tant que chrétien ou en tant que juif, mais sous l'égide d'un califat islamique. Car un infidèle ne doit *jamais* gouverner un musulman…

– Mais ces pays ne vous laisseront pas faire !

– Rien de ce qui vous appartient selon les lois des hommes ne vous appartient selon la Loi de Dieu. Je peux prendre votre voiture, votre maison, vos biens, votre femme. Je ne dois plus rien vous acheter mais tout vous prendre ! Si vous empêchez la progression de l'islam, préparez-vous à en subir les conséquences ! Voilà le message du salafisme et d'Al-Qaïda ! Pas de compromis ! Soit les Européens se soumettent à l'islam, soit nous y parviendrons par la guerre ! Al-Qaïda possède des cellules en Europe. Elle

frappera l'Occident pour l'affaiblir et démoraliser les opinions publiques. Pour créer un climat de peur où les citoyens de ces pays finiront par se dire : « Arrêtons de mener une guerre sans fin contre l'islam ! Le prix à payer est trop lourd. » Ces cellules ne recherchent aucun pacte de sécurité avec les infidèles. Et elles deviennent de plus en plus fortes.

– Alors pourquoi ne mènent-elles aucune action ?

– Elles sont en train de se construire. Elles créent des réseaux à l'intérieur du Vieux Continent, mais également avec le Moyen-Orient. Tout cela demande du temps. Néanmoins, je peux vous l'affirmer : Al-Qaïda est aujourd'hui plus forte que jamais en Europe. L'avenir vous réserve des surprises : vous savez, les Moudjahidines d'Al-Qaïda n'aiment pas les kalachnikovs. Ils préfèrent jouer les livreurs de pizza ! « Vous avez commandé une… ? » Et boum ! Les voitures piégées, les attentats-suicides, les bombes… Mais également les stratégies fantômes : ils vous voient, mais vous ne les voyez pas. Ils vous connaissent, mais vous ne les connaissez pas… Voilà pourquoi l'Occident se trompe si souvent de cible ! Ils cherchent des barbus et tout ce qui peut ressembler à un jihadiste. Mais ces guerriers de l'ombre sont bien plus malins ! L'Amérique peut se targuer de victoires imaginaires contre Al-Qaïda, celle-ci continue à gagner du terrain. Et le réveil sera douloureux.

Durant cet entretien, alors que mon enquête vient de commencer, j'ignore encore à quel point Cheikh Bakri dit vrai…

– Vous croyez vraiment que les Occidentaux pourraient « se soumettre à l'islam » ? Cela me semble totalement inenvisageable…

– Pensez ce que vous voulez ! Mais sur votre continent, les gens désertent les églises et affluent dans les mosquées. Y compris en France. Je connais bien ce pays car certains de mes hommes se trouvent sur place. À Paris, à Toulouse, à Bordeaux ou à Lille… L'engouement pour l'islam facilitera grandement cette transition. En Occident, vous vénérez une nouvelle religion. De nouvelles idoles.

– Lesquelles ?

– Celles de la « démocratie » : un système que nous allons renverser pour instaurer la Charia !

– Pourtant, certains musulmans acceptent la démocratie ?

– Eh bien, j'ai un message pour eux ! Il n'existe qu'une seule façon d'interpréter l'islam : celle du Coran et de la Sunna ! Amusez-vous à

changer tout ce qu'il vous plaira, à critiquer qui vous voudrez… Mais au Nom de Dieu le Très-Haut, ne vous avisez jamais de changer les règles de l'islam ! Parce que je vous couperai la langue, les bras et les jambes, avant de les jeter en pâture aux chiens ! Dites-leur ça pour moi !

Je quitte Tripoli avec un sentiment mitigé : le discours de Bakri ne m'a pas particulièrement convaincu, même s'il est plutôt bien articulé. Je persiste à penser que malgré leur indéniable talent de manipulateurs et de démagogues, ces prêcheurs ne peuvent convaincre que ceux qui veulent déjà y croire.

La démarche des salafistes prétend *toujours* s'appuyer sur la logique : ne pas accepter les miracles rapportés, mais constater soi-même celui du Coran. À ce titre, je ne pense pas que les Français convertis à l'islam possèdent les compétences requises en arabe classique pour faire une telle expérience. Néanmoins, l'argument fonctionne ! Il confère un véritable prestige à la démarche, puisqu'elle implique un « effort » d'analyse et donc une certaine forme d'intelligence. Le converti se sent non seulement admis, mais également estimé, à cause de la clairvoyance dont il a su faire preuve.

Le paradoxe vient du fait qu'on demande à ces jeunes de réfléchir, pour finalement renoncer à toute forme de jugement critique. À mon sens, la grande force du salafisme provient de cette entrée en matière : une conversion que les imams comme Bakri prétendent fonder sur la logique et non la superstition. Selon ces idéologues qui forment des milliers d'Européens, on entre dans le salafisme comme un mathématicien arrive au terme d'une démonstration imparable.

Cette « révélation » fondée sur un raisonnement presque cartésien permet de mettre un point final à toute forme de réflexion ultérieure, puisqu'on applique mécaniquement les règles qui découlent de sa propre démonstration ! L'interprétation devient à jamais inutile. Cette logique emprisonne définitivement l'intelligence du converti, placé au service d'une cause impossible à remettre en question, puisque par nature elle dépasse l'entendement humain…

Si la démonstration de Cheikh Bakri ne m'a pas transformé en salafiste, je dois néanmoins admettre que le discours ne comporte pas la moindre faille. Il fait ses preuves sur des dizaines de milliers de jeunes Européens en quête de réponses et de certitudes. Et contre cette adhésion spontanée, volontaire, qui relève non pas d'un endoctrinement brutal, mais d'un

discours subtil et extrêmement efficace, il n’est rien que nos sociétés occidentales puissent entreprendre…

« Abandonne le projet… »

Antakia, autrement dit Antioche, se trouve à l'est de la Turquie, nichée au creux de hautes montagnes qui obligent l'avion à négocier des virages impressionnants pour s'aligner sur la piste. L'aéroport flambant neuf et le service impeccable répondent aux exigences des touristes les plus pointilleux. Mais depuis le déclenchement des hostilités en Syrie, les étrangers délaissent la région pour se replier sur la côte, loin de la frontière. Si Antakia et ses rues impeccables demeurent préservées des combats qui ensanglantent le pays voisin, la tension est palpable. Dans le sud de la ville, plusieurs quartiers abritent une majorité d'Alaouites, la secte de Bachar al-Assad, tandis que des dizaines de milliers de Syriens sunnites se sont établis dans le périmètre alentour. Parfois comme simple réfugiés, mais souvent pour y établir des bases arrière assurant la logistique des rebelles. Les deux communautés s'observent en chien de faïence sous le regard inquiet des autorités turques, qui redoutent à chaque instant une contagion de la guerre au sein de leur propre pays. D'autant que la Syrie considère historiquement cette province comme sa propriété, artificiellement rattachée à la Turquie, et qu'Al-Qaïda souhaite également la récupérer, après la chute du régime de Damas. Antakia vit de la contrebande et du commerce florissant qui alimente les zones frontalières, mais la cohabitation n'a rien de cordial. Le calme qui prévaut en surface peut dégénérer à n'importe quel moment…

Plusieurs étrangers débarquent cet après-midi-là, sur le tarmac de l'aéroport. Quatre salafistes se trouvent dans l'avion. Malgré mes tentatives pour entamer la conversation depuis Istanbul, je me heurte à une indifférence courtoise. Je connais au moins leur nationalité. Un Saoudien, un Tunisien et deux Libyens : en les suivant discrètement au contrôle d'embarquement, j'ai pu jeter un coup d'œil à leurs passeports. Évidemment, ces hommes ne viennent pas faire du tourisme. Je m'apercevrai bientôt que les villages de la frontière fourmillent de combattants étrangers : des hommes partant pour la Syrie, d'autres en convalescence ou sur le point de rentrer chez eux… Le plus insignifiant

hameau de la région sert désormais de point de passage pour les jihadistes du monde entier.

Le beau-frère de Cheikh Bakri m'a donné rendez-vous à une quarantaine de kilomètres d'Antakia, dans la commune de Reyhanli. Peuplée de 25 000 habitants en 2011, Reyhanli compte aujourd'hui plus de 76 000 âmes, pour la plupart syriennes. Situé à moins de cinq kilomètres de la frontière, sur la route qui mène à Alep, ce petit bourg somnolent abrite aussi un nombre impressionnant de journalistes.

À l'hôtel, on trouve des correspondants du monde entier. Tout le monde se prend très au sérieux. Les yeux rivés sur leurs écrans, des Américains, des Allemands et une Hollandaise fument le narguilé en sirotant des boissons fraîches, à longueur de journée. Un vieil homme règne sur l'assemblée. Il se dit « représentant de l'Armée syrienne libre ». Au sein d'une organisation qui n'existe que sur le papier, tout le monde peut en effet prétendre à ce titre !

Très soigné, assis seul à une table, la barbe courte et impeccable, il convoque l'un après l'autre les étrangers assis aux alentours. Il leur transfère des photos, leur parle de la situation à l'intérieur des camps de réfugiés et de l'indifférence dans laquelle l'Occident semble tenir « son » pays. Presque honteux, les journalistes acquiescent religieusement devant la sagesse et la bonté de cet homme, qui offre gracieusement ses clichés et ses commentaires dans l'intérêt général de la Syrie. Il parle de paix, de démocratie et de pardon. Il vilipende les islamistes qui ne représentent selon lui qu'une « infime minorité » de la population. Ces opportunistes tentent vainement de prendre le train en marche et de s'approprier les acquis de la révolution, déclare-t-il. Mais ils n'y parviendront pas, car les Syriens veulent la démocratie par-dessus tout et demeurent viscéralement réfractaires aux extrémismes. À la terrasse de l'hôtel, le scénario semble convenir à tout le monde. Il rassure…

D'instinct, je me méfie toujours des gens trop honnêtes et trop désintéressés. Pour qui roule notre Gandhi local ? D'où viennent ces photos ? Et que font tous ces journalistes en Turquie, à envoyer des dépêches et des articles sans même passer la frontière ? L'un d'entre eux m'expliquera que la région devient trop dangereuse. Impossible de rejoindre Alep par cette route. Néanmoins, je suis très étonné par la manière dont ces professionnels acceptent de recevoir « la becquée » concernant des

informations aussi sensibles, comme de gros coucous perchés dans un nid douillet, loin des balles et du danger. Bien sûr, des tas de photographes et de cameramen font bien mieux que ça. Et ils le paient souvent de leur vie. Mais cette façon de procéder explique bien des choses, notamment en ce qui concerne la formidable niaiserie de certaines analyses qui émaillèrent l'année 2013, et qui présentaient Al-Qaïda comme un mouvement marginal, « greffé » sur la magnifique rébellion syrienne. Al-Qaïda a toujours été présente dans ce pays. Depuis le premier jour de l'insurrection et même bien avant ! Les plus farouches opposants au régime de Bachar appartenaient à une organisation salafiste dont les leaders étaient emprisonnés au pénitencier de Saïdnaya, près de Damas. Si l'ASL constitue une création totalement artificielle destinée à plaire aux Occidentaux, les islamistes radicaux représentent la force la plus ancienne et la plus solidement ancrée dans la majorité sunnite du pays. Et d'une pour les idées reçues concernant la Syrie…

– Samuel ? Vous êtes Samuel ?

À force d'observer le ballet des journalistes, j'en oubliais mon rendez-vous. Trois hommes viennent s'asseoir à ma table. Aucun ne ressemble à un maquisard d'Al-Qaïda : bien rasés, tous trois portent des chemises et des pantalons de toile plutôt élégants, et fument des cigarettes américaines ou françaises (des Gauloises, toujours très populaires en Syrie !). L'un d'entre eux pianote sur son téléphone et mon portable turc se met à sonner. Il me fait signe de ne pas décrocher :

– Juste pour vérifier qu'on parle à la bonne personne, explique-t-il sans sourire.

C'est Abou Amine, le gendre de Cheikh Bakri, membre de l'État islamique en Irak. Âgé d'une quarantaine d'années, grassouillet et pas spécialement sympathique, il me présente ses deux compagnons d'une voix terne et sans chaleur :

– Voici le commandant Abou Moustapha, des brigades Al-Farouk. Et voici Abou Samir. Il nous aidera dans la traduction. Le cheikh m'a dit que votre arabe n'était pas bon.

Je fais mine d'ignorer le compliment, et je salue mes deux interlocuteurs. Le commandant d'Al-Farouk est un homme d'environ 50 ans, au physique imposant mais plus sympathique qu'Abou Amine. Il me tend la main en me gratifiant d'un *nice to meet you*, même si les sourires ne semblent pas très

en vogue au sein du groupe. Le troisième, plus jeune, semble particulièrement méfiant et tient dès le départ à rester aussi neutre que possible. Il parle peu et se borne à traduire la conversation. Mot pour mot…

– Je ne comprends pas une chose. Vous faites partie de l'État islamique en Irak, mais vous venez avec un commandant d'Al-Farouk, membre de l'Armée syrienne libre… ?

– Et alors ? demande le beau-frère de Bakri, en allumant une nouvelle cigarette.

– Les deux organisations entretiennent des rapports plutôt tendus ? Je crois qu'ils viennent de se tirer dessus, aujourd'hui ou hier, à quelques kilomètres d'ici ?

– Tout d'abord, Abou Moustapha est un ami personnel. Ensuite, vous devez comprendre que ce qu'on appelle à Paris ou à Washington l'Armée syrienne libre n'a absolument aucune existence. Si les leaders de l'ASL donnent un ordre à « leurs » brigades, personne n'obéit. L'ASL ne sert qu'à une chose : recueillir des fonds et des armes en provenance de l'Occident. Mais, en réalité, chaque brigade fait ce qu'elle veut. Et puis, les alliances changent. Aujourd'hui, l'ASL souffre de la corruption et des rivalités internes. Alors ses combattants rejoignent l'État islamique en Irak ou Jabhat al-Nosra…

– C'est ce que vous comptez faire ? demandé-je au leader d'Al-Farouk. Rejoindre Jabhat ou les Dayesh ?

L'homme s'étire longuement, appelle un serveur et commande trois cafés. Je le soupçonne de gagner du temps pour réfléchir à une réponse aussi évasive que possible…

– Pour l'instant, nous restons indépendants. Mais nous ne voyons pas Jabhat comme un ennemi. Eux aussi se battent pour renverser ce régime. Alors dans l'avenir, toutes les options demeurent ouvertes.

– Même rejoindre Al-Qaïda ?

– Vos « lignes rouges » ne sont pas les nôtres. D'après Abou Amine, vous connaissez le monde arabe. Ici, les alliances se font et se défont au gré des circonstances. Mais jamais en suivant les règles imposées par l'Occident. Jabhat inflige régulièrement de lourdes défaites aux troupes gouvernementales. Sans eux, nous n'en serions pas là.

– Voilà pourquoi je veux les rencontrer…

Le jeune homme traduit mes propos et Abou Amine secoue négativement la main. Il s'approche de la table, comme pour me confier un grand secret. L'interprète l'imite et se rapproche à son tour :

– Samuel… Je vais vous faire un immense cadeau. Je vais vous sauver la vie ! Je fais partie des Dayesh et vous le savez. Alors je connais cette organisation mieux que vous. Je sais que vous parliez à certains de ses membres en Irak, mais ici les choses sont différentes. Et puis… Vous ne faites plus le même travail ! Alors, voilà : avant de prendre leurs fonctions, tous les émirs installés en Syrie reçoivent quelques instructions très simples auxquelles ils ne peuvent pas déroger. Une liste de choses qu'ils doivent absolument faire…

– Lesquelles ?

– Avec ce genre de questions, vous vivrez encore moins longtemps ! Mais je vais tout de même vous en divulguer une, parce qu'elle n'a plus rien de secret : tous les étrangers doivent être capturés. Tous ! Comme trésors de guerre ! Nous les rachetons même aux autres brigades, y compris aux bandits du PKK, spécialisés dans ce genre d'activités.

Il marque une nouvelle pause pour tirer sur sa cigarette.

– Si vous allez chez Jabhat al-Nosra ou chez les Dayesh, vous ne « risquez » pas le kidnapping… *On vous enlèvera à coup sûr !* Il s'agit d'une politique officielle. Nous suivons une stratégie très claire en ce qui concerne les otages. Dès que vous vous trouvez sur notre territoire, vous devenez une cible. Au même titre que les soldats du régime ou les populations allaouites…

– Il a raison, confirme Abou Moustapha en hochant la tête. Pour Jabhat et les Dayesh, les infidèles sont sacrifiables. Au mieux, ils représentent une monnaie d'échange pour accroître leur trésorerie. Mais souvenez-vous de Zarqaoui, en Irak : ils n'hésitent pas non plus à exécuter leurs otages pour la propagande. Si vous partez, vous ne reviendrez pas…

Abou Amine avale son café en observant de bas en haut une très belle journaliste américaine qui traverse la terrasse. Après quelques secondes, il se penche à nouveau vers la table pour déclarer :

– Vous savez ce que je ferais, si vous n'étiez pas envoyé par mon beau-père ? Je vous accueillerais en Syrie les bras ouverts ! Je vous dirigerais sur la ville de Raqqa pour vous mettre en contact avec Al-Qaïda. Et une fois sur place, vous deviendriez un otage parmi d'autres ! Mais, vous savez

comment ça fonctionne. La preuve : vous êtes venu par l'intermédiaire d'un homme à qui je ne peux pas mentir. Bien vu ! Ça vous sauve la vie ! Mais n'espérez pas que cela vous conduise chez Jabhat ou chez les Dayesh. Rien ne pourrait les empêcher de vous capturer.

– Même avec l'introduction de Cheikh Bakri ?

Les deux hommes rigolent. Jusqu'à l'interprète, d'une neutralité exemplaire, qui esquisse un sourire.

– Nous respectons tous Cheikh Bakri. C'est un intellectuel et un grand savant de l'islam. Mais en Syrie, sur son territoire, seule Al-Qaïda décide qui doit vivre ou mourir. Vous n'êtes pas musulman. Et votre passé ne suffira pas à vous protéger. Voilà ce que je voulais vous dire. Vous devriez me remercier mais à voir votre air contrarié, je pense que vous ne le ferez pas. Si vous souhaitez aller en Syrie avec la brigade Al-Farouk, Abou Moustapha vous emmènera où vous voudrez. À Alep, ou ailleurs…

– Mais pas dans les zones contrôlées par Al-Qaïda ?

– Non. Hors de question.

Comme je prétends écrire un livre sur la Syrie en général, je ne peux pas leur expliquer que je souhaite rencontrer *uniquement* Jabhat al-Nosra ou les Dayesh. Malheureusement, les jihadistes étrangers ne rejoignent pas les brigades de l'ASL. Ce voyage ne présente donc aucun intérêt pour moi.

Mais la partie me semble loin d'être perdue. Il existe toujours un moyen de contourner l'obstacle et de pénétrer chez les islamistes en évitant les kidnappings. Lors de mes déplacements en Irak pendant l'insurrection, personne ne donnait la moindre chance de survie à ceux qui s'approchaient des terribles brigades de Zarqaoui. Pourtant, à force de patience, je les ai côtoyées à maintes reprises. Le projet demande beaucoup d'audace et de persévérance, mais il demeure possible…

Notre entretien se termine poliment et le petit groupe s'en va, me laissant seul et bien perplexe quant à la suite des événements. Tout en sirotant un café à la terrasse de l'hôtel, je réfléchis aux différentes options qui s'offrent à moi. La première consiste à entrer directement en Syrie pour nouer des contacts au fur et à mesure de mes déplacements, mais cette approche relève d'un amateurisme dangereux. Ces pays grouillent d'informateurs grassement payés par les preneurs d'otages pour ramener un Occidental ou juste pour signaler sa présence. L'idée a beau me paraître tentante, puisqu'elle me permettrait de partir tout de suite, elle présente beaucoup

trop de risques. Ce genre d'erreur se trouve malheureusement à l'origine des nombreux kidnappings qui surviennent en Syrie ces dernières années, en particulier dans les rangs de la presse étrangère.

L'autre option va prendre plus de temps. Mais, au moins, j'obtiendrai une réponse honnête, grâce à un homme que je connais depuis plus d'une dizaine d'années. Tarek est un ancien proche d'Abou Moussab al-Zarqaoui et un des hommes clés du dispositif d'Al-Qaïda en Syrie et en Irak. Il assure la logistique et l'approvisionnement de cette organisation dans des domaines aussi variés que les armes, la nourriture, les communications ou encore le matériel médical ! J'achète une nouvelle carte SIM afin d'appeler le seul numéro dont je dispose pour entrer en contact avec lui. J'envoie par sms un morceau de l'adresse Skype que je vais créer dans un café internet de la ville, sachant que le reste de l'identifiant correspond à un code préétabli entre nous. Ces précautions à la James Bond n'ont rien de superflu, sachant qu'il figure parmi les hommes les plus surveillés et les plus recherchés de la planète.

Ensuite, commence une longue et fastidieuse attente durant laquelle je ne peux plus quitter l'endroit où je me trouve, au bord d'une rue bruyante, entouré de jeunes Turcs qui disputent des courses de voiture ou des matchs de foot en ligne, dans des braillements qui n'en finissent pas. À minuit, le café ferme et je n'ai toujours reçu aucune invitation sur l'identifiant que je viens de créer…

Tandis que je retourne à l'hôtel en arpentant les rues vides de Reyhanli, je repense soudain à un autre ami, syrien cette fois, qui est mort à Falloujah en combattant les Américains aux côtés de l'État islamique en Irak. Si mes souvenirs sont bons, sa famille habitait près de la frontière turque. Son frère, militant salafiste très actif et lui aussi proche d'Al-Qaïda, était alors emprisonné par le régime syrien au pénitencier de Saïdnaya. En attendant d'autres pistes, je décide de passer quelques coups de téléphone pour tenter de retrouver sa trace. La tâche peut paraître insurmontable. Mais dans cette galaxie du Jihad moyen-oriental, le monde est infiniment plus petit qu'on pourrait le croire ! Certains de ses camarades de combat ont migré vers d'autres cieux et d'autres guerres. S'ils vivent encore, je devrais pouvoir les joindre et retrouver la famille de ce « martyr », elle-même particulièrement impliquée dans le Jihad. Peut-être certains de ses frères font-ils aujourd'hui partie de Jabhat al-Nosra ou des Dayesh… ? Je n'ose y croire, mais il

s’agirait d’une voie royale pour entrer sans trop de risques dans ces brigades, encore plus impénétrables que je ne l’imaginais…

Le lendemain, j'obtiendrai une brève communication écrite sur Skype avec mon ami de l'État islamique en Irak. Là encore, réponse négative. Il me déclare, mot pour mot : « Je ne peux pas t'aider. Ils te tueront ou te kidnapperont. Abandonne le projet. » Les communications n'excèdent jamais une minute alors mieux vaut demeurer concis ! Il ajoute seulement que nous pouvons nous contacter par un autre canal, si « je faisais une bêtise ». Bonne nouvelle, puisque je n'envisage même pas de rentrer les mains vides ! Je ne trouverai les combattants français qu'en infiltrant les brigades d'Al-Qaïda, et quel que soit le temps que cela puisse prendre, je compte bien y parvenir…

Le temps, pour une fois, jouera plutôt en ma faveur ! Je trouverai bientôt un ami de Moustapha Fizour, le jihadiste syrien tué à Falloujah, qui m'indiquera comment rencontrer son frère, aujourd'hui « très impliqué » dans la rébellion syrienne. Sa famille a tout perdu pendant les combats. Il vit désormais en Turquie, à Antakia, dans des conditions qu'on me décrit comme assez misérables.

Notre première rencontre se déroule chez lui, dans une HLM sordide en périphérie de la ville, avec vue sur l'autoroute. L'homme s'appelle Mohamed. Étrangement timide et réservé, il a néanmoins participé à tous les combats depuis le début de la révolution. Son « territoire » se trouve au sud, dans la région de Latakia, sur un front particulièrement méconnu des Occidentaux. Et je ne vais pas tarder à découvrir pourquoi…

Mohamed déroule un tapis sur le sol de son petit salon aux murs écaillés, avant de distribuer les galettes de pain qui vont accompagner le repas. De taille moyenne, doté d'une musculature très fine, il s'exprime d'une voix douce et me semble beaucoup plus sympathique que les deux gaillards rencontrés plus tôt. Mais peut-il vraiment m'aider ? Je ne brusque pas les choses et j'écoute d'abord son histoire. Après les présentations d'usage et les quelques souvenirs évoqués à propos de son frère, il me parle de la Syrie :

– Nous venons de la province de Latakia, à une centaine de kilomètres d'ici, en direction du sud. La guerre a ravagé notre ferme et nous a contraints à l'exil. Mes parents vivent désormais en Turquie, mais je continue le combat en Syrie. Je dirige désormais ma propre brigade, Ansar Dine.

– Où ça ?

– À Selma. Le dernier village tenu par les rebelles, à l'entrée du territoire allaouite. Un verrou stratégique. Si nous entrons en zone alaouite, tous les officiers supérieurs de Bachar qui combattent dans le reste du pays quitteront leurs postes et reviendront défendre leurs familles. Ce sont tous des Alaouites. La clé de la victoire se trouve là-bas, à Selma.

– Vous faites partie de l'Armée syrienne libre ?

Il secoue négativement la tête avec une pointe de mépris. Comme si ma question confinait à l'insulte.

– Non ! L'ASL ne se bat plus dans cette région depuis longtemps : nous y subissons des attaques permanentes. Un barrage d'artillerie très dur. Des bombardements aériens presque tous les jours… Et comme l'argent commence à manquer, la plupart de leurs soldats préfèrent rejoindre la vie civile…

– Et les autres ?

– Les autres combattent désormais avec Ansar Dine, avec Jabhat ou avec les Dayesh. Dans ces brigades, personne ne songerait à réclamer un salaire. Il ne s'agit pas de gagner sa vie, mais de faire le Jihad ! Les Américains ou les Français entrent dans l'armée pour trouver un travail. Ici, nous n'attendons que deux choses : le martyre ou la victoire.

– Et vous recrutez des combattants étrangers dans votre brigade ?

– Honnêtement, nous avons besoin d'armes, mais pas de volontaires. Nous acceptons ceux qui se présentent, par respect pour leur courage et pour leur foi. Mais nous ne leur demandons pas de venir.

– D'où arrivent-ils ?

– De partout ! Même de France…

« Bingo ! » pensé-je, en continuant de mâcher mon poulet avec une nonchalance calculée.

– Vraiment ?

– Oui. Nous en avons accueilli plusieurs.

Il compte sur ses doigts. Un, deux, trois, quatre… Puis il se ravise :

– Non, je crois que les autres venaient de Belgique. Nous avons accueilli trois Français. Mais aussi des Suisses, des Allemands, des Anglais, des Hollandais… Le Jihad ne connaît aucune frontière. D'ailleurs cet été, pendant la grande bataille du Ramadan, quinze Libyens sont venus me prêter main-forte ! Mais ils sont tous morts. Dès la première semaine.

– Comment ?

– Lors d'une attaque surprise contre les troupes de Bachar. Une percée de treize kilomètres en territoire alaouite. Les lignes de défense syriennes s'effondraient les unes après les autres. En atteignant la côte, nous changions le cours de la guerre ! Une voie maritime renversait définitivement l'équilibre des forces. Mais Bachar a riposté massivement, en faisant converger presque toute une division blindée sur la région de Selma. Sans compter les avions et les hélicoptères. Un vrai carnage. Le peu qui restait de l'ASL a préféré déguerpir. Désormais, cet endroit se trouve entièrement sous le contrôle d'Al-Qaïda.

– Que pensez-vous d'Al-Qaïda, personnellement ?

– Elle incarne la fierté de l'islam ! Aucun vrai musulman ne vous dira le contraire. Les Américains ont fait plus de 500 000 morts en Irak. Et lorsque 3 000 des leurs perdent la vie dans l'opération de New York, nous passons pour des terroristes ? En Afghanistan, les drones d'Obama détruisent des villages entiers pour tuer un seul chef taliban : des femmes, des enfants, des vieillards… Nous menons une guerre contre l'Occident, aucun doute là-dessus. Mais vous faites preuve d'une sauvagerie stupéfiante à l'égard du monde musulman. Al-Qaïda constitue notre dernier rempart. Notre dernière ligne de défense. Et j'éprouve beaucoup de gratitude à l'égard de cette organisation.

– Votre brigade n'en fait pas partie ?

Il sourit d'un air amusé :

– J'espère que cela arrivera un jour ! Mais cela demande beaucoup d'efforts. Je dois faire mes preuves. Montrer qu'Ansar Dine représente une force d'envergure dans le combat contre Bachar. Pour l'instant, ils semblent considérer que nous ne faisons pas le poids.

– Qui ça, « ils » ?

– Les dirigeants de l'organisation, en Afghanistan.

– Pourquoi vouloir devenir membre d'Al-Qaïda ? Pour le prestige ?

– Pour la crédibilité que cela vous confère. Leur Choura possède près d'une centaine de membres : tous d'éminents savants de l'islam. S'ils vous acceptent, alors les décisions que vous prenez sur le terrain ne peuvent plus être contestées. À Selma, par exemple, si Jabhat décide de mener une offensive la semaine prochaine, je devrai les suivre et abandonner mes propres opérations. Mais si Ansar Dine devient une brigade d'Al-Qaïda à part entière, elle ne doit plus obéir à personne. Vous comprenez ? Aujourd'hui, nous sommes indépendants. Mais de façon tacite, nous acceptons la tutelle de Jabhat et des Dayesh…

– Quelle est la différence entre les deux organisations ?

Il hausse les épaules en réfléchissant quelques secondes :

– Contrairement à ce que beaucoup de gens prétendent, Jabhat al-Nosra ne s'est jamais « ralliée » à Al-Qaïda. Cette brigade a été créée sur ordre direct du docteur Zaouahiri, depuis l'Afghanistan. Mais, pour des raisons de proximité géographique, on a dépêché des cadres de l'État islamique en Irak en Syrie, afin de mettre en place la structure et la logistique du mouvement.

– Les hommes d'Aboubacar al-Bagdadi ?

– Exactement. Mais il considérait Jabhat al-Nosra comme sa propriété. Il voulait fusionner la brigade avec sa propre organisation, en Irak. Après le refus de Zaouahiri, le groupe s'est scindé en deux. Jabhat al-Nosra représente aujourd'hui la branche « afghane » d'Al-Qaïda, tandis que les Dayesh obéissent aux ordres de la branche irakienne.

– Aucune autre différence ?

– Jabhat souhaite instaurer un califat islamique sur la Syrie. Point final. Les objectifs des Dayesh semblent moins clairs. Ils veulent poursuivre la guerre, même après la destitution de Bachar al-Assad, en utilisant la Syrie comme une base arrière pour s'emparer de l'Irak. Puis du Liban, puis de la Jordanie…

– Qu'en pensez-vous ?

– Qu'il s'agit d'une très mauvaise idée. Avec la présence des Dayesh sur notre sol, nous savons déjà ce que l'avenir nous réserve : une guerre après la guerre. Aucune formation combattante n'acceptera de voir la Syrie devenir une province du « Cham », le Levant, cette espèce de fourre-tout géographique censé inclure mon pays et une partie de l'Irak. Alors les alliés d'aujourd'hui deviendront les ennemis de demain. Jabhat et les Dayesh

s’entre-tueront. Et si les Dayesh comptent appliquer ici la même politique de terreur qu’à Bagdad, ils se heurteront à un mur d’hostilité. Faire sauter des voitures piégées ou balancer des grenades dans un marché ne demande pas beaucoup de clairvoyance. Mais reconstruire un État ravagé par la dictature de la famille Assad en demandera bien davantage.

Après l’arrivée des Américains en Irak, les insurgés de Bagdad liés à Al-Qaïda jouissaient d’une popularité immense au sein de la communauté sunnite. Mais les méthodes particulièrement sanguinaires de Zarqaoui finirent par exaspérer les populations. En coupant le nez des fumeurs, en coupant les oreilles de ceux qui écoutaient de la musique étrangère, et en exécutant les vendeurs d’alcool à la sauvette, Al-Qaïda perdit rapidement la sympathie des habitants et, du même coup, plusieurs villes stratégiques. Désormais, la politique de l’État islamique en Irak se cantonne à une campagne de terreur savamment entretenue, à coups de voitures piégées et d’attentats aveugles, qui incitent les extrémistes chiites, tout aussi sanguinaires, à nourrir cette spirale de violence dont personne ne semble voir la fin. Bref, l’action d’Al-Qaïda en Irak se solde par un échec. Au même titre que l’intervention américaine.

– Que pensez-vous de la stratégie d’Al-Qaïda en Irak ?

– Là-bas, les musulmans sont minoritaires.

– Vous ne considérez pas les chiites comme des musulmans ?

– Bien sûr que non ! C’est pourquoi nous ne pouvons pas opter pour les mêmes stratégies dans ces deux pays. En Syrie, nous disposons d’une majorité sunnite qui adhère à l’idée d’un califat islamique. Les Dayesh pensent qu’ils doivent se battre contre une population hostile. Comme en Irak. Mais ils se trompent.

– L’idée d’un califat islamique est vraiment populaire en Syrie ? J’ai entendu un homme de l’ASL parler tout à l’heure, à Reyhanli. Il expliquait l’inverse.

Nouveau sourire :

– Si tu veux, nous partons ensemble. Tu verras le vrai visage de ce pays. Les journalistes et les humanitaires partent toujours avec des gens de l’ASL. On leur explique qu’il est impossible de circuler avec les islamistes… Pourtant, avec nous, ils découvriraient un univers très différent, dans lequel l’Armée syrienne libre n’a tout simplement pas sa place. Bien sûr, certains d’entre nous aiment la démocratie, Hollywood,

l’alcool et les femmes en maillots de bain sur les plages. Mais ces gens ne représentent pas la Syrie. Viens avec moi ! Je veux prendre l’Occident à son propre piège ! Washington et Paris veulent la démocratie pour mon pays ? Soit ! La démocratie, c’est bien la volonté du plus grand nombre ? Alors je vais t’emmener à Selma et partout où tu le souhaiteras, dans n’importe quel village ! Tu pourras parler aux civils comme aux rebelles. Et tu verras si on a envie de ressembler aux Américains ou aux Français…

– Tout le monde me déconseille de partir dans les zones contrôlées par Al-Qaïda. Même les membres de cette organisation…

– Avec moi, tu ne cours aucun risque. Je te le promets. *Ma fich muchkil.*

– Je pourrai rencontrer les hommes de Jabhat et les Dayesh ?

– Les combattants de Jabhat à Selma, je te le garantis ! Ceux de Dayesh, nous verrons.

Il y a des hommes qu’on croit immédiatement. Souvent parce que ça nous arrange. Mais aussi parce que face au danger, on développe une sorte de réflexe qui trie instinctivement les propositions bancales de celles qui méritent plus d’attention. Bien sûr, les garanties n’existent pas dans ce genre de voyage. Peut-être projette-t-il de m’enlever ? Peut-être sera-t-il incapable de me protéger face aux autres brigades de la région ? Quoi qu’il en soit, il me paraît digne de confiance. De toute façon, Mohamed représente mon seul ticket d’entrée à l’heure actuelle…

– Tu peux m’en dire un peu plus sur l’endroit ou nous allons ?

– Selma ? Il s’agit d’une petite ville perdue dans les montagnes. Avant la guerre, elle figurait parmi les destinations touristiques les plus prisées par les Alaouites, qui venaient y passer l’été pour fuir la chaleur de la côte. Selma possédait plusieurs hôtels, et les prix de l’immobilier explosaient. Aujourd’hui, on y vit au rythme des bombardements, au milieu des ruines. Les habitants sont partis, ou bien ils sont morts. Il ne reste que les jihadistes.

– Quelles brigades opèrent à Selma ?

– Jabhat al-Nosra, les Dayesh, les Mouhajireen, Soukour al-Islam et quelques autres. Toutes salafistes et presque toutes considérées comme des formations « terroristes » par l’Occident, soupire-t-il en secouant la tête d’un air réprobateur.

– Plus aucun civil ?

– Non, seulement les familles de quelques combattants. Une centaine de personnes, alors que Selma comptait plus de vingt mille habitants au début de la révolution.

– Et ces brigades, comment vont-elles réagir si tu arrives avec un étranger ?

Un sourire malicieux se dessine aux coins de ses lèvres.

– Ne t'en fais pas pour ça ! Personne ne bougera. Ils ne feront pas de problèmes si tu voyages avec moi.

L'assurance que je lis dans son regard me laisse perplexe. Ansar Dine ne représente qu'une force d'appoint dans le milieu jihadiste syrien. D'après ce que je comprends, son rayon d'action se cantonne à Selma et les quelques dizaines d'hommes qui la composent n'ont certainement pas de quoi effrayer les Dayesh ou Jabhat al-Nosra.

– Tu sembles très sûr de toi ?

– Je vais te raconter une histoire…

Il détend ses jambes et repousse son assiette en allumant une cigarette. Je ne dis rien, mais il semble que mon nouvel ami prenne quelques libertés avec le salafisme, qui proscrit la fumée au même titre que l'alcool.

– Il y a environ dix ans, un de mes amis d'enfance élevé dans les rites soufis me demanda pourquoi je suivais les idées d'Al-Qaïda.

– Et quelle fut ta réponse ?

– Les cours venaient de se terminer, alors je lui ai suggéré la chose suivante : chacun d'entre nous devait amener une dizaine d'amis, et nous discuterions de ce sujet tout l'été, jusqu'à ce que nous tombions d'accord. Il a accepté. Quelques jours plus tard, nous nous sommes retrouvés dans les montagnes. Il faisait un temps magnifique. Le soleil brillait, le vent parfumé venait nous rafraîchir, en charriant des odeurs d'acacias et de pins… Nous mangions sur un grand tapis déployé dans l'herbe et nous parlions du Coran à longueur de journée. Pendant des semaines. Chaque « camp » écoutait l'autre dans la bonne humeur et l'amitié. Car malgré nos différences, nous demeurions des frères dans l'islam. Seulement, nos camarades ne comprenaient pas encore qu'ils vivaient dans l'erreur. Et nous devions les éclairer. Nous considérions cela comme un devoir…

Il tire longuement sur sa cigarette, les yeux perdus dans le vague, avec un sourire nostalgique.

– Au fil du temps, les soufis commencèrent à comprendre qu'ils ne suivaient pas les enseignements du Prophète. Ils se disaient musulmans, mais ils ne pratiquaient pas l'islam du Coran. Le soufisme « accommode » la religion en travestissant les devoirs du croyant derrière ce qu'on appelle des « écoles de pensée », alors que les textes ne tolèrent aucune interprétation ! L'homme ne peut pas discuter la parole du Très-Haut ! Un jour, je suis venu seul à notre rendez-vous. Les autres m'ont demandé où étaient mon frère et mes amis. Je leur ai répondu qu'ils venaient de partir pour le Jihad en Irak. Puis je leur ai demandé : « Le Jihad constitue une obligation pour tout musulman en âge de se battre. Alors que faites-vous ici ? Voilà toute la différence entre les salafistes et les soufis : les seconds parlent de l'islam. Les premiers l'appliquent à la lettre, quitte à mourir pour le défendre ! »

– Et ensuite ?

– Sur les dix amis qui se trouvaient avec moi ce jour-là, tous devinrent salafistes ! Sans exception ! L'un d'entre eux vivait dans le même village que moi. Quelques années plus tard, je me suis marié avec sa sœur. Nous entretenons toujours de très bonnes relations, comme des frères. Et nos liens se resserrent un peu plus chaque jour, lors des assauts que nous menons ensemble contre les troupes de Bachar.

– Il fait partie de ta brigade ?

– Pas du tout. Il commande les hommes de Jabhat al-Nosra. C'est l'émir de Selma…

J'essaie de cacher ma joie en affichant une moue admirative et surprise. Mais je pense que mes problèmes viennent de se régler instantanément. Non seulement concernant les risques de kidnapping, mais également pour trouver la meilleure manière d'infiltrer Jabhat. En disposant d'un accès direct à l'émir qui décide absolument tout à l'intérieur de sa « juridiction », approcher les volontaires étrangers ne devrait pas poser de problèmes. À condition de procéder par étapes et, bien sûr, de ne pas passer pour un « espion » à la solde de la France ou de l'Amérique.

– Et pour les Dayesh ? L'État islamique en Irak possède certainement son propre émir, sur place. S'il lui prend l'envie de m'arrêter, que se passera-t-il ?

– Tu dois comprendre une chose. Dayesh et Jabhat vivent actuellement leur lune de miel. Tout le monde se bat contre Bachar, même si l'on sait

qu’une guerre fratricide entre ces deux groupes éclatera ensuite. Mais pour l’instant, ils se respectent et unissent leurs forces. Si l’émir de Jabhat al-Nosra te protège, tu deviens l’un des leurs. Les Dayesh commettraient un terrible affront s’ils t’enlevaient ou s’ils t’exécutaient, tant que tu te trouves sous notre garde. Ce serait une déclaration de guerre. Ils ne s’y risqueront pas.

– Tu connais leur émir, à Selma ?

– Oui, bien sûr. Il se nomme Maiwan al-Iraki : un petit homme très calme, très discret. Mais ne t’y fie pas. Tout le monde le craint dans la région. Avant de venir en Syrie, il se battait en Irak. Je me souviens d’une anecdote à son sujet. Il y a quelques mois, l’ASL a enlevé deux de ses hommes près d’Idlib. Il s’est rendu dans leur camp, seul, et il a demandé à récupérer ses combattants. Tout simplement. Sans la moindre escorte. Le commandant de la brigade ne voulait pas les relâcher. Maiwan a haussé les épaules en déclarant : « Mes hommes se battent pour le Jihad. Tu ne peux pas les garder. Je suis prêt à mourir depuis longtemps et si tu ne me les livres pas tout de suite, cela se passera ici et maintenant. » Il a ouvert son gilet bardé d’explosifs : largement assez pour faire sauter l’ensemble du bâtiment. Sans jamais hausser le ton. Quelques minutes plus tard, il repartait tranquillement avec ses hommes…

– Ton beau-frère ferait la même chose pour moi ?

– Pas *pour toi*, mais pour la réputation de Jabhat al-Nosra. C’est une question d’honneur. Si une brigade perd le respect des autres, si elle devient faible, elle se fait littéralement dépecer : ses membres rejoignent un autre groupe, les armes disparaissent, et les émirs se font liquider. On ne doit jamais baisser la garde.

– Comment pourrai-je communiquer avec les gens de Selma ? Mon arabe ne suffira pas. Et tu ne parles pas anglais.

– Ne t’en fais pas. Sur place, tu trouveras des Anglais et surtout… beaucoup de Français ! L’ASL ne dispose d’aucune présence dans cette région. Ce qui veut dire moins d’espions, et plus de marge de manœuvre pour Al-Qaïda. Ceux-là mêmes qui accueillent un grand nombre de combattants occidentaux ! Il existe même de petites brigades indépendantes, exclusivement composées d’Européens. Des convertis. Pas même des Arabes ou des Africains de souche !

– D’où viennent-ils ?

– De Belgique, d’Allemagne, de France, de Hollande, d’Angleterre… Des combattants très motivés. Beaucoup de jihadistes européens renoncent en voyant le vrai visage de la guerre. Mais ces types-là ne descendent presque jamais du front ! Ils vivent en marge des autres katibas et se mélangent très peu. Mais nous les respectons beaucoup. Ils veulent seulement mourir ici.

– Comment s’appelle cette brigade ?

– Katiba Millet Ibrahim.

– On trouve beaucoup d’étrangers à l’intérieur de Jabhat ?

– Oui. Mais toujours des combattants très expérimentés. Triés sur le volet. On n’entre pas facilement dans leur organisation…

– Que veux-tu dire ?

– L’émir t’expliquera tout ça. Quand veux-tu partir ?

– Le plus tôt possible.

– Demain soir, à quatre heures. La route est compliquée pour rejoindre Selma. N’emporte pas grand-chose : nous marcherons beaucoup…

Nous finissons le repas en continuant de bavarder. Par le plus grand des hasards, je viens de découvrir le sésame qui me permet d’entrer au cœur des mouvements radicaux les plus secrets, là où les jihadistes français viennent faire l’expérience du feu, dans une région totalement acquise aux brigades d’Al-Qaïda. Si le voyage se passe comme je l’espère, je reviendrai avec suffisamment de contacts pour entamer mon enquête en France. Mais il faut être patient et cultiver la confiance de mes interlocuteurs. Sous les bombes, si nécessaire…

Frontière

À Reyhanli, l'hôtel est plein, mis à part quelques chambres insalubres dans la pension adjacente, nettement moins agréables mais également bien meilleur marché. L'entrée se fait par un terrain vague, mais je découvre rapidement que ces dortoirs généralement destinés aux étudiants représentent une véritable mine d'informations que j'allais manquer de peu. À côté de ma chambre, j'aperçois une vaste pièce dont s'échappe une agréable odeur de viande grillée. Une dizaine de barbus sont en train de déguster des brochettes et de la salade rapportées d'un snack qui se trouve au coin de la rue. Je les observe un instant en les gratifiant d'un *salam'alikoum'ou ahmetul'lah* qui semble plaire à l'assistance. Comme je reste planté devant la porte, l'un d'entre eux m'invite à entrer. Mon treillis et ma barbe les laissent certainement supposer que je suis là pour les mêmes raisons qu'eux. J'enlève mes chaussures, je serre les mains qui se tendent vers moi et je m'installe à leurs côtés.

– D'où viens-tu ? me demande l'un d'entre eux avec un accent que je ne reconnais pas, peut-être égyptien.

– De France.

– Hmm… Journaliste ?

Je ricane en simulant le mépris :

– *Allah'Feit !* Que Dieu m'en préserve, déclaré-je en prenant un bout de pain, tandis que l'assemblée éclate de rire.

Je secoue négativement la tête en expliquant :

– Non, je vais partir en Syrie. Peut-être demain, *inch'allah*…

Je commence à patiner sur une glace très fine. S'ils me demandent ce que je vais faire dans ce pays, ou bien si je suis musulman, je ne pourrai pas leur mentir. Mais en observant les membres de l'assemblée, je suis convaincu qu'ils n'accepteront jamais de parler « Jihad » à un écrivain français, *a fortiori* un infidèle. J'entretiens la conversation de façon aussi décontractée que possible, en espérant que personne ne cherchera à en savoir davantage.

– Où vas-tu ? me demande un homme qui paraît plus âgé que les autres.

Son visage aiguisé comme une lame de couteau se termine par une barbe disproportionnée, bien trop carrée pour sa morphologie. Il s'exprime avec un accent que je connais bien. C'est un Yéménite.

– Vers Alep. J'attends seulement qu'on vienne me chercher.

– Qui ça ? demande un des convives, en sachant pertinemment que je ne vais pas répondre à cette question.

– Un ami. Un vieil ami.

– Comment tu es venu jusqu'ici ? me demande l'un d'entre eux en français.

Je l'observe un instant avant de répondre. Arabe, probablement d'origine maghrébine, son accent irréprochable me laisse penser qu'il s'agit d'un compatriote.

– Je connais quelqu'un en Irak. Il va m'aider à passer la frontière. Et toi ?

– Par internet. J'ai rencontré un Algérien qui habite à Antakia, sur un forum musulman. Il s'occupe de nous faire passer en Syrie.

– Tu sais où tu vas ?

– Non, mon frère. Mais tant que je vais me battre, *hamdullah* ! De toute façon, je saurais même pas te montrer les villes sur une carte, ici ! Alors que ce soit Alep ou ailleurs, je m'en fous. Faut seulement faire quelque chose ! Tu vois les films sur YouTube ? Ça me fout la rage qu'on laisse ce chien de Bachar continuer les massacres ! Si tous les musulmans viennent ici, ça va bientôt se terminer, je te le dis !

– Et tu veux rester longtemps ?

– Aussi longtemps que je pourrai, mon frère. De toute façon, rester en France sans rien faire… y a pas moyen !

– Ta famille sait que tu pars en Syrie ?

– Juste mon frère. Les autres, ils comprendraient pas. Mon daron, il taffe à la voirie depuis vingt ans. Et quoi ? Il va même plus à la mosquée ! Ma daronne, elle reste devant la télé du matin au soir. Elle écoute toutes les conneries qu'on raconte sur les salafistes et elle me fait chier même quand je lis le Coran ! T'imagines ? !! Pourtant, elle est algérienne ! À qui je pourrais parler du Jihad ? Ma famille, maintenant, c'est eux ! dit-il en désignant l'assemblée.

– Tu voudrais rentrer dans quelle brigade ?

– Jabhat ! Carrément ! Ils me font halluciner, ces mecs !

– Et les Dayesh ? Ça te dit pas ?

Il fronce les sourcils, visiblement intrigué par ma question.

– Les quoi ?

– Les Dayesh, l'État islamique en Irak.

Il hausse les épaules et répond avec un petit geste évasif :

– J'en sais rien. Je préfère une brigade connue, comme Jabhat. Ceux-là… Je sais pas qui c'est.

– Vous êtes tous arrivés ensemble ?

Il jette un coup d'œil à l'assemblée qui suit notre conversation avec un mélange de curiosité et de suspicion grandissante :

– Non. Ces types viennent de partout, je ne les connais que depuis hier ! Mais si Dieu le veut, on se battra ensemble…

Mon téléphone sonne. Depuis Benghazi, Khalid m'annonce qu'un homme de Jabhat peut me recevoir à Alep, même si je dois me débrouiller pour me rendre sur place. Heureux de voir que mes amis ne me lâchent pas, je note le numéro du contact en lui expliquant que je quitte la Turquie demain, pour rencontrer un autre émir de l'organisation. Mais cette marque d'amitié et de confiance me touche sincèrement, même si elle arrive un peu tard.

Je parviens à maintenir l'ambiguïté jusqu'au bout de la conversation, puis nous échangeons nos mails avec le jeune Français qui dit se prénommer Hassan : un gosse complètement paumé, qui s'est trouvé une « nouvelle famille » dans le Jihad, sans rien comprendre à la Syrie et aux brigades. Comment peut-on ignorer l'existence des Dayesh en s'engageant dans cette guerre ? Visiblement, Hassan ignore totalement dans quoi il met les pieds.

Pour rencontrer d'autres Français à Selma, je devrai mener un travail difficile et dangereux, qui relève davantage du renseignement que du documentaire : infiltrer Jabhat sous couvert d'un ouvrage sur la Syrie, et fréquenter le maximum de mes compatriotes pour nouer des contacts que je réactiverai en France. Tout cela, sans jamais éveiller les soupçons de l'émir, qui n'hésiterait certainement pas à m'abattre s'il me prenait pour un espion. Dans ma chambre, il fait une chaleur étouffante. Le vacarme du bar qui se trouve en contrebas m'empêche d'ouvrir les fenêtres. Les salafistes braillent dans la pièce à côté. Plus tard, l'un d'entre eux viendra même frapper à ma porte pour me proposer de les accompagner à la mosquée. En le remerciant, je prétexterai un terrible mal de ventre pour esquiver l'invitation. La nuit

me semble longue. Car même si les choses se présentent bien, le voyage est extrêmement risqué…

Sur la route de Selma…

Le lendemain, à quatre heures précises, nous quittons Antakia dans la voiture du père de Mohamed. Cet homme grand et sévère, âgé d'une soixantaine d'années, va rouler à une vitesse folle en direction de la Syrie. Il se fait appeler Abou Moustapha, « le père de Moustapha », en souvenir de son fils mort en Irak. En fumant cigarette sur cigarette, il déjoue les obstacles de la route, fonce sur les piétons pour leur faire dégager le bitume, et enchaîne les appels de phares pour se frayer un passage entre les poids lourds et les conducteurs plus calmes, qui l'empêchent d'accélérer. À son âge, sur une route en lacet, les 150 kilomètres/heure qu'il semble affectionner me paraissent un tantinet exagérés. À mon tour, j'allume une cigarette : mauvaise manie attrapée deux jours plus tôt, à la terrasse de l'hôtel Aliché, où je ne trouvais décidément rien de mieux à faire. J'arrêterai en rentrant à Paris. Je m'en fais la promesse…

Mohamed se trouve à l'arrière, en compagnie de son jeune frère qui fait désormais partie de la brigade. Tous deux refusent de fumer en désignant leur père d'un rapide coup d'œil, avec un mélange de crainte et de respect. Le vieil homme en impose. Lorsque je lui demanderai de faire attention après avoir percuté un chien, il se tournera vers moi, sans ralentir et sans répondre, en me lançant un regard aussi sympathique qu'un tir de 7.62 mm. Pendant le reste du voyage, plus personne ne dira un mot…

La nuit tombe rapidement dans cette région de montagnes. Après une bonne heure de trajet, nous bifurquons à gauche, sur une petite route étroite qui serpente pendant plus de quarante kilomètres le long des ravins. Nous traversons de minuscules villages turcs, totalement coupés du monde. Dans ces entrelacs de maisons extrêmement compacts, la voiture se fraie un passage à grand-peine. Impossible de croiser un autre véhicule, ou même un animal. Lorsque nous nous trouvons face à une vache qui déambule paisiblement sur la chaussée, il faut repartir en marche arrière, tandis qu'une grosse femme arrive en souriant pour faire entrer le ruminant à l'intérieur de sa cour. Le père de Mohamed la remercie, échange quelques

mots avec elle, puis repart en accélérant de plus belle. Il faudra encore une heure pour atteindre notre destination, au bout de cette route magnifique noyée dans la forêt. Nous arrivons à Terzim. Le chemin se termine ici. Le vieil homme nous dépose devant un café où tous les mâles du village semblent venir passer la soirée. Terzim a beau compter deux ou trois cents habitants au maximum, une foule dense a envahi la terrasse. Les hommes s'agglutinent en petits groupes autour des tables en bavardant à voix basse, et notre arrivée ne passe pas inaperçue. Tous les regards convergent instantanément sur moi. Si le gouvernement d'Istanbul tolère la présence des rebelles, les habitants de la frontière voient les choses d'un œil différent. Ici, la guerre fait rage à quelques centaines de mètres. Et de toutes parts ! Terzim se trouve dans une sorte de triangle enfoncé à l'intérieur du territoire syrien. En face, mais également à gauche et à droite… c'est la Syrie ! Confinés bien malgré eux aux avant-postes de la guerre, les habitants de ce petit village aux airs de paradis perdu préféreraient largement que cette « révolution » prenne fin. D'une façon ou d'une autre. Et ce soir, ici, la révolution, c'est nous !

En nous voyant vêtus de treillis, barbus et portant de petits sacs à dos aux couleurs discrètes, tous les hommes comprennent ce que nous venons faire. Les regards sont loin d'être chaleureux, mais Mohamed et son frère se contentent de les ignorer. Ils allument une cigarette, alors que la voiture de leur père s'éloigne dans un vrombissement de moteur. Nous commandons trois thés en éteignant nos téléphones, tandis que Mohamed me tape sur le bras :

– On va devoir grimper cette montagne, explique-t-il avec un sourire. Ensuite, il faudra passer la frontière en prenant bien soin de ne pas se faire repérer par les Turcs. Puis nous redescendrons vers la Syrie…

Devant nous, j'observe l'énorme masse noire qui se détache dans la pénombre. Un mastodonte de roche aux parois particulièrement abruptes, recouvertes d'une végétation basse et piquante : des arbustes qui rendent la progression encore plus difficile, et qui déchirent les vêtements tout aussi sûrement que la peau. J'ai longtemps arpenté les montagnes de Birmanie et je sais évaluer la difficulté d'un parcours comme celui-ci. Nous sommes très loin d'une simple balade en forêt…

– On attend quelqu'un ?

– Les passeurs de diesel. Les Turcs arrêtent beaucoup de monde en ce moment. Pas forcément les jihadistes syriens, mais plutôt les contrebandiers. Les patrouilles deviennent très nombreuses, sur la frontière. Il vaut mieux suivre ces gars-là.

– S'ils arrêtent uniquement les passeurs, pourquoi veux-tu traverser avec eux ?

– Ils connaissent les itinéraires mieux que personne. Quand je pars seul en Syrie, je ne risque rien. Les douaniers laissent passer les Syriens quand ils ne transportent ni armes ni marchandises de contrebande. Mais toi, ils te prendront pour un combattant étranger. Le temps que tu prouves le contraire, tu seras gardé en prison, puis expulsé du territoire. Mieux vaut suivre ces types. Ils connaissent chaque centimètre carré de la montagne. Et ils s'approchent de très près des tours de garde…

Du doigt, il désigne de gros bâtiments rectangulaires fortement éclairés qui ressemblent à des miradors, au sommet de la montagne, tout le long de la ligne de crête.

– C'est risqué. Mais, paradoxalement, il s'agit des endroits les moins surveillés de la frontière. Qui penserait que les contrebandiers traversent la route au pied des tourelles turques ? En réalité, il y a un angle mort. Les miradors font environ vingt mètres de hauteur. Si tu passes juste en dessous, ils ne peuvent pas te voir. Et même s'ils te repèrent quand tu cours dans le no man's land, ils ne peuvent plus rien faire. Il te suffit de sauter les barbelés pour te retrouver en Syrie !

– Je comprends.

– Mais il faut grimper en silence, car nous passerons juste à côté d'eux. Au moindre doute, les Turcs lâcheront leurs chiens. Et un berger allemand ne fait pas la différence entre les deux côtés de la frontière : il continuera à te poursuivre. Alors pas de bruit, pas de lumière… Et, surtout, ne te perds pas : les passeurs marchent très vite et il fait noir comme dans un four, là-haut. Si tu nous perds de vue, tu ne dois ni appeler ni chercher ton chemin en continuant à l'aveuglette. Ces montagnes sont tellement raides que tu risquerais de te casser le cou. Même si tu fatigues, colle-moi au train et pose tes pieds exactement où je les pose.

– Et si tu les poses au mauvais endroit ?

Rires. Il écrase sa cigarette en consultant sa montre :

– Ne t'en fais pas pour ça.

Trois gamins nous appellent depuis le chemin de terre qui se trouve au pied de la terrasse. Le jeune frère de Mohamed, Rachid, dépose quelques pièces sur la table, attache son sac à dos et propose de porter le mien. Bien sûr, je refuse. Mohamed me lance un sourire bienveillant :

– Il ne le fait pas par gentillesse. Si tu nous lâches en cours de route, tout le monde aura des problèmes. On risque de se faire arrêter. Si tu portes ce sac, tu devras grimper cette montagne avec dix kilos de plus…

– Ça ira.

Il hésite un instant, puis hausse les épaules en rejoignant le petit groupe, qui s'ébranle déjà dans l'obscurité. Âgés de 16 à 18 ans, les passeurs ne prennent même pas le temps de nous saluer. Ils portent chacun deux jerricanes qui empestent le gasoil et qui, m'expliquera-t-on plus tard, servent à alimenter les groupes électrogènes du petit village syrien d'Ain Beda, de l'autre côté de la frontière. Nous empruntons un sentier en pente qui traverse une oliveraie, avant d'être rejoints par un autre groupe de jeunes hommes en treillis. Mohamed et Rachid s'arrêtent pour les saluer. Les quelques secondes durant lesquelles nous nous serrons la main suffisent à déclencher la colère des passeurs, qui nous font signe d'activer avec de grands gestes de la main. Ils se trouvent à une quinzaine de mètres, mais je les distingue à peine. Nous les rejoignons tandis que les nouveaux venus ne prennent pas cette peine. Ils continuent de marcher à la même allure que nous, mais suffisamment loin pour éviter toute discussion.

– Ce sont des Dayesh, m'explique Mohamed.

Comme il voit que je me retourne dans leur direction, il ajoute :

– Ne leur parle pas, ils pourraient avoir des problèmes en discutant avec un étranger.

Les passeurs nous font marcher à un train d'enfer jusqu'au fond de la vallée. Je ne vois rien, mais le sable sous mes pieds rend la progression plutôt facile. Nous sommes sur un sentier, même si je ne le discerne pas vraiment. Je reste focalisé sur mon compagnon, qui marche juste devant moi, en essayant de détendre tous mes muscles pour me préparer à la suite. Le bruit d'une rivière attire soudain mon attention. Nous approchons d'un gué que nos guides traversent sans ralentir, en sautant d'une pierre à l'autre avec une adresse incroyable, malgré les vingt ou trente litres de gasoil qu'ils charrient dans l'obscurité, avec de simples sandalettes aux pieds. Lorsque nous ralentissons tous pour éviter de glisser ou de rater un caillou, ils

reprennent le même air exaspéré qui n'augure rien de bon pour la suite. En effet, la rivière représente le point le plus bas de la vallée. Nous quittons désormais les champs et les cultures des villageois de Terzim pour nous enfoncer dans une forêt basse et très épaisse, accrochée aux flancs de la montagne. Devant, les jeunes s'arrêtent. Ils parlent un instant avec Mohamed qui m'explique :

– Maintenant, nous nous trouvons en zone militaire. Même les Turcs ne peuvent pas aller plus loin. Silence total…

Après quelques minutes de marche, je me rends compte que la Birmanie est très loin derrière moi. Vingt ans, pour être exact ! Je tente de suivre les foulées de mon nouvel ami, mais le rythme des passeurs devient rapidement infernal. J'apprendrai plus tard qu'ils effectuent ce voyage plusieurs fois par nuit. Parfois jusqu'à cinq allers et retours. Ces types viennent de commencer leur « journée », et les jihadistes qu'ils chaperonnent ne les impressionnent pas. Impossible de faire la guerre sans l'essence qu'ils transportent. Cette armée de fourmis invisibles qui envahit chaque nuit les sentiers de la frontière est au moins aussi importante pour la rébellion que les combattants eux-mêmes. Sans leur présence, la révolution s'arrête.

Notre groupe s'immobilise un instant, à mon grand soulagement. J'entends des murmures agacés, furieux même, tandis qu'un des passeurs redescend pour essayer de localiser les Dayesh. Il se fixe à quelques centimètres de moi en scrutant l'obscurité. Cette fois, je ne pense pas que les jihadistes de l'État islamique en Irak tentent de faire bande à part. Le rythme des jeunes contrebandiers les a seulement laissés sur la touche ! Après quelques minutes, des ombres apparaissent en contrebas, dans les buissons. Le passeur les rejoint en soupirant et en secouant la tête, histoire de ne pas les laisser se perdre dans les falaises de cette montagne gigantesque. Nous reprenons la marche.

La pente devient extrêmement raide. Je parviens à contrôler ma respiration, mais les muscles de mes jambes sont aussi durs que du béton. Poser le pied au bon endroit, avec la précision nécessaire, juste au-dessus d'une racine ou d'un rocher pour éviter de glisser et de se faire repérer… Sentir la fiabilité de son appui avant de pousser aussi fort que possible pour grimper un raidillon… Tous ces gestes apparemment simples deviennent excessivement compliqués au fur et à mesure que mes jambes me lâchent.

Rachid, le jeune frère de Mohamed, s’arrête pour prendre quelque chose dans son sac et le passeur lui lance une série de murmures presque inaudibles, sur le ton de la colère et du reproche. Je n’entends rien, mais il s’agit d’une véritable engueulade à 0,5 décibel ! Il accompagne ses protestations muettes de gestes secs et hargneux, tandis que Rachid nous passe une bouteille d’eau avant d’en avaler quelques gorgées à son tour. Il en propose au jeune homme qui tape sur sa montre avec une grimace. Je me racle la gorge et le type lève les yeux au ciel en soupirant, avant d’aplatir ses mains vers le sol pour m’ordonner de garder le silence. Puis il lève le doigt en direction du sommet. On aperçoit maintenant une tourelle qui surplombe la crête et qui baigne dans la lumière de projecteurs extrêmement puissants, un peu comme ceux d’un stade de foot. Si un militaire turc se promène au pied du mirador, il peut maintenant nous entendre…

Rachid range sa gourde et la marche reprend de plus belle. Nous nous accrochons aux rochers et nous enjambons des troncs d’arbres morts, en demeurant aussi discrets que possible. Tous trois, nous glissons sur les parois sablonneuses de la montagne, tandis que les hommes qui nous accompagnent évoluent sans un bruit, comme s’ils se déplaçaient en apesanteur dans cette forêt. Ils ne semblent ni fatigués ni essoufflés.

En ce qui me concerne, je ne peux plus rien faire pour contrôler ma respiration, désormais bruyante et hachée, tandis que les miradors ne se trouvent plus qu’à une vingtaine de mètres au-dessus de nous. Je déploie des efforts immenses pour rester silencieux, mais la course ne s’arrête pas, loin s’en faut. Chaque minute impose des contraintes supplémentaires pour gravir la paroi. À cet endroit, l’ascension n’a plus rien d’une marche soutenue : elle requiert davantage des talents d’alpiniste que de randonneur ! Lorsque finalement nous arrivons au sommet, à la lisière de la forêt, je n’ai même pas le temps d’observer les tours de garde. Je me retrouve sur une route puissamment éclairée, encadrée par des rouleaux de barbelés qui étincellent comme des lames de rasoir sous la lumière des projecteurs. Dans un surprenant élan de compassion, le passeur les écrase pour me frayer un passage en me disant de sauter. Vidé de mes forces, je rassemble tout ce qu’il me reste d’énergie pour franchir l’obstacle. Nous sommes désormais sur la ligne de crête, un pied en Turquie et un pied en Syrie. Plus rien ne peut nous arrêter…

Mohamed et Rachid le savent. Nous trottinons doucement sous le mirador, jusqu'à l'autre côté de la route, pour enjamber le deuxième rouleau de barbelés. Le métal déchire mon treillis et m'entaille la jambe. Sur le coup, je ne sens absolument rien. J'ai seulement l'impression de m'être accroché en passant. Trempé de sueur, couvert de poussière et d'écorchures de ronces… je dévale à la suite de mes compagnons la pente qui nous mène en Syrie. Une demi-heure dans la forêt, puis une autre demi-heure de marche sur un chemin de plaine, avant d'arriver au village d'Ain Beda.

Les passeurs, toujours furieux, pestent sans relâche en parlant de « bidons ». Je ne comprends rien à ce qu'ils racontent et j'ignore pourquoi leur langue me semble si incompréhensible.

– Normal, explique Mohamed. Ils sont turcs !

– Pourquoi sont-ils en colère ? Nous ne risquons plus rien, maintenant ?

– Je crois qu'ils en veulent aux quatre Dayesh. Leur ami les accompagne et ils ignorent où ils se trouvent. Ça leur fait perdre du temps. Et ils ne travaillent que pendant la nuit…

Les Dayesh arriveront quelques minutes plus tard, aussi essoufflés que nous, mais plus bavards que tout à l'heure. L'un d'entre eux me demande d'où je viens et ce que je fais en Syrie. Quand je lui explique que j'écris un livre sur cette guerre et que je me rends à Selma, la discussion prend une tournure un peu surréaliste :

– Selma, ce n'est pas un bon endroit.

– Pourquoi ?

– Beaucoup de bombes. Tout le monde meurt à Selma. Comme tu n'es pas musulman, tu iras en enfer. Et puis… Tu as un trou dans ton pantalon !

Je baisse les yeux et, en effet, mon treillis a craqué à l'entrejambe pendant la marche de cette nuit. Pas terrible pour se présenter devant l'État islamique en Irak, pensé-je alors, en serrant machinalement les jambes comme une collégienne.

– Fais attention aux bombes, là-bas. Que Dieu te garde !

– Que Dieu te garde aussi !

Ses copains entrent dans une maison du village, tandis que Mohamed et Rachid poursuivent leur route. Le combattant des Dayesh m'offre une pomme et me souhaite bonne nuit. Je reste plusieurs secondes immobile, mon fruit à la main, surpris par cette rencontre étrange et plutôt

sympathique avec l’un de ceux qui font trembler la Syrie, l’Irak, et tous les Occidentaux de la région…

Refuge

« Makar » peut se traduire par « base » ou « maison sûre », au sens large du terme. Un refuge, une base arrière, un QG de campagne, un lieu de convalescence. Chaque brigade en possède plusieurs. Depuis les villages frontaliers jusqu'aux lignes de front, en passant par les lieux stratégiques abritant des hôpitaux, des stations d'essence, des marchés ou des camps de réfugiés (pour y piocher de nouvelles recrues). Certaines brigades en possèdent même sur le territoire turc, avec la bénédiction d'Ankara. Mais uniquement les plus « fréquentables » : entendez par là, celles qui montrent patte blanche devant les Occidentaux. Les groupes affiliés à l'ASL disposent de makars à Reyhanli ou à Antakia, pour ne citer que les villes que je connais. Mais Jabhat, Dayesh, Mouhajireen ou n'importe quelle formation ayant fait allégeance à Al-Qaïda ne peut pas jouir de tels privilèges. Discrets, les services de renseignements turcs figurent parmi les plus efficaces et les plus audacieux du Moyen-Orient. Rien ne leur échappe. Les cadres syriens impliqués dans la révolution doivent « prévenir » et « obtenir la permission » des services pour un simple déplacement à Istanbul…

Ces makars existent à travers toute la Syrie et nous passons la nuit dans celui d'Ansar Dine. Une simple maison du village d'Ain Beda, abandonnée par ses habitants l'année dernière au plus fort des combats, et appartenant désormais à la brigade de Mohamed. Derrière un haut mur et une lourde porte métallique, se cache un petit jardin avec une vue plongeante sur la vallée. Les hommes, qui ne restent jamais bien longtemps dans ce havre de paix, se chargent tour à tour de la culture des gros piments rouges dont raffolent les Syriens, à l'intérieur du petit potager qui agrémente le quotidien des rebelles. Juste à côté, un puits fournit parfois un peu d'eau fraîche, même s'il s'assèche pendant une bonne partie de l'été. Des latrines sommaires ont été construites au fond du jardin, et le bâtiment principal se compose de deux pièces. L'une d'elles comporte deux lits jumeaux et l'autre deux canapés en mauvais état, avec un tapis et des étagères vides.

Les murs criblés de balles, à l'intérieur comme à l'extérieur, témoignent de la violence des combats qui ont ensanglanté ce village lors de sa libération. Mohamed commandait les opérations et, de ce fait, jouit d'un immense prestige à l'intérieur de cette communauté.

Dès notre arrivée, je change de pantalon. Personne, à part le type de l'État islamique en Irak, ne semble avoir remarqué « l'accident » survenu durant le trajet. Tant mieux.

Quelques minutes plus tard, j'entre dans la pièce principale et je suis accueilli par Mohamed. Il me sert un verre de thé, puis me présente à l'assemblée. « Présenter » convient d'ailleurs assez mal à la situation, puisque tout le monde me serre la main sans jamais me donner son nom. Je ne reçois que bénédictions et témoignages de bienvenue, sans la moindre indication sur l'identité de mes hôtes. Deux voisins sont présents. L'un d'entre eux, âgé d'une vingtaine d'années, me regarde avec un sourire étrange et un peu inquiétant.

– Français ? me demande-t-il, en connaissant pertinemment la réponse.

Lorsque j'acquiesce, il secoue la tête avec dédain. « Mali… »

Et, comme si le mot suffisait à justifier la suite, il mime une décapitation avec le tranchant de sa main :

– Après la révolution, on viendra en France. On égorgera les Français pour ce qu'ils font au Mali !

Habitué à ce genre de bravades, je ne me sens absolument pas en danger. Visiblement, Mohamed ne mentait pas : le pays qu'il souhaite me montrer semble bien éloigné de ce que décrivent les porte-parole de la Coalition syrienne ! La suite de mon voyage me montrera que les propos de ce garçon reflètent la pensée dominante. L'opération Serval nous rend désormais au moins aussi impopulaires que les Américains dans le monde arabe.

Dans la pièce, un homme particulièrement discret garde les yeux constamment baissés. Visiblement, il semble gêné de se trouver là. Il arrive tout droit de Palestine, et nos rapports demeureront toujours empreints d'une très grande méfiance. Il ne cessera jamais de mentir en expliquant qu'il vient de Ramallah, puis de Gaza, puis de Jérusalem, où il travaillait tantôt comme gérant d'hôtel, comme informaticien ou qu'il était étudiant dans une université islamique. Tout cela, dans l'unique but de ne pas révéler la moindre trace de son identité. Malheureusement pour ce pauvre garçon, s'il se méfie de moi… Mohamed me confiera que tout le monde se méfie

déjà de lui ! L'étrange bracelet qu'il porte au poignet, sa forme physique éblouissante, sa connaissance de l'anglais… Pour les Syriens, tout porte à croire qu'il s'agit d'un agent du Mossad !

Les volontaires étrangers mésestiment toujours la suspicion de leurs hôtes. Ceux qui pensent être accueillis en sauveurs, en héros, ou juste en frères d'armes, déchantent très rapidement. Dans cet univers extrêmement fermé et paranoïaque, l'étranger doit « prouver » sa motivation et sa sincérité encore plus que les autres, souvent pendant de très longues périodes. Devant un tel mur d'hostilité et de méfiance, beaucoup d'entre eux renoncent. Cette déception se trouve à l'origine des nombreux retours prématurés auxquels nous assistons. Ce qui engendre une amertume particulièrement nocive et dangereuse chez ces « recalés du Jihad », une fois de retour en France…

Au-delà de ses mensonges, notre Palestinien n'en demeure pas moins un homme intéressant. Il considère le Hamas et le Fatah comme des organisations corrompues et infidèles, qui ne représentent absolument plus les valeurs originelles de l'islam. Entré en contact avec les Dayesh sur le web, il a finalement entendu parler d'Ansar Dine. Après de longs échanges avec Mohamed, il a rejoint le groupe hier et partira avec nous demain pour Selma. Il ne possède aucune formation militaire et je lui montrerai même comment démonter puis remonter une kalachnikov. Les « camps d'entraînement », qui existent pourtant à Ain Beda et qu'on peut apercevoir depuis la terrasse du makar, ne servent jamais à personne ! Les volontaires étrangers (ou syriens) partent directement pour le front, où on les affecte à des tâches diverses en fonction de leurs aptitudes et de la confiance qu'on leur accorde…

L'atmosphère devient euphorique depuis notre arrivée en Syrie. Le jeune frère de Mohamed, Rachid, ne peut plus attendre son départ pour Selma. Il veut retourner se battre. Comme tous les autres, la mort ne lui fait pas peur. Bien au contraire ! Il vit ce nouveau départ pour le front comme une fête, et il commence à blaguer sur mon nom. Samuel devient Sam, puis Oussama… Et je suis rapidement « rebaptisé » avec un nouveau nom de guerre : Abou Oussama. *Abou*, les jihadistes utilisent souvent cette désignation pour garder l'anonymat. Ainsi, l'émir de Selma se présentera comme Abou Hafz, le père de Hafz. Mais ni lui – ni son fils ! – ne s'appelle ainsi. Cette double identité, interchangeable autant que fois que nécessaire, permet de brouiller

encore davantage les cartes pour ceux qui désirent rester discrets : reconnus par leurs proches, mais intraçables pour les autres…

Tandis que nous discutons en riant beaucoup, quelqu'un frappe au portail et entre. Barbu, vêtu d'un pantalon de treillis et d'un T-shirt beige, un mètre soixante-quinze, athlétique, âgé d'environ 25 ans, il porte une kalachnikov allemande, reconnaissable à sa crosse métallique qui se replie sur le côté de l'arme, et non en dessous. Il nous serre la main avant de s'asseoir à mes côtés.

– Bonsoir ! Ça va ?

Il est français. Mohamed le désigne du doigt et déclare en guise de présentation :

– Voici Anes. Un volontaire, qui s'apprête à nous quitter. Il combat ici depuis plusieurs mois.

Bien sûr, il ne s'agit pas de son vrai nom. Pour la suite du récit, je conserverai ce pseudonyme. D'autant que je retrouverai bientôt cet homme en France. Pour sa propre sécurité, et par gratitude pour l'aide qu'il a consenti à m'apporter, je ne peux me permettre de divulguer son identité…

Il prend un verre de thé et échange quelques mots avec Rachid, qui lui annonce fièrement le nouveau nom de guerre qu'on vient de m'attribuer. Le Français sourit :

– Oussama ? Comme Ben Laden ?

– Ça doit l'amuser d'appeler un Occidental comme ça.

– Que viens-tu faire ici ? Du journalisme ?

Marre, marre d'être pris pour un journaliste !

– Non, j'écris un livre sur la Syrie. Mais je connais plutôt bien certains membres d'Al-Qaïda. Disons que ça m'ouvre des portes.

– Je vois ça ! Personne ne fréquente les brigades comme la nôtre. Et surtout ici ! Tu ne crains pas les terroristes et les méchants barbus ?

– Terroriste, ça ne veut pas dire grand-chose. Al-Qaïda tue des civils innocents. Mais l'Amérique et la France font la même chose : en Irak, en Afghanistan, au Mali. Si la vie d'un Américain vaut plus que celle d'un Arabe ou d'un Africain, alors je dirais qu'Al-Qaïda mérite bien l'appellation de « groupe terroriste ». Mais si on considère que chaque victime a une valeur égale, je préfère penser qu'il s'agit d'une guerre. Une guerre mondiale. Et comme dans tous les conflits, les civils sont les premiers à souffrir…

Il hoche la tête, visiblement satisfait par ma réponse habituelle, spécialement concoctée pour ce genre de situation.

– Tu vas à Selma ?

– Oui. Je crois qu'on part demain matin. Dommage que tu ne nous accompagnes pas.

– Si tu veux, je peux faire le trajet avec vous. Ça nous donnera l'occasion de discuter en route ?

– Ça serait super.

– Très bien. Alors à demain. Désolé, mais je suis crevé, je vais me coucher !

Inutile de brusquer les choses en l'assaillant de questions dès ce soir. Selma se trouve à plus de quatre-vingts kilomètres. Durant le trajet, je disposerai d'assez de temps pour en apprendre davantage sur lui. Avant de nous quitter, Anes demande à Mohamed la permission de nous accompagner. L'émir accepte. Je ne me suis pas trompé concernant cet homme. Même si ses idées se situent aux antipodes des miennes, il s'agit d'un personnage droit et honnête. Le simple fait de pouvoir effectuer ce voyage et d'en revenir vivant constitue à mes yeux une preuve suffisante de sa fiabilité…

Ici comme ailleurs, on ne déroge pas aux règles proverbiales de l'hospitalité arabe. Mes hôtes m'installent dans la chambre et m'offrent le meilleur des deux lits, à côté de Rachid qui s'endort immédiatement. Mais les moustiques infestent la pièce et la chaleur suffocante me pousse rapidement à migrer vers l'extérieur. Comme Mohamed et le Palestinien, je m'installe sur la terrasse en béton recouverte d'un tapis, ou une légère brise vient tempérer la fournaise ambiante. Les petits insectes assoiffés de sang continuent leur ballet infernal. Recroquevillé sous ma couverture, je parviens finalement à leur échapper pour prendre un peu de sommeil. Quelques explosions très lointaines résonnent durant la nuit, à peine audibles parmi les ronflements de l'assistance… À l'aube, nous sommes réveillés par le chant des oiseaux et la douce lumière du soleil. Une longue route nous attend. Destination : l'enfer.

Nous prenons le petit déjeuner chez des voisins, qui appartiennent également à la brigade de Mohamed Fizour. Les repas ne varient guère en Syrie et nous mangerons chaque jour sensiblement la même chose. Matin,

midi et soir : œufs, galettes de pain, olives, piments, légumes… La difficulté d'approvisionnement impose à chaque village de vivre en autarcie complète. Les grandes pénuries d'essence de ces dernières semaines fragilisent encore un peu plus l'équilibre précaire des régions rebelles. Ce sujet donnera lieu à un débat particulièrement animé pendant le repas, et le nom des Dayesh reviendra régulièrement. Malheureusement, tout le monde parle trop vite. Peut-être volontairement. Avant de quitter le village, chacun prend une kalachnikov dans le râtelier artisanal qui trône à l'entrée de la pièce, puis nous nous dirigeons vers les deux voitures qui nous attendent dans la ruelle. Anes, le Français rencontré la veille, prend place à mes côtés dans le véhicule de tête :

– De quoi parlaient-ils tout à l'heure, au sujet de l'État islamique en Irak ?

Il secoue négativement la tête :

– Ceux-là… Tout le monde les déteste. Mais ici, tu te trouves dans une brigade salafiste. Personne n'avouera ce genre de choses à un étranger. Surtout à un infidèle !

– Pourquoi vous les détestez ?

– Moi, je ne me sens pas très concerné. Je viens pour le Jihad, rien d'autre. Mais les Dayesh utilisent cette guerre à des fins politiques. Ils veulent accroître leur pouvoir dans la région et les Syriens les perçoivent comme des envahisseurs. Presque au même titre que les Américains ! Ils prétendent vouloir aider. Mais, en réalité, ils veulent contrôler ce conflit. Réussir ce qu'ils n'arrivent pas à faire chez eux, en Irak.

– Sur quoi portait la dispute de ce matin ?

– Pour paralyser l'Armée syrienne libre, les Dayesh ferment les puits de pétrole dans la région de Raqqa, au nord. Du coup, les villages de la frontière se retrouvent privés d'essence. Et sans carburant, impossible d'obtenir de l'électricité ou de faire rouler les camions qui acheminent la nourriture… Comme en Irak, cette organisation devient de moins en moins populaire !

– Et Jabhat ?

– Rien à voir ! Eux, ce sont les héros de la Syrie ! Même les gens de l'ASL les admirent. Bien sûr, ils ne l'admettront jamais devant un Occidental… Mais Jabhat dépense 5 millions de livres par jour, rien que

pour cuire du pain aux habitants d'Alep ! Personne ne fait mieux ! Sans compter que ce sont des combattants hors pair !

– Et aussi des kidnappeurs, d'après ce que je comprends ?

– Ils mènent une guerre difficile et ils savent qu'à la première occasion les Occidentaux se retourneront contre eux. Alors mieux vaut avoir des otages en stock. Comme police d'assurance…

– Et toi, qu'est-ce qui t'a amené ici ?

– Je voulais juste aider. À la télévision, je voyais mes frères se faire massacrer comme des chiens dans l'indifférence générale. Tu sais, dans ma famille, la religion n'occupe pas une place très importante. Bien sûr, nous sommes musulmans. Nous faisons tous le Ramadan, et nous ne mangeons pas de porc. Pas d'alcool, non plus. Mais, depuis quelques années, je me rends compte que l'islam représente bien davantage. Il ne s'agit pas seulement d'obéir à quelques figures de style. En vivant à la mode occidentale, je ne me suis jamais senti accepté. Je perdais mon identité. Les Arabes qui vivent au Maghreb et au Moyen-Orient subissent le lavage de cerveau des dictateurs mis en place par Washington et Paris. S'ils refusent de suivre les règles, on les jette en prison, on les torture ou on les exécute. Mais, en Europe, la manipulation est encore plus insidieuse. On nous impose un moule auquel tout le monde doit se conformer. Un mode de pensée qui dit, en gros : « Faites ce que vous voulez. » Mais il ne s'agit pas de liberté. Faire tout ce qu'on veut, quand on veut et comme on veut, ce n'est pas être libre. C'est une dictature de la perversion ! Regarde ce qui se passe aujourd'hui : les homosexuels se marient « librement ». Combien de journalistes font le déplacement pour assister à cette première cérémonie débile ? Des centaines ! Et combien d'entre eux se trouvaient en Syrie cet été, quand Bachar al-Assad nous noyait sous les bombes ? Aucun ! On distribue des préservatifs dans les collèges, on subventionne des salles de shoot, payées par nos impôts, afin que les drogués puissent s'injecter des produits, interdits par la loi, en toute tranquillité… C'est ça, un monde « libre » ? Eh bien, cette liberté, je n'en veux pas !

– Là, je pense que tu t'éloignes un peu du sujet.

– Pas du tout ! Je t'explique ça pour te montrer qu'un vrai musulman ne peut pas trouver sa place dans un tel univers. Pas plus sous les dictatures arabes que sous la dictature du politiquement correct européen.

– Et avec le Jihad, tu trouves ta place ?

– Avec l’islam ! Moi comme des dizaines de milliers d’autres Français ! Le Jihad ne constitue qu’un pilier de l’islam. C’est le salafisme qui apporte toutes les réponses. Ici, nous pouvons reconstruire le califat islamique. Lorsque je parle aux Syriens, leur foi et leur soif de religion m’émerveillent chaque jour un peu plus.

Il sourit et me fixe quelques secondes avant de demander :

– Avec tout ce que tu vois, et tous les salafistes que tu connais… Pourquoi tu ne deviens pas musulman ?

– On ne « décide » pas de devenir musulman. On le ressent. Comme un appel. Je vous respecte, je vous écoute, et je peux même parfois vous comprendre… Mais je ne ressens pas cet appel.

Curieusement, cette réponse un peu passe-partout semble le satisfaire. Nous quittons le village d’Ain Beda par une longue côte au sommet de laquelle une barrière et une guérite vide font office de checkpoint. La voiture serpente sur une route minuscule et défoncée par les obus. Régulièrement, Mohamed se range sur le bas-côté pour laisser passer des pickups de jihadistes qui roulent à tombeau ouvert dans le sens opposé. Je me tourne à nouveau vers mon compagnon, dont je tiens à « extraire » autant d’informations que possible durant le trajet, sans savoir encore que nous nous retrouverons d’ici peu, en France…

– Mais puisque la Syrie te paraît si prometteuse… pourquoi décider de partir ?

Il soupire en tripotant le cache-feu de son arme : un petit morceau de métal qu’il visse et dévisse machinalement, avant de répondre d’un air embarrassé, comme s’il me confiait un secret inavouable :

– Je pense que je ne sers plus à rien. Je voudrais faire davantage, mais… Tu vois cette kalachnikov ? Ça fait deux mois qu’elle ne tire plus un seul coup de feu !

– Comment ça ?

– Plus personne ne me fait confiance. Je les comprends un peu. Mais je voulais seulement qu’on m’accorde une deuxième chance.

Anes jette un coup d’œil rapide aux deux frères qui se trouvent à l’avant du véhicule, eux-mêmes en pleine discussion, tandis que la voiture est secouée par les bosses et les trous qui parsèment la chaussée. Il m’explique à voix basse :

– Avant l’été, tout se passait bien. Nous montions régulièrement au front et la brigade disposait de moyens suffisants pour mener des opérations conjointes avec Jabhat et les autres. Au début, les premières batailles en refroidissent plus d’un. Surtout les étrangers. Mais je n’éprouvais aucun sentiment de peur. Les Syriens me traitaient comme un frère. On m’ouvrait les portes de toutes les brigades de Selma. Personne ne doutait de ma foi. Je me sentais finalement chez moi. Dans un monde qui partageait mes valeurs. Comme si le mot *Oumma*, la communauté des croyants, prenait finalement tout son sens. Nous étions des milliers à combattre dans cette ville. Mais nous agissions et nous pensions comme un seul homme. Comme un seul corps. Je ne peux même pas te décrire à quel point ce sentiment est fort et rassurant.

– Pourquoi dis-tu que tout se passait bien « avant l’été » ?

– Pendant le Ramadan, les émirs de Selma décidèrent de contourner Dourine et de lancer une grande offensive sur les villages allaouites, en direction de la mer.

– Dourine ?

– Selma se trouve dans une cuvette. Sur les crêtes alentour, les Syriens disposent de tanks et de pièces d’artillerie. Le village de Dourine se trouve sur le flanc de ces montagnes, à quelques centaines de mètres des lignes ennemies. Les rebelles l’utilisent comme poste avancé pour attaquer les troupes de Bachar. Cet été, en contournant leurs positions, nous avons gagné plusieurs kilomètres. Mais la contre-offensive de Bachar nous a décimés. Un véritable déluge de feu ! Personne ne peut imaginer la violence de cette bataille… Nous ne pouvions même pas riposter ! Les obus pleuvaient de partout. Je ne voyais plus que des explosions, sans même les entendre, car le bruit nous avait tous rendus sourds. Mes camarades hurlaient des ordres, mais leurs lèvres bougeaient sans que je parvienne à capter un son. Et les bombes continuaient à tomber. Toujours ces bombes, cette poussière, cette odeur de poudre, de sang… Et aucun moyen d’évacuer les blessés ! De toute façon, aucun des hommes présents ne souhaitait se replier. Ils voulaient mourir ici. Je crois que l’image que je garderai de ces combats, c’est celle d’un groupe de Jabhat qui continuait d’avancer vers les tanks, alors que rien ne pouvait plus inverser le cours de la bataille. N’importe quel militaire aurait décroché pour éviter de gaspiller ses hommes et son matériel. Mais pas eux. Ils souriaient. Ils riaient en hurlant

comme un jour de fête. Je n'entendais pas mais je pouvais lire sur leurs lèvres : ils chantaient *Allah Ouakbar !* en m'invitant à les suivre d'un geste de la main. Comme si nous partions joyeusement à la mosquée ! À chaque seconde, des obus de mortiers s'écrasaient aux alentours. Ceux des tanks détruisaient les maisons ou arrachaient des pans de rochers dans la montagne, en nous faisant perdre l'équilibre, sous l'effet du souffle. Il y avait des morceaux de cadavres partout. Des blessés qui continuaient à tirer avec les tripes à l'air… Et ces hommes qui partaient en riant vers les chenilles des tanks, sans même avoir un lance-roquettes ou une mitrailleuse. Ces hommes qui riaient en attendant le martyre. En se précipitant à sa rencontre…

Les yeux baissés sur son arme, il s'exprime avec de plus en plus de difficulté. Lorsqu'il se tourne vers moi, il conclut en hochant négativement la tête.

– Malgré la sauvagerie de cette bataille, aucun des combattants ne voulait reculer. J'ai vu un Tchétchène courir, le dos bardé de roquettes, pour se jeter sous un tank en dégoupillant une grenade. Voilà le prix d'une minuscule victoire qui, finalement, ne changeait rien à l'issue de cette journée. Mais ça te donne une idée de leur détermination. De leur courage. Tous les jihadistes de Dourine voulaient mourir ainsi.

– Toi aussi ?

Il hésite, puis lâche d'une voix résignée :

– J'ai eu peur, mon ami. Une panique incontrôlable…, répète-t-il, comme s'il s'en voulait encore aujourd'hui. Mon instinct de survie a été plus fort que ma foi. J'ai couru pendant un kilomètre jusqu'à notre poste avancé. Plusieurs Jeep stationnaient devant les bunkers. Celles des hommes qui se battaient avec moi. Je suis redescendu à Dourine. L'émir des Dayesh se trouvait sur place. Il parlait dans plusieurs talkies-walkies sans discontinuer, toujours très calme. Même si les bombes ne tombaient pas avec la même intensité à cet endroit, les avions et les hélicoptères arrosaient toute la zone. Je me souviens très bien de cette scène : les explosions secouaient les murs du bunker, et l'émir s'est lentement tourné vers moi pour me demander : « Tu appartiens au détachement d'Ansar Dine, non ? Alors que fais-tu ici ? » Je voulais lui expliquer que tous nos soldats mourraient sous un déluge de feu, qu'il fallait se replier et sauver ceux qu'on pouvait encore

aider. Mais ce langage, il ne le comprenait pas. Depuis, ces hommes ne me considèrent plus comme l'un des leurs…

Dans la voiture, Rachid allume la radio. Une étrange musique ponctuée de coups de feu, de rafales d'armes automatiques et d'explosions, sur fond de versets coraniques, envahit subitement l'habitacle.

– Du Najeed ! Très bon pour le Jihad ! dit le jeune garçon.

– Du quoi ?

– Du Najeed. De la musique religieuse, explique Anes, qui semble heureux de changer de sujet. Les salafistes suivent le Coran à la lettre. Or, nos textes sacrés proscrivent la musique lorsqu'elle n'obéit pas à cinq règles très précises.

– Lesquelles ?

– D'abord, aucun instrument de musique. Juste une ou plusieurs voix. Ensuite, pas de déclaration d'amour, sauf si tu la destines explicitement à ta mère, à ta femme ou à un objet. Par exemple, tu peux faire une véritable déclaration d'amour à ta kalachnikov. Tu peux aussi « aimer » le champ de bataille, la musique des balles ou encore les attentats du 11 Septembre : la beauté des tours qui s'écroulent. Ce genre de choses…

Il marque une courte pause pour demander à Rachid de baisser le volume.

– Troisième condition : la musique ne doit pas t'inciter à la débauche. Si elle te fait bouger au rythme des paroles, tu ressembles à un ivrogne ou à un fou et le morceau devient *haram*. Interdit. Quatrième condition, tu ne dois pas l'écouter si tu peux consacrer ce temps à la prière. Et la cinquième… Je ne me souviens plus !

– Et depuis l'attaque du Ramadan, que fais-tu à Selma ? Tu ne te bats plus ?

À regret, il reprend le cours de son récit :

– Ansar Dine ne fonctionne pas comme une armée occidentale. Pas de sanction, ni de renvoi, ni de peine de prison. D'ailleurs Mohamed comprend que l'on puisse éprouver de la peur. Mais pas les autres. Plus personne ne veut partir au front avec moi.

– Comment cela ?

– Il existe un système de commandement alterné dans les postes avancés de Dourine. Tantôt l'émir des Dayesh, tantôt celui de Jabhat, tantôt celui des Mouhajireen… Quand l'un part se reposer quelques jours, l'autre arrive

pour le remplacer. Mais, depuis cet été, aucun d'entre eux n'accepte de me faire participer aux combats. Je voulais me racheter ! Me montrer digne du martyre. Depuis ce moment de faiblesse, j'étudie le Coran sans relâche ! Je me sens prêt ! Je réalise mon erreur. Si on me laissait de nouveau participer à ces opérations, plus rien ne pourrait me faire reculer ! Malheureusement, les émirs d'Al-Qaïda ne vous offrent jamais de seconde chance. On me cantonne aux tâches domestiques, au nettoyage des armes ou aux transports des combattants. Pour eux, j'ai refusé le cadeau du Martyre. Le cadeau de Dieu ! Ils ne me considèrent même plus comme un véritable croyant…

Il soupire en hochant la tête d'un air exaspéré :

– Mohamed parle régulièrement à l'émir de Jabhat, son beau-frère. Mais celui-ci refuse de me réintégrer dans les unités combattantes. Même chose pour les autres brigades. Alors, je rentre en France…

– Et Mohamed, demandé-je en le désignant d'un geste de la tête. Il ne commande jamais le front de Dourine ?

– Le pauvre a tout perdu dans l'assaut du Ramadan. Ses hommes, ses armes… Sa brigade n'existe plus. Elle reçoit des étrangers qui vont et qui viennent. Ils les emmènent à Selma puis ils partent au front pendant quelque temps. Ils doivent ensuite faire leurs preuves avec des moyens dérisoires, avant d'espérer intégrer une des grandes brigades de la région. S'ils déçoivent, s'ils n'entrent pas dans les critères de sélection de Jabhat ou des Dayesh, alors ils finissent par quitter le pays. Comme moi…, conclut-il d'un air résigné.

– Que vas-tu faire à ton retour en France ?

– Ce qu'on ne m'a pas laissé faire ici. Je veux travailler pour l'islam. Faire connaître la parole du Prophète et de ses Compagnons. Mais je regrette de quitter cet endroit. Pour la première fois de ma vie, je me sentais à ma place. Et je méritais une deuxième chance. Ces types, ces émirs (il prononce ces derniers mots avec une rage contenue), ils pensent que les gens ne peuvent pas changer. Ils ignorent d'où on vient. Ils ne connaissent rien d'autre que la clandestinité, la prison, la torture, le Jihad… Ils ne comprennent pas que, pour un étranger, les choses se font par étapes. Je me prenais pour une terreur en arrivant ici. Les quartiers, les gangs, les flics… Quand on vit en France, on pense qu'on peut tout endurer si on habite dans le 93 ou dans les quartiers Nord de Marseille. Mais tout ça, c'est du coton par rapport à la vie de ces gens ! On arrive ici comme des poussins qui

viennent de naître, même si on a fait le fier devant les gars de la BAC ou des Stups. Pendant des mois, j'ai fait mes preuves. Sans faiblir. En évitant les balles, en voyant mes frères mourir à côté de moi, en tuant des soldats de Bachar… Mais, pour une seule erreur, un seul moment de faiblesse, tout s'arrête ! Vraiment, je ne mérite pas ça !

– Tu leur en veux ?

– Oui ! Ils se trompent ! Je sais maintenant que je préférerais mourir ici, en martyr, plutôt que de sauver ma peau une seconde fois. Mais ils ne veulent rien entendre.

– Personne d'autre n'a quitté son poste durant cette bataille ?

– Si. Je sais que deux types de Jabhat ont décroché de leur position. Tous leurs camarades étaient morts. Mais ils ont été exécutés le lendemain.

– Par qui ?

– Par l'émir. Le beau-frère de Mohamed. Chaque brigade décide du sort de ses hommes. Les Dayesh et Jabhat font régner une discipline de fer. Ils vont certainement t'expliquer. Mais fais attention avec eux. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi ils acceptent de te recevoir après la guerre du Mali. Tu risques gros.

– Je pense que Mohamed constitue une garantie suffisante.

– Je l'espère pour toi.

– Tu connais d'autres Français, à Selma ?

– Deux de mes amis ont reçu une « invitation » pour rejoindre les Dayesh le mois dernier. Faut croire qu'ils se battaient mieux que moi ! déclare-t-il avec une pointe d'amertume.

– Et ils te donnent des nouvelles ?

– Aucune. Les combattants des Dayesh ne communiquent presque pas avec l'extérieur.

– Tu te trouves vraiment à ta place, ici ? Je ne remets pas en cause tes convictions, mais tu ne leur ressembles pas. Ça saute aux yeux ! Tu es arabe, musulman… Mais aussi français ! Ils ne comprennent pas ton monde. Pas plus que tu ne comprends le leur.

J'espère que cet élan de sincérité ne me coûtera pas la confiance de mon interlocuteur, qui se crispe avant de répondre d'une voix sèche :

– Peut-être ! Mais, s'ils ne veulent pas de moi, je continuerai à lutter ailleurs. En France. Pour le Dawa, pour répandre l'islam. Pas besoin de la « permission » des émirs. Personne ne peut se mettre entre Dieu et moi !

– Fermez les fenêtres, on doit traverser la forêt ! déclare Rachid en se tournant vers nous.

La voiture quitte la route principale, barrée par de grosses pierres, pour s'enfoncer dans un minuscule chemin de terre en direction de la vallée.

– Pourquoi doit-on passer par là ?

– La route suit la ligne de crête. Là-haut, les obus tirés sur Selma peuvent nous atteindre. Et les avions nous repèrent très facilement. Alors on a creusé celle-ci…

Le sentier s'enfonce sous une épaisse couverture végétale et longe une petite rivière pendant plusieurs kilomètres. Sous les arbres, quelques barbus portant des pistolets automatiques à la ceinture ont aménagé une buvette. On peut y siroter une boisson fraîche sur des chaises en plastique, en contemplant des poissons rouges qui nagent dans une petite retenue d'eau construite par les soldats à l'aide de cailloux et de planches. Un havre de paix assez surréaliste, puisque nous nous trouvons à seulement quelques kilomètres de Selma…

Un peu plus loin, nous quittons la piste poussiéreuse pour retrouver l'asphalte. Accrochée au flanc d'une immense montagne, la petite route en lacet grimpe à n'en plus finir jusqu'aux premières habitations de la ville. Soudain, la voiture fait une brusque embardée et se gare en catastrophe sur le bas-côté :

– Hélicoptère ! hurle Mohamed en sortant du véhicule, rapidement imité par les deux autres. *Yallah ! Yallah !* Vite !

En sortant, je perçois un bruit de rotor sans réussir à voir l'appareil. Tout le monde arme sa kalachnikov en se dissimulant autant que possible sous les arbres, scrutant le ciel avec nervosité. Finalement, un gros hélicoptère qui ressemble à un MI 24 apparaît devant nous, à quelques centaines de mètres. Il vole dans notre direction et Rachid le met en joue. Son frère pose la main sur son arme en lui ordonnant d'attendre. L'hélico s'approche et amorce un virage à gauche, en direction de la ville. Il porte quelque chose que je ne parviens pas à distinguer clairement. Un container de forme cylindrique, effilé aux deux extrémités. En changeant de cap, il passe presque au-dessus de nous et Mohamed me fait signe de le suivre. Tous les quatre, nous dévalons la montagne en courant à travers les ruines. Après quelques dizaines de mètres, tandis que le bruit de l'appareil faiblit, nous retournons lentement près de la voiture, essoufflés et aux aguets.

Une formidable explosion retentit au loin. Bien qu'elle se soit produite à plusieurs centaines de mètres d'ici, l'onde de choc nous bouche les oreilles. L'impact reste gravé dans ma mémoire encore aujourd'hui, car il ne s'agit ni d'un obus de mortier ni d'un tir de canon. Un peu d'expérience vous permet d'identifier l'un et l'autre sans difficulté : un bruit sourd et un peu prolongé pour le premier, tandis que le deuxième « claque » comme un coup de poing. Mais cette bombe ressemble davantage au bruit d'une voiture lourdement piégée, avec des centaines de kilos d'explosifs, comme j'en ai entendu trop souvent à Bagdad. Cette bombe ne sent pas la guerre. Elle pue le carnage.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Barrel bomb, déclare Anes en remontant dans la voiture, livide.

Les barrel bombs sont des containers d'explosifs que le régime de Damas attache à ses hélicoptères. Ils sont largués de façon totalement aveugle sur les zones rebelles. Chacun contient plusieurs centaines de kilogrammes de plastic, agrémentés de quelques obus à fragmentation, mais également d'objets aussi rudimentaires que des carcasses métalliques, ou des morceaux de ferraille utilisés pour renforcer le béton. Au moment de l'explosion, tout le contenu de la bombe s'éparpille à une vitesse et à une température très élevées.

Dans la ville, une épaisse colonne de fumée vient de se former à l'endroit de l'impact. Je demande à Mohamed de nous approcher un peu plus, histoire d'évaluer les dégâts causés par ces engins. Il accepte à contrecœur, en observant le ciel d'un air inquiet, à la recherche d'un autre hélicoptère ou d'un avion. À l'entrée de Selma, au pied d'un ancien hôtel aujourd'hui totalement carbonisé et éventré par les coups de canons, un carrefour permet de prendre la route de Dourine, ou de plonger vers le centre-ville, en face. Au moment de s'engager sur cette voie, le flanc de la mosquée toute proche vole en éclats, dans un vacarme assourdissant. Tous les occupants de la voiture se plient en deux à l'unisson, comme des roseaux sous la tempête. Des morceaux de pierre tombent sur le capot et sur le toit, tandis que Mohamed fait demi-tour :

– On doit s'abriter, c'est trop dangereux ! Nous sommes vendredi. À l'heure de la prière ! Toutes les semaines, les hommes de Bachar s'en donnent à cœur joie. C'est le pire moment pour circuler. On reviendra plus tard !

Les bombardements ne s’arrêtent pas. À notre gauche, un obus de mortier tombe sur le toit d’une maison. Le petit bâtiment, déjà en ruine, disparaît sous un nuage de fumée. Plusieurs autres explosions retentissent à droite, dans le centre-ville. Vu que les tirs nous prennent en sandwich, je commence à me demander si l’artillerie syrienne ne cherche pas à atteindre notre voiture.

Nous roulons à tombeau ouvert dans cette ville aux immeubles détruits, cernés par le bruit des obus qui pleuvent de tous côtés. Si les tirs à très gros calibre de l’armée syrienne demeurent invisibles jusqu’au moment de l’impact, la riposte des rebelles s’opère avec du matériel plus léger… Et totalement dérisoire ! Les ZU 23, armes de prédilection des islamistes du Sahel, font figure de jouets dans cette guerre, face aux blindés russes de dernière génération qui sont enterrés à des kilomètres, dans des tours qui leur permettent d’arroser copieusement la ville, sans prendre le moindre risque. Les balles traçantes de la rébellion donnent l’illusion d’une riposte. Mais pas une seule d’entre elles ne parvient à entamer la cuirasse de l’adversaire.

Nouvelle embardée : devant nous, un pickup brûle et une traînée de flammes s’est répandue aux alentours, sur la chaussée, probablement lorsque le réservoir a éclaté. Le véhicule en feu a été renversé sur le côté, « effleuré » à l’arrière par un obus de canon qui a terminé sa course dans les ruines de l’immeuble adjacent. Dans la cabine, on aperçoit deux cadavres calcinés qui continuent de brûler. Les vitres ont explosé sous l’effet de la chaleur, ou du choc, et les deux victimes sont clairement visibles. Leur corps a pris une couleur grise et leurs visages entièrement fondus les font étrangement ressembler aux extraterrestres qu’on voit dans *X-Files*. La comparaison peut sembler stupide, mais rien d’autre ne me vient en tête à cet instant.

Mohamed s’arrête pour récupérer d’éventuels blessés. J’aperçois un corps à moitié écrasé à l’arrière du pickup : on ne voit plus que les jambes et le torse, eux aussi léchés par les flammes. Sa tête se trouve sous le véhicule. Plus rien à faire. Nouveau coup de canon, juste derrière, en contrebas, à quelques dizaines de mètres. 105 mm, probablement… Le sol tremble sous la puissance de l’impact. La poussière envahit la rue et nous ne voyons plus rien. Il faut repartir. Sur ordre de son frère, Rachid s’empare d’une petite radio dans le vide-poche. Il annonce la perte d’un véhicule et

d’au moins trois hommes. À qui parle-t-il ? Je l’ignore. Mais en l’écoutant, j’apprends que la voiture appartenait aux Mouhajireen, que je rencontrerai bientôt.

La petite Toyota hors d’âge glisse à chaque nouveau virage. Durant tout le trajet, je me crispe en attendant la prochaine explosion. Celle qui arrivera trop près et qui soufflera la voiture, en l’envoyant peut-être voler sur une dizaine de mètres. Ou bien l’obus de mortier qui s’écrasera pile sur le toit, et qui nous réduira tous en bouillie. Vu l’intensité des bombardements, les probabilités jouent clairement contre nous…

Sur une Mobylette, deux barbus armés de kalachnikovs filent vers le centre, à une vitesse qui risque de les tuer aussi sûrement que les bombes. Je ne les aperçois qu’une seconde, mais ils ne semblent pas effrayés. Juste pressés. Je repense à la conversation d’Anes au sujet des jihadistes de Jabhat al-Nosra qui fonçaient sur les blindés. Ici, la mort ne fait peur à personne…

Nous quittons Selma pour nous réfugier derrière une montagne. À cet endroit, les canons ne peuvent plus nous atteindre. Restent les mortiers, qui suivent une trajectoire parabolique, mais je préfère ne pas y penser. Nous roulons maintenant sur une route de campagne, et le bruit des explosions s’éloigne. Visiblement, les « efforts » de l’armée syrienne se concentrent aujourd’hui sur Selma. La périphérie semble épargnée. Du moins pour l’instant.

Mohamed se gare à côté d’une petite mosquée qui fait également office d’école coranique. Nous sortons rapidement du véhicule, tandis que des voix d’enfants s’élèvent à l’intérieur du bâtiment. Les bombes s’écrasent à quelques centaines de mètres, mais quelques élèves continuent d’assister aux cours…

– Descends ! déclare-t-il en prenant son sac et en empoignant sa kalachnikov. Il me désigne une petite masure presque invisible depuis la route, mitoyenne avec l’école et la mosquée. La maison de l’émir.

– Pourquoi vit-il à côté d’une école ?

Il hausse les épaules sans répondre. En réalité, il s’agit d’une tactique assez répandue dans les zones de conflit : caches d’armes, QG clandestins, « maison sûre » des dirigeants les plus recherchés… Tous se situent souvent près des écoles ou des hôpitaux, afin de dissuader l’ennemi d’attaquer ces

points stratégiques. Bien que, dans cette guerre, je doute que les troupes de Bachar al-Assad éprouvent le moindre scrupule !

La maison comporte seulement deux pièces sommairement aménagées. Dans le salon, l'émir fait les cent pas en donnant des ordres par radio. Barbu, de grande taille, âgé d'environ 35 ans, coiffé d'un turban noir et vêtu d'un treillis identique à ceux que portent les soldats de l'armée française, il m'observe en fronçant les sourcils, avec un mélange de surprise et de colère. Il met un terme rapide à sa conversation, repose son talkie-walkie et se tourne vers Mohamed. Je m'approche pour le saluer. Il me tend la main d'un air agacé avant de désigner le canapé :

– Assieds-toi.

Un obus de mortier s'écrase dans les champs du voisinage, mais il n'y prête pas la moindre attention. Il entraîne Mohamed à l'extérieur, d'un geste qui ne me paraît ni fraternel ni sympathique. L'émir ne semble pas informé de mon arrivée ! J'en viendrais presque à regretter les rues de Selma, dans la mesure où je pouvais encore me déplacer librement. Ici, dans la maison de l'émir, je commence à me demander si ce voyage était vraiment une bonne idée…

Nouvelle explosion. Suivie d'une deuxième, puis d'une troisième… De plus en plus près. J'observe avec angoisse le toit du bâtiment : en zone de guerre, la règle d'or consiste toujours à dormir dans le sous-sol d'un immeuble aussi haut que possible, afin que les mortiers « écrasent » les étages supérieurs sans faire trop de dommages au rez-de-chaussée. Mais cette bicoque construite de plain-pied ne résisterait pas au moindre bombardement. Lorsque j'en fais la remarque à Rachid, il désigne un des murs sommairement recouvert de ciment :

– Un Mig a lâché une bombe pas très loin, le mois dernier. Le souffle a détruit la paroi. Tout le monde dormait dans la pièce à côté. Grâce à Dieu !

La mère de l'émir dépose des dattes, des olives et du raisin sur la petite table basse. Elle remarque que j'observe le mur reconstruit à la hâte et me tape doucement sur le bras en mimant une explosion. Puis elle secoue la tête d'un air résigné en levant les mains vers le ciel, avant de disparaître silencieusement dans l'autre pièce. Son fils arrive. J'avale ma datte tout rond quand il se plante devant moi, sans s'asseoir :

– Tu ne devrais pas venir ici. Donne-moi une bonne raison de ne pas t'arrêter pour ce que ton pays fait subir au Mali ?

Dans ce genre de situation, on peut paniquer, supplier, prendre tout ça à la rigolade, feindre la colère ou la décontraction… Il n'existe aucune règle. C'est une question d'instinct. Je prends une autre datte, plus calmement cette fois, avant de répondre :

– Une seule raison ? D'accord. Vous voulez m'arrêter à cause de ma nationalité ? Juste parce que mon président a décidé d'une intervention stupide ? Dans ce cas, pourquoi ne pas faire la même chose avec tous les Syriens, puisque Bachar massacre des civils ? On devrait vous arrêter juste à cause de votre passeport ? Après tout, vous avez le même que lui !

Mohamed se tourne vers son frère et murmure à voix basse d'un air anxieux. Mais je sais que les suppliques et les jérémiades ne plaisent pas beaucoup à ce genre de types. Pour gagner son respect, il faut faire preuve d'un savant mélange de courage et de soumission. Montrer qu'on en a ! Mais qu'on accepte aussi son autorité. Ma réponse semble l'étonner puisqu'il rigole en s'asseyant à côté de moi :

– Non, ce n'est pas pareil.

– Pourquoi ?

– La Syrie vit sous l'emprise d'une dictature qui ne représente personne. Le président de votre République vient de se faire élire par les Français. Donc, il représente tout le pays. Je me trompe ?

– En théorie, non. Mais qui vous dit que je vote pour lui ? Qui vous dit que je soutiens l'intervention au Mali ?

– Je crois surtout que tu ne veux pas l'admettre devant moi. Même si tu le penses…

– Vous croyez que j'ai peur ? Détrompez-vous. Je vous respecte, mais je n'ai pas peur. Ni de vous ni des bombes. Ce qui doit arriver arrive. *Koulchi Mektoub !*

À nouveau, il semble étonné :

– Tu es musulman ?

– Non.

– Alors, tu iras en enfer, tu le sais.

– Peut-être. Mais la peur ne changera rien à ma situation. Que vous honoriez la parole de Mohamed ou que vous décidiez de me garder prisonnier… ça ne dépend plus de moi ! Je me trouve à Selma, tout seul. Chez l'émir de Jabhat al-Nosra. Que pourrais-je bien faire ? Vous supplier ? Je ne pense pas que cela changerait quoi que ce soit. À vous de décider.

Il réfléchit plusieurs secondes puis demande :

– Pourquoi viens-tu ici ? Tu dis que tu écris un livre, mais les écrivains ne viennent pas dans des coins comme ça ! Pas plus que les journalistes ! Et surtout pas dans ma brigade ! Alors que veux-tu ? Tu fais partie du Moukhabarat ?

Le Moukhabarat, les services de renseignements. Comme si la DGSE allait envoyer du monde dans un endroit pareil !

– Émir… si on me donnait un euro chaque fois qu'on me traite d'espion, je ne travaillerais plus depuis longtemps !

Rires. Des rires un peu aux abois du côté de Mohamed, qui voit la rencontre prendre une tournure très imprévue et pas franchement rassurante :

– Alors, pourquoi ? Tu ne peux pas venir jusqu'ici seulement pour un livre ?

– Si !

– Chez Jabhat ? Alors que ton pays et le reste de l'Occident nous considèrent comme des terroristes ?

– Écoutez : je ne suis pas l'ambassadeur de France à Selma ! Mon gouvernement peut penser ce qu'il veut, mais personnellement, je vois les choses d'une manière différente.

– Tu les vois comment ?

– Eh bien… Quand je viens dans des endroits comme Selma, je ne réfléchis pas comme un Français. Je m'immerge dans le salafisme. J'essaie sincèrement de vous comprendre. D'apprendre. Et je sais notamment qu'il existe un pacte de sécurité pour les non-musulmans. L'obligation de protéger celui qui vient sans arme, sans intentions belliqueuses, et qui demande votre protection en respectant la Charia. Voilà pourquoi je viens jusqu'ici. Parce que je connais mieux votre religion que les journalistes et les photographes de passage, qui refusent de vous fréquenter.

L'émir sourit en se caressant la barbe. Il rigole et se tourne vers son beau-frère :

– C'est un petit malin, celui-là !

Je hausse les épaules en m'allongeant sur le canapé. Je n'en ressens pas l'envie, mais je tiens à afficher une certaine décontraction. Une certaine assurance. Plus je semblerai sur la défensive, plus le risque augmentera…

– Jabhat capture beaucoup d'otages. Souvent, ça ne se passe pas aussi bien que tu le prétends.

– Pourquoi prendre des otages ?

– Parce qu'il s'agit d'espions à la solde de leur pays. Ils viennent sous couverture, en tant que journalistes ou en tant que médecins… Mais ils collectent des informations au fur et à mesure de leur voyage. Comme toi ! D'ailleurs, sur quoi porte ton livre ?

– Sur la guerre en Syrie, bien sûr. Mais sur vous en particulier.

– Sur moi ?

Rires. Les bombardements continuent à intervalles réguliers. De l'autre côté de la vallée, des obus de canons claquent sur les flancs de la montagne. Et les mortiers continuent à tomber. J'allume une cigarette sans réfléchir, machinalement. Il la désigne immédiatement du doigt en ordonnant d'une voix sèche :

– Ne fume pas !

– Excusez-moi. En ce qui concerne mon livre, il s'intéresse particulièrement aux salafis jihadis : les *Salafi Haq'qa*. Ceux de votre formation, mais également les Dayesh, les Mouhajireen et les autres.

Il secoue la tête d'un air incrédule :

– Tu ne t'intéresses qu'à Al-Qaïda ? Même pas aux autres brigades ? Pas à l'ASL ? Pas aux camps de réfugiés ?

– Non. Les soi-disant « spécialistes » parlent de vous alors qu'ils ne viennent jamais ici. Ils n'y connaissent rien. Je préfère que les Français entendent directement ce que vous avez à dire !

Mon argument semble faire mouche, puisqu'il demande d'une voix grave :

– Quand tu retourneras en France, tu répéteras exactement ce que je te dirai ?

– Bien sûr ! Sinon, à quoi bon venir jusqu'ici ?

Il réfléchit pendant quelques secondes afin d'évaluer la pertinence de mon argument. Visiblement, l'idée d'obtenir une tribune pour expliquer l'action d'Al-Qaïda en Syrie le séduit. Pour moi, il ne s'agit que d'un premier pas. Il faudra ensuite fréquenter la brigade, rencontrer les jihadistes de Selma et trouver les Français. Mais je dois procéder par étapes.

– Dis-moi ce que tu veux savoir, exactement.

– Tout ce que vous accepterez de me dire sur les brigades salafistes de Syrie.

– Et comment vas-tu faire pour rencontrer les autres ?

– Je l'ignore. Vous pouvez m'aider ?

– Peut-être pour les Dayesh. Mais je dois d'abord rencontrer l'émir et lui demander la permission. Et puis… Tu ne le verras qu'en ma présence. Sans quoi, je ne lui parlerai même pas.

L'entretien avec les Dayesh n'aura malheureusement jamais lieu. L'émir avertira Abou Hafz que s'il me conduit jusqu'à leur makar, il n'aura d'autre choix que de m'arrêter.

– Aucun problème. Mais… Pourquoi ?

– Par précaution. Pour les Mouhajireen, je connais quelqu'un qui peut te présenter leur émir.

Les Mouhajireen, ou « voyageurs » en arabe, constituent une force d'élite au sein de la galaxie jihadiste mondiale. Ils figurent aussi parmi les plus respectés. Ils ne s'impliquent jamais en politique, et se contentent de mener le Jihad là où il devient nécessaire. Aucun d'entre eux n'est syrien (ou très peu), puisque ces hommes parcourent sans cesse la planète afin de défendre les musulmans contre toute forme de persécution : Yougoslavie, Tchétchénie, Afghanistan, Irak, Syrie… Cette véritable « Légion étrangère de l'islam », totalement apatride et multinationale, compte de nombreux Européens parmi ses troupes. Une aubaine pour moi…

– Pourrez-vous également me conduire à Dourine ?

– Pour quoi faire ?

– J'aimerais suivre les hommes de Jabhat en opérations. Pour mieux comprendre ce qui se passe.

En réalité, il s'agit de resserrer les liens avec les étrangers que je pourrais rencontrer. Dans les tranchées, personne ne se préoccupe d'autre chose que de la guerre. Je ferai face à moins de questions. Moins de méfiance… Malheureusement, l'émir refuse catégoriquement :

– Fais très attention : la seule raison pour qu'un cafir veuille se rendre à Dourine, c'est l'espionnage.

– Pas du tout, je…

– Écoute bien. Si les autres émirs te voient là-haut, ils penseront que tu viens compter nos stocks de munitions ou en apprendre davantage sur les forces qu'il nous reste. S'ils en parlent à un autre émir de Jabhat et que je

reçois l’ordre de t’arrêter, j’obéirai sans hésiter. D’ailleurs, après cette demande, je ne sais pas trop quoi penser de ta présence…

– Comme vous voudrez. Je suivrai vos instructions à la lettre.

– Tu crois que tu as le choix ? s’exclame-t-il en riant d’un air mauvais. Voici les règles : si tu vas là où je ne t’autorise pas à aller, je t’arrête. Si tu prends des photos ou des enregistrements que je ne t’ai pas autorisé à faire, je t’arrête. Si tu prends contact avec un autre émir sans ma permission, je t’arrête. Si tu désobéis d’une façon ou d’une autre, je t’arrête. Et si tu comptes quitter Selma, je veux que tu me dises quand et avec qui…

– Très bien. De toute façon, je ne repartirai qu’avec Mohamed.

– Oublie-le, pour l’instant. Maintenant, tu te trouves sous ma responsabilité et sous mon commandement.

– Très bien. Mais j’aimerais mieux connaître la ville. Je vais y passer un peu de temps, alors je voudrais me déplacer.

– D’accord. Nous en reparlerons.

Un mortier tombe tout près, dans le champ voisin, à quelques dizaines de mètres. Le plastique scotché aux fenêtres, qui remplace les vitres pulvérisées depuis longtemps, se détache sous l’effet du souffle. On entend les cailloux et les mottes de terre qui retombent aux alentours. Je me détourne pour observer la fumée, mais l’émir ne me quitte pas des yeux :

– Ne t’en fais pas, nous sommes trop près de la montagne pour qu’ils nous atteignent. Sauf en cas de vent contraire. Mais tu n’as peur de rien, n’est-ce pas ? demande-t-il avec une pointe d’ironie. Autre chose que tu voudrais faire ?

– Je voudrais parler avec des hommes de Jabhat.

– Où ça ?

– À votre makar ?

Il semble hésiter un peu.

– *Inch’Allah !* Nous verrons. En attendant, tu peux sortir. Mais fais ce que te dit Mohamed. Je repars à Dourine. Demain soir, nous discuterons…

– J’aimerais aller à l’hôpital. J’ai votre permission ?

– Oui.

– *Barak’laoufikh !*

Nous nous serrons la main et il quitte précipitamment la maison en empoignant une des kalachnikovs qui se trouvent à l’entrée. La glace est rompue. Mais le travail sera difficile. Dès aujourd’hui, et malgré les

bombardements, je dois tenter d'approcher les combattants qui se trouvent à Selma. L'hôpital ne constitue qu'un prétexte commode pour me retrouver auprès des blessés. J'espère y rencontrer des Européens. En évitant les obus qui pleuvent sur la ville…

Assis dans un coin de la pièce, Anes n'a pas dit un mot depuis notre arrivée. Après le départ de l'émir, il s'avance discrètement vers moi et me tend la main :

– Je vais devoir repartir. Tu te débrouilles bien avec Abou Hafz, mais fais attention. Ne commets aucune erreur. Pour eux, tu restes un infidèle. S'ils pensent que tu joues un double jeu, ils n'hésiteront pas à te descendre…

Les Indonésiens de Selma

L’hôpital est un bâtiment en ruine situé sur la route que nous venons d’emprunter, près du véhicule incendié qui continue à griller sur le macadam. Il constitue le centre névralgique de Selma. Non seulement les blessés viennent s’y faire soigner, quelle que soit leur brigade, mais les convalescents me semblent particulièrement bavards. Ils passent leurs journées à errer dans les couloirs criblés de balles, entre les sacs de sable qui barricadent les issues et les tas de gravats repoussés pêle-mêle à l’angle des pièces. Je rencontrerai beaucoup de monde dans cet hôpital, et un chapitre entier pourrait y être consacré. Si les membres du personnel travaillent chaque jour au péril de leur vie, les luttes intestines, la corruption et les alliances contre-nature entre médecins et rebelles d’Al-Qaïda pourraient alimenter un véritable roman-feuilleton ! Mais pour mon enquête, seules quelques rencontres marqueront un véritable tournant : la première, plutôt inattendue, se fera à l’entrée du bâtiment.

Assis sur des chaises en plastique, protégés par quelques sacs de sable entassés dans le couloir, un groupe de salafistes asiatiques observent les environs sans parler, visiblement heureux d’être ici ! Ils appartiennent à une organisation caritative indonésienne qui préfère rester anonyme. Ces hommes collectent des dons en secret qu’ils viennent ensuite personnellement distribuer aux victimes de la guerre et aux rebelles. Dès que les bombardements cessent, ils parcourent la ville de Selma comme des touristes au pied de la tour Eiffel.

L’un d’entre eux parle arabe. Après avoir passé plusieurs années à Ryad, il éprouve une nostalgie et un amour sans bornes pour l’Arabie saoudite. De quoi laisser perplexe… Comme la plupart des étrangers qui s’immergent dans cette guerre, cet homme déteste sa vie : prof d’arabe sous-payé à Djakarta, il rêve de faire venir sa famille à Selma et… de s’installer en Syrie. Il ne se bat pas, mais considère son action caritative comme « une forme de Jihad ». Quelques mois plus tard, il rejoindra brièvement une brigade d’Alep, avant de rentrer finalement en Indonésie.

Le deuxième parle peu, mais semble diriger le groupe : grosses lunettes métalliques, barbe fine et allongée sur un corps trapu, Abou Feiz est imam dans une mosquée de Djakarta. Comme il ne parle ni anglais ni arabe, nos discussions resteront toujours très limitées. Lorsqu'on lui adresse la parole, il se contente de hocher la tête en ricanant comme une petite fille, provoquant l'hilarité contenue des Arabes à travers l'ensemble de la ville. Le troisième, en revanche, ne semble pas particulièrement religieux. Il s'agit d'un jeune docteur qui effectue un séjour de bénévole sur le front, en compagnie des deux autres. Ce docteur Rizkie, que je surnommerai rapidement « docteur Whisky », passe son temps à rigoler et à faire des blagues. Le courant passe immédiatement entre nous. Dans quelques jours, il frôlera la mort lorsqu'un obus tombera à quelques mètres de notre voiture, sur les hauteurs de Selma. Docteur Whisky se trouvait sur la remorque arrière, et le souffle de l'explosion le projettera sur la route, tandis que nous roulions à vive allure. Fort heureusement, il s'en tirera avec quelques points de suture…

Ces trois Indonésiens sillonnent la ville à longueur de temps. Je décide de les accompagner, après avoir obtenu la permission de l'émir, car je ne vois pas de meilleur moyen pour lier des contacts et faire connaissance en toute liberté avec les combattants de Selma. Nous passerons des jours entiers à arpenter les rues, en nous cachant dans les ruines ou dans les grottes à chaque reprise des bombardements. Vendredi excepté, les obus tombent de façon régulière mais plus sporadique. On entend environ une explosion par minute. Mais la ville est vaste et les risques de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment deviennent suffisamment faibles pour paraître acceptables.

Lorsque, sans raison particulière, l'armée syrienne se décide à mettre le paquet, nous trouvons un abri pour attendre la fin du déluge. Un peu comme des promeneurs sous la pluie…

Après quelques jours sur place, l'émir me lâche considérablement la bride et je passe beaucoup de temps avec les Indonésiens. Un après-midi, tandis que nous descendons vers le centre-ville, en direction d'une des minuscules cachettes bunkerisées où l'on trouve cigarettes, huile, sucre et farine, nous tombons sur deux jeunes combattants qui descendent de leur Mobylette pour faire leurs courses. L'un d'entre eux, un Occidental, parle anglais avec un accent que je reconnaîtrais entre mille : le mien.

– *Salam'alikoum !* Tu es français ? demandé-je en lui tendant la main.

Âgé d'une vingtaine d'années, le jeune garçon porte une longue barbe châtain clair et un turban noir sur la tête. Fin, voire émacié par la guerre, il me répond immédiatement avec une poignée de main plutôt chaleureuse.

– Oui. Et toi ? Tu es venu pour le Jihad ?

– Non. Je suis invité par l'émir de Jabhat.

– Abou Hafz ? demande-t-il avec respect et admiration. Mais… invité pour faire quoi ?

– J'écris un livre sur eux.

– Sur Jabhat al-Nosra ?

– Sur le Jihad en général. Pas seulement Jabhat. Alors je me promène en ville et je discute avec les gens.

– Des « gens », il n'y en a plus, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué…

Il désigne le paysage alentour d'un geste de la main : des bâtiments vides et éventrés par les tirs de canons ; des immeubles entièrement écrasés par les barrel bombs. Et toujours, en bruit de fond, les obus qui tombent à travers la ville. Le jeune homme paie son sandwich au thon et aux olives, puis m'en propose une bouchée avant d'y mordre à pleines dents :

– *Bismillah !* Quel régal ! Ça fait deux jours qu'on ne mange plus rien. Juste du thé et du pain. Sans essence, on ne peut plus acheminer les vivres. L'émir vient de rationner la nourriture sur le front.

– Tu te bats avec qui ?

– Ansar al-Islam : une petite brigade qui veut instaurer le califat islamique de Syrie. Tu es musulman ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Pourquoi pas ?

– L'islam représente la solution à toutes tes questions. Les chrétiens et les juifs croient qu'il s'agit d'une religion parmi d'autres, alors que c'est la seule ! Quand tu prends l'avion, tu passes à l'enregistrement, puis tu t'installes et tu attends le décollage. Tu ne te contentes pas de rester bêtement dans le terminal, avec ton billet à la main. Ou bien de t'asseoir dans un avion qui ne va nulle part ! Pour la religion, c'est la même chose. Les juifs ont reçu le premier prophète, les chrétiens le deuxième et les musulmans le troisième. Mais si les juifs s'en tiennent à Moïse, et si les chrétiens s'en tiennent à Jésus, en ignorant tous deux la parole de

Mohamed, ils suivent une religion imparfaite ! Ils ne vont nulle part ! L'islam reconnaît les prophètes du judaïsme et du catholicisme. Mais il les complète ! Pour un chrétien, l'islam représente le prolongement naturel de la foi. J'en ai fait l'expérience, crois-moi…

– Comment ça ?

Son copain fume une cigarette, assis sur un banc. Visiblement, Ansar al-Islam applique des règles plus coulantes que Jabhat ou les Dayesh. Le Français s'installe à son tour et explique en avalant son sandwich :

– Je viens d'une famille très croyante. Catholique. Enseignement privé, catéchisme, messe du dimanche… J'ai toujours eu la foi. Et l'islam vient seulement « compléter » cette foi. Je me sens plus accompli, aujourd'hui. Plus abouti dans ma quête spirituelle. Depuis que j'ai découvert Allah.

– Et ta famille réagit comment ?

Il sourit tristement en haussant les épaules :

– Pas bien. Ma mère pleure du matin au soir et mon père ne me parle plus. Même ma fiancée m'a quitté à l'annonce de ma conversion. Elle vient d'une « bonne famille », avec des parents bien installés en province… Elle considère les musulmans comme des terroristes ou des racailles. Quant à mon petit frère, il veut entrer dans l'armée depuis toujours. Pour lui, je ne fais même plus partie de la famille. Avant mon départ, il voulait me dénoncer aux flics. Comme si le simple fait de croire « autrement » me transformait en une espèce de monstre. Mais je ne peux pas renoncer au Tout-Puissant pour plaire à mes proches. S'ils refusent de m'écouter, s'ils choisissent l'enfer au lieu du paradis, je me sens plus triste pour eux que pour moi.

– Tu comptes rester longtemps en Syrie ?

– Franchement, non. Personne ne veut de moi, ici. Tout le monde m'explique que ce pays ne manque pas de combattants. Même au sein de mon groupe. Mon émir me « suggère » de rentrer en France pour lever des fonds. Son attitude me déçoit beaucoup. Peut-être qu'il ne me trouve pas à la hauteur ? Je ne sais pas… Mais plein d'autres Français se battent avec les Mouhajireen, les Dayesh ou encore Jabhat. Et personne ne leur demande de renter !

– Des convertis, ou des Arabes de souche ?

– Qu'est-ce que ça change ? En islam, nous devenons tous frères. Peu importe ta race, ta couleur de peau ou tes origines, réplique-t-il avec une

pointe d’agressivité. (Puis il baisse les yeux un instant avant de poursuivre.) En règle générale, il y a plus de Maghrébins dans ces grandes brigades. Mais je connais aussi quelques convertis. Pas beaucoup. Peut-être une quinzaine.

– Juste à Selma ? Mais c’est énorme !

– Des Français, tu en trouveras bien une cinquantaine dans cette ville. Je le sais parce que je cherche toujours à les rencontrer. Je ne parle presque pas arabe et je ne comprends pas les ordres des émirs. Ici, dans les rues, tu en croiseras beaucoup.

– Dans la katiba Millet Ibrahim ?

– Ceux-là, je ne les compte même pas ! Ce ne sont pas de vrais musulmans. Juste des gangsters devenus fanatiques. Leur vie c’était l’alcool, la came, les filles, le rap… Et du jour au lendemain, sans rien chercher à comprendre de l’islam, ils se convertissent et arrivent ici. Beaucoup d’histoires circulent sur eux. Des viols, des pillages, des bagarres… Ils utilisent l’argent de la drogue et du crime organisé en Europe pour acheter des armes et les revendre aux autres brigades. Ici, on ne te racontera certainement pas ce genre de choses. Tu es un infidèle, n’oublie pas.

Après un sifflement de quelques secondes, un obus tombe dans les parages. Le sol tremble sous nos pieds, tandis que nous rentrons à l’intérieur. Les Indonésiens, eux, se risquent sur la chaussée pour chercher l’impact, et se photographier avec le cratère en arrière-plan. J’allume une cigarette en m’asseyant à côté de mon compatriote, que j’appellerai François !

– Et dans ta brigade, tu connais d’autres Français ?

– Non. Trois types sont venus cet hiver, mais ils ne sont restés que très peu de temps. Un autre est arrivé au printemps. Juste avant la bataille du Ramadan, mais un émir de Jabhat vient de le recruter.

– Et toi ? Tu reçois des invitations de ce genre ?

– Non. Je crois que… (il cherche ses mots pendant quelques secondes) je crois qu’ils n’aiment pas ma façon de combattre. Pour eux, chaque nouvelle offensive représente une chance de mourir. Or, d’après ce que je comprends de l’islam et du Coran, nous devons accepter le sacrifice… Mais pas chercher le Martyre à tout prix, dans des actions complètement inutiles ! Exemple : devant un tir de barrage de l’artillerie syrienne, je pense qu’il

vaut mieux se replier temporairement sur quelques dizaines de mètres pour éviter les pertes ! De toute façon, l'armée de Bachar ne peut pas avancer à cet endroit. Mais, non ! Les jihadistes considèrent que je réagis comme un lâche. Il faut rester, perdre des hommes qui se font déchiqueter pour rien, au lieu de laisser notre ennemi gaspiller ses obus sur une tranchée vide ! Je crois qu'au fond ces gens cherchent davantage la mort que la victoire. Je dois dire que je ne m'attendais pas à ça en arrivant…

– Ça te déçoit ?

– Les Syriens ne raisonnent pas comme nous. Sur un champ de bataille, ils considèrent la ruse comme de la lâcheté. Et du coup, cela conforte leur opinion sur les Occidentaux. Si je refuse de mourir pour rien, je suis bien « comme tous les autres Français » : pas le courage de se sacrifier. Voilà ce qu'ils pensent. Même s'ils ne le disent pas toujours en face. Mais l'islam n'impose pas de sacrifice inutile. Au contraire ! D'ailleurs, si on veut adhérer de façon stricte aux règles édictées par le Coran, les conditions du Jihad me paraissent loin d'être réunies, dans le coin…

– Que veux-tu dire ?

– Le Jihad doit obéir à des règles très précises : nous ne devons couper aucun arbre durant la guerre, ne tuer aucune bête, préserver les femmes, les enfants et les vieillards en les maintenant loin des combats… Rien de tout cela ne me semble très respecté, par ici. Nous faisons la guerre, mais faisons-nous le Jihad ? Je commence à en douter. D'ailleurs, je ne suis pas le seul. Certains de mes camarades salafistes en France, qui prêchent pour une interprétation stricte du Coran, refusent de venir se battre en Syrie, malgré la sympathie qu'ils éprouvent pour les victimes de ce conflit. Le Jihad constitue un pilier de l'islam : on ne peut pas le brandir à tout bout de champ, pour des motifs politiques ou stratégiques.

– Reconnais tout de même que dans une guerre moderne, ce genre de contraintes devient impossible à gérer. La route qui mène à Selma et qui vous protège des avions a nécessité l'abattage de centaines d'arbres ! Comment peux-tu savoir si l'obus que tu envoies sur une position syrienne ne va pas tuer une chèvre ou une vache au passage ? Quant aux civils… Malheureusement, ils se trouvent toujours aux premières loges de la guerre !

– Tu as raison. Mais, dans ce cas, je te le répète : il ne s'agit pas du Jihad.

– Si tu racontes ça à ton émir, il doit vraiment t'apprécier !

– Tu plaisantes : je crois qu'il me tuerait ! Voilà pourquoi je ne me sens pas à ma place. Franchement, les types de Jabhat et des autres brigades d'Al-Qaïda, je les trouve « assoiffés de mort ». Pas seulement celle des soldats de Bachar. La leur, également. Ça me semble malsain. Je ne me retrouve pas dans cet islam-là…

– Les Français de Jabhat pensent comme toi ?

– Oh, non ! Ceux-là sont… beaucoup plus formatés ! Ils suivent aveuglément les ordres. Et leurs faits d'armes sont toujours très impressionnants. Impossible d'intégrer ce genre de brigade autrement.

– Donc, tu comptes rentrer en France ?

– L'émir me conseille de rester encore quelques semaines. Une bataille se prépare et il veut disposer d'un maximum d'effectifs. Ensuite, il pense que je devrais rentrer pour leur trouver des fonds.

– Tu vas le faire ?

– Rentrer, oui. Mais pour leur financement… Je me sens utilisé par cette brigade. S'ils m'accordaient leur confiance, je crois qu'ils me garderaient ici. Cette histoire leur permet seulement de me faire vider les lieux en continuant à se servir de moi. Ils veulent me donner des contacts. Des gens qui « travaillent » avec eux à Paris et à Lyon. Des salafistes qui participent au financement des groupes jihadistes. Ça ne sent pas très bon. Je ne fais rien de mal en Syrie. Mais je n'aimerais pas tremper dans des affaires louches une fois rentré dans mon pays. Si la drogue et le grand banditisme envoient de l'argent ici, je ne veux pas m'en mêler. Et d'après ce que j'ai compris, c'est bien de cela qu'il s'agit…

– Tu m'as parlé de deux Français qui sont déjà rentrés. Tu peux me mettre en contact avec eux ?

Il réfléchit.

– Pas sans leur demander. Mais je peux les contacter sur Twitter. S'ils acceptent, ça ne me dérange pas.

Nous échangeons nos coordonnées. Je pressens que ce jeune garçon reviendra très vite en France, s'il ne se fait pas tuer avant. Il propose de me faire rencontrer un autre Français « de souche » qui combat dans une autre brigade. Nous convenons de nous retrouver le lendemain soir, ici même, juste avant la tombée de la nuit.

Mon nouvel ami semble bien trop indépendant pour rentrer dans le moule extrêmement contraignant du salafisme. Le salafisme se fonde sur

l’Oumma, la communauté des croyants : une masse indivisible, laissant peu ou pas de place à l’individualisme. Contester les ordres, aller à contre-courant, réfléchir au bien-fondé du Jihad en Syrie… autant de points qui placent le nouveau venu hors jeu, avant même que la partie ait commencé. À mon sens, François a épousé l’islam par pure conviction religieuse, sans l’utiliser comme une béquille au ratage de sa vie. Paradoxalement, ce choix et cette ardeur s’inscrivent dans la droite ligne de son éducation catholique, même si ses parents ne le comprennent pas.

Mais tout musulman qu’il soit devenu, il n’en demeure pas moins français. Il conteste, il s’interroge, il prend des initiatives, quitte à aller à l’encontre de ce qu’on lui ordonne… Tout ce que le salafisme et sa culture du sacrifice aveugle récusent en bloc ! L’expérience des deux Français rencontrés jusqu’ici ne semble pas les avoir enthousiasmés…

Norédine

Le lendemain, l'aviation syrienne décrit des cercles au-dessus de Selma et nous survole en rase-mottes, dans un vacarme encore plus assourdissant que celui des bombes. Impossible de savoir où le pilote décidera de faire feu… L'artillerie pilonne la ville tout l'après-midi. En particulier le centre, près de la petite épicerie de fortune où devait se tenir le rendez-vous. Très souvent, les Mig ciblent les véhicules en mouvement. Et personne ne se hasarde au-dehors, sauf quelques groupes de combattants qui se dispersent dans les montagnes avec des SA-7, un vieux missile sol-air russe qu'on réserve aux grands jours, lorsqu'un avion de chasse se trouve à portée de tir. Mais personne n'abattra quoi que ce soit aujourd'hui. En revanche, la route de Dourine sera touchée de plein fouet, à quelques centaines de mètres du front, perturbant ainsi les communications et la logistique des rebelles. Je resterai cloué dans la maison de l'émir depuis le lever du soleil jusqu'à la tombée de la nuit.

L'aviation ne possède aucune contrainte de « trajectoire ». Si le flanc de la montagne nous protège des coups de canons et même des obus de mortiers, les Mig peuvent larguer leurs bombes sur nous sans le moindre problème. Rien d'autre à faire qu'attendre. Et espérer.

Je ne dispose d'aucun moyen pour entrer en contact avec François. Nos portables utilisent le réseau turc et, si loin de la frontière, ils ne fonctionnent qu'en hauteur et à découvert. Inenvisageable aujourd'hui ! J'espère seulement qu'il ne tentera pas de venir au rendez-vous, malgré le danger. Il me faudra plusieurs jours pour le revoir. Je me rendrai au makar d'Ansar al-Islam, sur introduction d'Abou Hafz, et je le trouverai sur le départ, prêt à reprendre le chemin du front. L'autre converti qu'il voulait me présenter se trouve déjà dans les tranchées. Pourtant, il me fixe rendez-vous le soir, à la même heure et au même endroit que la fois précédente :

– Je serai à Dourine. Mais un autre Français rentre aujourd'hui. Il veut bien te voir. Il s'appelle Norédine. Discute avec lui. Et si Dieu le veut, on se reverra à mon retour !

– *Inch’Allah…*

François ne me semble pas doté des attributs nécessaires au véritable guerrier. Je ne le vois pas foncer hors de son bunker au mépris des balles, en tirant sur son ennemi, avant de se jeter sur lui pour le « terminer » à la baïonnette. Non, là encore… Malgré la sincérité de sa foi, le jeune converti ne me paraît *vraiment pas* à sa place en Syrie.

L’homme que je dois rencontrer arrive sur une petite moto chinoise à l’heure prévue, tandis que je discute avec l’épicier et un groupe de Tchétchènes au sujet des bombardements massifs de l’autre jour. Plusieurs obus sont tombés autour de l’échoppe et le commerçant, plutôt jovial, désigne deux gros tas de gravats sur les côtés de sa boutique : l’immeuble d’en face, déjà en ruine, a encaissé deux tirs de mortier sur ce qui restait du deuxième étage, faisant voler des morceaux de béton et de plâtre aux alentours, sans tuer ni blesser qui que ce soit…

En arrivant, Norédine salue les Tchétchènes et l’épicier avant de se tourner vers moi. Grand et mince, les cheveux rasés et la barbe épaisse, il possède tous les attributs du salafiste. Pourtant, un simple changement de look en ferait un jeune Français tout à fait ordinaire. Rasé, vêtu d’un costume, d’un jean ou d’un survêtement, personne ne pourrait deviner son histoire…

Nous nous asseyons sur le banc décoré de paquets de cigarettes vides, soigneusement dépliés puis collés sur les parois, derrière les bidons remplis de béton qui protègent l’entrée du magasin. L’épicier semble comprendre que nous sommes là pour un moment et nous apporte du thé.

– Tu es là depuis longtemps ? me demande-t-il en allumant une cigarette.

– Une bonne semaine. Et toi ?

– Bientôt trois mois.

– Comment ça se passe ?

Il hausse les épaules d’un air détaché :

– *Hamdullah*, ça va ! Mais c’est chaud, ici ! (Il réfléchit en secouant la tête.) La guerre, à la télé, tu ne la vois pas vraiment. Ici, les obus tombent partout. Tu dors, tu marches, tu manges, tu fumes et… Tu ne sais jamais si un obus ne va pas te tomber dessus dans la seconde suivante. Tu sais ce que ça fait un mortier ? Ici, à cinquante mètres, il y a deux semaines, une Jeep a pris un obus de 120 mm. Pile sur l’habitacle. On n’a retrouvé que de la

viande. Vraiment ! Même pas un bras ou une jambe. Juste des morceaux de viande noircis par l'explosion !

– Tu as peur ?

– Non. Les musulmans n'éprouvent aucune peur devant la mort. Nous l'attendons. Nous l'aimons…

– Alors tu vas rester ici ? Jusqu'à ta mort ?

Haussement d'épaules :

– Ou pas…

– Et pourquoi ?

– Difficile à expliquer. L'attitude des Syriens me prend la tête. En France, les imams nous disent que le Jihad constitue un devoir pour tous les bons musulmans de la planète. On nous encourage à partir, on nous aide, mais quand on arrive, les Syriens nous traitent comme des combattants de deuxième zone. Comme s'ils se méfiaient de nous. Je me bats avec eux mais, pourtant, ils pensent que je pourrais faire partie du Moukhabarat français ou algérien, le pays d'origine de mes parents. Alors au début, je peux comprendre : un type arrive de l'étranger, ils ne le connaissent pas… Normal qu'ils restent sur leurs gardes. Mais après trois mois, rien ne change ! On m'observe comme si je n'étais pas à ma place. Je ressentais ça depuis longtemps en France. Mais ici, dans un pays arabe, avec des gens qui pratiquent le même islam que moi, je ne pensais pas rencontrer ce genre de problème. En fait, c'est la même merde. En Algérie, on me traite de français, en France de bougnoule et ici d'espion ! siffle-t-il avec tristesse.

– Certains étrangers gagnent leur confiance. Mais ça prend du temps.

– Ouais. Mais je monte au front avec eux tous les jours ! Je risque ma vie sans broncher ! Je me porte volontaire pour les assauts ! Et rien ne change…

– Tu comptes t'en aller ?

– Tout est plus difficile pour les étrangers ! Et personne ne te facilite la tâche ! On sacrifie tout pour venir les aider, et les Syriens ne prennent même pas la peine de nous parler en arabe moderne. Ils le connaissent. Mais ils nous répondent toujours dans leur dialecte incompréhensible, en se foutant carrément de notre gueule. Tu trouves ça normal ? Je voudrais juste qu'ils nous respectent davantage. Au lieu de ça, on vérifie nos coups de téléphone, on nous pose toujours des tas de questions et on nous tient à l'écart de tout. Dès qu'il s'agit d'une information qui touche à leurs armes,

à leurs munitions, je ne peux rien demander sans qu'on m'accuse de faire de l'espionnage. Quand je pars pour un assaut, j'aimerais bien savoir combien de mortiers vont nous couvrir !

– Et ils te disent quoi ?

– Toujours pareil : « Va te battre et ne t'occupe pas du reste ! Si ton heure arrive, tu iras au paradis. » Tu parles ! Les Syriens qui montent avec moi, eux, ils savent ! Alors me battre pour l'islam, d'accord. Mais là, il ne s'agit pas de religion. Les hommes qui me commandent me prennent pour de la chair à canon. Et dans les autres brigades, tous les Français que je connais disent la même chose.

– Même Jabhat et les Dayesh ?

– Non, pas ceux-là. Eux, ils ne nous parlent jamais. Tu vis chez l'émir, tu dois savoir de quoi je parle !

Nouvelle explosion. Plus haut, près de l'hôpital.

– Ils participent aux mêmes batailles que nous, mais ils ne nous considéreront jamais comme des frères d'armes. Ils se sentent supérieurs. Les brigades d'Al-Qaïda représentent l'élite. Pour y entrer, je ne sais pas trop ce que tu dois faire, mais ces types se prennent pour les seigneurs de la région !

– Tu voudrais entrer chez les Dayesh ou chez Jabhat al-Nosra ?

– S'ils me faisaient suffisamment confiance, bien sûr ! D'ailleurs, puisque tu connais l'émir, tu pourrais lui parler de moi ? Je serais vraiment fier de partir avec eux ! Je ne me sens pas bien dans cette brigade.

Visiblement, Norédine ne comprend rien. On ne s'invite pas chez Jabhat : Jabhat vous invite. Et, comme je ne tarderai pas à le découvrir, la méfiance dont il se plaint au sein de son groupe actuel lui semblerait bien douce comparée aux enquêtes et aux vérifications que subissent les hommes d'Al-Qaïda. Finalement, il conclut d'un air désabusé :

– Tu comprends pourquoi je veux rentrer ? Il ne s'agit pas de peur. J'en ai simplement marre d'être le tirailleur sénégalais de service !

– Et en France, tu feras quoi ?

– Cette guerre ne change rien à mes convictions. Je porte simplement un regard plus critique sur ceux qui la dirigent. Je réalise que la fraternité musulmane, la Oumma… nous en sommes loin ! Alors si je rentre en France, je pense que je pourrais faire des choses plus utiles pour diffuser la

parole d'Allah. De toute façon, peu importe le pays : le Coran représente ma seule loi et l'islam ma seule patrie…

– La France aussi a des lois ?

– Pas pour moi. Rien ne m'oblige à me conformer aux règles édictées par les infidèles.

Je me souviens de mes discussions avec Cheikh Bakri. En effet, les salafistes ne reconnaissent que la Charia. Les lois occidentales ne revêtent aucune importance pour eux…

– Tout le monde doit accepter l'islam. C'est dans l'ordre naturel des choses.

– Mais la France ne compte qu'un petit pourcentage de musulmans. Vous resterez minoritaires !

– Tu crois ? Regarde François : un converti parmi des dizaines de milliers d'autres. Et un type très intelligent ! Instruit ! Les gens qui s'interrogent réalisent très vite que l'islam représente l'aboutissement de toutes les religions. Le judaïsme, le christianisme… Il ne s'agit que de passages intermédiaires pour accéder à la révélation finale. Celle du troisième et dernier prophète, Mohamed *Salm'atousalam.*

– Et les laïcs ? N'oublie pas qu'ils constituent une majorité en France.

– Je crois qu'on devient laïc par ignorance et par désespoir. L'Église catholique est pleine de vieux pédophiles et les juifs restent entre eux. C'est une secte ! Mais les journalistes montrent l'islam comme une religion cruelle, bête et rétrograde. Alors qu'elle représente l'accomplissement de toute vie humaine. Depuis que j'étudie à la mosquée, ma vie a complètement changé : l'islam enseigne absolument tout ! Comment dormir, comment manger, et même comment aller aux toilettes ! Tous ces Français qui ne croient plus en Dieu… Ils en arrivent là parce que le monde occidental, obsédé par le fric et la pornographie, ne leur offre strictement rien. La « culture occidentale » ? De quoi parle-t-on ? Facebook, le clubbing, la came, le cul, les bagnoles… Mais les gens veulent plus ! Ils veulent que quelqu'un leur tende la main et leur montre le chemin. Pas comme les curés qui racontent des conneries incompréhensibles à longueur de journée, à coups de symboles et de trucs qu'on met deux heures à comprendre. Non ! Les gens veulent savoir quoi faire. Tout le temps ! Et l'islam donne exactement ça ! Il s'agit d'une carte. Elle te guide depuis ta naissance jusqu'à ta mort. Et si tu te conformes strictement aux indications

de cette carte, alors les portes du paradis te seront grandes ouvertes. Pas d'erreur possible. Pas d'interprétation. Pas de doutes. Pas d'angoisse… Quand on connaît l'islam, on ne peut pas croire une seconde que les laïcs de France, empêtrés dans leur vie de merde, ne vont pas sauter sur l'occasion et donner un sens à leur passage sur terre ! Si on ne veut pas de moi ici, voilà la mission que je me fixe en rentrant : guider mon pays sur la voie de l'islam, et lui faire découvrir la parole du Très-Haut.

– Tu n'éprouves pas d'amertume, après ces trois mois passés en Syrie ?

– Comment ça ?

– Tu croyais en cette guerre. Tu la voyais comme un Jihad où tous les musulmans combattaient à l'unisson. Et aujourd'hui…

– Je ne m'attendais pas à une telle attitude de la part des Syriens. D'ailleurs, ils répètent souvent qu'ils veulent des armes, mais pas de volontaires. Quand on consent à autant de sacrifices pour venir les aider, je dois dire que ça fait plutôt mal à entendre.

– Si tu devais donner un conseil aux Français qui veulent venir, tu leur dirais quoi ?

Il réfléchit longuement. Je sens qu'il apprécie la question et qu'il soigne son effet.

– Les musulmans de France peuvent faire beaucoup de choses au sein de leur propre pays. Les gens de ma mosquée parlent avec les jeunes, organisent des réunions pour leur expliquer le véritable sens de l'islam et du salafisme. Pas besoin de venir jusqu'ici pour être utile. Pas besoin de se rendre en terre étrangère pour accomplir la volonté d'Allah. La France doit changer. Et notre devoir consiste à accélérer ou à forcer ce changement. Voilà ce que nous devons faire. Voilà notre Jihad !

Une voiture s'arrête devant l'épicerie. À l'arrière du pickup, planté sur tige métallique, le drapeau noir des Dayesh flotte au vent. Deux hommes en descendent. Le conducteur porte une AK-47 et l'autre, plus âgé, un simple pistolet au ceinturon. Dès leur arrivée, je comprends qu'ils ne viennent rien acheter. Je me lève pour les saluer. Ils me répondent mais quand je tends la main, le vieil homme fait mine de l'ignorer. Je crains qu'il s'agisse de Maiwan al-Iraki, l'émir des Dayesh : un homme que je ne tiens pas à rencontrer sans Abou Hafz.

– Va, laisse-nous parler…, murmure-t-il à l'attention de Norédine, sans même lui accorder un regard.

Très mal à l’aise, je réalise soudain que ces marches en solo dans les rues de la ville ne sont peut-être pas une si bonne idée que ça.

– Pourquoi tu viens ici ? Que fais-tu à Selma ?

– Je prépare un livre sur le Jihad et sur les brigades salafistes. Je suis hébergé par l’émir de Jabhat al-Nosra. Mais je connais aussi beaucoup de gens en Irak qui m’ont aidé à préparer ce voyage.

Un peu paniqué, je lâche en rafale tous les noms de mes amis au sein de l’État islamique en Irak, afin de rassurer les deux hommes sur mon pedigree. Mais la tension de ma voix, que je ne parviens pas à contrôler, ôte pas mal de crédit à mon explication.

– Je m’intéresse beaucoup aux Dayesh, mais pour l’instant je n’ai pas réussi à rencontrer vos…

– Les Dayesh aussi s’intéressent à toi. Nous voulons te poser quelques questions.

– Je vous écoute.

– Pas ici. Viens avec nous.

« Enlèvement ». Le seul mot qui me traverse l’esprit, encore et encore. Mille fois de suite, comme un marteau qui reviendrait sans cesse me percuter la cervelle à toute vitesse. Le temps s’arrête. Pendant un quart de seconde, je songe même à employer la force. Attraper la kalachnikov du chauffeur et descendre les deux types, puis grimper dans leur voiture et me réfugier chez l’émir. Non : il devra me livrer, à coup sûr, pour préserver l’équilibre entre les deux brigades. Me réfugier à l’hôpital ? Non plus. Le docteur et ses gardes du corps sont bien trop faibles pour me protéger. Foncer jusqu’à la frontière, sur une route que je ne connais pas, avec des campements de l’État islamique en Irak tout le long du parcours ? Impossible. J’élimine instantanément cette option en levant les mains vers le ciel d’un air désolé.

– Je ne peux pas. Abou Hafz refuse que je pénètre dans les makars des autres brigades sans son autorisation.

– Nous n’allons pas dans un makar.

– Non. Et d’ailleurs, on ne va nulle part ! Si vous voulez qu’on parle, contactez d’abord Abou Hafz, déclaré-je en désignant le talkie-walkie accroché à la ceinture du conducteur. Je ne peux pas désobéir aux ordres de l’émir.

Puis je m’assieds en refrénant une irrésistible envie de fumer. *Haram*.

– Mais je voudrais vraiment discuter avec vous ! Tout le monde admire les Dayesh à Selma. Vous et Jabhat al-Nosra représentez les deux grandes forces de la Syrie ! Je serais ravi qu'on organise une petite discussion…

L'homme ne m'écoute pas : il marmonne quelques mots en direction de son acolyte qui s'éloigne sur la chaussée pour parler dans la radio. Je demande à l'épicier de nous amener du thé. À cet instant, tandis que je souris en invitant l'homme à s'asseoir, un tir de canon claque à quelques dizaines de mètres. Dans la rue, l'homme des Dayesh se plie en deux pour se cacher derrière le pickup. Le souffle nous bouche les oreilles, tandis que de petits morceaux de gravier retombent sur la chaussée, comme une pluie d'apocalypse. Coincé entre les Dayesh et les obus, je me sens brutalement happé en enfer…

L'épicier apporte deux verres propres et vient chercher la théière en silence, les yeux baissés. Le deuxième homme nous rejoint : visiblement, ils attendent des ordres.

Je me lève pour faire de la place et les inviter à s'asseoir, mais le plus vieux me fait signe de laisser tomber. En effet, tout ce cinéma ne sert à rien… Si l'émir leur demande de m'embarquer, ni mes petites politesses ni la tasse de thé qu'on va leur offrir ne changera quoi que ce soit. Je dois garder la tête froide et me souvenir d'une chose : Abou Hafz me protège et m'interdit de fréquenter les Dayesh. Deux bonnes raisons pour ne pas me conduire comme un otage ordinaire. Une seconde auparavant, je déployais des efforts surhumains pour dissimuler mes tremblements et contrôler l'intonation de ma voix. Inexplicablement, tout cela disparaît pour laisser place à de l'exaspération. Voire de la colère. Je ne suis ni un journaliste ni un docteur, mais l'invité de la plus grosse brigade d'Al-Qaïda en Syrie. Alors pas de raison de paniquer. Ni de se laisser faire.

– Donne-moi ta radio, demandé-je au soldat qui fronce les sourcils soit par surprise, soit parce qu'il ne comprend pas. Donne-moi ta radio, je vais appeler Abou Hafz pour lui demander la permission de partir avec vous.

Mon arabe, d'ordinaire assez médiocre, se voit subitement pousser des ailes ! Pendant les secondes qui vont suivre, par instinct de survie, je le parle comme s'il s'agissait de ma langue natale !

– *Ralli*. Laisse tomber, déclare le vieil homme.

– Laisser tomber quoi ? Vous voulez qu'on aille quelque part ? D'accord ! Mais seulement avec la permission de l'émir ! C'est lui qui

décide où je vais et ce que je fais ! Je suis l'invité d'Abou Hafz ! L'invité de Jabhat. Pas le vôtre. Alors je ne bouge pas sans son accord !

La radio crépite à la ceinture du Dayesh. Tandis que j'essaie d'écouter la conversation, une Jeep de Jabhat al-Nosra se gare lentement devant l'épicerie. Trois hommes descendent de la remorque et deux autres de la cabine. Avec leurs armes. L'un d'eux lance un *salam'alikoum* qui n'a rien de très chaleureux à mes interlocuteurs. Pas de poignée de main ni de sourires. Quatre types de Jabhat restent à la sortie du magasin, en demi-cercle, tandis que le cinquième discute avec les Dayesh en me faisant signe de grimper dans la voiture. Je quitte la boutique sans me retourner. Les hommes de l'État islamique en Irak en seront pour leurs frais. Je crois bien être le seul Occidental heureux de voir les jihadistes de Jabhat al-Nosra voler à son secours !

Tandis que les hommes remontent dans le véhicule et démarrent, le conducteur soupire et secoue la tête en déclarant :

– Les Dayesh…

– Comment vous saviez que je me trouvais là ?

– On a croisé un jeune en moto. Il nous a dit que les Dayesh te cherchaient des ennuis.

Norédine, le jeune Français. Je lui dois une fière chandelle.

– Ils m'auraient enlevé ?

Le soldat secoue la tête d'un air amusé, comme si je venais de poser une question particulièrement stupide :

– Non, bien sûr que non ! Ils ne peuvent rien te faire. Sauf si Abou Hafz les y autorise. Ils veulent que tu partes. Là, ils t'auraient conduit quelque part pour te poser des questions et te faire peur. Mais enlever un homme protégé par Jabhat, ça non !

– Alors… je peux continuer à me promener librement ?

Il désigne le ciel du doigt, sans quitter la route des yeux :

– Fais attention aux bombes. Mais sinon, oui, tu ne risques rien. S'ils recommencent, s'ils veulent t'emmener quelque part, tu refuses.

– Et ça suffira ?

– Bien sûr ! Ils ne peuvent pas te tuer. Tant que tu te trouves sous notre protection, tout ce que tu risques, c'est l'artillerie de Bachar !

Les hommes me déposent devant la maison d'Abou Hafz et repartent aussitôt. Malgré leur assurance et leur optimisme, je dois avouer que mes

jambes tremblent un peu. Beaucoup, même…

Face à face

Je séjourne à Selma depuis plus d'une semaine, mais mes discussions avec l'émir demeurent brèves et superficielles, au gré de ses allers et retours. Pour l'instant, il commande le front de Dourine. Je dois donc attendre pour entamer nos entretiens, et négocier ma visite auprès des combattants de Jabhat. Lorsque je rentre de mon rendez-vous avec Norédine, il semble finalement disponible.

L'émir discute avec un autre barbu d'une cinquantaine d'années qui porte un vieux Beretta en holster. Je leur serre la main et Abou Hafz m'invite à m'asseoir à côté de lui, tandis que son invité quitte la pièce :

– Alors, tu t'amuses bien dans les rues de Selma ?

– C'est… instructif.

Il se racle la gorge et commence un long, très long monologue, visiblement préparé à mon intention. Par courtoisie, j'écoute et je prends des notes, en sachant que seul le temps et la confiance me permettront d'accéder aux Français de Jabhat…

En substance, il m'explique que depuis la destruction de l'Empire ottoman, les musulmans ne cessent de subir les assauts des cafirs (traduisez cafards ou infidèles, c'est-à-dire nous), que ce soit avec la colonisation ou durant les conflits plus récents. Pour l'émir de Selma, Al-Qaïda ne fait que répondre « coup pour coup » aux assauts de l'Occident. Le 11 Septembre ne constitue qu'un rappel à l'ordre bien mérité pour tous les massacres dont les cafirs se rendent coupables, notamment en Afghanistan. Troublé, je lui explique que l'invasion américaine a eu lieu *après* les attentats de New York et de Washington. Mais, à ses yeux, le terme « cafirs » englobe, sans distinction aucune, l'ensemble des infidèles : il ne parlait pas des Américains mais des Soviétiques, qui martyrisèrent ce pays sans relâche pendant des années…

Concernant la Syrie, l'émir ne veut pas entendre parler d'une intervention étrangère :

– Envoyez un missile sur le palais de Bachar si vous voulez. Mais nous savons pertinemment que votre véritable cible, c'est nous ! Al-Qaïda ! Alors si un seul de vos soldats pose le pied sur le sol syrien, comme au Mali, tous les Français deviendront une cible ! Ici et chez vous ! Nous les pourchasserons jusqu'en haut de la tour Eiffel ! Dites bien ça quand vous rentrerez ! Et arrangez-vous pour que votre président le sache !

La discussion se poursuit pendant près d'une heure, sans véritable pertinence pour le sujet de mon enquête. Finalement, au hasard d'une question, je parviens à « recadrer » l'entretien sur la brigade, son fonctionnement et ses membres :

– Jabhat représente une force importante à Selma ?

– Comme sur tous les fronts du pays : la brigade la mieux armée, et surtout la mieux organisée. Nous ne connaissons ni la corruption, ni l'indiscipline, ni aucun des maux dont souffrent l'ASL. Les jihadistes ne perçoivent aucun salaire, aucune compensation, ni aucun privilège. À part, bien sûr, le plus grand d'entre tous : celui de se battre sous la bannière de l'islam.

– Vous pouvez me décrire le quotidien de vos hommes ?

– Quand ils se battent, ils ne font rien d'autre. De retour au makar, ils étudient le Coran. Matin, midi, soir… Et ils se reposent avant leur prochaine mission.

– On dit que la discipline est très stricte chez vous ?

– Nous suivons le Coran à la lettre. Rien de plus, rien de moins. Les hommes doivent bien se comporter, obéir aux ordres qu'ils reçoivent, maintenir une hygiène stricte, avoir les ongles courts, pas de tatouages… Ils ne peuvent pas écouter de musique, sauf du Najeed, ni regarder de films à la télévision.

– Pourquoi ?

– À cause de la pornographie qui infeste vos programmes ! D'ailleurs, aucun d'entre nous ne souhaiterait regarder ce genre d'immondices !

– Alors, pas besoin de l'interdire ?

– Mieux vaut éviter la tentation pour garder les esprits influençables dans le droit chemin.

– Vous pensez qu'il y a des esprits influençables parmi vos troupes ? Vu leur détermination au combat, je ne les croyais pas capables de se laisser distraire par ce genre de futilités ?

– Mieux vaut prévenir que guérir. Nous préférons les maintenir dans un environnement sain et pur. En cultivant l'esprit de sacrifice sans les mettre en contact avec les tentations de ce monde. On rentre chez Jabhat pour mourir. Pas seulement pour combattre. Moi aussi, je vais mourir avant la fin de cette guerre. *Inch'Allah*. J'ignore quand, mais je le sens. Je ne verrai pas la paix dans mon pays. Du moins, pas depuis cette terre…

– Tous les combattants de Jabhat pensent la même chose ? Un Français d'Ansar Dine m'a avoué avoir eu peur pendant la bataille du Ramadan.

Il ricane en balayant ma remarque d'un geste dédaigneux.

– Cet homme, je le connais. Il ne pourrait jamais rentrer chez Jabhat. Tu sais, nous ne prenons pas les combattants qui se présentent à notre porte. Nous ne sommes pas l'Armée syrienne libre ! Ici, tous les prétendants doivent faire leurs preuves pendant des mois, au sein d'autres brigades moins prestigieuses. Nous repérons les meilleurs, et nous leur proposons d'entrer chez nous, si leur émir accepte.

– Donc il faut combattre plusieurs mois dans d'autres groupes avant d'entrer chez Jabhat ?

– Pas seulement. Si un homme passe un an dans une brigade à surveiller un checkpoint, nous ne nous intéresserons jamais à lui. Nous voulons des hommes prêts à mourir. S'ils le prouvent à maintes reprises dans des batailles difficiles, alors il se peut que Jabhat les contacte. Ensuite, ils devront trouver un « tuteur ». Un membre de Jabhat qui accepte de les prendre sous sa responsabilité. Il ne s'agit pas d'une simple formalité ! Si on découvre qu'il s'agit d'un espion, son tuteur devra en répondre. Même chose si le nouveau venu est surpris à voler. Le coupable sera exécuté ou aura la main tranchée, mais l'autre aura aussi des ennuis. Pour ceux qui veulent nous rejoindre, *a fortiori* les étrangers, il est parfois très difficile de trouver un membre de notre organisation qui accepte de se porter garant.

– Ça se comprend !

– Avant d'accepter, le tuteur va mener une enquête aussi approfondie que possible sur le futur combattant. Il se rendra dans son ou ses anciennes brigades, pour obtenir davantage d'informations sur lui. S'il s'agit d'un Syrien, il se rendra peut-être dans sa famille ou auprès de ses amis… Cette multiplication des contrôles explique, en partie, pourquoi Jabhat demeure une organisation aussi impénétrable pour les espions étrangers…

– Ces mesures de rétorsion à l'encontre des tuteurs… vous les avez déjà appliquées ?

– Pas que je sache. Le filtrage paraît suffisamment dissuasif pour trier le bon grain de l'ivraie.

– Mais avec des règles aussi strictes, vous ne devez pas réussir à recruter beaucoup de combattants étrangers ?

Le piège me semble un peu gros mais, au lieu d'esquiver, il tombe dedans à pieds joints :

– Pourquoi ? Les hommes valeureux se trouvent partout. Même chez toi ! La France regorge de croyants prêts à donner leur vie pour l'islam. Tu serais surpris de savoir combien de Français parviennent à rejoindre nos rangs. Certains acceptent même de devenir tuteurs pour d'autres combattants ! Un de mes hommes, un Français converti à l'islam depuis quelques années, est devenu le tuteur de deux nouvelles recrues cette année. Deux Syriens ! Tu vois, l'islam ne connaît pas de frontière. Les musulmans se considèrent les uns les autres comme des frères. Aucune différence de race et d'origine.

– Et les autres brigades fonctionnent de la même manière ?

– Pas Ansar Dine ni les petits groupes armés de la région. Mais les Dayesh imposent des règles encore plus strictes : chaque nouvel arrivant doit disposer de *trois tuteurs* !

– Et les Mouhajireen ?

Il hausse les épaules en nous servant du thé. Je réprime l'envie d'allumer une cigarette, un peu épuisé par quatre nuits de mauvais sommeil et la tension des bombardements, mais je me ravise immédiatement : la maison de l'émir est une zone non-fumeurs. Sans tabac, sans musique, sans télévision… Juste le bruit des explosions et des rafales de mitrailleuses lourdes.

– Les Moujahireen suivent leurs propres règles. Personne ne sait réellement comment ils fonctionnent. Mais nous les respectons infiniment pour leur présence et leur bravoure. Tous ces hommes iront au paradis, si Dieu le veut.

– Je m'interroge au sujet de cette recrue française dont vous me parliez.

– Comment cela ?

– Vous ne pensez pas qu'il pourrait s'agir d'un espion ?

Abou Hafz ricane.

– Il se battait dans une petite brigade d'Idlib. Puis dans le Turkmane. Ensuite, il a rejoint Soukour al-Islam ici, à Selma. Il voulait toujours s'approcher de l'ennemi. Rester au contact. Il ne prenait jamais de repos, se portait toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses…

– Il a participé à la bataille du Ramadan ?

– Bien sûr ! Quatre blessures en deux semaines ! Une balle dans le bras. Une autre dans le ventre. Des shrapnels qui lui ont traversé les jambes… Et finalement, un éclat d'obus qui a rouvert ses blessures au ventre. Les médecins lui donnaient un mois de convalescence. Mais au bout de quinze jours, il voulait déjà repartir. Je me suis rendu à l'hôpital pour le rencontrer et l'inviter à nous rejoindre. Je lui ai pris sa kalachnikov en déclarant : « Si tu veux rentrer chez Jabhat, obéis à mes ordres sans discuter. Et je t'ordonne de rester ici. » Sans cela, je suis sûr qu'il repartait pour le front le jour même !

– Et pour trouver un tuteur ?

– Tout le monde le connaissait. Un espion ne court pas au-devant de la mort si souvent et avec un tel enthousiasme. Au sein de la brigade, dès la nouvelle de son arrivée, plusieurs combattants se portaient déjà volontaires pour le parrainer !

– Pourrais-je le rencontrer ?

L'émir sourit d'un air entendu. Visiblement, il s'attendait à ma requête :

– Tu sais… Je ne crois pas que cette visite t'apprendra grand-chose : Abou Hamza possède toujours un passeport français, mais son univers se trouve ici. Et je ne pense pas qu'il porte les Français dans son cœur, aujourd'hui.

– Mais je trouve son parcours plutôt intéressant. J'aimerais comprendre ce qui l'a conduit jusqu'ici.

– La réponse, je peux te la donner : l'amour du Très-Haut.

– Mais j'aimerais qu'il me l'explique avec ses mots. Si vous acceptez.

Il réfléchit, puis il lâche un « nous verrons » qui n'augure rien de bon.

Ce soir-là, l'émir ne m'emmènera nulle part. Nous reprenons notre discussion sur l'islam, Al-Qaïda, le salafisme et le Jihad. Il me faudra beaucoup de temps et de palabres pour désamorcer sa paranoïa. Les jours suivants, je ne demande plus rien. J'écoute son père me parler du Coran, je fais des allers et retours à l'hôpital ou chez les Mouhajireen, dont je parlerai plus loin. Je me promène avec les Indonésiens ou avec des soldats de

diverses brigades, qui me font grimper dans leur 4 × 4 lorsqu'ils me croisent dans une zone trop exposée.

Je me lierai d'amitié avec l'émir d'une petite brigade, locale, Harar al-Islam : un Syrien à la barbe rousse et aux cheveux presque blonds qui me fera passer des journées étonnantes, parfois à des dizaines de kilomètres de Selma. J'assisterai à une véritable fête organisée par les rebelles, autour d'un hélicoptère syrien abattu par les Turcs, à quelques mètres de la carcasse encore fumante de l'appareil, écrasé au fond d'un ravin.

Je visiterai également le Turkmane, à l'ouest de Selma : une région de montagnes abruptes recouvertes d'une magnifique pinède dont il ne reste hélas plus rien, depuis le passage des avions de Bachar et les tonnes de napalm méticuleusement larguées sur la végétation.

Je suis à Selma depuis plus de deux semaines. Certains jours, les bombardements sont si intenses que je reste enfermé dans la maison, avec les parents de l'émir. D'autres jours, je me promène et je rencontre les combattants de Selma qui, désormais, savent tous que je me trouve sous la protection d'Abou Hafz. Nous allons parfois nous baigner dans une cascade, à quelques kilomètres de la ville, où les jihadistes en goguette se retrouvent pour goûter un peu de fraîcheur. D'autres fois nous discutons au pied de l'hôpital ou à l'entrée d'une grotte, au cas où les bombardements recommenceraient. Durant tout mon séjour, je « rencontrerai » une trentaine d'Occidentaux à Selma. Parfois, je ne ferai que les entr'apercevoir. Le plus souvent, je parviendrai à échanger quelques mots ou à entamer une conversation plus longue. Mais tous ceux qui accepteront de me parler, qu'ils soient belges, français, britanniques ou hollandais, appartiennent à des brigades mineures, souvent composées d'une centaine d'hommes, voire beaucoup moins. La plupart de ces volontaires, convertis à l'islam depuis seulement quelques mois ou quelques années, semblent étrangement déçus par leur expérience en Syrie. Mais au cours de mes pérégrinations dans les ruines de Selma, je ne parviens pas à nouer le moindre contact avec les étrangers appartenant aux brigades d'élite, comme Jabhat, Dayesh ou encore les Mouhajireen…

Les Mouhajireen

Je parviendrai finalement à rencontrer l'émir de cette brigade. Pour un non-musulman, pénétrer chez les Mouhajireen relève de l'exploit, et je ne me fais guère d'illusions sur les résultats de cet entretien. En effet, je ne dispose d'aucun contact solide prêt à m'appuyer ou à me cautionner chez ces combattants très aguerris, qui « volent » d'un Jihad à l'autre au gré des conflits. Si le beau-frère d'Abou Hafz représentait une introduction en or pour approcher Jabhat al-Nosra, l'homme qui me conduit chez les Mouhajireen le fait sans grande conviction. Il s'agit du docteur Rabi : une figure très connue à Selma, mais également très controversée, puisqu'il sollicite souvent les donateurs étrangers en utilisant un discours à géométrie variable : religieux et jihadiste devant les organisations caritatives islamiques, il n'hésite pas ensuite à reprendre le credo occidental de la « guerre contre Al-Qaïda » pour toucher les ONG européennes et américaines. Depuis plusieurs mois, Abou Hafz et l'émir des Dayesh n'entretiennent plus le moindre contact avec lui. D'environ un mètre soixante-dix, les cheveux courts et grisonnants, il a exercé dans un hôpital britannique pendant plus de dix ans avant de revenir dans sa ville natale, au moment de la révolution, quand l'ASL se trouvait toujours à Selma. Mais la situation change rapidement et les islamistes d'Al-Qaïda, aujourd'hui tout-puissants, ne le portent pas vraiment dans leur cœur, même s'ils le tolèrent. Depuis quelques mois, le docteur ne sort jamais sans arme. « Je crains pour ma sécurité », explique-t-il. Durant tous ses déplacements, il est accompagné par Yacoub : un garde du corps aux allures de brute épaisse, beaucoup plus rusé et intelligent qu'il ne veut le laisser paraître.

Le docteur craint par-dessus tout les deux groupes d'Al-Qaïda qui règnent sur Selma. Lors de notre première rencontre, il se cantonnera à un silence poli lorsque j'évoque le nom de mon hôte :

– Je n'ai pas vu l'émir depuis très longtemps, déclare-t-il d'une voix prudente.

En tant que « protégé » d'Al-Qaïda, je jouis d'une liberté de manœuvre exceptionnelle à travers la ville. Et même si je soupçonne le docteur de détester mes fréquentations, il se garde bien de m'en faire la remarque.

Il conserve néanmoins de très bonnes relations avec les Mouhajireen. Peut-être parce que ces hommes, totalement indépendants, se moquent pas mal de la politique et des jeux de pouvoir locaux, à la différence des Dayesh et de Jabhat.

Peut-être aussi parce que le bon docteur sert d'intermédiaire dans de nombreuses transactions d'armes ? Les « commissions » qu'il encaisse alimentent de nombreuses polémiques et contribuent à la mauvaise réputation de cet homme assez inclassable.

J'en obtiendrai une autre confirmation lorsque, au bout de trois semaines, mes amis indonésiens quitteront la ville pour rejoindre Alep, furieux. Le « docteur Whisky » m'expliquera que les soixante mille dollars devant servir à l'achat de tentes et de couvertures pour un futur camp de réfugiés à la sortie de Selma avaient été siphonnés par l'équipe du docteur, qui revendait depuis quelques jours des lunettes à vision nocturne et des RPG flambant neufs, arrivés on ne sait d'où. Malgré leurs demandes répétées pour « voir » les progrès du camp de réfugiés et les factures du matériel humanitaire soi-disant acheté en Turquie, mes pauvres amis de Djakarta n'obtinrent que des réponses évasives, et jamais aucune preuve. Écœurés, ils quittèrent la ville en se promettant de ne jamais redistribuer un centime à cet hôpital…

Initialement fixé à dix-sept heures, nous repoussons le rendez-vous avec l'émir des Mouhajireen plus tard dans la soirée. En effet, de violents bombardements sur les collines environnantes nous empêchent de quitter l'hôpital avant dix-neuf heures. Les artilleurs syriens, probablement en train de dîner, font une pause qui nous permet de sortir sans trop de risques. Je suis frappé par la quantité d'obus qui tombent sur Selma. Plusieurs centaines par jour, tirés à l'aveuglette, et souvent de manière totalement inutile. Sans compter les Mig et les hélicoptères, qui larguent leurs containers d'explosifs et leurs missiles de façon quasi quotidienne, là encore sans cible précise. En dehors des bombardements et des tirs d'artillerie de l'armée américaine en Irak, je n'avais jamais connu de guerre aussi violente et aussi intense. Le déluge de feu qui s'abat ici prouve à quel point la Russie soutient, arme et finance son allié de Damas. La stratégie de

pilonnage intensif démontre clairement que le matériel, la logistique et l'argent ne comptent absolument pas pour l'armée régulière : elle pioche dans un stock infini de munitions pour noyer les rebelles sous les bombes…

Nous roulons lentement, tous phares éteints, jusqu'au makar des Mouhajireen. Situé sur les hauteurs de la ville, à quelques centaines de mètres de l'hôpital, leur abri plongé dans l'obscurité évoque davantage l'entrée d'une grotte que celle d'une maison. Les trottoirs défoncés, les gravats qui jonchent le sol et les rideaux métalliques éventrés aux alentours, sous la lumière de la lune, confèrent un aspect particulièrement lugubre à cet endroit. Un groupe électrogène ronronne dans le sous-sol tandis qu'un homme au visage impossible à identifier s'approche du van, une kalachnikov à la main.

– Nous venons voir l'émir.

– Il n'est pas là.

Le docteur se tourne et murmure quelques mots à l'attention du soldat, avant de me faire signe de le suivre. Nouvelle explosion. Je me dépêche de leur emboîter le pas.

À l'intérieur, un couloir sombre mène jusqu'au salon, dont les murs sont revêtus de papier peint jaunâtre et en partie décollé. Une seule ampoule éclaire la pièce. On nous fait asseoir sur des canapés mous et poisseux qui devaient déjà se trouver ici quand les Mouhajireen avaient pris possession des lieux.

L'émir arrive en se massant l'épaule, visiblement fatigué. À la différence d'Abou Hafz et de la plupart des hommes rencontrés jusqu'à présent, parfaitement taillés pour le combat et les longues marches de montagne, celui-ci pourrait perdre une bonne quinzaine de kilos ! Âgé d'à peine 30 ans, le visage rond et les cheveux bouclés, sa longue barbe remue tandis qu'il grimace en nous tendant la main. Il demande au docteur Rabi de jeter un coup d'œil à sa blessure : un shrapnel logé dans son épaule depuis trois jours. Il semble presque surpris d'avoir encore mal ! Un morceau de métal en fusion vient de lui traverser la peau et les muscles pour s'incruster dans son omoplate, alors je ne vois pas très bien ce qui l'étonne ! Mais en observant les autres combattants présents dans le makar, qui portent des cicatrices et des sutures à faire peur, on comprend que l'émir hésite à se faire retirer un simple petit éclat d'obus…

– Je ne vais pas pouvoir vous parler longtemps. Il faut que je reparte à Dourine ce soir. Mais je voudrais savoir pourquoi Abou Hafz vous a laissé entrer chez lui ?

Il s'exprime avec un accent qui me semble familier. Très familier.

– Une longue histoire de famille… Et puis, je crois qu'il me fait confiance. Je veux en apprendre davantage sur le Jihad et les organisations combattantes de la région.

– Allez voir l'ASL !

– L'ASL n'existe plus, vous le savez très bien. En revanche, Jabhat, les Mouhajireen, les Dayesh.

Il écarquille les sourcils avant d'ajouter :

– Un conseil : vous aurez déjà beaucoup de chance si Jabhat vous laisse partir. Ne renouvelez pas l'aventure avec les Dayesh.

– Et vous, vous ne prenez pas d'otages ?

– Pourquoi ? Vous voulez qu'on vous garde ?

Rires. Un homme d'une trentaine d'années dépose du café sur la table, tandis que je demande à l'émir :

– Il me semble que je reconnais votre accent. D'où venez-vous ?

– À votre avis ?

– De Libye.

Il hoche affirmativement la tête. Subitement, la conversation semble l'intéresser davantage.

– Comment vous savez ça ?

– Je viens de terminer un livre sur la Libye. Vous êtes de quel endroit ?

– Benghazi.

– Je connais beaucoup de gens, là-bas. Des amis appartenant à plusieurs brigades de la région. Juste avant de venir ici, j'ai passé une dizaine de jours sur place.

– À Benghazi ? demande-t-il, visiblement surpris. Les étrangers fuient cet endroit comme la peste. Malheureusement, la ville devient très dangereuse.

– Jusqu'à présent, tout se passe bien pour moi.

– Quelles brigades connaissez-vous ?

Je lui parle des Rafallah Sehati, mais également de plusieurs autres personnes, à Benghazi et à Derna, qui ne souhaitent probablement pas voir leur nom apparaître ici. Des hommes impliqués dans la mouvance jihadiste,

mais également d’autres figures liées à Al-Qaïda. L’émir des Mouhajireen se détend :

– J’appartenais à la katiba Omar Belmokhtar, pendant la révolution. Tu les connais ?

– Pas de l’intérieur, non. Mais de réputation, bien sûr !

Pendant un long moment, nous continuons à discuter de la Libye et de nos amis communs. Je peux fournir un luxe de détails sur la famille ou même la maison de ces hommes. Sur leurs histoires personnelles, leurs mariages ratés avec des étrangères, leurs affaires plus ou moins florissantes… Je sais qu’il s’agit d’un test. Et à mesure que je parle, l’émir devient plus confiant. Visiblement, je ne ressemble ni à un journaliste ni à un agent de renseignement. Même si tout le monde en ville éprouve des difficultés à croire que je vienne jusqu’ici pour un simple livre !

Le docteur observe la scène avec surprise. Visiblement, il ne s’attendait pas à ce que le courant passe si bien entre nous.

– Comment s’organisent les Mouhajireen ? J’avoue que si je connais cette organisation de nom, je ne sais pas trop de quoi il s’agit.

– En terme d’organisation… (Il réfléchit comme s’il se posait lui-même la question pour la première fois.) Il n’existe pas vraiment d’« organisation ». Toutes les brigades de Mouhajireen sont différentes. Il s’agit simplement de combattants musulmans qui se connaissent et qui se regroupent pour mener le Jihad. À la différence de tes amis de Jabhat, nous ne disposons pas d’un commandement central, ni d’un approvisionnement en armes bien établi. Certaines brigades fonctionnent très bien, d’autres se battent sans moyens.

– Et vous ?

– *El Hamdulillah*, nous disposons de tous les moyens nécessaires !

– Qui a créé ce groupe ?

– Moi et d’autres camarades libyens. Beaucoup de gens se sentent solidaires de ce qui se passe ici. À Benghazi, mais également à Tripoli, à Misrata et… comme tu le sais, à Derna !

Situé à l’extrême nord-est du pays, près de l’Égypte, Derna représente le fief d’Al-Qaïda en Libye. Une « no go zone » pour la totalité des étrangers… Du moins, c’est ce qu’on me dit chaque fois que j’y vais !

– Et tous ces sympathisants financent votre action ?

– Bien sûr ! Nous recevons aussi du matériel directement de Libye. Mais les filières ne sont pas sûres.

– Pourquoi ?

– Nous ne « savons pas » amener des armes jusqu'ici. Et les intermédiaires turcs qui se chargent du transport travaillent sous le contrôle étroit des services de renseignement de leur pays. Si les armes partent aux brigades de l'ASL, et si le chargement ne contient que du matériel léger, alors il passe. Mais pour les brigades islamistes, les choses se compliquent. Beaucoup de marchandises se retrouvent bloquées ou saisies par les Turcs. Alors nous préférons nous approvisionner sur place. Ici, avec de l'argent, on peut se procurer n'importe quelle arme. Puisque l'ASL revend tout…

Je comprends mieux le rôle du docteur et ses liens privilégiés avec les Mouhajireen. Il ne leur achète pas d'armes : il leur en vend. En provenance des stocks de l'Armée syrienne libre.

– Donc, vous fonctionnez de façon complètement indépendante ?

– Oui. Chaque groupe travaille dans son coin, sur un front ou un autre, et s'occupe lui-même de son financement. Bien sûr, quand nous pouvons nous entraider, nous le faisons.

– Combien de nationalités trouve-t-on chez les Mouhajireen de Selma ?

Il lève les yeux au ciel en riant.

– Presque autant de nationalités que de combattants ! Nous avons des Libyens, des Maliens, des Soudanais, des Algériens, des Marocains, mais aussi des Français et d'autres Européens.

– Comment les recrutez-vous ?

– Chez nous, il ne s'agit pas de recrutement. Les amis que je contacte pour former une brigade avant mon départ connaissent d'autres jihadistes qui, à leur tour, sont en relation avec des groupes de vétérans fiables et aguerris. Nous ne prenons pas de nouveaux. Dans cette katiba, tous les hommes se sont déjà battus sur d'autres fronts. En Irak, en Afghanistan, au Mali…

– En Tchétchénie ?

Il secoue négativement la tête, avec une moue qui oscille entre méfiance et mépris :

– Les Tchétchènes restent entre eux. Avec leurs mafias en Russie, ils possèdent assez d'argent pour former leurs propres brigades. Ce qui ne les empêche pas, ensuite, de recruter des combattants de nationalités diverses

s’ils doivent élargir leurs effectifs. Mais les commandants de leurs brigades sont le plus souvent tchétchènes.

– Et pour les brigades qui ne trouvent pas de financement ?

– Ça, demande-leur ! Ces hommes recourent parfois au pillage. Il vient de se produire un incident plutôt grave à côté d’Idlib. Un commandant tchétchène a volé des munitions dans un camp des Dayesh, avant de les dissimuler dans des cercueils en prétendant qu’il ramenait ses morts. Mais il s’est fait prendre. Les Dayesh ont débarqué dans son camp pour confisquer ses véhicules, ses armes, son matériel… Tout ! Le type ne possède plus rien dans cette région. Et encore, il s’en sort bien ! Mais pour commettre une telle folie, il devait *vraiment* manquer d’argent. On ne se risque pas à détrousser l’État islamique en Irak sans une très, très bonne raison.

– Combien d’hommes commandez-vous, ici ?

– Environ 200.

– Des Français ?

– Oui, une vingtaine environ.

– Je pourrais les rencontrer ?

Le visage de mon interlocuteur se ferme :

– Hors de question. Il ne s’agit pas de ces gamins qui se trémoussent devant les journalistes pour parler de leur petit voyage en Syrie ! Mes hommes sont des professionnels. Ils prennent beaucoup de risques pour venir ici. Ils passent par différents pays, utilisent de faux passeports, empruntent des itinéraires compliqués… Et je ne te connais pas. Je ne peux pas me permettre de les exposer pour que leur visage soit un jour connu des services de renseignement.

– Dites-moi une chose… Les Mouhajireen font-ils partie d’Al-Qaïda ?

– Mouhajireen veut simplement dire « voyageur », en référence au terme utilisé par les habitants de La Mecque quand le Prophète et ses Compagnons arrivèrent de Médine. Il existe des dizaines de brigades Mouhajireen en Syrie. Mais je crois que nous adhérons tous aux idées de Cheikh Ben Laden. Sans le moindre doute possible !

– Que pensez-vous de la situation en Syrie ?

– Il s’agit à la fois d’un drame et d’une chance. Un drame, parce que les troupes du régime massacrent les civils dans l’indifférence générale. Et aussi parce que l’ASL croule sous la corruption et les intrigues. Mais également une chance, car, pour la première fois, nous nous battons dans un

pays arabe, sunnite et globalement acquis à l'idée d'un califat islamique. Après la chute de Bachar, tout peut aller très vite…

– Les gens de l'ASL parlent de démocratie, pas de califat islamique.

– Je pourrais passer la nuit à énumérer les raisons pour lesquelles la démocratie représente une *fitna*, une source de problèmes sans fin qui n'améliorera jamais la condition des musulmans.

– Par exemple ?

– Elle risque de reléguer les « islamistes » au rang de simple parti politique, ouvrant ainsi la voie à des interprétations ou même à des remises en question de notre Saint Coran : une situation inacceptable pour un croyant. Ensuite, elle pourrait théoriquement porter au pouvoir un infidèle, qui gouvernerait les musulmans : là encore, un cas de figure clairement proscrit par la Charia. La démocratie pourrait même porter une femme au pouvoir ! Non… Ce système représente un véritable poison pour l'islam ! Une invention occidentale qui ne vise qu'à nous affaiblir, en divisant pour mieux régner. Mais les Syriens le savent. Ce que vous entendez sur CNN au sujet de leurs prétendues « aspirations démocratiques » reflète la parole d'une infime minorité, souvent chiite, chrétienne ou même allouite. Il s'agit également d'un exercice de propagande un peu désespéré, tandis que l'Amérique observe avec angoisse le glissement du pays vers le salafisme, son ennemi juré. Nous sommes là pour encourager ce mouvement. Pour l'accompagner en précipitant la chute de Bachar. Mais, après sa destitution, les étrangers doivent laisser les Syriens prendre leur destin en main. Jabhat et les Dayesh oublieront leurs divergences *inch'allah*, et le califat islamique de Damas pourra voir le jour !

– Je repense à ce que vous venez d'expliquer sur la démocratie… Et au fait que beaucoup de vos combattants arrivent d'Europe. Comment peuvent-ils vivre dans des systèmes politiques qui prônent l'exact inverse de leurs convictions ? En France il est possible que, bientôt, nous élisions une femme à la présidence. Une femme non musulmane. Comment peuvent-ils vivre dans cette démocratie qu'ils détestent tant ?

– Ils attendent.

– Quoi ?

– De devenir assez forts. Assez forts pour faire changer les choses. Beaucoup d'entre eux le répètent. La France adopte une attitude très dure avec les vrais croyants. En Angleterre, chacun peut s'exprimer. Même

chose en Hollande. Mais en France, les salafistes se sentent opprimés. Si vous êtes un transsexuel qui décide d'épouser une guenon, alors on considérera cela comme un progrès. Les gens applaudiront, « par tolérance ». Mais où est la tolérance face à l'islam ? Quand une femme décide de se voiler, par exemple ? La France va connaître de graves bouleversements. Les musulmans s'organisent. Mais ils le font très discrètement.

J'observe l'émir plusieurs secondes, un peu surpris :

– Ils s'organisent ? J'avoue que je ne comprends pas…

– Je n'en sais guère plus. Mais quand je discute avec mes hommes, j'entends parler de pas mal de choses concernant la France. Tu sais, au-delà des manifestations salafistes et des événements très médiatiques liés à l'islam, il existe un univers plus secret, plus confidentiel. Notamment dans votre pays. Mes combattants sont des professionnels de la clandestinité. Ils bernent les services de renseignement et la police en permanence. Alors bien sûr, ils savent des choses que vous ignorez.

Je tente de dissimuler ma surprise, tandis que j'éprouve une intense excitation. J'ignore totalement de quoi parle l'émir. Mais si j'arrivais à en apprendre davantage, cela pourrait intéresser la suite de mon enquête, en France et en Europe :

– Je ne comprends pas. Vous parlez de réseaux pour acheminer des combattants en Syrie ?

– Non, je parle de ce qui arrive en France. Disons que huit millions de musulmans vivent comme des citoyens de deuxième classe. Alors, certains d'entre eux prennent les choses en main. Je n'en sais pas plus. Juste ce que mes hommes racontent.

– Durant les semaines qui viennent de s'écouler, j'ai rencontré de nombreux Français. Des jihadistes qui se battent avec vous, sur le front de Selma. Mais aucun ne m'a parlé de ça.

– Quelles brigades ?

– Ansar al-Islam, Soukour al-Islam, Ansar Dine…

L'émir rit en secouant la tête.

– Ces gosses se font les dents au sein de petites brigades. Ils viennent le nez au vent, de Paris à Istanbul, sans même se soucier des services de renseignement. La plupart d'entre eux mourront ou rentreront très vite. Normal qu'ils ne soient au courant de rien. Les informations dont je te parle

proviennent de gens qui vivent une double vie depuis des années. En France, ils préservent le secret le plus absolu sur leurs déplacements et leurs activités. Ce qu'ils savent et ce qu'ils font n'est pas à la portée du premier volontaire venu !

– Mais que font-ils ?

Il balaie ma question d'un revers de main.

– Laisse tomber. D'ailleurs, je dois te laisser. Si je rentre un jour en Libye, je téléphonerai à nos amis pour qu'ils nous mettent en relation. Tu seras le bienvenu chez moi !

L'entretien se termine. Je me dirige vers l'extérieur, escorté par un des hommes qui vérifie que je ne traîne pas en route, tandis que le médecin s'attarde quelques instants en compagnie de l'émir, probablement pour parler business. J'allume une cigarette mais un nouveau claquement d'obus me fait courir jusqu'au van, garé à l'abri d'un balcon, de l'autre côté de la route. Je sors du makar avec plus de questions que de réponses. L'émir vient de me communiquer une piste sérieuse. Plus tard, je comprendrai à quel point je lui suis redevable. Car sans cette discussion je n'aurais probablement jamais posé les bonnes questions. Et je n'aurais pas poursuivi mon enquête au-delà de ce qui était prévu…

Dans les pays arabes, les informations arrivent comme ça ! Ni au cours d'un rendez-vous « officiel », ni dans les dossiers des chercheurs. Lors d'une enquête, je pars du principe qu'il faut d'abord accepter de se perdre, sans rien chercher de particulier, pour finalement trouver le fil conducteur et la trame cachée des événements. Depuis des semaines, j'erre sans véritable but dans les rues de cette ville, sous les obus et la menace permanente de l'aviation syrienne. Je me contente de parler à tout le monde. D'écouter, souvent pour rien. De m'asseoir pendant des heures avec des hommes que je ne connais pas… Sans jamais juger ni condamner. Avec le temps, on me reconnaît et on m'accepte. Moi, l'infidèle et le Français, qui possède pourtant tous les attributs de l'ennemi naturel. Mais les voyages trop bien préparés nous mènent rarement là où on le souhaite. Parfois, en prenant le temps et les risques nécessaires, on parvient à glaner un indice ou une piste qui peut s'avérer fructueux. Décisif, même. Je ne le sais pas encore, mais cet entretien avec l'émir des Mouhajireen va constituer la clé de voûte de mon enquête. Le mystère qui me poussera à tenter d'en apprendre davantage, et qui changera complètement le cours de ce livre…

Au fil des jours, la confiance s'installe avec l'émir de Jabhat. Je mesure tout le chemin parcouru lorsqu'un soir, après le dîner, il m'invite à m'asseoir auprès de lui en ouvrant une vidéo sur son téléphone portable. Un film d'une qualité étonnante, digne d'un reportage de CNN ou d'Al-Jazeera : tagué à l'en-tête de Jabhat al-Nosra, on y voit un homme saluant ses camarades au petit jour, sur fond de musique coranique. Il s'installe au volant d'un pick-up, tandis que la caméra dévoile le contenu de la remorque, dissimulé sous une bâche et quelques barres métalliques : environ deux cents kilos de plastic, reliés à un détonateur placé sur le levier de vitesse. L'homme s'exprime pendant quelques secondes, loue Dieu et adresse quelques mots à l'attention de ses parents. Puis il s'éloigne dans le véhicule, en direction d'une base militaire syrienne située de l'autre côté de la vallée. Plusieurs « équipes » de tournage couvrent l'opération. L'une d'elles suit le kamikaze à bonne distance, tandis que d'autres se trouvent déjà sur les lieux de la future attaque. Près de la base qui se trouve en bordure de route, les soldats de Bachar arrêtent les véhicules, peu nombreux à cet endroit et à cette heure, pour vérifier leurs papiers et leurs chargements.

La voiture piégée traverse un long tunnel situé à quelques centaines de mètres de l'objectif. Soudain, dans la radio, le chauffeur reçoit l'ordre de s'arrêter. « Il y a des civils au checkpoint », déclare l'homme qui semble coordonner l'opération.

Merveilleux exercice de propagande ! Le kamikaze se range sur le bas-côté jusqu'à ce que le minibus franchisse le point de contrôle. Puis il s'élance en direction du barrage et se fait exploser au pied de la base. La déflagration est gigantesque et parfaitement visible à plusieurs kilomètres.

Les unités de Jabhat dissimulées aux alentours profitent du chaos pour investir les lieux. Les « reporters » suivent les combattants de près, et restituent la scène de façon très professionnelle. Après une dizaine de minutes de combat, les jihadistes s'emparent de deux tanks et de plusieurs

véhicules, avant de disparaître sur des routes secondaires. La vidéo se termine avec quelques versets du Coran que je ne comprends pas, tandis que l'émir me tape sur l'épaule avec un sourire plein de fierté :

– C'est Jabhat ! *Good ?*

– *Very good !* répondis-je aussi enthousiaste que possible.

Il m'en montrera d'autres, puis me parlera de sa famille et de son père, obstinément soufi alors que le salafisme représente pour lui le seul véritable islam. Il me demandera, sans vraiment plaisanter, si je peux lui ramener une femme de France. Je lui réponds que ça sera difficile et nous rigolons de bon cœur. Il me parle même de son passé, de ses études de chimie à Damas, et me révèle finalement qu'il baragouine un peu de français. À vrai dire, il ne se débrouille pas si mal !

Au bout de trois semaines, Abou Hafz me conduira finalement dans le makar de Jabhat. Il semble désormais convaincu de mon intérêt sincère pour le salafisme et décide de me présenter Abou Hamza, le Français qui combat depuis longtemps à ses côtés…

Le makar de Jabhat se trouve à l'est de Selma, au sommet d'une petite côte qui donne sur la vallée de Dourine. Du linge pend aux fenêtres et plusieurs hommes sont accoudés aux balcons du premier étage, observant le lointain avec une puissante paire de jumelles. À l'entrée, trois gardes coiffés de turbans noirs se lèvent en nous voyant arriver. Abou Hafz impressionne tout le monde, ici. Chez Jabhat, personne ne badine avec l'ordre et la discipline.

Les pièces sont lugubres et des matelas jonchent le sol un peu partout. Les murs criblés de balles témoignent de la violence des combats qui ont eu lieu en ville l'année dernière, à l'intérieur de chaque maison, avant que les rebelles ne parviennent à repousser l'armée jusqu'à la colline suivante. Un buffet, probablement abandonné par les propriétaires, croule sous une multitude d'objets. On y trouve pêle-mêle des cartes de la Syrie, des chargeurs, des grenades ou encore des bouteilles de soda. Nous traversons plusieurs pièces similaires, toutes transformées en dortoir, avant de pénétrer dans ce qui ressemble vaguement à un bureau. Invariablement, les soldats m'évitent ou m'offrent une poignée de main inerte en détournant le regard. Comme si le simple fait de m'approcher les dégoûtait.

L'émir aboie quelques ordres en direction de la cuisine, pour demander qu'on nous serve du thé. Dans cet endroit assez déprimant, les hommes

parlent très peu. Ils murmurent et disparaissent dans les couloirs de l'immeuble, plus vaste que je ne le pensais…

Abou Hafz s'installe dans le fauteuil central, au bout d'une table en bois verni, puis me désigne une chaise en déposant sa kalachnikov sur le divan.

– Il y a combien d'hommes, ici ?

– Une trentaine. Nous disposons de plusieurs makars à travers la ville.

– Et combien de combattants pour Jabhat à Selma ?

– Environ trois cents. Mais les chiffres varient. Nous pouvons en recevoir beaucoup plus si nécessaire. Cet été, pendant la bataille du Ramadan, nous comptions plus de mille hommes.

– Et d'où venaient-ils ?

– Des autres unités de Jabhat. Dans le Turkmane, à Idlib… Des gens venaient même depuis Alep, sur ordre de leurs émirs.

– Et ils sont repartis ?

– Au paradis ! Quatre-vingt pour cent des combattants de cet été sont devenus des martyrs pendant la contre-offensive syrienne.

Il se tourne vers la porte en appelant d'une voix forte : « Abou Hamza ! » Pas de réponse. Un garçon d'une vingtaine d'années apparaît dans le couloir. Une grande cicatrice lui a déchiré le visage en diagonale, depuis le bas de la mâchoire jusqu'au sommet du front. Probablement un éclat d'obus. Il baisse immédiatement les yeux, tandis que l'émir ordonne : « Trouve-moi Abou Hamza et amène-le ici ! »

Sans un mot, le jeune combattant acquiesce et part à la recherche de son compagnon.

– Tu vas voir : Abou Hamza fait la fierté de l'islam ! déclare-t-il avec entrain, comme un maquignon qui exhiberait son meilleur poulain.

– Il y en a beaucoup comme lui ?

– Des Français ?

– Des convertis.

L'émir lève les yeux un instant et réfléchit avant de répondre :

– Je crois que nous avons trois Français, actuellement. Des convertis. Bien sûr, les Arabes de nationalité française sont plus nombreux.

– Combien ?

– Je ne sais pas. Une quinzaine.

– Comment expliquez-vous ça ? Le chiffre me paraît très élevé !

– La France compte plus de soixante millions d'habitants, avec six millions de musulmans officiellement recensés. Ce qui veut dire, en réalité, beaucoup plus ! Alors, rien d'étonnant à ce qu'une poignée d'entre eux décident de nous rejoindre. Mais, en effet, ils représentent le plus gros contingent de volontaires européens à Selma. Du moins chez Jabhat al-Nosra. (Il avale une gorgée de thé avant d'ajouter :) Mais tu sais, si les musulmans de France arrivent en masse, cela vient du fait qu'ils se sentent rejetés dans leur propre pays. Les lois sur le voile, la condamnation des salafistes, le racisme ambiant… Tous ceux à qui je parle considèrent qu'ils vivent dans un environnement hostile. Pas les Britanniques, ni les Hollandais. Dans un sens, je m'en réjouis : ainsi, les musulmans découvrent plus vite le vrai visage de l'Occident. Et ils comprennent qu'ils n'y trouveront jamais leur place.

Un homme arrive dans la pièce et tend à l'émir une radio allumée : un blessé à évacuer du front. Malheureusement, les voitures ne circulent que la nuit sur la route très exposée qui mène à Dourine. Dans la journée, il faut marcher. Ce dont la victime semble incapable. Abou Hafz écoute le compte rendu des soldats, puis déclare qu'une voiture partira après le coucher du soleil. La distance qui nous sépare de Dourine est à peine supérieure à un kilomètre. À la fois dérisoire et infranchissable. Il repose la radio devant lui et baisse le volume, tandis que je demande le plus naturellement du monde :

– Est-ce que certains étrangers « quittent » Jabhat al-Nosra ?

Il fronce les sourcils en me fixant d'un air étrange :

– Que veux-tu dire ?

– Certains Français comme Anes décident de rentrer chez eux. La guerre leur semble trop dure, ou bien ils ne se sentent pas utiles… Je me demandais si ce genre de chose arrivait chez Jabhat ? Vous m'expliquiez qu'il était très difficile d'entrer dans cette brigade. Est-il aussi difficile d'en sortir ?

– Pourquoi demandes-tu ça ?

– Simple curiosité. Ça ne se produit jamais ?

– Si. Mais nous ne retenons pas nos combattants. Lorsqu'ils décident de partir, ils le font généralement pour de bonnes raisons.

– Lesquelles ?

– Je ne sais pas. Il faudrait leur demander. Mais ne compte pas sur moi pour te mettre en contact avec d'anciens membres de Jabhat en France ou

ailleurs.

– Pourquoi ?

– La France considère Jabhat comme une organisation terroriste. Nous revendiquons haut et fort notre appartenance à Al-Qaïda. Tant que tu te trouves ici, je te fais confiance. Ce que je te raconte et ce que tu vois ne menacent personne. Tes services de renseignement peuvent en faire leurs choux gras… Peu importe ! Mais si je t'aide à contacter les hommes de Jabhat qui rentrent dans leur pays, alors je mets mes frères en danger. Ça, je ne le ferai jamais…

– Je comprends. Mais vous savez ce qui peut pousser certains à rentrer ? Je veux dire… Que peuvent-ils trouver à faire de plus sacré que le Jihad contre Bachar ? Pour des musulmans aux convictions si pures… qu'est-ce qui peut justifier un tel départ ?

L'émir hausse les épaules en soupirant, visiblement troublé par la question :

– Je l'ignore. Certains rentrent pour des problèmes familiaux, d'autres parce qu'ils sont blessés, d'autres… Je ne sais pas ! Chacun ses raisons ! Tous ceux qui intègrent ma brigade se battent loyalement à mes côtés. Pour l'islam et pour la Syrie. Si un jour ils décident de partir, je ne peux rien faire d'autre que les remercier et les bénir !

– Ici, à Selma, tous les Français sont restés ?

– Non. Mais je préfère que nous parlions d'autre chose.

– Ne croyez pas qu'il s'agisse d'une question piège, mais je cherche simplement à comprendre ce qui…

– Arrête ! m'ordonne-t-il en levant la main. Je t'aide parce que tu t'intéresses à nous. Et honnêtement, j'admire les risques que tu prends pour un simple livre. Tu es courageux. J'ai vu une fois des journalistes à Alep, avec leurs casques et leur protection en kevlar qui descend jusque sur les… (D'un geste un peu embarrassé, il désigne les parties génitales.) Ils ressemblent à des clowns ! Ils suivent l'Armée syrienne libre comme des petites filles. Toi, tu viens ici pour rencontrer Al-Qaïda. Comme ça ! En fait, j'aurais dû te livrer à nos chefs. Mais je pense que tu cherches vraiment à nous comprendre. Mohamed dit la même chose. Et tu n'hésites pas à sortir sous les bombes pour aller discuter avec les salafistes. J'ai confiance en toi. Ne me fais pas changer d'avis.

Je me sens embarrassé à l'idée de ne pas lui dire toute la vérité sur mon enquête. J'avance à couvert, par étapes, pour ne pas braquer ou effrayer mes interlocuteurs, souvent très méfiants, qui se ferment comme des huîtres à la première alerte. Mais aujourd'hui, nous sommes presque amis : je pense pouvoir lui en dire plus…

– Émir, je veux que vous compreniez bien ce que je fais. Mon livre traite du Jihad et donc de la Syrie. La vie au sein des brigades salafistes constitue une mine d'informations pour moi. Mais l'opinion publique française veut savoir ce que deviennent leurs compatriotes au retour de cette guerre. Les conflits changent les hommes. Reviennent-ils meilleurs ou plus mauvais ? Abandonnent-ils l'islam ou, au contraire, demeurent-ils très religieux ? Comment retrouvent-ils une place dans la société après leur retour ? Cela aussi, j'essaie d'y répondre. Voilà pourquoi je m'interrogeais sur le sort de ceux qui décident de rentrer…

Il réfléchit un instant en tripotant une carte d'état-major, les yeux baissés sur la table. Soit cet élan de franchise fiche tout par terre, et je risque de me retrouver non pas à la case départ mais à la case « otage », dans un sous-sol de Selma ou d'Idlib… Soit nous franchissons un nouveau cap dans la sincérité toute relative de nos rapports.

Un homme arrive avec du thé, tandis que j'attends avec une nervosité croissante la réponse de l'émir. Finalement, il déclare :

– Je comprends ! C'est normal que tu veuilles savoir ce genre de choses. Mais je ne t'aiderai pas. Oublions ça et… profite de cette journée pour visiter le makar. Je ne veux plus qu'on parle des hommes de Jabhat en France. Juste en Syrie. C'est un ordre.

Abou Hamza

Un homme arrive dans la pièce, vêtu d'un pantalon de survêtement bleu foncé et d'un vieux T-shirt blanc. De type caucasien, grand et bien bâti, il semble se réveiller à l'instant, car il peine à garder les yeux ouverts. Il se frotte la nuque, en nous gratifiant d'un *salam'alikoum* endormi et timide, sans nous serrer la main. Âgé d'environ 25 ans, des cheveux châtain clair coupés très court, le visage carré encadré par une barbe épaisse, il me fixe un bref instant avant de prendre place à l'autre bout de la table. Ses bras dénudés portent de multiples cicatrices. J'observe également une blessure très récente, profonde et sommairement recousue, qui s'étire de son oreille droite jusqu'à la base de son épaule. Les fils qui dépassent de sa chair ressemblent davantage à du nylon de pêche qu'à de véritables fils de suture. Mais l'esthétique n'est pas le souci premier des combattants d'Al-Qaïda. Loin s'en faut ! Après quelques secondes de silence, il lance un regard interrogatif à l'émir en me désignant d'un geste du menton :

– Qui est-ce ?

– Un Français. Il écrit un livre.

– Bonjour. Abou Hafz m'a beaucoup parlé de toi. De tes batailles. Tu veux bien que…

Le type réagit comme si le son de ma voix ne revêtait pas plus de signification que le chant d'un oiseau. Pour lui, je fais partie des meubles. Je n'existe tout simplement pas.

– Tu veux que je lui parle ? demande-t-il à son émir.

Abou Hafz hausse les épaules.

– Comme tu veux. En tout cas, tu as ma permission.

– Non, c'est toi qui décides.

L'émir hésite un instant puis finit par hocher la tète en me désignant du doigt :

– Dans ce cas, répond à ses questions.

– *Yallah !* Mais seulement en arabe ! Je veux que tu comprennes tout, déclare-t-il à Abou Hafz, qui ne semble pas particulièrement réjoui par ce

témoignage de loyauté.

Je ne vais pas tarder à comprendre pourquoi : le Français parle un arabe encore plus déplorable que le mien, positivement incompréhensible.

L'émir se tourne vers moi :

– Vas-y ! Maintenant, pose tes questions.

J'aurais préféré un entretien moins formel. Mais, de toute façon, les relations que je pourrai nouer avec Abou Hamza ne ressembleront jamais à celles que j'entretiens avec mes nouveaux « copains » des petites brigades. Ce type se situe dans le firmament de la galaxie jihadiste, au-delà de tous les filtres et de toutes les sélections possibles. Un soldat de l'islam « formaté » à l'extrême, comme disait François. Or ici, le formatage prend rapidement des allures de lavage de cerveau…

– Je voudrais comprendre ce qui te pousse à combattre ici.

– Deviens musulman, et tu comprendras.

– Tu avais un travail, avant de partir ? Une famille ?

– Pourquoi tous les cafirs pensent que, pour faire le Jihad, il faut être seul et au chômage ? Un paumé qui se porte volontaire parce qu'il ne trouve rien de mieux à faire ?

En arabe, la structure de sa phrase est tellement bizarre que je ne comprends absolument rien. Abou Hafz non plus, qui lui ordonne de parler en français. L'autre hésite mais ne contredit pas son émir. Il reprend sa diatribe d'un air exaspéré. Comme s'il voulait oublier sa langue maternelle. Malheureusement pour lui, c'est la seule qu'il parle convenablement…

– Tu penses que les Français voient tous les jihadistes ainsi ?

– Pas seulement les jihadistes. Tous les musulmans ! Les cafirs nous prennent pour des moins que rien ! Des sauvages ! Ils nous persécutent en nous qualifiant de terroristes, mais… Bachar tue des civils par milliers, avec ses bombes ou ses armes chimiques. Et vous continuez à parler d'Al-Qaïda ! Comme si nos morts ne comptaient pas !

– Que faisais-tu en France ?

– Je travaillais. Je m'amusais. Je vivais une vie dépourvue du moindre sens. Mais je ne m'en rendais pas compte. À force de télévision, de musique, de soirées et de salles de sport… À force de chercher la dernière voiture à la mode ou le dernier blouson de telle ou telle marque, mon temps sur cette terre défilait à toute vitesse. Je me sentais très occupé. Très important. Je recevais des sms à longueur de journée, alors j'en envoyais

aussi, à d'autres gens qui se croyaient importants à leur tour. Je manquais de temps dans mon planning et j'y voyais un signe de réussite. Je vivais une vie bien remplie… Mais tout cela ne valait rien. Je l'ai compris en rencontrant ma femme, il y a quatre ans. Elle m'a enseigné ce qu'étaient le Coran et la parole de Dieu. J'ai commencé à fréquenter la mosquée. Je me disais : « Comment vas-tu trouver le temps d'y aller ? » Et puis, ça a été un vrai miracle : plus je voulais prier, plus je trouvais le temps de le faire. Plus je me tournais vers l'islam, plus mes anciens amis de discothèque se détournaient de moi. Comme si ma vie se purifiait d'elle-même. Comme si toutes les choses et tous les gens inutiles qui engorgeaient mon existence disparaissaient sans que je fasse ni ne demande quoi que ce soit.

– Dès ta conversion, tu t'es tourné vers le salafisme ?

– Salafisme, je ne comprends pas ce que ça veut dire. Pour moi, il n'existe qu'un seul islam, celui du Coran et du Prophète, *Salam'ouatou salam.* Je ne suis que la parole du Très-Haut, pas ceux qui l'interprètent. Si votre pape annonçait aujourd'hui que les nonnes doivent porter des minijupes, tu considérerais toujours qu'il suit la parole du Christ ? Même chose pour l'islam. Les écoles de pensée sont des déviances.

– Et ta femme, ta famille ? Tu leur parles de temps en temps ?

– Ma femme sait que je ne compte pas revenir.

– Comment réagit-elle ?

– Elle comprend. Elle me soutient. Vous pensez que les femmes musulmanes mènent des vies d'esclaves ? Que nos hijabs représentent des prisons ? Mais là encore, vous vous trompez ! Ma femme porte le hijab avec fierté ! Et elle préférerait mourir que de laisser quelqu'un le lui enlever ! Même dans votre France de putains ! Surtout là-bas !

– Elle te manque ?

Il ricane d'un air méprisant.

– Tu comprends ce que je t'explique, ou pas ? *Rien ne me manque !* Allah le Tout-Puissant commande le Jihad contre ceux qui attaquent les musulmans. J'accomplis l'œuvre de Dieu. La meilleure chose qu'un homme puisse faire sur cette Terre ! Ma femme, mes parents, la France, mon propre corps… Plus rien ne compte !

– À ton arrivée en Syrie, tu voulais déjà entrer chez Jabhat ?

– Je me fichais pas mal du nom de la brigade. Je voulais tuer Bachar et toute son armée. Me battre jusqu'à ma dernière goutte de sang pour faire

tomber ce régime et instaurer le califat de Dieu ! Mais Jabhat constitue la meilleure brigade du pays. Dorénavant, je n'ai plus que deux maîtres : mon émir et Dieu ! J'obéis aveuglément aux ordres du premier pour accomplir la volonté du Second.

– Au sujet de ta vie quotidienne, ici, je voudrais te demander…

– Tes questions prouvent que tu ne comprends rien !

– Pourquoi ?

– Ici, les questions n'existent pas ! Ni les réponses ! Ni aucune forme de philosophie ou d'analyse à la con ! Chez Jabhat, nous vivons à la fois dans l'instant et dans l'éternité. Je ne pense qu'à mettre un pied devant l'autre pour aller au front, en attendant le martyre et le paradis. Tu veux savoir si j'ai peur ? Si je suis heureux ? Malheureux ? À quoi je pense quand on me tire dessus ? Mais toutes ces conneries sont très, très loin derrière moi ! On arrête de penser en arrivant ici. Parce qu'à la différence des cafirs nous savons ce qui va se passer *après* cette vie. Nous savons ce qui nous attend. Ça nous rend sereins. Parce qu'on vit comme si on était déjà morts…

– Il existe une vraie fraternité entre les combattants de Jabhat ?

– Je ne dirais pas ça. La foi nous unit. Mais ça ne fait pas de nous des amis. Chacun entretient sa propre relation avec Dieu, et rien d'autre ne compte. Au makar, les relations entre les membres de la brigade se cantonnent au strict nécessaire. Nous partageons les repas, les taches ménagères et les heures de prières. En dehors de cela, nous parlons peu. Pas de bavardages. Pas de petites histoires entre untel et untel… On n'est pas en colonie de vacances. Mais pour comprendre ça, il faut devenir un vrai musulman.

J'avale une gorgée de thé en réprimant – encore ! – l'envie d'allumer une cigarette. Des volées d'obus tombent à intervalles réguliers dans le centre-ville. Tandis que je tourne la tête vers la fenêtre, Abou Hafz m'observe d'un air amusé :

– Si tu te convertis à l'islam, tu ne craindras plus ce genre de choses.

J'acquiesce poliment avant de demander :

– Dis-moi, Abou Hamza, puisque, désormais, tu appartiens à Al-Qaïda, que penses-tu des attentats sur le sol européen ou américain ?

– Ceux qui tombent en martyrs pour combattre les infidèles au nom de l'islam méritent tous le paradis ! Vous tuez des centaines de milliers

d’innocents en Irak ou en Afghanistan et vous voudriez que je pleure sur les trois mille banquiers juifs du World Trade Center ?

– Juifs ?

– Oui, pour la plupart ! Tu ne le savais pas ?

– Non. Parmi les victimes, on comptait des juifs, mais aussi des chrétiens, des hindous et… des musulmans ! Mais d’ailleurs, quelle différence ? Le Prophète ne vivait-il pas à côté d’un juif ?

Il semble un peu agacé par mon argument :

– Les choses changent… Pour revenir à ta question, les opérations contre l’Occident représentent des actes héroïques. Plus importants encore que ce que nous faisons ici. Frapper l’Amérique pour ses guerres en Irak et en Afghanistan, la France pour sa guerre au Mali, la Russie pour son soutien à Bachar et les atrocités commises en Tchétchénie… Voilà la meilleure manière d’affaiblir nos bourreaux !

– Il s’agit aussi de Jihad ?

– Bien sûr ! Aucune différence avec ce que nous faisons ici !

– Mais ce sont des civils. Le Coran pose des conditions très strictes pour la guerre…

– Je sais tout ça ! Les règles du champ de bataille imposées par le Coran, je les connais mieux que toi ! Mais le Coran nous enseigne autre chose : il faut se battre en utilisant les méthodes de son adversaire. S’il porte la guerre chez nous, nous devons la porter chez lui. S’il s’en prend à nos familles, nous devons riposter de la même manière.

– Donc, si des attentats survenaient en France, dans ton pays, tu considérerais cela comme une réponse appropriée ? En particulier après la guerre du Mali ?

– La France n’est pas mon pays ! Depuis mon entrée en islam, je vis sous la bannière d’Allah et je ne reconnais plus d’autre loi que celle du Coran. Vos présidents, votre police ou votre armée… Rien ne m’oblige à leur obéir.

– Tu pourrais mener le Jihad en France ?

– Sans aucune hésitation ! Avec la même ferveur et la même fierté qu’ici, à Selma.

– Si Jabhat gagne la guerre et instaure son califat avant que tu deviennes un martyr, tu penses que tu pourrais arrêter de te battre ? Arrêter le Jihad et revenir à la vie civile ? Peut-être retrouver un travail, tout en vivant en accord avec ta religion ?

Il sourit en secouant négativement la tête, les yeux dans le vague :

– Tant qu'un musulman demeurera gouverné par un cafir en ce monde, l'œuvre de Dieu ne sera pas accomplie. La Syrie ne représente qu'un premier pas.

– Un premier pas vers quoi ?

– Le califat islamique mondial.

– Donc, tu continuerais à te battre ?

– Évidemment ! Je poursuivrai le combat dans les rangs d'Al-Qaïda. Sur tous les fronts de la planète ! Là où ils me diront d'aller ! Car je sais qu'ils représentent la volonté de Dieu.

– Comment le sais-tu ?

– Abou Hafz prend ses ordres auprès de Joulani, l'émir suprême de Jabhat al-Nosra. Joulani obéit aux directives du docteur Zaouahiri, en Afghanistan. Et lui-même s'entoure des plus grands savants de l'islam, qui examinent et valident chacun de ses choix. Comment pourrait-on faire fausse route avec une telle hiérarchie ? Avec des chefs aussi éclairés…

Sa voix se radoucit. Un léger sourire au coin des lèvres, il semble plongé dans un état proche de la béatitude. L'évocation de ces noms prestigieux suscite visiblement une admiration sans borne chez le jeune combattant.

– Penses-tu qu'un autre Français de Jabhat al-Nosra puisse décider de rentrer dans son pays pour reprendre le cours de sa vie ?

Il secoue énergiquement la tête :

– Impossible. Tu ramènes trop de choses avec toi. Trop d'expériences, trop de souvenirs… Mais aussi beaucoup de connaissances sur l'islam et sur toi-même. Tu reviens transformé. Meilleur, mais aussi différent. Alors, tout reprendre comme avant, dans un monde rongé par la pornographie, la malhonnêteté, la corruption et le mensonge, un monde qui considère l'islam comme une religion de parias… Non. Quand un musulman vit ici, au sein de Jabhat, dans la pureté et le dénuement total, il ne peut plus faire machine arrière et retourner dans un univers aussi dépravé !

– Certains le font, pourtant.

– Ça, je ne crois pas ! J'ignore ce que deviennent les Français de Jabhat qui quittent la Syrie. Mais, à mon avis, ils partent avec de bonnes raisons. Avec d'autres projets…

– Mais encore ?

– Je ne sais pas. Je te livre seulement mon opinion personnelle. Quand je vois les gens qui m'entourent ici, les autres Français… Je te garantis qu'aucun d'entre eux ne pourrait retourner dans ton monde.

– Alors, aucun Français ne quitte Jabhat ?

– Si. Certains s'en vont. Mais je ne sais pas ce qu'ils font une fois rentrés.

– Tu ne leur as jamais demandé ?

– Non. Ici, on se méfie des gens trop curieux. Mais je ne m'inquiète pas pour eux : ces hommes étaient de bons musulmans. Quoi qu'ils fassent aujourd'hui, en France ou ailleurs, je ne doute pas une seconde que ce soit dans l'intérêt de l'islam.

– Et d'Al-Qaïda ?

– Bien sûr ! Dans la guerre que nous menons contre les cafirs, l'un ne va pas sans l'autre…

L’homme sans nom…

Après cet entretien, Abou Hafz me fera rencontrer plusieurs combattants syriens que j’écouterai avec la même attention. Visiblement satisfait de voir que je ne m’intéresse pas seulement à mes compatriotes, il en fera finalement venir un deuxième, tandis que la nuit tombe sur la ville fantôme de Selma…

Plus âgé qu’Abou Hamza, le second refuse de donner la moindre identité. Même un nom de guerre qu’il aurait pu inventer sur le seuil de la porte. Âgé d’une bonne trentaine d’années, il est vêtu d’un pantalon de treillis et d’un polo noir qui laisse apparaître une musculature fine mais bien dessinée. Les oreilles un peu écrasées, le nez aplati par plusieurs fractures, son visage évoque celui d’un ancien boxeur. Il me salue en s’asseyant à la même place que tous les autres, en bout de table, près de l’entrée. Nous sommes sur le point d’entamer la conversation quand un tir de canon vient frapper l’un des immeubles alentour. Les murs tremblent et j’entends des voix s’élever dans les couloirs du bâtiment. L’émir jette un rapide coup d’œil à l’extérieur avant de m’adresser un hochement de tête rassurant :

– Ne t’en fais pas, nous nous trouvons à l’arrière du makar. Même si un obus frappait l’entrée, cette pièce tiendrait le coup.

Avec l’habitude, la guerre devient rapidement une question de probabilités. De calculs. Notre immeuble peut recevoir un coup de canon, et cela devrait suffire à faire détaler tous ses occupants ! Mais après des mois de pilonnage intensif les hommes relativisent le danger. Il suffit de se regrouper à l’arrière pour éviter l’impact. Limiter le risque sans l’éviter. À mon sens, la guerre ne rend pas plus courageux. Juste plus fataliste…

– Alors vous êtes français ? me demande l’homme sans nom, pressé d’engager la conversation, peut-être pour la terminer plus vite.

– Oui. Je fais un livre qui parlera de Jabhat et du Jihad en Syrie. J’aimerais que vous me racontiez ce qui vous a conduit jusqu’ici.

– Ça remonte à loin, annonce-t-il d’une voix mystérieuse.

– J’ai le temps !

– Eh bien… Je viens d’une de ces cités que vous appelez « sensibles ». J’ai peut-être grandi en France et je suis un Français « de souche », mais j’ai toujours baigné dans la culture musulmane. Mes voisins étaient arabes, mes amis aussi. Nous faisions des conneries ensemble, nous allions dans les mêmes écoles, les mêmes soirées, mais… je me sentais isolé. Différent. Alors je me suis converti à l’islam pour faire partie du monde qui m’entourait. Pour ne plus être considéré comme un étranger dans mon quartier. Honnêtement, je ne comprenais pas vraiment le sens de tout ça. Pas plus que mes copains arabes, d’ailleurs ! Nous vivions dans l’ignorance de l’islam : nous fumions, nous buvions de l’alcool, nous fréquentions des filles aux mauvaises mœurs… Bref, ma conversion ne représentait rien d’autre qu’un passage obligé. Elle ne changeait rien à ma vie.

– Vous aviez quel âge ?

– Dix-huit ans.

– Et vos parents ?

– Mes parents constituaient une vraie minorité dans ce quartier ! Nous vivions entre les Algériens, les Marocains, les Maliens, les Sénégalais… Ils ne voulaient pas s’attirer l’antipathie de leurs voisins. Ils n’approuvaient pas vraiment cette conversion, mais ils ne s’y opposaient pas ouvertement. Dans les années suivantes, certains de mes camarades commencèrent à fréquenter une mosquée ouverte par un imam étranger, un Algérien. Un homme très érudit, très bon, qui nous expliquait le sens de l’islam, sa grandeur et en même temps sa profonde simplicité. Moi, j’écoutais ses prêches comme un gamin à qui on raconte une histoire. Ce monsieur possédait un véritable don pour captiver son auditoire. Pas en hurlant comme certains cheikhs que je vois sur Internet. Non… Il nous racontait le Coran et l’islam avec une voix douce. Presque hypnotique. À chacune de nos rencontres, j’avais l’impression de regarder un film. Mais pour autant, je ne changeais rien à ma façon de vivre.

– Pourquoi ?

– Ces rencontres m’amusaient, rien de plus ! Mais je ne comprenais toujours pas. Nous ne comprenions pas. En fait, nous étions emmenés par la vie vers toujours plus de religion, mais aucun de nous ne s’en rendait compte. Un jour, l’imam nous a demandé si nous souhaitions nous rendre à l’étranger. Rencontrer des savants de l’islam qui pourraient nous en dire

plus que lui sur le Coran et la vie du Prophète. En réalité, la perspective du voyage et de l'aventure me séduisait davantage que l'aspect religieux.

– Un voyage où ?

– En Afghanistan. Nous étions quatre, tous très enthousiastes à l'idée de partir. Et dans la cité, nous devenions des stars ! Même si tout cela demeurait encore très diffus dans mon esprit, je réalisais que ma vie prenait finalement un sens. Les pièces du puzzle se rassemblaient lentement. Une infinité de choix en apparence anodins : mes amis arabes, ma conversion à l'islam, l'imam, ces rencontres à la mosquée… Rien de tout cela ne relevait d'une volonté bien établie de devenir musulman. Tout arrivait par hasard, au fil du temps. Mais je commençais à comprendre que le « hasard » n'existait pas. Qu'il s'agissait d'un simple mot, inventé par les infidèles pour comprendre ce qui leur échappait.

– À savoir ?

– La volonté de Dieu !

– Qui payait votre voyage ?

– Sur place, nos « professeurs » nous prenaient totalement en charge. Restait seulement à trouver de l'argent pour les billets. L'imam nous a suggéré d'aller voir un homme du quartier, un homme que nous connaissions bien. Quelqu'un de très riche qui trempait dans toutes sortes de business pas très clairs, mais qui aidait les jeunes musulmans en partance pour l'étranger. Pour lui, cette somme ne représentait rien : il a accepté tout de suite et nous sommes partis. D'abord au Pakistan, puis à Kaboul et à Kandahar.

Il marque une pose pour se servir une tasse de thé avant de continuer son explication, sous l'œil toujours attentif de l'émir, qui parvient certainement à saisir des bribes de notre conversation :

– Sans exagérer, on peut dire que le garçon que j'étais a disparu durant ce voyage. La transformation entamée des années plus tôt, peut-être même bien avant ma conversion, venait de s'achever. L'Afghanistan m'a révélé un monde dont j'ignorais tout. La guerre, les privations, la vie abominable de ceux qui choisissaient l'islam en refusant le rouleau compresseur de la culture occidentale… Cette fois, oui, il s'agissait d'une vraie révélation ! J'ai compris que, depuis des années, rien ne m'était arrivé par hasard. Dieu, dans sa Très Haute Miséricorde, m'envoyait des signes et guidait mon chemin depuis toujours. En voyant ces hommes prêts au sacrifice dans une

guerre qui semblait pourtant impossible à gagner, j'ai compris que la victoire ne résidait pas dans les moyens, mais dans la foi. Et j'ai plongé dans cette foi sans retenue, comme on plongerait dans un bain de lait et de miel !

– Cela s'est passé en quelle année ?

Il hésite à répondre, probablement par crainte d'en dire trop :

– Disons que les Américains menaient déjà leur campagne d'extermination sur les populations afghanes, aidés par l'armée de mon propre pays. Près de Kandahar, j'ai vu un village entier brûlé par un bombardement. Les corps se trouvaient toujours à l'intérieur des maisons. Voilà pourquoi aujourd'hui je ne fais aucune différence entre les troupes de Bachar al-Assad et celles de Barack Obama ou de François Hollande. Ce que la France fait au Mali, les bombardements et le nettoyage du Nord… Tout cela n'a rien de « propre », croyez-moi. Les civils meurent sous les bombes françaises. Mais les tueries se déroulent dans le désert. Et comme aucune caméra de télévision ne contrôle réellement ce qui se passe, l'Élysée prétend mener une guerre « chirurgicale ». En réalité, il s'agit d'une véritable boucherie…

– Comment le savez-vous ?

– Je connais le Mali. Et encore aujourd'hui, je dispose de nombreux amis dans la région.

– Vous combattiez là-bas ?

– Je ne dirai rien de plus à ce sujet.

– Revenons à l'Afghanistan. Que faisiez-vous au quotidien ?

– Il s'agissait d'une sorte de voyage organisé. Nous rencontrions des imams locaux, des cheikhs arabes, mais aussi des commandants de la résistance.

– Des talibans ?

– Oui. Tous nous parlaient de l'islam et du Jihad. Les émirs arabes nous parlaient aussi d'Al-Qaïda. De façon franche et honnête, en nous expliquant leurs motivations et leurs objectifs. Personne n'essayait de travestir la réalité. Je sentais beaucoup plus de vérité et de rectitude dans leurs propos que dans ceux des journalistes et des experts qui s'expriment sur ce sujet depuis la France. Ensuite nous sommes partis au Pakistan, dans un camp près de la frontière, pour suivre une initiation au maniement des armes. L'apprentissage et l'entraînement ne revêtaient aucune difficulté. Mais les

Moudjahidines faisaient preuve d'une grande méfiance à notre égard. Nous devions prouver deux fois plus que les autres, juste à cause de nos origines « françaises ». Après d'autres séjours plus longs en Afghanistan, nous sommes allés en Irak. Et dans d'autres endroits…

– Lesquels ?

– Je ne veux pas en parler. Mais partout, je fais invariablement le même constat. Ces guerres que les médias nous vendent comme des progrès contre la tyrannie ne visent en réalité qu'un seul objectif : asservir la communauté musulmane, pour qu'une élite de chrétiens et de juifs puissent conserver leur autorité sur la planète. En créant l'anarchie partout où il intervient, l'Occident atteint chaque fois son objectif : les musulmans se battent entre eux et s'affaiblissent mutuellement, sans penser à attaquer leurs véritables adversaires : Israël, l'Amérique, l'Europe… Ça explique pourquoi personne n'intervient en Syrie : tant que le désordre et la guerre rongent ce pays, l'Occident n'a pas à s'en soucier. Voilà pourquoi je me trouve ici, à Selma. Parce que la guerre contre Bachar nous permettra d'instaurer un califat islamique à Damas. La première pierre d'un édifice qui couvrira bientôt la Terre entière, si Dieu le veut ! Voilà mon histoire… Je suis entré en islam par accident, avant de finalement prendre conscience que les accidents n'existent pas. Chaque événement, du plus infime au plus important, n'est jamais que la volonté d'Allah le Très-Haut !

– Et vous comptez rentrer en France ?

– Non.

Comme avec Abou Hamza, la même question me brûle les lèvres :

– Vous pensez qu'un combattant de Jabhat peut revenir en France et « tourner la page » ? Retrouver sa place dans la société ?

– La société occidentale doit disparaître. Les homosexuels vont bientôt pouvoir adopter des enfants, vous vous rendez compte ?

Je constate, amusé, que le débat sur le mariage pour tous s'est propagé jusqu'aux tréfonds de la Syrie.

– Alors, non ! Aucun combattant français de Jabhat que vous pourrez rencontrer ici, à Alep, à Homs, à Raqqa ou encore à Damas, ne vous dira qu'il souhaite « tourner la page » ou « reprendre sa place ». Quand on a participé à quelque chose d'aussi grand que le Jihad, on ne peut pas décider subitement de revenir à son ancien boulot et de récupérer sa mutuelle ! Les gens qui sont ici attendent tous la mort avec bonheur. Ils ne possèdent rien,

pas même leur kalachnikov. Comment pourraient-ils trouver leur place dans un monde obsédé par l'argent, le confort et les plaisirs charnels les plus vils ?

– Alors, que font les Français qui rentrent, après avoir combattu chez Jabhat ?

– Je n'en sais rien. Peut-être la même chose que moi, en rentrant d'Afghanistan…

– À savoir ?

– Trouver un autre pays et repartir se battre.

Le soir, devant la maison d'Abou Hafz, je fume une cigarette en repensant à ces deux étranges personnages. Je n'avais jamais rencontré de Français combattant sous la bannière d'Al-Qaïda. Ni en Irak ni ailleurs. Mais au sein des groupes islamistes syriens, leur nombre me semble étonnamment élevé.

D'après l'émir, trois Français convertis combattent dans les rangs de Jabhat al-Nosra à Selma, et bien plus encore de Français d'origine maghrébine. Les Mouhajireen dénombrent une vingtaine de ressortissants français parmi leurs troupes. Quant aux Dayesh, une organisation connue pour abriter un grand nombre d'étrangers, je ne parviendrai malheureusement pas à les infiltrer pour en apprendre davantage. En comptant les hommes affiliés aux brigades plus modestes, comme Harar al-Islam, Ansar al-Islam, Ansar Dine ou encore Soukour al-Islam, qui incorporent beaucoup de nouveaux arrivants, l'estimation de François, qui mentionnait la présence d'une « cinquantaine de Français à Selma », me semble plausible.

Selma ne représente qu'un front parmi des dizaines d'autres en Syrie. Si Jabhat al-Nosra compte à elle seule une vingtaine de Français dans cette ville, combien se trouvent en périphérie d'Alep, de Homs, de Raqqa ou de Damas, sur des théâtres d'opérations infiniment plus larges ? Et qu'en est-il des Dayesh, des Mouhajireen et des autres brigades salafistes du pays ? En extrapolant ainsi le nombre de nos compatriotes présents en Syrie, le résultat donne froid dans le dos.

Le chiffre de quatre cents Français, avancé par Manuel Valls au mois de septembre 2013, me semble ridiculement bas et complètement déconnecté de la réalité. En se fondant sur cette estimation, les autorités de notre pays

risquent de sous-estimer gravement les risques présentés par le retour de ces hommes.

Alors que je m'apprête à quitter la Syrie, une chose m'intrigue. Dans les petites brigades islamistes, moins exigeantes sur la qualité et la fiabilité de leurs troupes, les Français que je rencontre parlent très librement de leur éventuel retour au pays. Mais chez Jabhat al-Nosra, je n'obtiens aucune réponse satisfaisante. Pas plus que chez les Mouhajireen. Que deviennent ceux qui rentrent ? Mystère. Et de l'avis de tous, aucun de ces combattants d'élite ne peut se réintégrer au sein de la société française. Alors que font-ils ? Que deviennent-ils ? Impossible, pour l'heure, de répondre à ces questions…

DEUXIÈME PARTIE

UN ROYAUME EN PERPÉTUELLE EXPANSION

Anjem Choudary

Je quitte Selma avec plus d'informations que je ne pouvais l'espérer. Durant ce voyage, j'ai ouvert un grand nombre de portes pour la suite de mon enquête, en France et en Europe. Ces « portes » se nomment Anes, Norédine, François… Tous les jihadistes français qui accepteront de me revoir à leur retour.

Ce séjour en Syrie me permet de mieux comprendre l'itinéraire du lamentable petit monstre qu'était Mohamed Merah. Son parcours de double looser, pas davantage capable de s'affirmer en France que dans les camps jihadistes de l'AfPak (Afghanistan-Pakistan), ébauche les contours d'une trajectoire malheureusement très prévisible. Dans quelle mesure les vétérans de Syrie suivront-ils le même chemin ? Dans quelle mesure ce baptême du feu, souvent raté, générera-t-il plus de haine et de radicalisation ? Je tenterai d'y voir plus clair dans quelque temps, en retrouvant les anciens de Selma. Une bonne manière d'observer ces vétérans de l'intérieur, maintenant que certains me considèrent presque comme l'un des leurs…

Dans l'immédiat, je décide de rencontrer un homme très connu dans les milieux islamistes européens. Il s'appelle Anjem Choudary. Disciple du Cheikh Bakri et fondateur d'un mouvement salafiste ultra-radical au Royaume-Uni, qui change de nom chaque fois que le gouvernement britannique décide de l'interdire, il réside dans le nord de Londres, à Walthamton, au cœur d'une banlieue sur laquelle lui et ses hommes règnent de façon tantôt courtoise, tantôt extrêmement brutale. J'ignore dans quelle mesure ce personnage très public possède une quelconque crédibilité au sein d'Al-Qaïda. Un de mes amis à Londres, proche de cette organisation, me déclarera seulement : « Choudary est une grande gueule qui ne met jamais un pied sur le terrain. Mais je pense qu'il a la sympathie des leaders d'Al-Qaïda. Et, en Angleterre, il recrute un nombre impressionnant de nouveaux fidèles. Ici, la plupart des salafistes l'écoutent et le respectent. »

Je connais déjà Anjem Choudary. Mais jusque-là, nos discussions relevaient du simple bavardage. Nous nous retrouvons aux Délices, un petit café tenu par des Algériens, près de la mairie de Walthamton. Vêtu d'une grande djellaba blanche et affichant une immense barbe taillée au carré, il porte des lunettes rectangulaires surmontées de grosses montures métalliques démodées. À ses côtés, deux jeunes barbus d'allure patibulaire, habillés à l'afghane, me serrent la main en silence et s'installent à nos côtés. Ces hommes appartiennent aux Muslim Patrols, les « Patrouilles musulmanes » : une création d'Anjem Choudary dont il ne revendiquera jamais la paternité, puisque cette organisation totalement illégale ne possède aucune existence officielle.

Formées il y a quelques années à Walthamton, les Muslim Patrols rencontrent une popularité grandissante au sein de la communauté salafiste britannique, et semblent même faire des émules dans les autres villes du pays. Ces groupes appliquent la Charia, ici et maintenant. Il ne s'agit pas d'une idée abstraite ou d'un objectif lointain. Chaque soir, les jeunes salafistes du quartier arpentent les rues de Walthamton à la manière d'une véritable police islamique. Ils suivent invariablement la même méthode, à la fois très professionnelle et complètement surréaliste. Les vidéos sur les Muslim Patrols abondent sur Internet. Lorsqu'ils croisent un homme qui tient une canette de bière, ils déclarent : « Bonsoir, monsieur. Muslim Patrols. L'alcool est interdit. Jetez ça ! »

Si le « contrevenant » obtempère, alors on le remercie en lui souhaitant bonne nuit. S'il conteste, on le passe à tabac. Même chose pour les femmes court vêtues que les patrouilles somment de rentrer chez elles, sous peine de recevoir une raclée en bonne et due forme. Et même chose, bien sûr, pour les voyous et les dealers de toute sorte, qui semblent désormais absents de ce petit califat britannique en devenir…

Nous commandons des cafés et des gâteaux tandis qu'Anjem déclare d'une voix chaleureuse :

– Félicitations pour votre travail en Syrie. Maintenant, vous connaissez la vérité sur Jabhat. Rien à voir avec la propagande et les calomnies colportées par les médias, je me trompe ?

– Parce qu'elle est membre d'Al-Qaïda, il s'agit d'une organisation hostile à l'Occident. Personne ne peut le nier. Mais sur le terrain, en Syrie, les soldats de Jabhat ne se comportent effectivement pas comme des

terroristes. Cependant, j'aimerais vous poser une question… Que deviennent les jihadistes étrangers de Jabhat après leur retour en Europe ? Que font-ils ?

Le cheikh hausse les épaules en noyant son café de sucre :

– Rien de particulier. Il ne faut pas chercher à établir une différence entre les hommes de cette brigade et les autres volontaires.

– Pourtant, elle existe.

– Vraiment ? Quelle différence ?

– La motivation ! Les combattants d'Al-Qaïda ne pensent plus qu'au Jihad. Ils se donnent corps et âme à ce combat. Les autres semblent moins décidés. Je ne pense pas qu'ils vivent leur retour de la même façon…

– Je ne sais pas. En tout cas, beaucoup de vétérans rejoignent notre organisation, ici, en Angleterre.

– Des hommes de Jabhat ?

– Je ne peux pas vous le dire. L'Angleterre considère Jabhat al-Nosra comme un groupe terroriste et, de ce fait, j'exposerais ces hommes à des poursuites. Mais… En toute sincérité, non. Je ne crois pas que des vétérans de Jabhat participent à nos activités. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que très peu d'entre eux survivent à cette guerre. Ils partent sans espoir de retour…

– Que faites-vous, ici ?

– Nous aidons la communauté musulmane à vivre en accord avec sa foi.

– De quelle façon ?

– Un croyant ne peut pas suivre les lois de ce pays. Il doit constamment s'interroger pour savoir si les règles édictées par les infidèles n'entrent pas en contradiction avec la Charia. Les gens viennent me demander des conseils ou de les aider à trancher des litiges qu'ils refusent de porter devant les tribunaux de ce pays. Nous aidons les musulmans à vivre sur la terre des infidèles. Et à prendre les décisions qui conviennent. Au cas par cas. Il existe beaucoup de tribunaux islamiques en Angleterre.

– Vraiment ?

– Tout comme en France ! Mais cela ne revêt aucun caractère formel. Lorsqu'un problème survient, des imams et des érudits se réunissent sur la demande du plaignant. Et ils tranchent en suivant les règles de la Charia.

– Personne ne vient vous voir pour des affaires plus graves ? Des adultères, des meurtres, des vols… ?

– Je ne veux pas répondre à cette question. Aujourd'hui, les gouvernements occidentaux dominent les musulmans. Je reste soumis à un devoir de réserve. Certaines choses doivent demeurer au sein de notre communauté.

– De quoi vous occupez-vous, en dehors de ces tribunaux islamiques ?

– Nous préparons l'avenir.

– À savoir ?

– L'avènement d'un califat islamique en Europe !

– Vous y croyez vraiment ?

– Pas vous ? Pourtant vous voyez la progression de l'islam et de ceux qu'on appelle les salafistes. De l'intérieur, si je puis dire ! Si vous n'y croyez pas, c'est que vous ne connaissez pas suffisamment les milieux islamistes de ce continent. À force de voyager si loin, vous ne voyez plus ce qui se passe chez vous.

– Possible.

– Plus que possible : certain ! Regardez sur YouTube les conversions de masses qui se déroulent en Allemagne et en Belgique. Des hommes et des femmes se regroupent par centaines, de façon spontanée, pour prononcer la Chahada [profession de foi] et entrer en islam !

– Comment l'expliquez-vous ?

– L'islam constitue la seule alternative logique à la vacuité de l'existence. Des conversions, j'en pratique quotidiennement. Des milliers de jeunes Britanniques nous rejoignent. Ils acceptent la parole du Très-Haut et deviennent nos frères. Cette dynamique s'accélère de façon stupéfiante. Comme un raz-de-marée. Nous devenons chaque jour plus forts et plus nombreux, tandis que le camp des infidèles, lui, ne cesse de s'affaiblir. Présentez-moi un prêtre ! Celui que vous voudrez ! Et demandez-lui de m'amener dix personnes converties au christianisme le mois dernier. Il n'y arrivera pas ! Ici, tous les imams vous en amèneront le triple ! À Walthamton, mais aussi à Manchester, à Birmingham… Tout comme en France et dans le reste de l'Europe, d'ailleurs !

– Expliquez-moi comment vous comptez instaurer un califat islamique. Mais de façon précise. Concrète…

Il réfléchit quelques secondes avant d'entamer son explication. Depuis longtemps, Anjem Choudary constitue une véritable énigme pour moi. Sa grande vivacité intellectuelle et son esprit brillant me paraissent

difficilement conciliables avec la foi inébranlable et impossible à questionner qui l'anime :

– Il existe plusieurs façons d'instaurer un califat islamique en Grande-Bretagne, comme dans le reste de l'Europe. La première consiste à fomenter un coup d'État. Un putsch rapide, organisé par divers segments de la société. Peut-être même avec l'aide d'une partie de l'armée. Malheureusement, les probabilités d'un tel changement de régime me semblent très minces.

– Nous sommes d'accord.

– La deuxième option, malheureusement plus probable, implique un scénario similaire à celui de la Bosnie ou de la Syrie : les musulmans se battront en position de faiblesse, entraînant le pays dans la guerre civile jusqu'à l'avènement de leur califat.

– Attaquer l'Europe de l'intérieur ?

– L'islam ne veut pas attaquer l'Europe. Il veut la conquérir. Nuance…

Il avale une gorgée de café avant de reprendre son explication. Les deux garçons des Muslim Patrols observent la discussion sans broncher :

– La troisième option serait celle d'un soulèvement généralisé, peut-être même par la voie des urnes.

– Vous pensez sérieusement que les Anglais voteront pour un califat islamique ?

– L'islam connaît une progression fulgurante en Europe. Alors dans quelques années, cette troisième option me paraît envisageable.

– Mais pour mener la guerre dont vous parliez, il faut une armée.

– Il faut d'abord des hommes ! Et la communauté musulmane ne manque pas de volontaires prêts à mourir pour leur religion. Voyez ceux qui partent en Syrie juste pour voler au secours de frères inconnus ! À votre avis, que feront-ils pour défendre l'intégrité de leurs familles et de leurs proches, ici même, en Angleterre ?

– Mais où trouverez-vous les armes ? Il ne s'agit pas de renverser le gouvernement de Guinée-Bissau ou du Cap-Vert ! Nous parlons du Royaume-Uni ! Avec des services de renseignement, une police, une armée…

– Les armes ne comptent pas. Tout dépend de la foi des combattants, pas de leur matériel ! Nous aimons la mort, tandis que vous aimez la vie ! Regardez ce qui se passe en Angleterre : les soldats reviennent tellement

traumatisés d'Afghanistan qu'ils se suicident en grand nombre ! L'armée de Sa Majesté enregistre plus de décès par suicide au retour du front que de morts au combat ! Les musulmans, eux, partent avec leurs sandalettes et ce qu'ils ont sur les épaules, sans uniforme ni états d'âme. Ils prennent une kalachnikov, s'ils en trouvent une, puis ils foncent sur les tanks ou les canons de l'ennemi. Vous ne pouvez rien faire contre ça ! Personne ne peut lutter contre des gens qui se battront avec leurs dents ou leurs ongles s'il ne leur reste rien d'autre !

– Et… vous comptez convertir toute l'Angleterre ?

– Bien sûr que non ! Vous savez bien que l'islam accepte les autres religions. Elle doit même les protéger ! Les chrétiens, les juifs… Chacun pourra vivre au sein de ce pays, en s'acquittant d'une dîme qui assurera sa protection et lui évitera de servir dans l'armée. Ils ne risquent absolument rien. Le Prophète Mohamed a clairement dit : « Quiconque s'en prend à un non-musulman pour ses croyances s'en prend à moi et ne connaîtra jamais le paradis ! » L'État islamique représente un véritable havre de paix pour les autres religions, à la différence de tout ce que peut raconter la propagande occidentale. Voyez l'Histoire : lors des croisades ordonnées par le pape Urbain, à Jérusalem, les chrétiens présents sur place ont pris les armes aux côtés des musulmans ! Contre les envahisseurs qui prétendaient instaurer le royaume de Dieu ! Il ne s'agit pas d'un épisode isolé. Cela s'est produit à de nombreuses reprises sous l'Empire romain d'Orient, lors des batailles contre certains califats : les chrétiens qui habitaient au sein de l'État islamique prenaient les armes aux côtés des musulmans, car ils savaient que ces derniers garantissaient leur sécurité. Même chose en Espagne. Lorsque la reine Isabelle et le roi Ferdinand lancèrent l'Inquisition, beaucoup de chrétiens et de juifs s'enfuirent au Maroc afin d'y trouver refuge et protection. L'Occident propage beaucoup de choses fausses sur l'islam dans le seul but d'effrayer l'opinion publique…

– Votre objectif vise uniquement l'Angleterre ?

– Bien sûr que non ! L'Europe entière et au-delà ! L'État islamique doit s'étendre en permanence. En arabe, on parle du califat comme du « royaume en perpétuelle expansion ». Dans le Coran, chapitre 9, Allah dit : « J'ai envoyé le Prophète pour vous guider sur le chemin de la vérité, afin que vous puissiez dominer l'ensemble du monde, quoi qu'en pensent ou qu'en disent les polythéistes. » Dès lors, notre objectif peut se résumer en

une phrase : un monde complètement dominé par l'islam. Notre politique étrangère se focalise exclusivement sur le *Jihad Moubada*, le Jihad d'annexion, qui vise à s'emparer constamment de nouveaux territoires, pour permettre l'application de la Charia sur l'ensemble de la planète. Parfois, l'Histoire s'emballe. Souvenez-vous que, quatre-vingts ans après la création du premier califat islamique de Médine, Tarek ben Zia prenait l'Andalousie : la Charia régnait sur Toulouse, à huit cents kilomètres de Paris ! Tout cela en moins d'un siècle ! Vous voyez, les nations européennes ne sont ni éternelles ni invincibles. Et mes propos se fondent sur des faits concrets. Sur l'Histoire. Ni sur des fables, ni sur des légendes !

– La politique étrangère d'un califat islamique se limite au Jihad ? À la conquête de nouveaux territoires ?

– Absolument ! Un califat islamique ne reconnaît ni les Nations unies, ni la démocratie, ni la liberté… Aucune de ces idées qui contreviennent à la souveraineté de Dieu. Il s'agira d'une phase entièrement nouvelle dans l'histoire de l'humanité ! Après la Seconde Guerre mondiale, l'Amérique a créé les Nations unies, qui succédaient à la Société des nations, elle-même créée à partir d'un « club » de pays chrétiens qui tentaient de se protéger contre l'Empire ottoman ! Mais le nouveau califat ne reconnaîtra que la souveraineté de Dieu ! Il conquerra le monde pour l'amener sous l'autorité du Très-Haut, et non plus sous l'autorité de l'Amérique ! Vous savez, l'Occident devrait se réjouir de l'avènement de la Charia ! Elle garantit l'égalité entre tous, elle protège les droits des citoyens, leur dignité… Elle les protège également contre tous les maux de la société comme l'alcool, la drogue, le jeu, la promiscuité entre les deux sexes, l'adultère, l'homosexualité… Il s'agit d'un progrès formidable ! Si vous cherchez à mieux connaître la Charia, vous l'aimerez !

– Comment réagiront les partisans de votre califat devant ceux qui résisteront, ceux qui refuseront de considérer ce changement comme un progrès ?

– Ce conflit ne date pas d'hier. Depuis la capitulation de l'Empire ottoman en 1923, les Occidentaux ne se gênent pas pour placer leurs propres marionnettes à la tête des pays arabes. Aucun d'entre eux n'applique la Charia. Ils servent seulement à veiller sur les intérêts américains dans leurs nations respectives. Cette situation perdure depuis quatre-vingt-dix ans ! Ils changent les visages, injectent un semblant

d’islamisme ou de nationalisme çà et là, dans le seul but de diviser les musulmans et de les gouverner avec leurs propres institutions : l’OTAN, le FMI, la Banque mondiale, les Nations unies. D’ailleurs, ils ne s’en cachent pas. Le général américain Petraeus, « héros » de la guerre d’Afghanistan, explique que l’intervention américaine visait à empêcher le rétablissement du califat islamique ! Même chose pour la Syrie, où la présence de Jabhat al-Nosra leur fait craindre l’émergence d’un califat islamique à Damas. Même chose au Mali, où les Français combattent les jihadistes… Tout le monde craint de voir le géant de l’islam resurgir à nouveau. Et je peux les comprendre : ils se battent pour un régime séculier, pour une démocratie où les citoyens votent et choisissent leurs lois. Ils croient au pluralisme, au compromis… Or les musulmans récusent tous ces concepts. Nous croyons en la soumission, en l’autorité de Dieu, en la Charia. Et nous ne rendons compte à personne d’autre qu’à Dieu… Vous voyez : il s’agit de deux agendas très différents. Totalement irréconciliables ! Depuis des décennies, l’Occident nous asservit. Il place tel ou tel pays sous embargo, change nos dirigeants, opère une propagande massive contre les Shebabs de Somalie ou encore Jabhat al-Nosra en Syrie… Alors bien sûr, tout cela se terminera par une guerre sauvage ! Personne ne nous donnera la « permission » d’établir notre califat. Nous le gagnerons dans un bain de sang !

Je ne trouve pas grand-chose à lui répondre. Parler avec Anjem Choudary, c’est se confronter à un mur de certitude et de détermination que rien ne semble pouvoir entamer. Son « projet » pour l’Angleterre a de quoi surprendre. Et aussi inquiéter. Il enchaîne, visiblement très enthousiaste :

– Tous les savants de l’islam vous parleront de cet agenda. Même les plus modérés, comme les Frères musulmans. Aucun croyant ne peut s’inscrire en faux sur ce point : l’établissement du califat islamique et son extension planétaire représentent la seule façon d’appliquer la Charia à toute l’humanité ! Quand vous lisez le Coran et la Sounna, vous vous apercevez que quatre-vingt-dix pour cent des règles ne sont pas appliquées aujourd’hui. Il s’agit principalement du système économique, de la politique étrangère et du système judiciaire…

– Mais les Occidentaux refusent clairement la Charia !

– Tout le monde utilise ce terme pour propager l’effroi et la désinformation. En réalité, je ne pense pas que les châtiments prévus par l’islam soient plus déshumanisants que les centaines d’années de prison que

l’Amérique impose parfois à ses détenus, en additionnant les peines les unes aux autres… D’ailleurs on ne peut pas appliquer la Charia sans mettre en place un système social et économique parfaitement équitable, qui prévient les abus et les incitations au crime. Si chacun mange à sa faim, vit de façon décente et agréable, sans souffrir des inégalités que l’on peut observer en Occident, si la drogue, l’alcool et la luxure sont proscrits, le problème du crime se résout presque entièrement de lui-même !

– Presque ?

– Bien sûr, comme dans toutes les sociétés, une infime minorité va persister dans le vice. À ce titre, la Charia sert tout autant à prévenir la délinquance qu’à la punir.

– Par sa valeur d’exemple ?

– Exactement. Mais il ne s’agit pas d’une forme de châtiment barbare, pratiqué à l’aveuglette. En islam, chaque peine correspond à un crime précis et obéit à des règles très strictes. L’amputation, par exemple… Tout est codifié ! Le montant dérobé doit correspondre à une certaine valeur, sans quoi on le considère comme négligeable. Il faut un cambriolage et la preuve de ce délit, avec au moins deux témoins qui en attestent devant le tribunal. Et puis, surtout, le voleur ne doit pas se trouver dans la misère.

– Pourquoi ?

– On ne peut pas condamner un homme qui a faim ! Dans un tel cas de figure, le tribunal considérera que la Charia n’est pas bien appliquée, en terme de justice sociale et de partage des richesses. Du statut de coupable, il deviendrait alors victime. Et on l’acquittera !

– Mais l’amputation est bien choisie pour sa valeur d’exemple ?

– Oui ! Le châtiment dissuade les voleurs potentiels. Laissez-moi vous donner un chiffre : pendant les treize siècles durant lesquels la Charia a été appliquée dans le califat islamique, on dénombre moins de deux cents amputations ! Vous imaginez ? Si on l’appliquait en France aujourd’hui, plus personne n’aurait de mains ! Mais la mise en place de la Charia refrène les penchants les plus vils de l’être humain. Imaginez les bénéfices que l’Occident pourrait tirer d’un tel progrès. Au lieu de s’évertuer à construire toujours plus de prisons, pour un nombre de délinquants toujours plus élevé…

– Les Occidentaux n’accepteront jamais de se plier à un tel mode de vie.

– C’est la volonté de Dieu. Nous ne leur laisserons pas le choix.

La discussion s'éternise pendant plusieurs heures. D'ordinaire, Anjem Choudary joue l'homme pressé. Mais cette fois, il m'offre un luxe de détails sur le Coran, la Sounna et son projet pour le califat islamique au Royaume-Uni.

Au terme de cette conversation, je me pose une question qui va s'avérer féconde : le salafisme est-il *vraiment* une déviance de l'islam, comme on l'entend souvent dire en Occident ? Question dérangeante et plus difficile qu'il n'y paraît.

La logique inébranlable de leur raisonnement, fondé sur le Coran et la Sounna, a de quoi balayer l'idée politiquement correcte et très répandue qui voudrait que ces hommes « réinterprètent » les textes sacrés. Mais, au contraire, ils les appliquent *à la lettre*. Selon moi, le salafisme ne représente pas une déviance, mais un retour à la forme la plus originelle et la plus pure de l'islam. Que cela nous plaise ou non. Ignorer cela revient à pratiquer la politique de l'autruche, sans vouloir comprendre la nature réelle de la menace qui guette l'Occident. Ce retour aux origines de la foi explique la constante augmentation du nombre de salafistes. Les « savants » qui poussent les jeunes Français sur la voie de cette doctrine peuvent être considérés comme des agitateurs, il n'en demeure pas moins que leurs discours et leurs objectifs s'appuient de façon rigoureusement exacte sur le Coran. Leurs adversaires les accusent régulièrement de « manipuler » l'islam… et donnent aux salafistes le bâton pour se faire battre, face à cette école ultra-orthodoxe mais totalement inattaquable du point de vue théologique.

Choudary règne de façon informelle sur la nébuleuse salafiste européenne. Et même au-delà… Le lendemain, je rencontrerai les hommes des Muslim Patrols en compagnie d'un ami d'Anjem, le docteur Tarik Ali, dirigeant de Sharia4Pakistan, une organisation considérée comme le porte-voix des talibans à l'étranger.

Habitué aux rendez-vous secrets avec les islamistes dans les pays du Moyen-Orient ou du Maghreb, je suis surpris de voir l'allure du petit groupe qui m'attend devant l'entrée du café. Au milieu des familles anglaises, des jeunes couples et des hommes d'affaires qui sirotent un jus d'orange sur les tables alentour, je me retrouve devant quatre barbus vêtus à l'afghane, qui semblent tout faire pour attirer l'attention sur eux. Tout cela ne paraît pas très sérieux…

Je connais un homme ayant participé de façon active aux opérations d'Al-Qaïda en Europe dans les années 2000, qui réside toujours en Angleterre. Rien dans son apparence ou dans ses propos ne peut laisser supposer une quelconque appartenance à cette organisation. Tarik Ali et ses acolytes, en revanche, semblent mourir d'envie de placarder un sticker « jihadiste » au dos de leurs vêtements !

Mais le docteur Tarik fait des émules et draine beaucoup de jeunes musulmans dans la nasse du salafisme. Son site Internet contient des articles assez surréalistes : il publie notamment la lettre du chef des talibans pakistanais à Malala Yousafzai, la jeune miraculée qui avait reçu une balle en pleine tête pour… s'être rendue à l'école ! Le commandant taliban lui « pardonne » son attitude et lui suggère de « revenir dans le droit chemin de l'islam, de rentrer dans une madrassa et de fonder une famille en oubliant l'éducation des Croisés ». La discussion sera longue mais ennuyeuse : Tarik Ali ne présente que peu d'intérêt, tout comme les jeunes Muslim Patrols qui l'accompagnent. Néanmoins, une chose me fascine chez ces salafistes anglais : l'absence totale de retenue dans leurs propos. La liberté d'expression qui prévaut en Angleterre représente certainement la meilleure des stratégies à leur opposer. Ces hommes parlent, s'essoufflent et se noient dans leur propre rhétorique, sans se heurter à l'adversité tant attendue qui galvaniserait leurs rangs.

Sont-ils dangereux ? Oui, pour deux raisons. D'abord, ces campagnes « ouvertes » et ces discours très radicaux plaisent à de nombreux jeunes qui cherchent des réponses simples dans un univers complexe. Le salafisme possède un puissant pouvoir d'attraction, puisqu'il détruit les doutes et impose la certitude. La vie ne représente plus une succession de choix difficiles, mais une trajectoire plane et sans surprise, balisée jusqu'à notre mort et même au-delà. Bientôt, le nombre croissant de ses adeptes ne pourra plus être absorbé par les sociétés occidentales de façon indolore. Quand cette masse de contestataires atteindra le seuil critique, de graves tensions pourraient émerger en France et ailleurs, comme on le voit déjà dans certaines cités.

Le second danger, c'est le basculement des esprits les plus fragiles vers l'action violente. Entendre les hommes comme Choudary parler de la guerre civile, d'un futur « bain de sang » et de l'invincibilité des combattants arabes devant les infidèles, présentés comme des mauviettes…

tout cela peut inciter certains jeunes à prendre ce discours au pied de la lettre. Naturellement, plus les salafistes deviennent nombreux, plus le risque augmente.

La nébuleuse salafiste en Europe se compose principalement de petits groupes mal organisés qui ne possèdent souvent ni structure, ni stratégie, ni moyens. Lorsque j'entrerai en contact avec Maiwand al-Afghani, le « leader » de Sharia4Holland, une organisation implantée aux Pays-Bas et directement liée à celle de Choudary, l'émir me demandera une petite contribution financière… « pour ses études » ! Il ne me fera rencontrer personne, en prétextant le secret, mais d'autres salafistes hollandais m'expliqueront qu'il gère l'organisation et le site Internet presque en solo !

Dans ce pays, je trouverai de nombreux groupes composés de quelques dizaines de membres, parfois moins, qui ne semblent ni clandestins ni très dangereux. À Utrecht, je me rendrai sans invitation dans une organisation plus large, considérée comme très radicale, appelée « Fitra ». À l'intérieur de cette ancienne école rachetée par les islamistes, des dizaines de barbus étudient le Coran dans une atmosphère studieuse. Ces hommes me recevront de manière très courtoise, sachant que je débarque totalement à l'improviste lors de mon passage dans cette ville.

Leur chef, un Marocain du Rif qui parle certainement français mais met un point d'honneur à ne s'exprimer qu'en arabe, m'offrira quelques dattes en m'expliquant une partie de leurs activités. L'organisation offre des cours coraniques, sur le même principe qu'une madrassa, et tranche les litiges de la communauté, comme Anjem Choudary le fait en Grande-Bretagne. Nous parlons également de la Syrie et mon retour de Jabhat semble délier les langues. Oui, des gens partent là-bas chaque semaine, déclare-t-il sans détour. Lorsque je lui demande si certains d'entre eux combattent au sein de Jabhat ou des Dayesh, il prétend l'ignorer : pour l'heure, à sa connaissance, aucun de ceux qui sont rentrés n'appartenait à ces deux brigades.

Au sujet des vétérans et de leur retour à la vie « civile », il m'explique que la bibliothèque par laquelle je suis entré abrite en ce moment même plusieurs volontaires revenus de Syrie : les hommes se consacrent à l'étude et à la Dawa, la propagation de l'islam, en portant la parole du Très-Haut parmi les habitants de la ville. Grâce à eux, de nombreux musulmans « égarés » reviennent à l'islam et des Hollandais se convertissent régulièrement. Les anciens jihadistes persuadent plus facilement leurs

interlocuteurs. Ils possèdent une vraie crédibilité lorsqu'ils parlent de sacrifice et de soumission à Dieu, conclut le directeur de Fitra.

L'organisation se focalise sur le recrutement et la conversion, comme celle d'Anjem Choudary. Elle joue peut-être également un rôle dans l'acheminement de combattants hollandais en Syrie, mais les filières dont on entend souvent parler n'existent pas vraiment. Le volontaire qui choisit de partir achète un billet pour la Turquie et, parfois, dispose d'un nom ou d'un contact le long de la frontière. Mais à la différence de l'Afghanistan ou de l'Irak, se rendre sur le front et intégrer une brigade n'a rien de très compliqué. La plupart des futurs jihadistes partent seuls et de façon autonome…

En revanche, la Fitra semble très active sur le plan financier. Bien sûr, les comptes en banque de cette organisation ne transfèrent pas d'argent directement aux brigades syriennes. Mais son chef m'expliquera qu'ils « encouragent fortement » les musulmans à « contribuer au Jihad » à l'aide de donations. Quand je lui demande une estimation des montants, l'homme sourit en hochant négativement la tête : « Ça, Dieu seul le sait ! » Je ne pense pas que Dieu soit le seul à être dans le secret. Même s'il est bien gardé : les sommes envoyées transitent par l'intermédiaire d'un système de paiement qui échappe à la vigilance de tous les services secrets de la planète : les Hawallahs.

Difficile d'expliquer de quoi il s'agit, dans la mesure où les Hawallahs ne possèdent ni bureau ni existence légale. Depuis plus de quinze ans, elles sont le cauchemar des services antiterroristes. Prenons un exemple afin de comprendre comment elles fonctionnent : supposons qu'un salafiste français souhaite envoyer de l'argent dans un endroit particulièrement surveillé. Ne parlons même pas de la Turquie, trop simple. Prenons le cas de l'Irak : disons que cet homme, en France, souhaite transférer cinquante mille euros à Bagdad, dans les caisses de l'État islamique en Irak. Il a recueilli des donations en liquide auprès de la communauté musulmane de son quartier et dispose désormais de la somme complète. De simples billets de banque. Transférer cet argent par voie bancaire alertera immédiatement les services français – du moins, on l'espère ! Sur une destination comme l'Irak, elle alertera également la CIA, qui dispose de logiciels et de procédures extrêmement efficaces pour surveiller les transferts de fonds dans les pays « sensibles ».

Mais notre salafiste français s’en moque éperdument ! Il n’utilisera ni sa banque ni un service comme Western Union ou Money Gram… Il se rendra dans une Hawallah. De quoi s’agit-il ? Rien de spécial : juste une boutique d’or, de téléphones portables, ou même une simple épicerie de quartier, comme celle où nous faisons nos courses. Il déposera son liquide et indiquera le destinataire au commerçant. Celui-ci notera le montant dans un carnet de comptes qui, bien évidemment, n’a rien à voir avec celui de son activité officielle. Le salafiste rentrera chez lui, téléphonera à son ami en Irak pour lui dire que le paiement a été effectué. À Bagdad, un autre épicier (ou orfèvre, ou vendeur de tapis, ou changeur d’argent, etc.) recevra un coup de fil du commerçant français (avec les précautions qui s’imposent) lui demandant de « donner » cinquante mille euros au destinataire final, qui se rendra dans la boutique pour encaisser la somme. Sans aucune reconnaissance de dettes, ni factures, ni la moindre trace écrite ! Le remboursement sera effectué plus tard, lors d’un voyage du commerçant français dans son pays d’origine (ici, l’Irak), sous forme de cash, d’or ou de bijoux.

Si le commerçant n’est pas irakien, mais par exemple marocain, alors le remboursement s’effectue en plusieurs étapes. Du Maroc, on attendra qu’un autre messager parte pour Abidjan, où un commerçant libanais prendra le relais et acheminera la valeur de la transaction vers Beyrouth, où un Irakien complétera le trajet jusqu’à Bagdad. Ce système totalement informel repose entièrement sur la confiance. Les transactions fonctionnent dans tous les sens et peuvent tout aussi bien servir à alimenter une cellule d’Al-Qaïda en Europe ou aux États-Unis, depuis le Moyen-Orient ou l’Afrique. Elles ne peuvent pas être détectées, quelle que soit la puissance des satellites ou l’efficacité des systèmes de surveillance mis en place dans le pays du destinataire et dans celui du payeur.

Les Hawallahs fonctionnent à plein rendement pour alimenter la guerre en Syrie, comme elles le faisaient en Irak et aussi en Afghanistan. Comme elles le font toujours, soit dit en passant, pour financer les Shebabs de Somalie. Les organisations salafistes européennes contribuent largement au financement des brigades. Le directeur de Fitra m’explique que l’argent des petits donateurs privés alimente presque exclusivement les brigades islamistes. Pourquoi ? Comme ce sont les groupes salafistes qui travaillent activement à la levée des fonds en Europe, il est normal que cet argent parte

ensuite vers les brigades qui partagent leurs idées ! D'ailleurs, il ajoute que les musulmans d'Europe ne sont guère séduits par l'Armée syrienne libre, qui courtise l'Amérique et l'Europe avec des discours trop libéraux. Lorsque je lui demande si de telles organisations existent en France, sa réponse me surprend :

– Bien sûr. Et même plus qu'ici ! En France, les musulmans se sentent déjà en guerre ! Ils comprennent mieux que personne la situation des Syriens !

– Déjà en guerre ? Pourquoi ça ?

– Vous ne voyez pas la différence entre la France et les autres pays d'Europe ? L'Angleterre, la Hollande, la Belgique, l'Allemagne… Chez vous, les musulmans ont juste le droit de se taire et de prier ! Imaginez un homme comme Choudary en France : il se fait embarquer tout de suite ! L'interdiction du voile, les discriminations à l'encontre des musulmans… Et ces femmes juives orthodoxes qui se font raser la tête, pourquoi on ne l'interdit pas ? Ça me paraît bien plus humiliant que de se couvrir ! Les vrais musulmans de France sont déjà entrés en résistance ! Comme les dissidents de l'ancienne Union soviétique !

– N'exagérons rien. La France n'envoie pas les musulmans au goulag, que je sache.

– Mais en prison, si.

Je lui demande si, comme Choudary, il projette d'établir un califat islamique en Hollande ?

– *Inch'Allah*, répond-il d'une voix évasive, visiblement moins prolixe que le prêcheur britannique.

Durant les jours suivants, je rencontrerai quelques salafistes près de La Haye, qui m'impressionneront par la bêtise de leurs propos. L'un d'entre eux s'appelle Denis Honning. Âgé d'une trentaine d'années, ce Hollandais converti depuis peu vit chez son père en compagnie de son épouse somalienne. Je le retrouve devant sa mosquée, tenue par des Turcs qui l'observent avec méfiance et antipathie. Les vieux fidèles sont loin de partager les idées des salafistes, ou plutôt cette bouillie intellectuelle que mon interlocuteur appelle une « révélation ». Il affirme avoir découvert le Coran « comme Harry Potter devant le grimoire magique » et entame une longue explication sur les bienfaits de l'islam, afin que je me convertisse immédiatement ! Au sujet de la Syrie, cet ancien postier me déclare qu'il

« hésite à s’y rendre, notamment à cause de ses responsabilités familiales ». Sans emploi et entretenu par ses parents, il me semble pourtant qu’il n’a pas grand-chose à perdre…

Pensant avoir réellement touché le fond, je décide de prendre le chemin du retour en effectuant une dernière halte dans une ferme appartenant à des Takfiris : une secte ultra-radicale qui considère les salafistes comme bien trop timorés. Ces hommes font l’unanimité contre eux. D’ailleurs, cette rencontre ne revêt pas une grande importance : au Moyen-Orient, leurs réseaux sont faibles et leur nombre demeure – fort heureusement ! – très limité. Al-Qaïda n’entretient aucun contact avec ces hommes qu’elle considère comme des déséquilibrés, à juste titre ! Fondée en 1971 dans une grotte d’Égypte par Moustapha Choukri, un ingénieur agronome aux allures de gourou, cette secte considère les musulmans les moins pratiquants comme des infidèles. Ils excommunient à la pelle, sans raisons sérieuses, ce qui constitue un acte parfaitement contraire à tous les écrits de l’islam sunnite.

Couverts de ridicule au sein de la communauté salafiste, ils n’en demeurent pas moins très violents et extrêmement imprévisibles. Leurs membres sont marginalisés à l’intérieur même de la société musulmane et endoctrinés à l’extrême. Chacun d’entre eux représente à mes yeux le prototype du loup solitaire – voire du chien enragé – que craignent tant les sociétés occidentales. D’ailleurs, l’assassinat de Theo Van Gogh, le réalisateur hollandais « blasphématoire », fut l’œuvre d’un Takfiri.

En arrivant sur place, à la sortie d’un petit village perdu dans la campagne hollandaise, je me heurterai à un mur de haine. À peine descendu de voiture et rejoint par trois barbus agressifs, on m’intimera l’ordre de décamper. Aucune discussion possible, aucun entretien, juste un flot d’insultes et de menaces. En me disant qu’on est mieux reçu chez Al-Qaïda, je remonte dans ma voiture et je quitte les lieux sans regret pour faire le point…

Jusqu’à présent, mes voyages en Europe confirment trois choses : d’abord, le salafisme voit ses rangs grossir à une vitesse exponentielle. Ensuite, les groupes les plus organisés sont très impliqués dans le financement des brigades islamistes de Syrie. Et pour finir, les prêches à la fois violents et insidieux des imams peuvent certainement engendrer des dérapages dramatiques, des passages à l’acte isolés. Mais, malgré leurs

discours hostiles et haineux à l'encontre de l'Occident, aucun de ces groupes ne peut être qualifié de terroriste. Les opérations meurtrières qui ont ensanglanté l'Europe dans les années 2000 sont le fait d'Al-Qaïda. Sans coordination avérée avec cette mouvance salafiste, diffuse et insaisissable.

Bien sûr, la frontière est mince : souhaitent-ils le Jihad en Europe ? Oui, mais ils ne semblent guère capables d'y parvenir. Veulent-ils soumettre notre continent à la Charia ? Là encore, réponse positive. Mais sans armes ni armée, leur entreprise reste un vœu pieux. Du moins pour l'instant.

Au terme de ces allers et retours, je comprends que la seule véritable structure idéologique d'Europe se trouve en Angleterre, incarnée par Anjem Choudary. Les autres groupes ne représentent que des appendices de l'organisation britannique. Aucun des hommes rencontrés en Hollande, comme en Belgique ou en France ne me semble capable de porter un message aussi structuré et aussi efficace que celui du prêcheur anglais.

Mis à part celui-ci et les leaders de la Fitra hollandaise, toutes mes rencontres se révèlent plus falotes et inconsistantes les unes que les autres. En Europe, le salafisme manque cruellement de structure pour constituer une menace immédiate. Et il manque aussi de chefs ! Or, comme cette doctrine vide ses membres de leur sens critique et de leur pouvoir de décision, la présence d'un leader n'en devient que plus indispensable.

Ce sont des soldats sans maître que je croise sur les routes d'Europe, depuis La Haye jusqu'à Marseille. Parfois réunis autour d'un prêcheur charismatique, mais jamais assez brillant pour organiser la contestation et la transformer en bataille. Il faudrait à l'Europe des dizaines de Choudary pour que le salafisme s'articule et devienne une menace politique, voire militaire. Pour l'instant, ses adeptes sont seulement capables de violences ponctuelles. Mais leur nombre augmente. Très vite. Trop vite pour qu'on l'ignore.

En Europe, le salafisme suit le même chemin que tous les mouvements révolutionnaires, qui commencent par gronder dans l'indifférence générale, à l'aveuglette et à tâtons, en remportant une adhésion croissante, avant de trouver celui ou ceux qui les porteront vers la bataille.

Aujourd'hui, l'Occident se trouve devant une masse informe et agressive qu'il parvient encore à contrôler. Comme un molosse sourd et aveugle aux crocs déjà très acérés. Mais il ne doit pas considérer la victoire comme acquise, loin s'en faut. Bien encadré, bien organisé, le salafisme

constituerait probablement l’une des plus importantes menaces auxquelles notre pays, notre continent et notre civilisation aient jamais été confrontés.

Pour un Européen, même musulman, devenir salafiste implique un bouleversement profond de sa personnalité. Un reniement complet des valeurs qui fondent son existence. Une petite mort, qui permet ensuite de « renaître » dans un esprit entièrement voué à la soumission, à l’intérieur duquel la liberté et le choix n’ont plus leur place.

Dans cet enfermement psychologique et spirituel, il n’existe aucun retour en arrière. Aucune issue. Comment peuvent bien réagir mes « camarades » de Selma depuis leur retour en France, souvent teinté d’amertume ou de déception ? C’est ce que je vais tenter de savoir en reprenant contact avec eux…

Anes

Lorsque je lui téléphone, Anes semble plutôt surpris de m'entendre. Il doutait que l'émir de Jabhat me laisse repartir au terme de mon séjour ! Il me fixe rendez-vous chez lui le lendemain. Visiblement, Anes se sent tout à fait détendu à l'idée de me rencontrer : il me donne son adresse, en m'expliquant que je ferais mieux de me garer à l'extérieur de la cité, près d'un centre commercial où ma voiture ne fera pas les frais des petits voyous qui rôdent dans les environs. Puis il se ravise et, finalement, décide de me rejoindre sur place, devant le magasin en question. « Pour m'éviter des problèmes… »

En arrivant le lendemain, j'aperçois à quelques centaines de mètres les tours tristes et délabrées de son quartier, sous une pluie battante et un ciel sombre. L'endroit est déprimant, comme laissé à l'abandon. Le long de la galerie marchande, des petits groupes de jeunes bruyants, vêtus de survêtements et de casquettes posées de façon ridicule sur le sommet du crâne, semblent inspirer une véritable peur aux passants, qui poussent rapidement leurs caddies en gardant les yeux baissés. La tension est palpable. La détresse aussi.

Je ne connais absolument pas les banlieues de mon pays, et j'éprouve une certaine surprise en découvrant les « maîtres des lieux » dont parlent tant nos chaînes de télévision : quelques gamins braillards et agités qui règnent sur un petit monde terrorisé, visiblement oublié par la République. Quand on connaît Bagdad, Mogadiscio, Kandahar ou les guérillas africaines, avec leurs enfants soldats shootés à la colle et armés de fusils d'assaut, on se dit que tout cela n'est pas bien grave, et que quelques bonnes baffes suffiraient certainement à calmer les choses. Mais face à la population extrêmement modeste et impressionnable des cités, ces bandes de sales gosses suffisent à créer un véritable climat de cauchemar…

– *Salam'alikoum*, mon ami ! Police !

Anes vient d'arriver par-derrière et m'attrape le bras d'un geste farceur, en essayant de me faire une clé.

– *Alikoum Salam Ouah'met ou'llah !*

On se donne l'accolade avant de commencer à marcher en direction de son appartement.

– T'as fermé ta voiture ?

Je hoche affirmativement la tête en demandant :

– Ça craint vraiment, par ici ? Ils n'ont pourtant pas l'air bien dangereux, dis-je en désignant l'un des petits groupes assis près du parking.

Rires :

– On n'est pas à Selma, mais… s'ils ne te connaissent pas, ils peuvent chercher les embrouilles ! Ces jeunes ne foutent rien de la journée, mis à part bosser pour les dealers et zoner dans les halls d'immeubles. Je l'ai fait aussi, tu sais ! Mais un jour, tu comprends que cette vie ne te mènera nulle part. Comparés à moi, tous ces gamins ont de la chance !

– Vraiment ?

– Bien sûr ! À mon époque, les salafistes étaient beaucoup moins présents, ici. Aujourd'hui, beaucoup de nos frères leur parlent et essaient de les rendre meilleurs.

– Meilleurs dans quel sens ?

– Plus vertueux. Tu sais, lorsqu'on suit la Charia, on ne trouble pas l'ordre public : on arrête de boire, on n'emmerde plus les filles, on n'agresse plus les gens dans la rue… Franchement, tu vois souvent des salafistes dans une bagarre ?

– Pour être honnête, en France, je ne vois pas souvent de bagarres !

– Reste ici et tu en verras depuis mon balcon ! Tous les jours ! Des deals qui tournent mal, des gosses qui s'engueulent pour rien, des bandes qui règlent leurs comptes… Et même des gangs de filles ! Blacks contre Reubeus, Blacks contre Blacks… Les meufs aussi ont le sang chaud, dans le coin ! Et dans tout ça, tu ne trouveras jamais un seul salafiste. Sauf s'il est question d'islam. Mais ça n'arrive pas. Ici, tout le monde nous respecte. Tu sais, dans les quartiers, les choses vont nettement mieux qu'il y a cinq ou dix ans. Et ça va continuer comme ça ! C'est le salafisme qui va régler les problèmes des cités. Pas la police !

Nous traversons des « jardins » qui ressemblent davantage à des champs en friche, avec quelques balançoires et tourniquets détruits depuis longtemps, que personne ne cherche plus à remplacer. En arabe, mon ami salue les petits groupes de jeunes qui se protègent de la pluie sur les

marches des halls d'entrée. Certains répondent, d'autres pas. Mais je m'aperçois très vite qu'on ne pénètre pas facilement dans ces petites enclaves de non-droit, où chaque nouvel arrivant doit être identifié. Le système n'a rien de formel, mais Anes m'explique qu'il n'en demeure pas moins très efficace.

– Ça devient une habitude pour les gosses du quartier. Un réflexe de protection : s'ils ne te connaissent pas, ils viendront te demander ce que tu fais là.

– Pourquoi ?

– Ils se méfient des fouineurs : les journalistes, les flics, ou encore les types d'une bande rivale qui viendraient se prendre la tête avec un de nos gars. Quand je parle de « nos gars », je veux juste dire quelqu'un d'ici. Tu sais, on vit dans un ghetto. Alors tout le monde se serre les coudes. Forcément…

Nous arrivons dans le hall de son immeuble. À l'entrée, des jeunes d'une quinzaine d'années nous observent. L'un d'entre eux me désigne d'un geste du menton et demande à Anes en arabe :

– *Ouha djihadi ?* C'est un jihadiste ?

Pour couper court aux explications, il hoche affirmativement la tête. Le visage du jeune garçon s'éclaire d'un large sourire, tandis qu'il forme le « V » de la victoire avec son index et son majeur :

– *Mahaba !* Bienvenue, mon frère !

Les boîtes aux lettres sont couvertes de peinture et de tags. Certaines serrures ont disparu sous une épaisse couche de colle. Quand il voit que je m'arrête, Anes sourit :

– La vengeance préférée des jeunes quand tu les emmerdes : ils foutent de la glu dans ta boîte aux lettres, dans la serrure de ton appart, dans celle de ta bagnole, ils crèvent tes pneus… Ils peuvent vraiment te faire la vie dure, si tu les cherches !

– Ça veut dire quoi, « les chercher » ?

On grimpe les marches de l'immeuble et mon ami répond sans se retourner, tandis que la lumière s'éteint :

– Des fois, ils squattent les étages pendant des heures. Ils s'engueulent ou ils foutent la musique à fond dans les couloirs… Ce genre de choses. Vaut mieux faire preuve de patience et ne rien dire. Même s'ils te connaissent et

si tu leur fous une trempe. Parce qu'ensuite, comme tu vois, ils ont l'embarras du choix pour te pourrir la vie !

Il s'arrête devant une porte et frappe quelques coups secs en expliquant :

– Je vis ici, chez mes parents, avec mon frère et mes deux sœurs. Mais ils savent que tu dois venir, je leur ai parlé de toi. Entre !

Cliquetis dans la serrure : la porte s'ouvre lentement. Une vieille femme couverte d'un foulard blanc nous accueille avec de grands gestes chaleureux :

– Bienvenue ! *Trol !* [« Entre », dans le dialecte du Maghreb].

L'intérieur de l'appartement contraste avec l'ambiance déprimante qui règne au-dehors. Plutôt spacieux et aménagé avec soin, il s'en dégage une impression douillette de chaleur et de confort. Sa mère nous installe dans le salon en sortant des cornes de gazelles et une multitude de petits gâteaux, après quoi elle quitte la pièce pour aller préparer du thé.

– On est mieux qu'à Selma, non ? demande Mohamed en s'étirant sur le canapé.

Nous évoquons un peu nos souvenirs de Syrie. Mohamed Fizour, l'émir d'Ansar Dine, reste en contact avec lui sur le net. Plus fauché que jamais, il se trouve toujours à Antakia et la brigade ne peut plus fonctionner, faute de moyens. Depuis quelques semaines, Abou Hafz lui propose d'intégrer Jabhat, mais avec seulement cinq ou six hommes d'Ansar Dine, qu'il juge suffisamment qualifiés pour rejoindre ses rangs. Comme Mohamed refuse d'abandonner les autres, la « fusion » ne s'opère pas. Après quelques histoires de guerre et des anecdotes sur la Syrie, j'observe la pièce et ses divans confortables, les peintures de paysages algériens accrochés aux murs, et la grande calligraphie du Coran qui trône au-dessus d'un fauteuil en velours rouge :

– Alors, ce retour ? Ça se passe plutôt bien ?

Sa mère dépose des verres et une théière. Elle me sourit en me tapant sur l'épaule pour me faire manger davantage. Anes hausse les épaules en guise de réponse :

– *Hamdullah !* Ça peut aller.

– Tu fais quoi, maintenant ? Tu travailles ?

Il secoue négativement la tête :

– Je fais avancer l'islam ! J'explique la parole de Dieu aux Français de la cité. Mais aussi aux Arabes qui oublient la religion et qui font des

conneries, comme les gosses de tout à l'heure.

– On te paie pour faire ça ?

– Oui, je reçois de quoi vivre. Pas de grosses sommes, mais… cela me suffit.

– Tu travailles dans quelle mosquée ?

– On ne peut pas aller à la mosquée. Les flics nous suivent à la trace. Les vendus du CFCM [Conseil français du culte musulman] travaillent comme de véritables indics pour l'État. Quand je pense que ces chiens se disent musulmans !

– Mais il existe plein de mosquées salafistes, non ?

– Ici, nous préférons la discrétion. Comme nous n'utilisons pas d'argent public, nous pouvons nous offrir le luxe de travailler dans l'ombre. Tu sais, les Français nous surveillent de près. Pourtant, nous ne faisons rien de mal ! Juste des prières, des causeries religieuses, des conversions et des projets caritatifs à destination de l'Afrique ou du Moyen-Orient.

– Et… ça se passe où ?

– Partout ! Ici, dans d'autres appartements, dans un kebab après la fermeture… Aujourd'hui, nous devons propager la parole de Dieu. Rallier le plus de monde possible sous la bannière de l'islam. Nous encourageons les femmes arabes à épouser des infidèles qui devront d'abord se convertir. Regarde ma sœur : elle a adopté volontairement le salafisme quelques mois avant mon départ. Avant, elle sortait en habit occidental et elle faisait les mêmes conneries que toutes les Françaises. Mais plus maintenant. Elle porte le niqab ! Si tu veux, tu peux lui parler, elle est ici. Elle va se marier le mois prochain ! Avec un Français !

– Musulman ?

– Maintenant, oui ! Il s'est converti à l'islam cet été. Depuis, il étudie le Coran, prie cinq fois par jour et apprend l'arabe. Ainsi, ma sœur gagne le paradis !

– Vraiment ?

– Oui ! En convertissant un infidèle, tu accomplis la plus grande volonté de Dieu ! Je suis très fier d'elle… Saïda !

Une jeune femme pénètre dans la pièce quelques instants plus tard. À peine 20 ans, elle me semble plutôt jolie, même si le voile noir et serré qui encercle son visage ne laisse pas entrevoir grand-chose. Elle me salue sans

me serrer la main, tandis que son frère lui fait signe de s'asseoir en déclarant :

– C'est Samuel. Je t'en ai parlé, tu te souviens ? À Selma.

Elle hoche affirmativement la tête avec un léger sourire. Puis Anes me demande :

– Tu vois toutes ces conneries qu'on raconte sur les femmes voilées qui seraient forcées par leur mari ou leur famille ? Demande à ma sœur si on la force !

– Carrément pas ! répond la jeune fille avec une pointe d'agressivité. Quand mon frère est devenu religieux, je croyais qu'il pétait les plombs. Et puis, en écoutant ce qu'il me racontait, ce qu'il apprenait avec ses amis, j'ai compris que l'islam représentait la seule voie possible. Aujourd'hui, je mène une vie propre. Dans le chemin d'Allah. Et je ne changerai plus jamais de direction ! Si je veux enlever le voile et sortir dans la rue… je peux ! Mon frère ne va pas m'en empêcher ! Mais je sais que je n'irai pas au paradis. Ceux qui doivent changer, ce sont les infidèles. Pas nous !

– Tu fais des études ?

– Plus maintenant. J'allais à l'université, mais avec leur loi contre le voile, terminé ! S'ils me demandent de choisir entre Dieu et leur fac pourrie, c'est vite vu ! De toute façon, je vais me marier, avoir des enfants. La vraie place d'une femme. Tu sais… Allah organise très bien ce monde. Comme un meuble que tu dois monter toi-même. Le croyant, il sait où doivent aller les choses. La place des hommes, des femmes, des enfants… Mais l'infidèle, on ne lui donne pas le mode d'emploi ! Alors il ne trouve pas la bonne manière d'emboîter les morceaux ! Il envoie les femmes à la guerre, et maintenant on voit de plus en plus d'« hommes au foyer » pour s'occuper des enfants, dit-elle en faisant une drôle de grimace, à la fois méprisante et amusée.

– Et ton mari ? Tu vas lui demander d'aller faire le Jihad, comme Anes ?

– S'il veut, oui. De toute façon, je ne lui donne pas d'ordre. J'obéis. Le Coran dit : « La femme doit être le paradis sous les pieds de son mari. » Je ne vais pas lui commander d'aller en Syrie ou ailleurs. Il décidera. En bon musulman. Mais il y a tellement de choses à faire ici, pour l'islam…

J'entends ce discours à longueur d'année dans le monde arabe. Mais le fait de voir une jeune Française s'exprimer ainsi me surprend. Elle parle sans la moindre contrainte, avec un enthousiasme qui semble presque

dépasser celui de son frère. Le salafisme fait vraiment des émules partout. Y compris chez les femmes.

– Tu connais d'autres femmes qui décident de devenir plus religieuses, comme toi ?

– Bien sûr ! Aujourd'hui, dans la cité, tu verras très peu de filles se promener tête nue. Alors qu'il y a cinq ou dix ans, c'était l'inverse. L'islam avance naturellement. Malgré tous les obstacles qu'on dresse sur son chemin ! Malgré la police, les lois anti-musulmanes, les juifs qui tiennent les médias et la population qui nous prend pour des sauvages… Malgré le fait qu'on nous parque dans des quartiers comme celui-ci… Eh bien, on avance ! Sans moyens, sans organisation… Juste avec la foi !

– Tu dis qu'il reste beaucoup à faire en France pour l'islam. Quoi, par exemple ?

– Tout ! L'islam doit régner sur la Terre entière ! Y compris dans ce pays ! Pas besoin d'aller en Syrie : on peut faire le Jihad dans n'importe quel endroit et de différentes manières.

– Et en France, comment fait-on le Jihad ?

Elle hésite, tandis que son frère l'observe avec un mélange de bonheur et de fierté. Il reprend la parole pour répondre à ma question :

– Elle dit vrai ! La guerre, on peut la mener partout. Depuis mon retour de Syrie, je réfléchis beaucoup à cela. Et je prends conscience que je peux travailler de façon tout aussi efficace à l'intérieur de mon pays. Comprends-moi bien, je ne regrette pas mon voyage à Selma. Loin de là ! D'ailleurs, ici, nous encourageons les jeunes à partir.

– Pourquoi ?

– Pour les endurcir. Pour éprouver leur foi. Nous avons besoin de gens motivés. S'ils acceptent de partir, ils se retrouvent confrontés à eux-mêmes et à Dieu : on perd vite l'envie de frimer, là-haut. Tu le sais. Je considère la Syrie comme une école, un passage utile pour tous ceux qui rejoignent les rangs des salafistes. Ils reviennent plus forts que jamais. Quand ils reviennent… (Il avale une gorgée de thé avant de poursuivre.) Mais il ne s'agit que d'une étape. Une fois rentré, on doit poursuivre le Jihad. Car il ne connaît pas de frontières ! Si tu peux faire avancer l'islam en France, tu mènes un combat aussi important que celui de Selma !

– Mais tu parles de quoi ? D'action militaire ?

– Je pense que nous, les vétérans, nous devons encourager tous ceux qui veulent agir. Tu sais, en islam, chacun demeure libre de ses actions et de ses choix, tant qu'ils ne contreviennent pas à la Charia. Alors nous n'ordonnons rien. Nous ne possédons pas d'armée. Mais nous encourageons les jeunes à ne pas rester passifs. Il s'agit d'une guerre entre deux mondes : celui de l'islam et celui des infidèles. Nous l'expliquons à tous ceux qui nous rejoignent. Ensuite, chacun agit en fonction de ce qu'il ressent. C'est vrai ici, dans notre quartier, mais la même chose arrive ailleurs, dans toutes les cités de France et d'Europe. Nous ne cherchons pas à organiser une « Grande Fédération salafiste », car nous n'en éprouvons pas le besoin : tous les croyants pensent de la même façon. Nous sommes tous « connectés », sur la même longueur d'onde. Ce que je te raconte, un autre Anes te le racontera à Londres, à Hambourg, à Amsterdam ou à Marseille.

– Donc tu conseilles à ceux qui vous rejoignent d'agir, mais sans leur expliquer comment ? Tu ne penses pas que certains risquent de choisir l'action violente ?

– Et alors ? S'ils l'estiment justifiée, pourquoi pas ?

Je comprends soudain que je ne connais qu'une toute petite partie de la personnalité d'Anes. À moins que le voyage l'ait transformé ? « Endurci », comme il le dit lui-même ?

– Tu penses quoi de Mohamed Merah ?

Il réfléchit un instant, tandis que j'éprouve un sentiment bizarre, comme si mon ami me paraissait subitement moins sympathique. Mais le problème vient de moi : je suis tellement habitué à côtoyer ces hommes à l'étranger que je finis par m'habituer à leurs propos. En Irak, l'évocation d'un attentat ou d'une exécution fait partie du quotidien. Dans beaucoup d'autres pays, des hommes comme Anes me parlent de façon rigoureusement identique. Mais loin, très loin de chez moi, leurs paroles glissent. Pas aujourd'hui. Je découvre qu'à une centaine de kilomètres de ma paisible maison, la colère et l'hostilité sans borne des salafistes grondent avec la même détermination et la même ferveur que sur les champs de bataille d'Irak ou de Syrie. Un constat qui me pousse à considérer mon interlocuteur avec un mélange de surprise et de méfiance, surtout lorsqu'il explique :

– Mohamed Merah était un soldat. Alors, qu'il s'en prenne à d'autres soldats, je peux le comprendre. Mais pas les enfants. Le Coran interdit formellement de s'en prendre à des enfants.

– Tu considères Mohamed Merah comme un soldat ?

– Un soldat de Dieu ! La France menait des opérations en Afghanistan à cette époque. Contre l'islam. Un soldat de l'armée française constitue une cible tout à fait acceptable. Il représente l'État. Comme les policiers, les ambassadeurs, les ministres ou n'importe quel fonctionnaire ! S'ils choisissent de mener une guerre contre l'islam, ils doivent en assumer les conséquences.

– Mais les soldats tués par Merah se trouvaient en France, pas en Afghanistan !

– Si les étrangers portent la guerre chez nous, le Coran nous autorise à la porter chez eux. Réciprocité.

La petite sœur acquiesce d'un hochement de tête, tandis qu'une question me brûle les lèvres :

– Quand les jeunes de ton quartier deviennent salafistes et te posent cette question, tu leur dis que Mohamed Merah agissait en conformité avec l'islam ?

– Au sujet de son opération contre les soldats, bien sûr ! Mais il ne s'agit pas de moi en particulier. Tous les musulmans qui connaissent le Coran te le confirmeront.

– Certains des jeunes que tu recrutes pourraient vouloir faire la même chose.

– Oui. Mais ça fait partie de notre mission. L'action violente ne peut pas être condamnée à l'encontre des représentants de l'État, lorsque ce même État conduit des guerres sauvages et aveugles en Afghanistan ou au Mali. Ici, dans ce quartier, nous répandons la parole de Dieu et les enseignements du Prophète. Je n'aime pas cette formule, mais… pour simplifier, disons que nous « fabriquons » des salafistes. Ensuite, quand ils prennent conscience de la réalité du monde, de l'oppression des musulmans par les infidèles, et de la nécessité impérieuse de faire triompher l'islam sur la Terre entière, alors nous les laissons faire leurs choix. Certains prêcheront dans leur entourage pour nous amener de nouveaux fidèles. D'autres partiront en Syrie. D'autres se contenteront peut-être d'étudier le Coran, sans prendre une part active dans la Dawa – le prosélytisme… Mais d'autres décideront certainement de passer à l'action. Peut-être à travers des opérations coup de poing. Nous éclairons les gens. Ensuite, ce qu'ils font ne dépend pas de nous.

– Auprès de qui allez-vous prêcher dans ce quartier ?

– Tout le monde nous accueille à bras ouverts ! Nous ne rencontrons jamais la moindre hostilité. Ceux qui ne se sentent pas concernés le disent, et on s'en va. Aucun problème.

– Quelles relations entretenez-vous avec le crime organisé ? Les trafiquants de drogue, par exemple ? Il paraît que la cité en abrite beaucoup.

– Qu'est-ce que tu appelles « trafiquant » ? Si un homme vend de la drogue aux musulmans, alors oui, il s'agit d'un crime. S'il en consomme, là encore, il faut le punir. Mais s'il utilise ce commerce pour intoxiquer les infidèles, les affaiblir et gagner de l'argent qui sert à financer notre cause, alors les choses deviennent très différentes…

– Si je comprends bien, on peut être un bandit aux yeux de la loi française et un bon musulman aux yeux des salafistes ?

– Exactement ! Le Coran impose les règles de Dieu. Mais ce ne sont pas les règles de la République…

La discussion continue sur le financement des salafistes. Je tente d'en apprendre davantage sur la situation qui prévaut dans cette cité, dont je ne peux bien évidemment pas donner le nom, et sur la manière dont le « groupe » d'Anes noyaute le périmètre. Le travail de mon ami se cantonne à arpenter les immeubles afin de répandre la bonne parole partout où on veut l'entendre. Un peu comme des Témoins de Jéhovah, à la différence que les salafistes reçoivent généralement un accueil très favorable, et toujours courtois. *A fortiori* lorsqu'ils reviennent de Syrie. Anes rencontre principalement des jeunes et leur parle à longueur de journée. Ils ont mis en place un système de garderie au sein de leur communauté, mais également des groupes de soutien scolaire qui fonctionnent après les heures de cours, dans les appartements de certains bénévoles.

Les enfants viennent y faire leurs devoirs, mais surtout recevoir des cours d'arabe et un enseignement coranique. À partir de 8 ans… Anes et ses compagnons perçoivent mille euros par mois. Ils sont seize à l'intérieur de ce seul et unique quartier, en plus de leur imam qui refuse de me rencontrer mais qui « connaît très bien l'islam », selon Anes. Il m'explique que le mystérieux imam, fraîchement débarqué de Tunisie, n'a jamais occupé de position officielle au sein d'une mosquée. Mais il possède « une immense maîtrise des Textes sacrés ». L'homme en question opère dans la plus parfaite opacité. Il organise des pèlerinages à La Mecque pour les habitants

du quartier, assiste financièrement les plus démunis de la communauté, sponsorise également, si nécessaire, le départ des combattants vers la Syrie… Et s'offre même le luxe d'organiser des actions de solidarité avec ce pays, ou encore avec la Somalie et le Bangladesh !

Tant d'initiatives et d'activités demandent de l'argent. Et l'épineuse question de ces trafiquants « honnêtes » n'embarrasse pas le moins du monde notre ami, qui considère le fait d'utiliser les revenus de la drogue comme un double bénéfice. « Vendre de la came aux infidèles constitue une forme de Jihad », expliquera-t-il. Les barons de la drogue coopèrent avec les salafistes et versent une forme d'impôt, afin d'acheter la paix sociale avec ces hommes qui pourraient perturber leurs activités. Comme leurs intérêts ne s'opposent pas, et comme les contributions demeurent modestes au regard des profits astronomiques générés par les stupéfiants, l'entente semble cordiale ! Lorsque je demande à Anes s'il croit sérieusement que ces hommes ne vendent pas de drogue aux musulmans, sa réponse tombe comme une évidence :

– Si certains consommateurs se disent musulmans, ils mentent ! Un vrai croyant ne peut pas s'adonner à ce genre de vices !

Donc, les trafiquants peuvent procurer de la drogue à des musulmans, mais ces derniers perdent instantanément leur statut de croyant lors de la transaction, ce qui exonère le vendeur de toute responsabilité ! L'hypocrisie de ce raisonnement est bien sûr totale, mais elle permet aux deux parties de s'y retrouver, sans que les salafistes ne perdent la face ou ne contreviennent à leurs « principes ».

Selon Anes, les réseaux salafistes ne pourraient pas survivre sans l'argent de la drogue. Mais la réciproque est vraie. Les barbus représentent aujourd'hui une véritable petite armée de l'ombre, présente dans tous les quartiers sensibles de l'Hexagone. En prison, ces hommes extrêmement solidaires forment des cercles très fermés et tout aussi puissants. Ils deviennent rapidement les maîtres des lieux, et couvrent les principaux trafics qui alimentent le milieu carcéral. Un proche d'Anes m'expliquera que, lors de son séjour dans une prison de la banlieue parisienne, la configuration était rigoureusement identique à celle de son quartier : les trafiquants s'acquittent d'une dîme pour obtenir l'aval de la communauté salafiste à l'intérieur des murs. Celle-ci « autorise » ensuite la vente de la marchandise auprès des autres détenus.

Dans le quartier, les jeunes recrues d'Anes continuent parfois leur travail de guetteur ou même de dealer. Un salafiste peut-il vendre de la drogue ? Là encore, la justification arrive d'elle-même : « Si nous vivions dans un monde régi par la Charia, explique-t-il, ce genre d'activités n'existerait plus. Mais ce pays demeure sous le contrôle des infidèles. Et notre came termine sa route chez les petits bourgeois du XVI^{e} arrondissement. Alors, pas de problème. D'ailleurs, à une autre échelle, Aqmi fait la même chose ! »

En effet, Al-Qaïda prône les mêmes méthodes : se financer par tous les moyens, légaux ou pas, afin de poursuivre la lutte et préserver l'existence de son groupe, qu'il s'agisse d'une cellule clandestine ou d'une brigade. Tant que le crime organisé marchera en tandem avec les salafistes, Anes disposera d'une manne suffisante pour recruter de nouveaux adeptes et renforcer sa structure. Lorsque je lui parle de délinquance et d'insécurité, il hausse les épaules en m'expliquant qu'un salafiste n'a rien à craindre ici. Les jeunes qui cherchent la bagarre ne s'en prennent jamais à eux. Pas plus que les dealers avec qui ils travaillent main dans la main. Quant aux autres, déclare-t-il avec un sourire satisfait, ceux qui subissent les violences ou les harcèlements des petits voyous de la cité, « il leur suffit de nous rejoindre ! ».

Au fur et à mesure de mes entretiens, je prends conscience du fait que ces hommes représentent désormais une véritable caste dans la cité. De véritables brahmanes [membres de la caste sacerdotale en Inde] de l'islam, à la fois craints et respectés. Dans cet univers où la violence et l'intimidation font partie du quotidien, les salafistes mènent une existence totalement préservée. Leurs liens avec les trafiquants leur assurent des revenus, mais également une protection sans faille.

Par ailleurs, la crainte qu'ils inspirent « à l'extérieur » (entendez en France, hors des banlieues) les transforme en véritables modèles pour une jeunesse triste et sans avenir, qui ne reconnaît rien d'autre que la loi du plus fort. Ces adolescents largués constituent des cibles de choix, aisément recrutés par les prêcheurs qui leur font miroiter le Jihad, la reconnaissance sociale au sein de leur communauté et le mirage d'une vie qui deviendrait subitement plus facile.

En un sens, ils ne mentent pas. Dans ces quartiers, mieux vaut devenir salafiste si l'on veut se préserver des problèmes. Malheureusement, ce prestige et cette immunité s'accompagnent d'un lourd tribut en terme de marginalisation et de radicalisation. On ne quitte pas le salafisme. À moins de changer de quartier et de disparaître dans la nature. Anes m'explique que leur imam se veut très clair sur ce point : revenir en arrière équivaut à une trahison, voire à une apostasie, c'est-à-dire un rejet de l'islam par le croyant. La pire faute d'un musulman, qui ne souffre qu'un seul et unique châtiment : la mort.

Dans cet univers sans issue, le nouvel adepte peut retrouver un certain sentiment de sécurité, et même penser qu'il donne finalement un sens à sa vie. Mais ce changement de cap brutal s'accompagne d'une marginalisation encore plus grande, dont il devient rapidement impossible de s'extraire. En Europe et particulièrement en France, les salafistes ne s'intègrent *jamais*. À la fois parce que la société refuse de leur accorder la moindre place, mais également par choix. Ceux qui décident de travailler se retrouvent invariablement cantonnés à des business « communautaires », qui vont du kebab aux boutiques de cartes téléphoniques prépayées, tandis que d'autres deviennent chauffeur de taxi : dans tous les cas, des métiers qui ne demandent aucun effort d'intégration et qui n'impliquent pas le moindre échange avec les infidèles. Anes me le confirmera : « Les salafistes ne s'intéressent pas à l'argent. Nous ne cherchons pas non plus à "nous épanouir dans notre carrière", comme vous dites. Pourquoi chercher le bonheur dans le travail, quand je peux voir la Grandeur et la Merveille de Dieu chaque jour, en ouvrant le Coran ! Nous voulons juste rester entre nous et gagner du terrain. Rien d'autre. Hors de question de perdre notre temps avec des infidèles qui nous méprisent autant que nous les méprisons… »

Forcés de vivre en vase clos, les jeunes salafistes se tournent vers toujours plus de religion, toujours plus de radicalisme et toujours plus de clandestinité. Sans le moindre espoir de retour. Un prix extrêmement élevé pour ceux qui choisissent cette voie par faiblesse, plutôt que par conviction. Et ils sont nombreux…

Durant les jours suivants, nous nous promènerons dans le quartier pour y rencontrer de nouveaux convertis et d'autres activistes qui exercent le même travail de « sensibilisation » qu'Anes. Cette cité ne compte que

quelques dizaines de milliers d'habitants mais l'islam semble régner de façon plus ou moins ouverte sur la vie de chacun. Interrogé sur l'anecdote du « pain au chocolat » qu'aux dires de Jean-François Copé les jeunes musulmans volent aux jeunes chrétiens pendant leur jeûne, Anes me confirmera qu'ici, pendant le Ramadan, personne ne mange à l'extérieur.

– Si tu sors de la cité, ça va. Mais dans les jardins, dans les couloirs… il t'arrivera des problèmes. Les salafistes ne te diront rien, mais les gamins du quartier aiment faire leurs malins pour nous ressembler. Vous dites « être plus royaliste que le roi », c'est ça ?

Nous rencontrons un homme d'environ 25 ans, converti à l'islam depuis deux ans et vétéran de la Syrie. Barbe rousse, visage carré et silhouette massive, il est vêtu d'une djellaba blanche et d'un vieux blouson noir, avec un bonnet de la même couleur. Méfiant et peu enclin à me parler, Anes lui explique les circonstances de notre rencontre et mon périple chez Jabhat. Cela semble suffisant pour le mettre à l'aise. Après un séjour de quelques mois à Alep, dans une brigade dont il refuse de divulguer le nom, il a décidé de revenir et de se consacrer à la Dawa. Il fait partie du « groupe » d'Anes, et semble particulièrement optimiste quant à l'avenir. Selon lui, la disparition du sentiment religieux en France nous affaiblit à un degré que nous ne soupçonnons pas. Si l'islam devait faire face à un pays soudé autour du christianisme, alors la partie serait certainement perdue. Mais aujourd'hui, explique-t-il, « vous n'avez plus la foi. Sans motivation, les armes et l'argent ne vous serviront à rien ». Il compare notre pays à un verre vide, que notre culture et notre modèle de société ne parviennent pas à remplir. Tandis que l'islam déborde d'énergie et ne demande qu'à se répandre, pour étancher la soif des futurs croyants. D'après lui, plusieurs jeunes Français se convertissent toutes les semaines, lors de réunions organisées par leur groupe. Certaines sont filmées et postées sur le web, où elles rejoignent le flot ininterrompu de « conversions en ligne », visibles sur les forums et les sites de propagande salafistes.

Je circule sans entrave dans ce quartier. D'abord parce que la présence d'Anes et de ses amis nous garantit une paix royale, mais aussi parce que les langues se délient immédiatement. Les conversations et les bavardages auxquels je participe s'effectuent de la même façon qu'en Syrie. Mon séjour chez Jabhat rassure nos interlocuteurs, *a fortiori* en compagnie d'Anes, témoin direct de cette aventure. Sans cette liberté de mouvement au sein de

la communauté salafiste du quartier, il me semble difficile de pouvoir évaluer l'étendue de la menace. On croise des convertis, mais également beaucoup de jeunes Arabes qui décident de changer de vie et de se tourner vers Dieu… Tout cela dans le contexte très « amical » d'une cité qui leur est totalement acquise, où les commerçants et les concierges n'hésitent pas à chanter les louanges de leurs voisins salafistes !

En filigrane, comme des ombres qui ne seraient pas à leur place, les non-musulmans rasent les murs sans se faire remarquer. Le converti ayant séjourné à Alep me relate une affaire de viol datant de quelques semaines. Il m'explique que « ça devait arriver », à force de voir cette fille se balader « habillée comme une pute » dans les couloirs d'immeuble. D'ailleurs, il doute qu'il s'agisse vraiment d'un viol : « Quand tu t'habilles comme ça, tu cherches les mecs ! Si mes sœurs sortaient dans cette tenue, je les fracasserais moi-même ! » Les deux sœurs de ce monsieur refusent encore de se convertir, mais il paraît confiant : « Sur ça, je les lâcherai pas. Elles deviendront musulmanes. Y a pas moyen, autrement ! » J'acquiesce d'un geste de la tête en pensant que certains de nos compatriotes feraient mieux de rester en Syrie…

Je n'imaginais pas une seconde à quel point le salafisme rongeait *déjà* notre société. Quant au rôle du Jihad, je ne pense pas qu'il s'agisse d'un déclencheur, loin s'en faut. Ces hommes se radicalisent bien avant leur départ, et la Syrie représente seulement une étape supplémentaire dans leur « cheminement spirituel ». Une sorte de premier passage à l'acte. Mais il ne se trouve pas à l'origine du désastre que je découvre aujourd'hui. Les théories ultra-radicales d'Anjem Choudary et des autres prêcheurs font tellement d'émules que ce quartier ressemble désormais à un vrai petit califat islamique, même s'il ne dit pas son nom.

Les lois de la République n'existent plus, et les salafistes poussent chaque jour ce ghetto vers plus de marginalisation, plus d'enclavement et plus de non-droit. Dans ce monde violent et arbitraire, le seul moyen de ne plus figurer parmi les victimes consiste à rejoindre le sommet de la chaîne alimentaire. Facile : une simple conversion vous propulse instantanément du bon côté de la barrière.

Le Jihad en Syrie représente l'arbre qui cache la forêt. Il focalise notre attention et nous empêche de discerner le véritable danger : Anes et ses compagnons se sont lancés dans une véritable entreprise de colonisation, en

opérant un maillage très serré du terrain qu'ils occupent. Au sein de ce périmètre, ils œuvrent de façon méthodique, recrutant inlassablement de nouveaux fidèles, dans un contexte et une époque où les jeunes semblent étonnamment faciles à convaincre.

Beaucoup admettent qu'ils choisissent l'islam pour faire comme leurs copains, avant d'ajouter bien sûr qu'ils « comprennent » le vrai sens de cette religion. En réalité, je soupçonne qu'il s'agit d'un phénomène d'entraînement, qui confine aujourd'hui à la suggestion de masse. Ces quartiers me semblent si efficacement noyautés qu'il devient difficile pour certains esprits faibles de résister à la pression environnante. Lors d'un dîner à la salle des fêtes, un jeune résumera très bien cette situation : « Tous mes potes étaient musulmans, nos voisins étaient musulmans, et la meuf que je voulais aussi. Les mecs qui partaient en Syrie, tout le monde les admirait. Et tous ces gens, *tous*, voulaient que je me convertisse. Je sentais que c'était une marque de confiance ! De respect ! Alors, je l'ai fait… »

Pas grand-chose à voir, donc, avec une décision personnelle et réfléchie…

Les jihadistes changent-ils après leur expérience en Syrie ? En observant les vétérans que je rencontre avec Anes, je dirais que non. Leur retour à la vie civile ne me semble pas particulièrement douloureux, loin s'en faut. À l'inverse des anciens combattants du Vietnam, accueillis en criminels par une population hostile, les jihadistes atterrissent « en douceur ». Ils retrouvent immédiatement leurs repères, au sein d'une communauté qui les respecte et qui leur attribue rapidement un rôle dans la suite des événements : « Une nouvelle forme de Jihad », comme l'expliquait la sœur d'Anes.

D'ailleurs, ce dernier ne paraît guère ébranlé par les souvenirs de son périple, pourtant pas toujours très glorieux. Le souvenir de sa fuite, le mépris dans lequel le tenaient les autres combattants… Tout cela semble être passé à la trappe ! À son retour, il a immédiatement trouvé un autre combat à mener. Un combat qui lui paraît tout aussi grand et juste que celui de Selma.

L'implantation massive des groupes salafistes dans nos cités constitue un véritable filet de sécurité pour ceux qui rentrent. Loin de se sentir isolés, ils poursuivent leur guerre par d'autres moyens et ne sombrent ni dans l'amertume ni dans le désœuvrement. À la différence d'un ancien soldat qui

se retrouve seul après des années de service, sans plus rien comprendre à la vie civile, Anes et ses compagnons se protègent mutuellement au sein d'un véritable cocon idéologique.

Notre jihadiste de Selma mène désormais une existence sereine : il règne sur un petit univers médiocre et fermé, où il incarne une autorité qu'on respecte et qu'on écoute. Il travaille sans relâche à sa nouvelle mission, et rien d'autre ne semble compter à ses yeux…

Le troisième jour, tandis que nous dînons chez lui, il descend faire quelques courses et me laisse seul à l'intérieur de son appartement, en compagnie de sa mère. Celle-ci tente d'engager la conversation et, lorsque nous évoquons le salafisme, elle jette la main par-dessus son épaule :

– Écoute ! Je vais te dire, c'est bien simple : il me fait chier avec son salafisme ! Chier ! Je ne peux pas dire autrement…

La vieille dame rougit en baissant les yeux, visiblement surprise d'avoir employé de tels mots. Puis elle ajoute en me prenant par le bras, comme si elle craignait qu'on nous entende dans l'appartement vide :

– Avant, il travaillait. Il a un BTS, tu sais ? Il pourrait gagner sa vie ! Avoir une maison, une famille ! Maintenant, il aurait certainement plus de responsabilités ! Plus d'argent ! Mais il gâche tout avec ces idées sur l'islam. Il me parle tout le temps de ça comme s'il savait tout… Moi je lui réponds qu'il ne sait rien ! Pourquoi il m'apprendrait à devenir musulmane, lui ? Moi, je suis musulmane ! Mon mari aussi l'était. Tout comme nos familles, en Algérie. Et lui, le petit jeune à moitié français qui ne parle même pas bien arabe, il vient faire sa loi chez les croyants, juste parce qu'il va à la mosquée et parce qu'il prie cinq fois par jour ? Mais moi, je m'en fous ! Je suis musulmane, et je ne prie pas ! Voilà !

Elle fait de grands gestes pour accompagner sa démonstration, et conclut sa dernière phrase en pointant un doigt vers le sol, le menton relevé en signe de défi. J'avoue que je ne sais pas trop quoi répondre :

– Mais le Coran dit bien qu'il y a cinq prières par jour et que…

– Oh, oh ! Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi ? Le Coran, il dit ça, mais moi, je ne prie pas ! Voilà ! Mais quand j'irai voir Dieu, murmure-t-elle d'une voix infiniment douce, moi je pourrai dire que je suis honnête ! Moi, je ne négocie pas avec les bandes de voyous ! Ceux qui vendent de l'héroïne ! Ça, c'est des musulmans ? siffle la vieille dame avec mépris.

Elle fait mine de cracher par terre. Tandis que je m'apprête à répondre, elle me prend la main pour m'interrompre :

– Aujourd'hui, tous les gosses de ce quartier deviennent fous. Islam par-ci, islam par-là… Ils ne comprennent même plus de quoi ils parlent ! Tu veux savoir : c'est la mode ! Eh oui ! Aujourd'hui, ils deviennent salafistes pour faire bien ! Pour avoir l'air fort ! Et Anes les encourage à partir en Syrie, ces pauvres gamins ! Tu imagines les parents ? Ils vont pleurer comme moi j'ai pleuré. Mais puisque c'était si bien, la Syrie… pourquoi il est revenu ? Moi, je te dis : les salafistes, ils mentent. Tout le temps ! Il le sait bien, Anes ! Je lui répète à longueur de journée. Maintenant, sa sœur fait comme lui ! Je lui dis : « Ma fille, tu n'as qu'à rentrer dans un harem, tant que tu y es ! Si tu veux vivre le reste de ta vie comme une esclave, continue comme ça ! » (Elle soupire en se frappant la tête avec le doigt, avant de conclure :) La France aussi, elle devient folle. Aveugle ! Elle ne comprend pas ce qui se passe. Il ne faut pas laisser faire ça ! Les salafistes, ils font comme le cancer : ils mangent le pays de l'intérieur !

Rendez-vous secret à Istanbul

Je termine mon périple dans la cité d'Anes lorsque je reçois un message de Tarek, mon ami d'Al-Qaïda que j'avais contacté depuis la Turquie. Il veut me rencontrer. Cet homme ne se déplace jamais sans raison précise, et toujours avec un luxe de précautions. Il ne s'agit certainement pas d'une visite de courtoisie.

Nous nous retrouvons à Istanbul, près de la célèbre place Taksim. Dans cette ville qui ne dort jamais, et cela depuis des siècles, le chaos et le brouhaha peuvent conférer une illusion de sécurité ou au moins d'anonymat. À tort. Le MIT, les services de renseignement turcs, opère avec une redoutable efficacité à travers le pays et en particulier à Istanbul, noyauté par un réseau d'informateurs qui quadrillent méticuleusement tous les quartiers de la ville. Difficile d'échapper à leur vigilance, même pour un professionnel de la clandestinité. Réussir un rendez-vous dans de telles conditions requiert du temps, de l'expérience et du sang-froid.

J'arrive sur la place par le funiculaire et je me rends au lieu de rendez-vous indiqué : un petit café en terrasse, dans un parc qui domine la grande avenue transformée en rue piétonne depuis quelques années. À la table d'à côté, quelques types d'une cinquantaine d'années, cigarette vissée au coin des lèvres, discutent avec de grands gestes tout en élevant la voix. Le serveur m'apporte un café tandis que je scrute discrètement les alentours, sans connaître la suite du programme. Pendant une bonne dizaine de minutes, je resterai sur place en faisant mine de contempler le parc et d'observer les passants. La nuit tombe et enveloppe la ville d'un froid glacial. Le climat, dans cette région du monde, change aussi vite que les alliances. Et avec la même brutalité.

Un homme d'une trentaine d'années vient me rejoindre en ouvrant les bras avec un sourire chaleureux. Il me serre la main, puis m'attire vers lui comme si nous nous connaissions depuis toujours. Je ne l'ai jamais vu. Les cheveux courts, impeccablement rasé, il porte des lunettes de soleil posées sur son bonnet et un blouson en cuir beige. Jeans, chaussures de sport à la

mode… Il ressemble à tous les passants qui déambulent sur la place. L'homme dépose son téléphone près de moi et entame un long monologue sur mes vacances et les endroits que nous pourrions visiter. À haute voix. Je n'y comprends rien mais je devine qu'il se méfie probablement du groupe de vieux Turcs, à quelques mètres de nous. Ceux-ci entament une partie de backgammon en s'invectivant mutuellement et en jetant furieusement leurs dés sur la table de jeu. Il n'a pas tort. Les indics ressemblent à ça, en Orient. De gentils grands-pères, assis sur un tabouret à longueur de journée, observant toutes les allées et venues du périmètre, et rendant compte du moindre fait inhabituel.

Mon interlocuteur avale son café d'un trait et me désigne le téléphone d'un geste du menton. Je l'embarque discrètement, tandis qu'il se lève en me tendant sa carte.

– Tu peux m'appeler quand tu veux. Dès que tu souhaites partir, j'organise tout : la voiture, les hôtels, les restaurants… Tout !

Au terme de cette conversation sans queue ni tête, uniquement destinée à endormir la méfiance d'un éventuel indic, l'homme tourne les talons et disparaît dans le parc. Au dos de la carte, l'adresse d'un bar situé à quelques centaines de mètres, avec les instructions suivantes : « 2e étage, attends cinq minutes et appelle Michael ».

Le bar en question se compose d'une terrasse, d'une petite pièce et de deux étages de la même superficie, auxquels on accède par un escalier en colimaçon. La serveuse, chétive mais jolie, prend rapidement ma commande en expliquant que la salle, réservée par un groupe pour la soirée, fermera dans une heure.

J'attends cinq minutes, comme convenu : probablement le temps nécessaire à ceux qui m'ont suivi de vérifier que je ne fais l'objet d'aucune autre filature que la leur…

Bien sûr, je ne connais aucun Michael. Mais il figure dans le répertoire, sous un numéro turc. J'appelle et on me fixe rendez-vous dans un night-club un peu plus au nord, à environ trente minutes de marche. Je note l'adresse, éteins le téléphone, paie mon café et disparais pour la prochaine étape de cet étrange périple. En espérant que ce soit la dernière. La nuit, Istanbul grouille de rabatteurs qui vous proposent des femmes ou de la drogue, sans lâcher prise facilement. À ma grande surprise, plusieurs

d’entre eux me prennent pour… un Syrien ! Ils m’abordent en arabe et me proposent à peu près tout ce qui pourrait intéresser un touriste, de la cocaïne aux boîtes de nuit, en passant par des restaurants, des prostituées ou même des « jeunes filles ». J’ignore à quel point elles pourraient être jeunes, mais dans ce carrefour entre l’Orient et les pays les plus pauvres d’Europe de l’Est, comme la Moldavie, je crains le pire…

Le club se trouve au fond d’une impasse, après deux autres discothèques encore fermées à cette heure. Un gorille aux biceps et aux épaules démesurés m’observe pendant plusieurs secondes avant de m’ouvrir la porte en silence. À l’intérieur, un couloir tapissé de velours rouge mène vers un grand escalier aux rampes dorées et prétentieuses. Le club est au sous-sol. Avant même d’y parvenir, la musique me fracasse déjà les tympans. J’entends les cris de joie de quelques soûlards, venus faire la fête et s’enivrer à l’abri des regards. Le spectacle est déprimant. Quelques filles se tortillent sans enthousiasme sur les abords de la piste de danse, tandis que les autres sont vautrées sur les canapés de la boîte, l’air plus triste les unes que les autres. Un groupe de jeunes types hilares frappent dans leurs mains en parlant très fort, et s’agitent au rythme du vacarme assourdissant qui emplit la pièce. Ce sont les seuls clients à cette heure. Les seuls, avec trois autres personnes dont je discerne encore mal les visages. En m’approchant, je reconnais Tarek, qui lève la main sans sourire pour me faire signe de les rejoindre.

Impossible pour moi de donner une description physique de ce personnage. Je me contenterai de dire qu’il s’agit d’un homme d’une cinquantaine d’années, extrêmement intelligent et surtout très bien renseigné. Pas un simple commerçant qui fricote avec Al-Qaïda, mais un membre à part entière de l’organisation, capable de parler directement aux émirs et de les rencontrer dans des délais très brefs. Il jouit de la confiance pleine et entière des chefs de guerre et des idéologues, qu’il ne trahira jamais. Mais il possède également un pied dans le monde des affaires, ce qui lui permet de résoudre de nombreux problèmes logistiques rencontrés par l’organisation : armes, carburant, nourriture, matériels divers et variés, mais aussi renseignements… Tarek touche à tout et fréquente beaucoup de personnalités importantes au sein du monde arabe. Des hommes venant parfois de pays qui en surprendraient plus d’un !

Tarek ne ressemble pas à un jihadiste, ni même à un salafiste. Pas de barbe, pas de djellaba… Au contraire ! Il ressemble à un homme d'affaires élégamment vêtu, qui viendrait prendre un peu de repos dans un bordel d'Istanbul, après une journée de travail bien remplie.

Il me salue sans me présenter les deux autres, à qui je serre seulement la main en échangeant des *salam'alikoum* cordiaux mais totalement anonymes. Pas de nom et pas de fonctions. Visiblement, Tarek ne juge pas utile de me communiquer cette information. Les types sont beaucoup plus jeunes que lui, et je pense qu'ils font partie du groupe de surveillance qui sécurise ses déplacements.

Il avale une gorgée de bière tandis que nous échangeons les politesses d'usage et que nous évoquons quelques-unes de nos relations communes. Le patron du night-club vient nous interrompre avec courtoisie. Il me présente les tarifs et m'explique que les « dames » sont disponibles pour prendre un verre. L'homme continue son monologue en me demandant ma nationalité. Comme je prétends être suisse, il me parle de son dernier voyage à Genève, et m'exhibe fièrement le briquet en or qu'il a acheté dans cette ville. Ces bavardages prennent du temps et gênent mes interlocuteurs, qui se demandent certainement si le type fait office d'indic pour le renseignement turc. À n'en pas douter ! Je le remercie poliment en lui faisant comprendre que ni les filles ni son briquet ne nous intéressaient pour l'instant. Il s'efface en me rappelant que nous pouvons choisir « n'importe laquelle », et que toutes les dames sont très « propres ». J'observe l'une des prostituées avachies en face de moi. Âgée de 16 ou 18 ans, elle se bouche les oreilles en fermant les yeux d'un air triste et fatigué. Probablement pas turque, elle me semble roumaine ou moldave. À la regarder, je pense que cette pauvre gamine n'est ni « propre » ni particulièrement libre de ses mouvements.

Le gorille de l'entrée fait des allers et retours réguliers à l'intérieur de la boîte, en balançant les bras d'avant en arrière à la manière d'un véritable primate. J'ignore s'il assure la sécurité des clients ou s'il est plutôt là pour surveiller les filles, qui me font davantage l'effet d'esclaves que de travailleuses indépendantes. Tarek m'arrache à mes pensées en tendant la flamme de son briquet vers ma cigarette. Ce rendez-vous éveille en moi un mélange de curiosité et d'appréhension. J'ignore totalement ce qu'il veut. S'agit-il de mon livre ?

Malheureusement, Tarek désirait me voir pour aborder des questions très différentes, sans aucun rapport avec mon enquête. Nous discuterons longuement, pendant plus d'une heure, sans même évoquer le nom d'Al-Qaïda ou les résultats de mon voyage en Syrie. Au terme de cet entretien dont je ne peux bien évidemment pas relater le contenu, nous bavardons quelques minutes. Finalement, il me demande :

– Et ton voyage ? Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

– En partie. Mais il manque des pièces à mon puzzle.

– Que veux-tu dire ?

– Je me suis aperçu que certains Français de Jabhat disparaissaient. Ils intègrent la brigade puis, un jour, ils quittent la Syrie sans crier gare.

Il avale une autre gorgée de bière en observant les filles qui se trémoussent sur la piste de danse :

– Je sais.

– Vraiment ? Et où vont-ils ?

– Ils rentrent en France.

– Ils quittent Jabhat ?

– En quelque sorte. Mais pas vraiment…

– Comment ça ?

– Al-Qaïda possède des structures en Europe. Rien à voir avec les cellules des années 2000. Elles sont plus fortes. Mieux organisées. Plus profondes…

Venant des salafistes rencontrés dans les banlieues de l'Hexagone, je considérerais une telle révélation avec beaucoup de prudence et de circonspection. Mais Tarek se trouve au cœur de cet univers. Clairement, il sait de quoi il parle.

– Ces structures existent en France ?

Mon compagnon se contente de hocher affirmativement la tête et allume une nouvelle cigarette. Je pense qu'il devine ma question suivante :

– Tu peux me mettre en contact avec eux ?

Il sourit :

– Tu sais, il ne s'agit pas de Jabhat al-Nosra. Ces gens évoluent en territoire hostile. Ils doivent préserver leur anonymat.

– Tu sais que tu peux me faire confiance.

Tarek ne ferme pas la porte. Cette absence de « non » catégorique m'incite à poursuivre.

– S’ils opèrent en France, je dois les rencontrer. Tu peux m’aider ? Leur parler ?

– Pour leur dire quoi ?

– La vérité : j’enquête sur les réseaux salafistes de France et leurs liens avec les brigades syriennes. S’il s’avère que les choses vont plus loin, que les activités d’Al-Qaïda se poursuivent en Europe, je voudrais en savoir davantage sur leurs cellules. Tu sais que je n’ai jamais donné aucune information sur vous. Ils peuvent avoir confiance.

Tarek me promet d’essayer. Cependant, je ne me fais guère d’illusions sur mes chances de rencontrer ces hommes implantés en France, dont j’ignore le nombre et les intentions. Mais cette révélation bouleverse totalement le cours de mon enquête.

Je considérais jusqu’à présent que les islamistes « visibles » formaient l’épine dorsale du problème auquel la France était confrontée : des salafistes de plus en plus puissants, qui utilisaient le Jihad syrien comme un catalyseur pour recruter et radicaliser davantage sur notre sol. Malheureusement, je commence à comprendre que ces réseaux représentent l’arbre qui cache la forêt. Si Tarek dit vrai, ce dont je ne doute pas une seconde, alors il existe une autre menace, infiniment plus redoutable que celle des barbus qui arpentent nos cités à longueur de journée. Des hommes discrets, guère enclins au prosélytisme, dont personne ne semble jamais avoir entendu parler…

Tarek s’engage à les contacter. Il connaît leur émir, m’explique-t-il. La simple évocation de ce terme pour désigner un cadre d’Al-Qaïda en France me fait froid dans le dos.

Après cet entretien, je resterai plusieurs semaines sans nouvelles de mon ami. Finalement, on m’enverra en Tunisie pour y rencontrer l’une de nos connaissances communes, que Tarek semble avoir chargée du dossier. En constatant qu’il a dépêché un homme au Maghreb pour prendre contact avec les membres de la cellule française, je comprends que mon ami ne prend pas cette affaire à la légère. Et qu’il tente vraiment l’impossible pour m’aider à les rencontrer. Cet émissaire, je le rencontrerai deux fois, à quinze jours d’intervalle, dans un luxueux hôtel de Tunis. Les négociations seront longues et laborieuses. Après nos deux rencontres de Tunis, je reverrai cet homme à Bruxelles, une dizaine de jours plus tard. Tel un émissaire qui ferait la navette entre deux délégations, il rencontre ces hommes, revient

vers moi, puis retourne les voir… Et ainsi de suite. Pour des raisons de sécurité évidentes, il m'est impossible de contacter Tarek. Mais son ombre plane au-dessus des négociations. Grâce à lui, j'obtiendrai l'aval de ce mystérieux émir, qui acceptera finalement de me rencontrer. L'intermédiaire de Bruxelles me prévient que les mesures de sécurité seront « draconiennes », sans que je comprenne encore à quel point il dit vrai ! Pour mettre en place les modalités de l'entretien, je dois entrer en contact avec un certain Abou Youssef, bras droit de l'émir. Seul problème : je ne peux pas le joindre par téléphone.

– Où se trouve-t-il ? demandé-je à l'intermédiaire.

– En Somalie. Dans les montagnes du Galgala.

Stupeur. Je ne m'attendais pas à un tel périple, *a fortiori* dans le pays le plus dangereux du monde.

– Pourquoi en Somalie ?

– Parce que tout commence là-bas…

Organiser un départ dans les Galgala me prendra du temps. Cette région constitue l'un des fiefs d'Al-Qaïda en Somalie. Je ne dispose que de très anciens contacts au sein des Shebabs, que j'ai côtoyés il y a de nombreuses années à Kismaayo, pour le compte d'un homme d'affaires asiatique. Kismaayo se trouve au sud, près du Kenya, tandis que les montagnes du Galgala sont à l'extrême nord, en lisière du golfe d'Aden. Or, si ce mystérieux Abou Youssef accepte de me rencontrer, lui et l'émir refusent de m'aider à organiser ce voyage. Il me faudra plus d'un mois avant d'obtenir un contact fiable au sein des Shebabs, à Mogadiscio. Selon mes amis de Kismaayo, cet homme peut me faire entrer en zone shebab et faciliter mes déplacements à l'intérieur de leurs fiefs. Ni le point de départ ni le lieu d'arrivée ne me paraissent très rassurants : le massif des Galgala représente une « no go zone » où les hommes d'Al-Qaïda règnent en maîtres, tandis que la réputation de Mogadiscio n'est plus à faire. Utiliser la ville la plus dangereuse du monde pour préparer mon voyage chez Al-Qaïda ne me semble pas très judicieux. Malheureusement, il s'agit de la seule option dont je dispose…

François

Je retrouve François quelques jours après mon rendez-vous d'Istanbul. Nous nous rencontrons dans une petite ville du centre de la France, à une quinzaine de kilomètres de son domicile. Ses parents refusent de me recevoir et le retour s'annonce difficile pour le jeune jihadiste, désireux de reprendre le cours de sa vie, sans renoncer à ses convictions.

Il ne porte plus la barbe et souhaite recommencer ses études. Retrouver une existence normale et, surtout, reconquérir le cœur de sa fiancée ! Malheureusement, la jeune femme ne veut plus entendre parler de lui. Comme la plupart de ses anciens amis, tous issus de la bonne société provinciale. Pourtant, il ne désespère pas. Vêtu d'un pantalon beige et d'un pull en cachemire, avec une chemise bleue dont le col dépasse légèrement, il porte des mocassins de marque et pourrait, à première vue, ressembler à l'un de ces chrétiens traditionalistes qu'on croise parfois dans la rue. Pas très étonnant, puisque François m'explique justement qu'il faisait partie de cette communauté.

– Toute ma famille est très croyante. Et l'islam représente tout ce qu'ils détestent. En partie parce qu'ils ignorent de quoi il s'agit. Mais également parce que certaines personnes qui se disent musulmanes nous font énormément de tort. Tu sais, peu de gens connaissent vraiment l'islam. Les types comme le footballeur Anelka qui se convertissent et font des saluts nazis déguisés quand ils marquent un but… Entre deux coups de ballon, est-ce qu'il ne pourrait pas apprendre à lire ? Le Prophète vivait à côté d'un juif ! L'islam protège les autres religions ! Même les émirs d'Al-Qaïda que tu connais en Syrie te le diront.

– En effet.

– Alors tu vois : difficile d'être *vraiment* musulman en France. On se retrouve vite coincé entre l'ignorance des uns et la bêtise des autres. Même ceux qui se disent croyants…

Nous prenons un café à la terrasse d'un bar, mais il fait froid. Vraiment froid. Lorsque je lui propose de rentrer, il me répond avec une petite

grimace embarrassée :

– Vaut mieux pas. Tu sais, ici, tout le monde connaît tout le monde. Pour parler de ça, je préfère qu'on soit tranquilles.

Aujourd'hui, François ne pense plus vraiment à la Syrie. D'ailleurs, depuis son retour, ses croyances vacillent.

– Ça fait quand même un sacré choc de côtoyer les gens d'Al-Qaïda qui t'expliquent qu'il va falloir conquérir le monde par la force. Je dois dire qu'eux, au moins, ils savent de quoi ils parlent. Le Coran le dit très clairement. La Terre entière doit appartenir aux musulmans. Mais, en même temps, je ne trouve pas ça très logique. Je sais ce que tu vas répondre : la foi n'a rien à voir avec la logique… Mais je ne pense pas pouvoir adhérer à ça. Et la religion, ce n'est pas à la carte : tu ne peux pas prendre ce qui t'arrange et oublier le reste. Donc, si je refuse l'idée d'un califat mondial, je ne peux pas prétendre être musulman. Je dois admettre que je ne sais plus trop quoi penser. Depuis mon retour, je parle beaucoup avec le curé de notre paroisse. Malgré ma conversion, il reste toujours très ouvert. Il ne ferme jamais la porte à la discussion. Pour l'instant, il n'essaie même pas de me convaincre. Il m'écoute, il répond à mes questions, et rien d'autre.

– À quelles questions ?

– En gros, ça tourne toujours autour de la même chose. Pourquoi je considère que l'islam constitue l'aboutissement des trois religions monothéistes, alors que lui ne le pense pas ? On rentre dans les détails, mais… le problème revient toujours à ça.

– Et ses réponses arrivent à te convaincre ?

– Pas vraiment, non. Mais, d'un autre côté, si on va au fond des textes, le christianisme n'est guère plus tendre que le salafisme. Tu connais la prière : « Que Ton règne arrive sur la terre comme au ciel » ? Quelle différence avec l'avènement d'un califat mondial ? Et puis la position de l'Église catholique sur le statut des juifs, par exemple : elle est beaucoup plus alambiquée que celle des musulmans. Tu te souviens de la déclaration *Nostra Ætate* ?

– Ça dépasse mes compétences ! dis-je en riant.

– Ça date des années soixante. Cette déclaration visait à clarifier la position de l'Église face aux juifs, considérés jusque-là comme déicides. Les catholiques ont eu beaucoup de mal à en accoucher ! Et encore, elle demeure très vague. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, l'islam fait

preuve d’une plus grande honnêteté. Mais les choses s’embrouillent dans ma tête. Au moment de me convertir, je me sentais serein. Mais après la Syrie… Le passage de la théorie à la pratique m’a un peu refroidi !

Nous continuerons à discuter plusieurs heures avant d’aller dîner dans un petit restaurant du coin. François réfléchit tellement qu’il ne sait plus du tout où il en est ! D’après ce que je comprends, il considère que l’islam constitue l’aboutissement logique de ses croyances. Mais cette constatation le dérange et semble le plonger dans un embarras profond. Ses relations avec sa famille demeurent plus tendues que jamais. Son père lui fixe un ultimatum de trois mois pour revenir dans le « giron de l’Église », sans quoi il le met dehors. Sans ami, à cheval entre deux communautés, il risque de perdre sa famille par honnêteté intellectuelle. Notre rendez-vous a lieu fin décembre 2013 et je décide de le revoir juste avant de terminer mon manuscrit, pour tenter de connaître le dénouement de son histoire…

Nous nous retrouvons en février. Pour mon ami, sans conteste le plus intelligent des jeunes volontaires rencontrés à Selma, les choses semblent aller de mal en pis. Il vit désormais dans une petite chambre de bonne à Paris, où il prépare la reprise de ses études, l’année prochaine. Sa copine refuse de lui laisser une seconde chance, et François n’arrive pas à comprendre pourquoi.

– Elle est aussi religieuse que moi. Nous nous connaissons depuis des années et elle sait pertinemment que je ne pourrais pas prendre une telle décision à la légère. Je ne cherche pas à faire « comme les copains » ou à suivre une mode. Je réalise seulement que Jésus était un prophète de l’islam. Comme Moïse. Tu sais, je ne veux pas paraître arrogant, mais je pense que ma démarche n’a rien à voir avec celle des autres convertis. La plupart imitent leurs amis, et les autres se laissent convaincre par des discours de propagande, sans posséder les « bases » nécessaires pour évaluer ou argumenter. Ils *veulent* y croire. Pas moi. Pendant très longtemps, j’ai pesé le pour et le contre avant de prendre ma décision. Je peux l’expliquer. Je peux lui expliquer, dit-il en évoquant son ancienne petite amie. Comme elle connaît la Bible et les Évangiles, elle pourrait comprendre. Je ne lui demande pas de se convertir. Juste de comprendre que ma démarche n’a rien de stupide ou de condamnable.

– Que répond-elle ?

– Rien. Elle refuse de décrocher le téléphone. Si j'appelle d'un numéro masqué, elle raccroche en entendant ma voix. Elle a déclaré à notre curé que je ne devais plus chercher à la joindre. Tout le monde me lâche. Même mes parents. Je ne peux pas imaginer ça ! siffle-t-il en serrant les poings. Tu sais, si une chose pouvait me pousser à arrêter de réfléchir pour me réfugier dans le salafisme ou même pire, ce serait bien celle-là. Je ne le ferai pas, bien sûr, mais tout de même : là, je vois le vrai visage de ma famille et du monde où j'ai grandi. On distribue des repas aux pauvres, on va à l'église, on parle d'amour, de tolérance et de pardon… Mais aujourd'hui, je mesure à quel point tout cela sonne faux ! Je fais un choix différent du leur, et mes parents me laissent sur le bas-côté de la route comme un chien ! Ils ne me considèrent même plus comme leur fils ! Trouve-moi de l'amour, de la tolérance ou du pardon là-dedans ! Les cathos sont des hypocrites. Je ne parle pas de la religion en elle-même, mais de ceux qui disent y adhérer…

– Tu ne discutes plus avec ton curé ? Tu ne songes plus à redevenir chrétien ?

Il secoue négativement la tête :

– Pas question. Mais d'un autre côté, vivre comme un musulman, sans te cacher, c'est impossible ! Tous les gens que je rencontre mettent immédiatement une distance lorsque j'évoque ma conversion. Si je parle de la Syrie, ils pensent tous que je reviens pour mettre des bombes ! Ou que je suis une sorte de taliban qui veut lapider les femmes adultères et…

– Et quoi ? La Charia dit exactement cela, non ?

François soupire en décapsulant un soda, assis au pied de son matelas, dans sa petite chambre située au sixième étage d'un immeuble vétuste et bruyant. Il hausse les épaules, visiblement un peu perdu, incapable de me répondre. Puis il finit par conclure :

– C'est vrai, mais je ne me sens pas prêt pour ça. Beaucoup de choses dans ces textes sont inapplicables. Et heureusement ! Je crois que… je devrais oublier la religion. Contrairement à ce que je croyais, elle n'apporte aucune solution et elle t'empêche de vivre ta vie ! Aujourd'hui, je ne peux plus revenir en arrière. Redevenir chrétien par soumission, pour retrouver le confort de ma vie précédente… Hors de question !

– Pourquoi ?

– Parce que je n'y crois plus ! Et parce que je ne pardonnerai jamais à ma famille de m'avoir abandonné. Mais ce monde n'est tout simplement pas

fait pour l'islam ! Impossible de trouver ta place dans la société, si tu veux suivre le Coran à la lettre. Je refuse de finir comme un looser au fond d'une mosquée de banlieue, à convertir des casseurs qui ne changeront jamais vraiment. Je crois… je crois vraiment que je vais essayer de tirer un trait sur tout ça. M'occuper de cette vie au lieu des suivantes. Mes convictions ne m'aident pas à avancer, elles me dévorent. Elles me ruinent !

– Mais tu crois toujours en Dieu ? Ce que tu m'expliquais sur l'islam qui constitue l'aboutissement du christianisme et de…

– Oui, mais ça ne mène nulle part ! Peut-être que je crois à tout cela uniquement à cause de mon éducation, de mon environnement familial ? Je pense que, avec un peu de temps, je vais… laisser ça de côté. Arrêter d'y penser. Arrêter d'y croire. Je ne veux pas faire de ma vie un chemin de croix !

– Tu as revu des anciens de Syrie depuis ton retour ?

– Oui, en arrivant à Paris. Mais franchement, je ne me sens pas très attiré par ces milieux.

– Pourquoi ?

– Les types étaient très gentils avec moi. *Trop* gentils, même ! Comme quand on t'enrôle dans une secte. Leur imam voulait me donner de l'argent pour mon installation et m'aider à trouver un travail, dans leur quartier.

– Pour faire quoi ?

– Parler aux non-musulmans de mon expérience en Syrie, de ma conversion à l'islam… Je me sentais vraiment manipulé. Peut-être que les autres volontaires ne se posent pas autant de questions : ils rentrent d'un voyage pénible, souvent sans travail, et on leur propose de continuer dans la même direction. Visiblement, ça semble suffire à beaucoup d'entre eux.

– Comment le sais-tu ?

– Ils m'ont présenté plusieurs anciens jihadistes qui battaient le pavé à longueur de journée. Ils poussaient les jeunes à partir, ou juste à rejoindre leurs associations.

– Des associations ?

– Appelle ça comme tu veux. Honnêtement, je ne cherchais pas à savoir s'ils avaient pignon sur rue. Mais, dans les cités, pas besoin d'avoir un bureau ou une pancarte. Les gens se connaissent. Les salafistes contrôlent tout.

– Pourtant, à ce qu'on dit dans la presse, les banlieues ne me semblent pas très « contrôlées » ? demandé-je en feignant la naïveté.

– Détrompe-toi : il s'agit d'un chaos très organisé. La délinquance, les trafics… Ils s'en servent pour isoler leur quartier et gagner de l'argent. Si les racailles et les dealers arrêtaient de jouer leur jeu, ou s'ils devenaient inutiles, je suis sûr que les islamistes pourraient rapidement les faire disparaître. Mais bien sûr, ils ne gagneraient rien à se priver d'eux. Comme ils disent, tout ce système joue contre l'Occident. Pendant que la France se bat au Mali, eux sapent les fondations du pays sans être inquiétés. De l'intérieur.

« De l'intérieur. » Je repense aux propos de la vieille dame algérienne, lors de sa tirade contre les barbus. Le cas de figure que me décrit François semble en tout point identique à ce que j'ai pu observer dans le quartier d'Anes : une population placée en coupe réglée, avec des salafistes qui se financent par le crime et qui instrumentalisent la délinquance, afin de préserver leur territoire de toute ingérence extérieure. La stratégie peut sembler basique, elle n'en demeure pas moins terriblement efficace. S'ils appliquent cette méthode à l'ensemble des quartiers « sensibles » de l'Hexagone, et s'ils parviennent aux mêmes résultats qu'Anes, alors la situation est bien plus grave que je ne pouvais l'imaginer.

– Après mes rencontres avec leur imam, je ne pouvais plus supporter l'idée de fréquenter ces gens. Ils se battent contre la France ! Contre mon pays ! Je suis parti aider les Syriens et, maintenant, on veut me retourner contre ma propre patrie ? Je ne veux plus les voir ! Ils ne savent pas où j'habite, ils ne connaissent pas mon numéro de téléphone… Je coupe les ponts.

– Ces hommes combattaient avec qui, en Syrie ?

– Des petites brigades. Rien de sérieux. Tu sais, ceux qui se battent avec les Dayesh ou Jabhat, on n'en entend plus parler. Soit ils meurent, soit ils deviennent vraiment très discrets ! Moi, je pense que tous les salafistes qui se promènent dans les banlieues ont plus ou moins foiré leur Jihad. Après quelques mois, ils rentrent et gardent ça sur le cœur, même s'ils n'en parlent pas. Ils éprouvent un sentiment d'échec : eux qui partaient pour mourir, ils reviennent la queue basse parce que, là-bas, tout leur paraît trop dur. Alors, quand on leur propose de continuer à travailler ici, au chaud, ils sautent sur l'occasion ! Parce qu'ils doivent se prouver beaucoup de choses. Régler pas

mal de comptes avec leur conscience et avec leur fierté. Quant aux autres, ceux qui rentrent chez Al-Qaïda, ils s'évanouissent dans la nature. Ils disparaissent carrément de la surface de la Terre. Maintenant, ces mecs vivent sur une autre planète.

– Tu ne connais aucun moyen d'en rencontrer, ici, en France ?

– Bien sûr que non ! Même sur le front, ils nous parlaient à peine. Ils se méfiaient déjà de nous. Alors ici, imagine ! Ces types raisonnent comme des animaux traqués. Si tu leur poses une question, juste pour faire connaissance, ils vont penser que tu es un espion. Quand deux Français se rencontrent à Dourine, assis côte à côte pour prendre une pause et manger un morceau de pain sous les bombardements, ils essaient de discuter, non ? Ça me paraît normal ! En tout cas, moi, j'essayais. Des trucs du genre « Comment tu t'appelles ? », « Tu viens d'où ? »… J'ignorais que le type en question appartenait aux Dayesh. Leur émir m'a vite fait comprendre que si je continuais à poser des questions, les balles ne viendraient plus des soldats de Bachar. Et en disant ça, il désignait son flingue d'un geste de la main.

En racontant cette anecdote, ses yeux se perdent quelques secondes dans le vague, tandis qu'il secoue la tête avec un soupir consterné. Comme s'il se demandait, avec le recul, quelle folie avait bien pu le pousser à se rendre dans un endroit pareil.

– Alors non, aucune chance de les rencontrer. D'ailleurs, tu te trouvais au meilleur endroit pour demander ce genre de truc. Si Abou Hafz n'a pas voulu t'aider, qui acceptera de le faire ? Et puis aucun d'entre eux ne te racontera quoi que ce soit ! Jabhat appartient à Al-Qaïda, ne l'oublie pas. Ces types ne veulent pas prendre le risque de se retrouver sous les verrous, juste pour parler à un infidèle. À leur place, je ferais la même chose.

– Alors tu comptes tirer un trait sur tout ça ? Oublier ton voyage en Syrie ?

– La Syrie, je ne veux plus y penser. Ces gens ne nous ressemblent pas. Ils sont brutaux et primitifs. Si tu veux mon opinion, ils ne valent certainement pas mieux que ceux de l'autre camp. Navré de parler de cette façon, mais tu les connais comme moi : il s'agit de combattants arriérés qui vivent dans un univers à mille lieues du nôtre. Nous ne les comprenons pas et ils ne nous comprennent pas. Alors je ne vais pas te raconter que cette expérience a changé ma vie. Tu veux savoir ce que je retiens de ce voyage ?

La chaleur, la peur, la mauvaise nourriture, le mauvais sommeil, l'odeur du sang, les cadavres, les batailles, les ennemis qui tombent quand on tire dessus. Et la surprise de se sentir en vie lorsqu'on redescend du front. Mais je n'en retire aucun enrichissement personnel ! Juste le souvenir d'une guerre de primitifs dans une région infernale. Je veux oublier tout ça et reconstruire ma vie. Me refaire des amis, trouver un autre job pour payer mes études, préparer la rentrée de septembre et… redevenir un Français dans la foule. Un de ces anonymes qui marchent le matin à la sortie du métro. Ceux que tu ne remarques pas. Dont tu n'imagines rien, si ce n'est que leur vie ressemble à celle de tous les autres Parisiens. Je ne veux pas qu'on me regarde en se disant : voilà « l'islamiste », ou « le jihadiste ». Tu es la dernière personne à qui j'en parle. Même mes enfants ne le sauront jamais.

– Tu vas quand même continuer à prier ? À jeûner ? Je veux dire… À te conduire comme un musulman ?

Il prend une grande inspiration, comme pour se donner du courage.

– J'espère que non. Je veux oublier la religion. Toutes les religions. Et vivre ma vie…

François prépare des études difficiles et peaufine un joli mensonge pour expliquer son année sabbatique. Mais les secrets reviennent toujours à la surface. Je pressens que le jeune garçon aura plus de mal qu'il ne le pense à « oublier ». Et encore davantage à « dissimuler » son passé. Je lui souhaite de tout cœur de réussir.

Même s'il refuse de l'admettre, je pense que son voyage en Syrie explique pas mal de choses. Sur place, les mots ont pris une tournure très concrète. Le « Jihad », « gagner du terrain » et « propager l'islam ». Dit comme ça, ces mots ne semblent pas particulièrement difficiles à entendre. Mais quand on combat durant des mois aux côtés de véritables fanatiques qui donnent leur vie pour cette idée, le salafisme devient nettement moins facile à accepter. Incapable de renier une foi qui semble désormais lui faire peur, François préfère tout simplement l'oublier…

Un nouveau Norédine

Je retrouve Norédine au début du mois de décembre, au pied de son immeuble, dans une cité du Sud de la France. Il porte toujours la même barbe et presque les mêmes vêtements qu'à Selma : une djellaba couleur crème et une veste de camouflage kaki à manches courtes. Accompagné par trois autres barbus qui m'observent avec un sourire accueillant, il s'avance vers moi pour me saluer. Je sais que je lui dois peut-être la vie. S'il n'avait pas arrêté les hommes de Jabhat en plein milieu de la rue pour les avertir de ma « rencontre » avec l'État islamique en Irak, je ne serais peut-être plus là pour écrire ce livre…

Sa « cité » me paraît immense. Bien plus grande, en tout cas, que celle de la banlieue parisienne visitée avec Anes. Il désigne ma voiture en déclarant :

– Donne-leur les clés, mes potes vont te la garer !

J'hésite un bref instant et mon ami le remarque. Loin de s'en offusquer, il rigole en expliquant :

– S'ils ne la mettent pas en sûreté, tu vas te la faire dépouiller !

Je tends les clés de la petite voiture de location à l'un de ses compagnons, un grand type au ventre tendu sous la toile de sa djellaba, qui s'éloigne sans un mot. Norédine m'entraîne à l'intérieur. Les couloirs ressemblent à ceux de la banlieue d'Anes, dévastés par les gosses qui s'en donnent à cœur joie dans ces gigantesques et improbables « terrains de jeu », où tout semble permis. Nous montons les marches en bavardant et en évoquant les suites de l'incident survenu avec les Dayesh. Puis il me raconte les circonstances de son retour. Touché par plusieurs éclats d'obus quelques semaines après mon départ, il séjournera à l'hôpital d'Idlib pendant une quinzaine de jours. Rien de grave, mais c'était très douloureux, explique-t-il. Ensuite il traversera la frontière pour revenir en Turquie et en France. Mais dans les montagnes, une chute rouvrira ses blessures. « À l'aéroport d'Istanbul, je saignais toujours au niveau des côtes, malgré les compresses, raconte Norédine. Pourtant, il fallait garder l'air décontracté. Le type feuilletait mon passeport,

me posait des questions… Et moi je répondais tranquillement, alors que les larmes me montaient aux yeux ! »

Voyage difficile, donc, avec plusieurs allers et retours aux toilettes pendant le vol, pour changer ses pansements et faire disparaître les autres, tachés de sang. Il parle de ce périple avec fierté, et promet de me montrer ses « blessures de guerre » une fois à l'intérieur.

Je pensais que nous allions chez lui, mais je me trompais. L'appartement dans lequel nous pénétrons appartient à un homme massif, vêtu d'une djellaba blanche, dont le crâne est recouvert d'une écharpe de la même couleur. Âgé d'une soixantaine d'années, il m'accueille d'un geste solennel en m'invitant à entrer. Derrière la porte de la cuisine, fermée comme il se doit, j'entends des chuchotements de femmes qui s'activent à préparer le repas.

– Je te présente notre émir ! déclare Norédine en rigolant.

L'homme dirige le « groupe » de mon ami – je ne sais pas comment l'appeler autrement. Au début de l'entretien, il ne me semble pas très cordial. Plutôt méfiant, même.

Nous pénétrons dans un salon marocain recouvert de tissu rouge et bleu, aux boiseries élégantes et finement ciselées. Je commence à comprendre que la plupart des chefs salafistes qui vivent dans nos cités ne le font pas par manque de moyens, mais par choix. Pour bénéficier de la protection offerte par ces ghettos devenus quasiment impénétrables. S'il le souhaitait, l'« émir » pourrait certainement s'offrir un appartement dans un quartier nettement plus agréable.

Nous parlons du Maroc, son pays d'origine, et du roi Mohamed VI qu'il ne semble pas porter dans son cœur. Les bavardages continuent jusqu'à l'arrivée des deux copains de Norédine qui me tendent les clés de voiture avec un sourire. L'émir s'allonge sur le canapé en repliant ses jambes, la tête appuyée sur la main gauche :

– Que pensez-vous de la Syrie ? me demande-t-il.

Je hausse les épaules en essayant de cacher ma lassitude devant cette même et sempiternelle question : je déclare qu'il s'agit d'une guerre terrible, dans laquelle l'Occident décide de ne pas intervenir pour éviter de soutenir les groupes liés à Al-Qaïda, même si des centaines de milliers de civils doivent y laisser leur peau. J'ajoute également que l'issue du conflit me paraît très incertaine, même en cas de victoire de la rébellion, à cause de

la fracture entre Jabhat al-Nosra et les Dayesh, ces deux groupes qui combattent un ennemi commun, mais qui n'hésiteront pas à s'entre-déchirer à la première occasion…

L'homme écoute attentivement, sans me quitter des yeux, puis il me pose une question un peu surprenante :

– Tu soutiens qui ? L'État islamique en Irak et au Cham, ou Jabhat al-Nosra ?

Je songe à lui expliquer que je ne soutiens personne, avant de me raviser. Inutile de compliquer la situation. Question simple, réponse simple :

– Je pense que Jabhat fait du meilleur travail en Syrie.

– Pourquoi ?

– Ils aident les populations, ils bénéficient du soutien de nombreuses autres brigades, tandis que les Dayesh représentent une armée de colonisation qui ne dit pas son nom. Ils noyautent le pays avec des émirs irakiens, affrontent ouvertement les brigades de l'ASL, tentent de les affaiblir par tous les moyens, quitte à faciliter la tâche de Damas… Et surtout, ils utilisent des méthodes qui ne me paraissent pas adaptées à la Syrie. Les Dayesh cultivent une mentalité de forteresse assiégée. Ils considèrent tous ceux qui ne font pas partie de leur groupe comme des adversaires. Du reste, ça se comprend : en Irak, les sunnites représentent une petite minorité. Et leurs stratégies sont celles d'un groupuscule de résistance confronté à une majorité hostile. Ils ne comprennent pas qu'en Syrie la population est plus ou moins acquise à leurs idées. Ils continuent à se croire encerclés, comme en Irak, et agissent avec une violence disproportionnée à l'intérieur des zones rebelles. Personne ne les apprécie, tandis que Jabhat me paraît très populaire. Bien plus que l'ASL…

L'« émir » hoche lentement la tête en guise d'approbation :

– Tu connais bien la Syrie.

– Non, pas du tout. Mais j'apprends vite !

– Voilà mon fils, déclare-t-il en désignant le gros garçon qui a garé ma voiture. J'aimerais qu'il entre chez Jabhat.

Dans son état, le jeune homme devra faire un sacré régime avant de pouvoir franchir les montagnes de la frontière !

– Dans ce cas, vous ne le reverrez pas avant très longtemps.

– *Inch'Allah*. Je sais.

J’observe le fils qui garde les yeux baissés, sans vraiment savoir s’il compte aller se battre par conviction ou pour faire plaisir à son père. Puis je me tourne vers Norédine :

– Lors de notre conversation à Selma, tu semblais très remonté contre cette guerre. Tu m’expliquais que les Syriens vous traitaient mal, qu’ils se méfiaient constamment de vous et que tu comptais rentrer rapidement. Tu ne penses pas que ton ami a tort de vouloir y aller ?

Norédine, vaguement embarrassé, soupire en haussant les épaules :

– S’il veut y aller, je ne vais pas le retenir. Chacun doit faire sa propre expérience. Et puis, avec le recul, je crois que j’exagérais un peu. Quand on reste trop longtemps, on pense à des tas de trucs. Et on commence à inventer des choses.

– Donc, ils ne te maintenaient pas à l’écart ? Ils ne se méfiaient pas de toi et ne te traitaient pas comme de la chair à canon ?

– Si, un peu. Mais pas tant que ça. Quand on arrive, on pense que les types vont te dérouler le tapis rouge et t’accueillir avec des pétales de fleurs, parce que tu fais l’effort de venir les rejoindre. Mais, bien sûr, ça ne se passe pas comme ça. Les Syriens se battent pour sauver leur pays dans des conditions vraiment dures. Ils ne perdent pas de temps en politesses et en comités d’accueil. Ça surprend, quand on arrive de l’étranger. Mais, à bien y réfléchir, c’est normal. J’avais tort de m’attendre à autre chose. Quand tu arrives là-bas, tu dois te battre sans poser de question. Accepter les règles. Je viens juste de le comprendre. Si Salim [le fils de l’émir] veut entrer chez Jabhat, je ne peux que le féliciter. S’il y arrive, il deviendra la fierté de sa famille. Et notre fierté à tous !

Quelques mois auparavant, à Selma, Norédine aurait certainement tout fait pour dissuader son ami. Mais aujourd’hui, la Syrie devient un bon souvenir. Une sorte de paradis perdu, expurgé de tout ce qui rendait ce voyage détestable. Le jeune jihadiste cherche à se fabriquer une histoire et même une légende. Comme Anes.

À part François, aucun des vétérans que je rencontre n’émet la moindre critique concernant cette guerre. Tandis que, sur place, les étrangers se plaignaient en permanence des traitements qu’on leur infligeait. L’histoire semble certainement plus flatteuse et plus acceptable avec quelques retouches, à la fois pour ces hommes et pour ceux qui les écoutent. Je me tourne vers l’émir pour lui demander :

– Vous connaissez des anciens volontaires de Jabhat al-Nosra, en France ?

– Non. La plupart continuent à se battre sur place. Pour les autres… Je ne sais pas. Ils viennent certainement rendre visite à leur famille et se reposer quelques semaines avant de retourner en Syrie. Ou ailleurs.

– Ailleurs ?

– Peut-être dans le Sahel, en Afghanistan, dans le Caucase… Je l'ignore. Mais lorsque vous entrez chez Jabhat, vous n'en sortez pas. Non pas que les émirs vous « retiennent » sur la ligne de front. Mais tout simplement parce que votre départ ne revêt aucun sens, du point de vue de l'islam. Quitter le combat avant d'obtenir la victoire ou le martyre prouve seulement que vous manquez de conviction. Et, du même coup, que Jabhat a commis une erreur en vous acceptant. Ces hommes n'arrêtent donc jamais de se battre. Leurs séjours en France ne représentent rien d'autre que des pauses. Des permissions, si vous préférez…

Malgré l'explication de l'émir, je reste sceptique. De l'aveu même d'Abou Hamza, le combattant français de Jabhat à Selma, certains de ses compatriotes quittent la brigade. Que deviennent-ils ? Depuis mon rendez-vous avec Tarek à Istanbul, je me pose de nombreuses questions au sujet de ces jihadistes d'élite. Des hommes extrêmement violents et fanatisés qui, en gagnant leur place dans l'univers d'Al-Qaïda, ont forcément perdu celle qu'ils occupaient dans notre société.

L'infiltration des banlieues par les salafistes et la prolifération des volontaires français en Syrie posent une menace réelle à notre pays. Mais il ne faut pas confondre ces bébés-soldats avec ceux qui parviennent à rejoindre les rangs d'Al-Qaïda. Je pressens que, une fois rentrés, le parcours de ces hommes diverge fondamentalement de celui d'Anes ou encore de Norédine. Mais pour l'instant, rien ne le prouve. J'espère que mon départ en Somalie m'éclairera davantage sur ce point…

– Existe-t-il, en France, des réseaux plus… radicaux que les vôtres ?

– Que voulez-vous dire ? Des gens qui ont des barbes encore plus longues et des djellabas encore plus courtes ?

Les jeunes s'esclaffent dans le salon. Je rigole moi aussi à la blague de l'émir, avant de poursuivre :

– Non, votre barbe me semble bien assez longue comme ça. Mais je me demande si les anciens membres de Jabhat, ou peut-être des Dayesh, ne

forment pas leurs propres groupes, une fois rentrés.

– Vous voulez dire… des cellules d'Al-Qaïda ?

– Oui. Un ami a mentionné de façon indirecte la présence de certains éléments liés à Al-Qaïda. Ici, en France.

– Non. Je peux vous l'assurer. Pourtant, j'aimerais vous répondre qu'une telle organisation existe. Cela me rendrait fier et… plus serein pour l'avenir. Si des hommes aussi professionnels et aussi motivés se trouvaient dans ce pays, prêts à l'action, cela nous rendrait encore beaucoup plus forts.

– Mais selon vous, ces cellules n'existent pas ?

– Non. La France ne possède aucune cellule affiliée à Al-Qaïda. Beaucoup de gens les soutiennent. Mais cela ne veut pas dire que cette organisation soit implantée ici. Nous le saurions.

Je préfère éviter de m'éterniser sur le sujet car je ne vois que deux hypothèses : soit mes nouveaux amis me mentent pour couvrir ce qu'ils savent, et il me semble tout à fait inutile d'insister. Soit ils ne savent rien. Dans ce cas, la conversation ne revêt pas davantage d'intérêt. Je réfléchis à une nouvelle question pour changer de sujet en douceur :

– Que deviennent les blessés qui rentrent du Jihad ? Les infirmes, ceux qui ne peuvent plus travailler ?

– S'ils viennent du quartier, on les prend en charge. Et je pense que ça fonctionne de la même manière partout en France. On organise des collectes ou bien certaines personnes se portent volontaires pour leur donner de l'argent. Des gens riches.

– Ici ? Dans la cité ?

– Oui.

– Dans la région parisienne, un ancien de Selma m'expliquait qu'il utilisait l'argent de la drogue pour financer ses activités.

L'émir jette un coup d'œil aux deux autres avant de répondre :

– Vous savez, si un homme vient pour aider un jihadiste blessé, je ne lui demanderai pas d'où vient son argent. Un musulman qui aide un autre musulman, voilà tout ce qui compte à mes yeux. Le reste ne me concerne pas.

– Et si cette même personne vous propose de l'argent pour financer le voyage de ceux qui partent, vous ne lui demanderez toujours rien ?

L'émir sourit avec malice.

– Arrêtez de poser des questions dont vous connaissez les réponses, Samuel. Ici, nous vivons comme des bêtes. Sans l'islam, ces cités deviendraient une véritable jungle. Un bidonville aux portes de vos luxueux appartements. La France parvient à nous maintenir dans un état de faiblesse chronique grâce à une seule arme : l'argent. Alors oui, nous faisons feu de tout bois. Puisque nous vivons dans la misère, nous cherchons l'argent là où il se trouve. Y compris dans le commerce de la drogue. Pas le choix, puisque l'on vit dans un ghetto…

Mon interlocuteur omet de préciser que, si le quartier se désenclavait, il éprouverait nettement plus de difficulté à contrôler ses habitants et à asseoir son autorité. La situation qu'il décrit sert ses intérêts et ceux des salafistes, davantage qu'elle ne les handicape.

– À mon tour de te poser une question : que penses-tu d'Al-Qaïda ?

– Ça dépend du contexte, du pays et des hommes. Je connais un certain nombre de leurs membres, alors, de l'intérieur, il est plus difficile d'émettre un jugement catégorique.

J'espère m'en tirer avec ça, mais il continue de me fixer sans répondre, comme s'il attendait la suite. Après quelques secondes, j'ajoute :

– Les Occidentaux pensent qu'on parle d'un petit groupe d'excités et de fanatiques, greffés sur un monde arabe qui adhère aux mêmes idées que les nôtres : la démocratie, la liberté individuelle ou encore les droits de l'homme. Mais ils se trompent. Je pense qu'une écrasante majorité des Arabes, celle qui ne parle pas anglais et que l'on considère souvent comme négligeable, soutient fondamentalement l'action d'Al-Qaïda. Soit pour des raisons religieuses, soit pour des raisons identitaires, soit par exaspération devant les guerres menées par l'Occident : toujours des guerres contre les musulmans. Les gens ne voient pas Al-Qaïda comme une structure politique. Je crois qu'ils n'attendent pas grand-chose d'elle. Mais cette organisation demeure un symbole de résistance. Voilà, à mon avis, comment les Arabes et les musulmans en général perçoivent Al-Qaïda.

– Tu ne réponds pas à ma question. *Toi*, tu en penses quoi ?

– Comme je vous l'ai dit, je suis en contact avec certains d'entre eux. Alors je ne peux pas m'offrir le luxe d'avoir une opinion. Sans quoi je perds mes accès à leur groupe. Voire pire. Je suis comme le petit oiseau qui vient picorer entre les dents du crocodile. Disons que le crocodile, c'est Al-Qaïda. Il me tolère parce que je sais garder un secret, et parce que je

travaille honnêtement. Mais à la moindre connerie… (Entre mes doigts et mon pouce, je mime la mâchoire qui se referme :) Clac ! Terminé ! Je finis dans le ventre du croco. Alors je préfère garder mes commentaires pour moi.

Rires. Même l'émir semble se détendre un peu. Une très jeune fille frappe à la porte et apporte les plats les uns après les autres. Des briks, des pastillas, deux tagines…

– Mais pourquoi me posez-vous cette question ?

– Juste pour savoir ce que tu vas écrire sur nous.

– Et vous ? Que pensez-vous de la France ?

Les hommes sourient à l'unisson. Comme si la question appelait une réponse évidente.

– La France, c'est de la merde ! Babel ! Sodome et Gomorrhe ! Quand quelqu'un me demande pourquoi il faut devenir musulman, je lui dis : regarde la Création d'Allah, tellement parfaite que chaque chose se trouve exactement à sa place. Allah a créé des océans, des forêts, des montagnes et des êtres vivants si compliqués, que toute notre science ne pourrait même pas fabriquer un simple cloporte ! Regarde tout cela, et pose-toi une seule question… Penses-tu que Dieu, dans Son infinie Perfection, ait comme projet de faire vivre Ses créatures dans un pays tel que celui-ci ? Un pays rongé par le crime, par l'injustice et le vice ? Les gens meurent de froid dans la rue, les enfants prennent de la drogue et se prostituent, on entasse les voleurs dans des prisons insalubres, qui les transforment en bêtes fauves au lieu de les rééduquer. Les lois changent et sont votées par des idiots qui se croient investis de tous les pouvoirs au nom de leur « démocratie »… Sans parler des homosexuels, des transsexuels et je ne sais quoi encore, qui pourront bientôt fonder des familles toutes plus dégénérées les unes que les autres ! Dieu nous a-t-Il créés pour un tel monde ? Lorsqu'un homme vient me voir en cherchant des raisons pour se convertir, l'état de la France représente le meilleur argument pour le convaincre. Plus personne ne veut vivre dans ce chaos. Pas même les infidèles ! Ils se tournent vers le Front national, vers les partis d'extrême gauche ou… vers l'abstention ! Les gens savent que ce système ne fonctionne pas. Mais la plupart ignorent encore où se trouve la solution.

– L'islam ?

– Bien sûr ! Quand les gens nous regardent, ils voient l'avenir. Lorsqu'ils observent le monde qui les entoure, ils ne voient que les décombres du passé. L'Occident a eu sa chance. Il a tenu le monde entier entre ses mains. Et regardez le résultat : aujourd'hui, vos pays souffrent de la crise, du chômage et des mœurs dissolues dont vous faites la promotion au nom d'une prétendue liberté. Mais, en réalité, les infidèles creusent leur propre tombe.

– Si je me souviens bien, l'islam aussi a connu un âge d'or, une période de toute-puissance… Puis il a sombré.

– En effet. Mais pas dans le même contexte. La France ne peut plus se défendre, aujourd'hui. Car l'islam grandit ici même, sur son territoire. Jour après jour, le nombre de musulmans augmente. En silence. Mais il faudra bientôt compter avec ces millions de fidèles qui voudront faire entendre leurs voix. Les pays européens se trouvent pris dans un étau, coincés entre les musulmans de l'extérieur et ceux *de l'intérieur*. Vous ne pouvez plus gagner…

Il avale plusieurs bouchées de tagine en m'invitant à me servir. Pendant quelques minutes, nous mangeons sans échanger un mot tandis qu'une sirène de police retentit à l'extérieur.

– Vous savez, les autorités de ce pays imposent beaucoup de lois et beaucoup de règles pour harceler les musulmans. Mais elles ne peuvent pas tout surveiller ! Elles déploient beaucoup de moyens… En vain ! Tant que nous ne franchissons pas la ligne rouge du terrorisme, elles ne peuvent rien dire et rien faire : elles se retrouvent piégées par les lois de leur propre système. Pour l'instant, nous faisons grossir les rangs de notre future armée. Rien d'autre. Et même si cette opération représente une menace de premier ordre pour votre pays, elle n'a rien d'illégal aux yeux de la loi. La police et la DCRI peuvent seulement nous regarder faire. Tant que nous ne franchissons pas la ligne rouge, les lois de notre ennemi nous protègent. Plutôt ironique comme situation, vous ne trouvez pas ?

– Je pense que vous allez un peu vite en besogne : sans plan, sans stratégie, sans structure et sans chef, même si vous levez une véritable marée humaine, cela ne vous conduira nulle part.

– Arrêtez de raisonner comme un Occidental ! Les guerres ne se mènent pas forcément avec des armées. Surtout pas ici, sur le territoire français ! D'accord, nous ne possédons pas de commandement, pas de structure

unifiée. Et alors ? Imaginez que des centaines de milliers de salafistes sortent dans la rue pour demander la reconnaissance pleine et entière de leurs droits ? Et pas pour un après-midi. Pas sur un itinéraire organisé avec la préfecture… Non, les Arabes ne fonctionnent pas comme ça. Ils installent des tentes, ils affrontent les forces de l'ordre… Pensez-vous réellement que la police française va tirer au fusil-mitrailleur sur ses propres citoyens, comme l'armée égyptienne ? Bien sûr que non ! Et nous le savons ! Alors, quand nous déciderons de faire entendre notre voix, nous ne nous embarrasserons pas de brigades, d'officiers ou de stratégie. Chaque quartier demandera à ses fidèles de sortir et de battre le pavé. Dans toute la France. Pas besoin d'une organisation. Au contraire ! Le flou qui nous entoure joue en notre faveur. Personne ne sait vraiment combien nous sommes, comment nous agissons, et combien de nouveaux croyants rejoignent cette « armée du brouillard ».

– À votre avis, combien y a-t-il de salafistes en France ?

– Honnêtement, je l'ignore. Mais je peux vous affirmer que les chiffres avancés par la presse et le ministère de l'Intérieur sont entièrement faux. Ridicules, même ! Laissez-moi vous donner un exemple : d'après eux, nous serions quinze mille. Et ces mêmes fonctionnaires dénombrent deux mille cinq cents « quartiers sensibles » en France. Si on fait le calcul, cela signifie qu'il y aurait environ… six salafistes par quartier ! (Rires.) Vous comprenez à quel point on vous manipule ? Ce pays tente désespérément de cacher la vérité, car il sait très bien qu'en exposant le chiffre réel de nos adeptes, il encouragerait encore davantage les conversions ! Mais, malgré ces mensonges, nous progressons à une vitesse fulgurante.

– En France, les chercheurs évoquent l'existence de trois branches dans le salafisme. Les quiétistes, ceux qui ne participent pas à la politique, les réformistes, qui veulent octroyer une plus grande place à la religion, et puis finalement les jihadistes, qui considèrent la guerre sainte comme une obligation…

Le distinguo semble beaucoup les amuser. Norédine prend la parole, en mâchouillant un morceau de tagine :

– Eh bien, les chercheurs, ils ne cherchent peut-être pas où il faut ! déclare-t-il d'un air à la fois méprisant et amusé.

L'émir acquiesce avant d'expliquer :

– Voilà encore un exemple des manœuvres de l'Occident pour cacher la vérité. Comme il y a trop de barbus pour que les gens continuent à croire que nous ne sommes que quinze mille, on invente des « catégories » pour expliquer que la plupart ne sont pas dangereux. Cette propagande démontre une nouvelle fois la faiblesse de votre pays, incapable de faire obstacle à la progression de l'islam. Nous gagnons. Quiétistes, ou je ne sais quoi, nous progressons face à un adversaire de plus en plus faible…

– Pourtant, beaucoup de pays opèrent ce distinguo entre les jihadistes et les autres.

– Les quiétistes existent, mais ils ne sont qu'une poignée. Une création de l'Arabie saoudite, destinée à éviter un remake de la guerre d'Afghanistan, pendant laquelle le royaume a financé Al-Qaïda, avant que l'organisation ne se retourne contre son créateur. Si les quiétistes ne participent à rien, c'est parce qu'ils sont trop occupés à biberonner les dollars de Ryad. En France, vous n'en trouverez que quelques centaines ! Quand vous voulez des informations sur le salafisme, parlez aux salafistes. Pas à des chercheurs qui n'y comprennent rien. Laissez-moi vous poser une question : vous connaissez les cinq piliers de l'islam ? Tahwid, Al-Wala, Al-Barra, Dawa et… Jihad ! C'est simple, non ? (Il marque une courte pause avant de poursuivre :) Les salafistes veulent appliquer le Coran à la lettre. Rien d'autre. Alors, si vous m'en trouvez un seul qui récuse l'idée du Jihad, amenez-le-moi. Et je vous promets que… je deviens juif sur-le-champ !

Je ne vois pas très bien le rapport, mais il semble bien que l'antisémitisme fasse partie du package dans cette cité. Même si le Coran le proscrit de façon on ne peut plus nette.

– Donc, vous me dites que ces différentes catégories ne signifient rien.

– Je lis souvent ça dans les journaux, mais il ne s'agit que de foutaises ! Quand je rencontre un salafiste, vous croyez que je lui demande : « Es-tu quiétiste, réformiste ou bien jihadiste, mon frère ? » Nous sommes salafistes, rien d'autre ! Un salafiste ne peut pas récuser le Jihad. Si l'une de vos bonnes sœurs se marie, devient-elle une bonne sœur « réformiste », ou va-t-on simplement l'expulser de son couvent ? Ici, même cas de figure : on ne peut pas choisir un morceau de l'islam en laissant le reste de côté. Un musulman doit défendre sa religion, par la force si cela devient nécessaire. Tout le reste, ce sont des inventions, imaginées par les infidèles.

– Sans parler d’un chiffre global pour la France, vous pouvez estimer le nombre de salafistes dans cette cité ? De toute façon, comme je ne la nommerai pas, vous ne courrez aucun risque !

Il réfléchit un instant :

– Je dirais… deux cents. En février [2013], nous avons organisé une collecte dans le quartier pour soutenir les combattants de Jabhat al-Nosra. Avec un tel programme, vous vous doutez que nous ne pouvions pas frapper à toutes les portes. Disons qu’il s’agissait d’une campagne très ciblée. Confidentielle, même. Pourtant, nous avons reçu plus de mille donations.

– Quelle somme, au total ?

– Je crois que cela représentait un peu plus de cinquante mille euros. Mais peu importe : cela vous donne une idée du nombre de personnes qui souhaitent contribuer aux opérations d’Al-Qaïda, rien que dans ce quartier !

– Vous entretenez des relations avec Jabhat ?

– Non. Cela s’organise de façon très informelle. Des amis tunisiens combattant en Syrie ont pris l’initiative d’organiser cette campagne *via* la Turquie. Beaucoup de quartiers participent à ce genre d’opérations.

– Donc, vous estimez à deux cents le nombre de salafistes habitant dans cette cité ?

– Je ne parle que des croyants qui s’affichent ouvertement. Pas ceux qui adhèrent à nos idées sans pouvoir porter de barbe et de vêtements comme les nôtres, explique-t-il en désignant sa djellaba, souvent par crainte de perdre leur travail.

– Dans votre quartier, vous rencontrez une résistance ? Chez les Français ou les chrétiens en général ?

Un sourire cruel se dessine au coin des lèvres de mon interlocuteur. D’un regard, il invite Norédine à répondre, tandis que son fils secoue négativement la tête :

– Tu ne sais pas comment ça se passe dans les cités, toi… Ici, les musulmans font déjà la loi. Tu ne peux pas leur dire ce qu’ils doivent faire. Les gens nous craignent ! On ne dérange personne, mais s’ils nous cherchent, tous les jeunes du coin leur tomberont dessus. Sans même qu’on leur demande. Ils se tiennent donc à carreau. Et d’abord, pourquoi viendraient-ils nous dire quelque chose ?

– Parce que vous voulez prendre le contrôle ! Créer une armée, comme disait ton émir tout à l’heure…

– Nous, on accueille juste les gens à la mosquée. Ceux qui ne veulent pas venir, on ne les force pas. Les chrétiens obligeaient les gens à se convertir. Mais les musulmans ne font pas ce genre de chose. Jamais. Dans le quartier, personne ne nous cherche de problèmes. Alors les Français, les juifs, ou même les Chinetoques, on les laisse tranquilles !

– Il y a des juifs, dans votre cité ?

– Je ne sais pas. En tout cas, ils ne le disent pas ! conclut-il en suscitant un éclat de rire général.

– Vous semblez ne pas les apprécier beaucoup ?

L'émir se redresse pour s'étirer longuement.

– Les juifs… En théorie nous ne devrions pas rencontrer de problèmes avec eux. Mais, depuis la création d'Israël, ils se conduisent de façon hostile. Ils soutiennent ce pays en bloc, malgré le fait qu'il livre une guerre sans merci aux musulmans. Alors, en effet, pour l'instant, nous les considérons comme des ennemis. Quand Israël disparaîtra, tout redeviendra comme avant. À l'avènement du califat islamique, ils pourront vivre en paix à nos côtés. Mais seulement quand ce pays cessera d'exister…

– Vous pouvez m'expliquer comment vous voyez l'avenir ? Vous comptez envoyer vos fidèles dans la rue… et puis après ?

– Pour l'instant, inutile de gaspiller nos forces. Inutile et prématuré. Nous rallions chaque jour de nouveaux croyants à notre cause. Bientôt, nous pourrions disposer de trois, quatre ou cinq fois plus d'effectifs. Il est trop tôt pour avancer à visage découvert. Peut-être dans un an ? Peut-être deux ? Peut-être cinq ou même dix ? Aujourd'hui, personne n'échafaude de plans sur l'avenir. On appelle ça « mettre la charrue avant les bœufs », je me trompe ? (Il sourit avant de poursuivre son explication.) Votre pays dispose d'un potentiel énorme…

– À quel point de vue ?

– Pour rallier les infidèles à notre cause, avant d'affronter ceux qui restent ! Les jeunes observent cet univers avec dégoût et désespoir. Ils ne demandent plus qu'à se tourner vers Dieu. Un vrai Dieu ! Le Seul et l'Unique. Celui qui apporte des réponses simples et claires à tous les problèmes de la vie. Un bon musulman ne se pose plus de questions. Quelle que soit la situation, il sait toujours quoi faire. La réponse se trouve toujours dans le Coran. C'est un manuel de vie que l'on propose aux Français. Et ils veulent nous écouter. Ils veulent nous rejoindre. Quand le flot de nouveaux

convertis commencera à se tarir, quand nous aurons rassemblé la majorité des croyants dans tous les pays d'Europe, nous pourrons demander le changement. La reconnaissance de l'islam par ceux qui gouvernent si mal ce continent depuis des siècles.

– En prenant les armes ?

– Quelles armes ? Pour l'instant, les armes ne nous intéressent pas. Nous aviserons en temps opportun. Mais je crois que, si tous les musulmans descendent dans la rue pour y rester jusqu'à ce qu'on les entende… nous n'aurons pas besoin d'armes. Ce pays tombera comme un fruit mûr. Regardez l'Union soviétique : un système de terreur, sur un territoire qui renfermait un arsenal gigantesque, et un appareil répressif encore plus impressionnant. Mais malgré son KGB, malgré ses soldats, l'État ne pouvait plus rien faire… La volonté du peuple triomphe toujours. Il en ira certainement de même ici lorsque nous deviendrons assez forts et assez nombreux. Aucune armée ne pourra rien contre ça !

Tous ces hommes considèrent l'affrontement comme inévitable. Un choc de civilisations sans véritable plan de bataille, sans stratégie, dont les détails et la date demeurent extrêmement flous. Leur amateurisme et leur excès de confiance peuvent nous rassurer. Mais pas tant que ça… Le nombre de salafistes présents en France me paraît grossièrement sous-évalué. Et même si je ne prétends pas détenir une vérité inébranlable sur le sujet, le terrain renvoie une image très différente de celle qu'on obtient en feuilletant des rapports dans un bureau : l'utopie d'un salafisme « quiétiste », même si quelques-uns y adhèrent certainement, me semble très éloignée de la réalité. Parmi tous les hommes que je viens de rencontrer, aucun ne remet en question l'idée même du Jihad. Ce qui, soit dit en passant, constituerait une aberration intellectuelle du point de vue même de l'islam.

Ce qui me frappe durant ces rencontres, ce n'est pas la diversité du salafisme mais au contraire son extraordinaire unicité. Ce mouvement mal organisé, sans cohésion apparente, suit pourtant d'un bout à l'autre du pays la même stratégie : recruter toujours davantage, dans des univers de non-droit où leurs groupes prospèrent en toute impunité. Comme des organismes indépendants et autonomes reliés entre eux par une sorte de fil invisible, les salafistes de nos quartiers progressent chacun de leur côté, sans consultation ni planification d'aucune sorte, et convergent graduellement vers un objectif commun. Une véritable mainmise, à la fois physique et idéologique, sur un

périmètre chaque jour plus vaste de l'Hexagone. Ces hommes disposent d'argent, mais pas d'armes. Du moins pour l'instant. Je pense que, dans leur esprit, contrairement à la stratégie de guerre civile préconisée par Anjem Choudary, la « conquête » ne nécessitera aucun conflit.

En effet, leur vision de la France semble désormais si caricaturale et si négative qu'ils ne considèrent ni les forces de l'ordre ni les services de renseignement comme un obstacle à leur projet. À les entendre, d'ici quelques années, un puissant mouvement de masse suffirait à ébranler les fondements de l'État. Un État qu'ils jugent pourrissant, faible et incapable de se défendre contre les coups de boutoir de manifestants déterminés, prêts à en découdre et à y laisser leur vie. Leur propos peut faire sourire, jusqu'à ce que l'on regarde les chiffres avec plus d'attention.

Ceux du gouvernement me semblent positivement grotesques. Mais *quid* des estimations avancées par l'émir que je viens de rencontrer ? Deux cents salafistes dans cette unique cité ? Admettons qu'ils ne soient que cinquante, au sein de ces deux mille cinq cents quartiers « prioritaires » recensés par l'État français. Leurs effectifs seraient alors de cent vingt-cinq mille hommes. Et cela, si l'on considère qu'il n'existe *aucun salafiste* en dehors des cités sensibles, ce qui, là encore, serait une erreur.

Cette hypothèse de départ (cinquante salafistes par quartier) permet de mieux estimer la réalité à laquelle nous devons faire face : cent vingt-cinq mille hommes qui suivent exactement la même idéologie et qui œuvrent à un seul et unique but : le renversement de l'État et la mise en place d'un califat islamique en France. Si quelques milliers de personnes adhèrent à cette idée, on peut s'en amuser. Quand ils sont plus de cent mille, mieux vaut prendre la menace au sérieux.

Même si je ne doute pas de leur détermination, il me paraît difficilement envisageable qu'ils puissent un jour parvenir à leurs fins. Mais les perturbations qu'ils risquent de créer dans notre pays au cours des années à venir dépassent l'entendement. Avec des effectifs qui ne cessent de croître, les salafistes représentent désormais bien plus qu'un petit groupe marginal de fanatiques que l'on peut se permettre d'ignorer. Ils contrôlent des cités entières, collaborent avec le crime organisé et recrutent notre jeunesse avec une facilité déconcertante, pour la transformer en soldats de Dieu… contre l'Occident. Face à cette catastrophe en devenir, terriblement prévisible, nos gouvernements successifs semblent totalement incapables de réagir et

d’endiguer le phénomène. Ils se contentent de le minimiser en trompant l’opinion publique sur la réalité du danger…

Hassan

Au terme de mes rencontres avec Norédine et son émir, je rencontre Hassan dans une autre ville du Sud de la France. Le tout premier jihadiste de mon périple syrien, croisé dans le dortoir de Reyhanli, en Turquie.

Il m'avait fait l'impression d'un jeune homme sans grande intelligence, pas très fréquentable et encore moins à sa place là-bas que des combattants comme François, Anes et Norédine. Cette rencontre va confirmer ce que je pressentais, sur toute la ligne ! Il me fixe rendez-vous dans un McDonald bruyant et plutôt mal famé, aux abords d'une cité aussi déprimante que les deux précédentes. Hassan arrive avec vingt minutes de retard, en compagnie de deux de ses amis. Vêtus de jeans qui dévoilent la moitié de leurs fesses et la quasi-totalité de leurs slips, ils portent des casquettes à peine posées sur le sommet du crâne. Avec un tel accoutrement, ils me paraissent bien éloignés des salafistes rencontrés jusqu'à présent.

Anes m'expliquait que cette mode vestimentaire, tout aussi recherchée que ridicule, constitue une sorte de point de ralliement pour tous les mauvais garçons de l'Hexagone. Une manière de se proclamer « racaille », avec tout le respect qu'ils semblent attacher à cet adjectif. Notre discussion se déroule avec un vocabulaire d'une cinquantaine de mots, et des expressions toutes plus navrantes les unes que les autres. Je choisirai donc de remanier la teneur de notre entretien, en remplaçant « la vie de ma mère », « l'aut'fils de pute » et autres merveilles du langage moderne, par des termes un tantinet plus agréables à lire. Sans altérer le contenu, au demeurant bien insignifiant, de cette conversation.

Les trois garçons s'installent et Hassan me tape dans la main en me gratifiant d'un « *Salam'alikoum*, mon frère », avant de s'asseoir et d'envoyer un de ses potes lui commander un Big Mac :

– Tu viens de rentrer ? me demande-t-il en tapant un texto sur son téléphone.

– Non, ça fait un moment. Et toi ?

– Moi aussi. Ils me saoulaient vraiment trop, là-bas. En arrivant à Alep, on a rejoint un groupe de Turcs et de types tout bizarres… Des espèces de Chinois.

– Des Kirghizes ? Des Ouzbeks ?

– Oui, voilà ! Des Ouzbeks. Mais franchement, la vie là-bas, c'est vraiment n'importe quoi. Ils n'organisent rien.

– Qui ça, « ils » ?

– Ben… je sais pas. Ceux qui commandent ! À l'arrivée, ils te donnent des armes, des munitions, et tu pars au front. Dans un bled à peut-être cinquante kilomètres d'Alep. Les Ouzbeks, ils connaissaient bien leur boulot. Ils savaient se servir d'une arme. Mais moi, non. Personne ne me montrait quoi que ce soit. En arrivant au front, on devait porter des vivres dans la base de la brigade. Il fallait traverser une route. Chacun son tour. Le premier passe. Le deuxième aussi. Le troisième, il prend une balle dans la jambe. Et puis une dans le ventre. Un sniper nous attendait : il connaissait l'itinéraire des rebelles dans le quartier. T'imagines, cette pourriture ? Le cul sur sa chaise toute la journée, il attend seulement qu'un mec passe et il le dégomme. Des histoires comme ça, j'en ai plein d'autres. Mais bon. Cet enfoiré de sniper, on l'a trouvé trois jours plus tard : on l'a enfermé dans une pièce, et on l'a fait cramer avec de l'essence. Trop bon ! Lui, il le méritait vraiment…

– Comment elle s'appelait, ta brigade ?

– Fourqan.

– Tu te battais avec l'ASL ?

– Ils font partie de l'ASL, oui. Mais je crois que ça ne veut plus dire grand-chose, là-bas. Fourqan mène le Jihad, pour instaurer la Charia en Syrie. Moi, ça me va. Je ne cherche pas à en savoir plus. La politique, je m'en fous ! Mais les Syriens, eux, ils ne comprenaient plus rien.

– Comment cela ?

– Eh bien… ils se battent pour le Coran. Mais à la télé, ils entendent leurs chefs parler de guerre contre les islamistes. Certains combattants voulaient changer de brigade, pour être sûrs de ne pas se faire manipuler. C'est trop compliqué, les histoires de ce pays. Moi, je ne captais rien !

– Tu es resté combien de temps ?

– Oh, pas longtemps. Je me suis pris la tête avec d'autres volontaires, sur place. Des Tchétchènes. Ceux-là, c'est vraiment des bâtards ! Et ils tiennent

tout, là-bas. Si tu t'embrouilles avec un seul, tu te mets tout leur groupe à dos. Et pas moyen de discuter. Ils voulaient me descendre sur le front. Sérieusement.

– Pourquoi ?

– Un des types m'a mal parlé un soir. Je lui ai dit et ça a fini en baston. Les jours suivants, je me méfiais davantage des Tchétchènes que des hommes de Bachar. Mieux valait rentrer.

– Au bout de combien de temps ?

– Un mois.

Son copain lui tape la tête en rigolant :

– Il raconte des conneries. Trois semaines après son départ, je revenais le chercher à l'aéroport !

– Et alors ? répond Hassan d'une voix hargneuse. Trois semaines en Syrie, tu penses que tu pourrais y arriver, blaireau ? T'as déjà buté un mec ? Non ? Alors ferme ta gueule ! Parce que moi, j'en ai buté des tas, là-bas !

L'argument semble produire son effet devant le jeune garçon, qui se tait et mord dans son sandwich.

– Tu te sens comment depuis ton retour ?

Hassan hausse les épaules, un peu perdu, comme s'il déployait des efforts surhumains pour trouver quelque chose d'intelligent à dire :

– Ben, ça va. Mais quand même… Ça change ta vie d'aller là-bas.

Je soupçonne que, dans son cas, une telle expérience ne change absolument rien. Mais il doit considérer ce genre de remarque comme une sorte de passage obligé pour gagner le respect de ses « amis ». Lorsque je lui demande de quelle façon la guerre change un homme, il prend un air grave, comme s'il s'apprêtait à me livrer un grand secret :

– Tu apprends des choses, là-bas. Comment le monde fonctionne vraiment. Et puis des tas d'autres trucs. Quand tu rentres, tu ne peux plus te conduire de la même façon. Boire de l'alcool, te taper des salopes avec tes potes… Ce genre de trucs !

– Ah ?

– Ben oui. Tu vois la mort en face. Alors après, forcément, il y a des tas de choses que tu ne vas plus accepter. Maintenant, si un mec vient m'embrouiller, je cherche plus à comprendre. Je calcule plus si ses potes sont dangereux, s'il est connu dans le quartier ou pas… Je le déchire ! Parce que tu vois des trucs vraiment trop hallucinants, là-bas. Des trucs trop

horribles. Trop forts. Après ça, plus rien ne te fait peur. Si tu as la trouille de quelque chose, il te suffit de repenser aux bombes, aux gens qui mouraient à côté de toi. Et là, tu te sens vraiment invincible. Ici, quand les flics t'arrêtent, ils sortent leurs petits guns de merde. Mais on nous tirait dessus avec des canons, là-bas ! Tu crois vraiment que le mec va m'impressionner avec son petit flingue de rien du tout ? Maintenant, j'ai plus peur de rien. En cas de problème, je fonce et je frappe pour tuer. Voilà ce qui change quand tu fais la guerre. Mais ça doit être pareil pour toi…

J'esquive la question en faisant mine de ne pas écouter :

– Et la religion ?

– À fond ! Moi, depuis la Syrie, je ne crains plus que Dieu. J'essaie d'aller à la mosquée, mais bon… Là-bas aussi, il y a des branleurs.

– Vraiment ?

– Oui, avec tous ces barbus qui se la racontent et qui viennent me faire la leçon, quand je fais un peu de business dans la cité, l'ambiance devient vraiment pourrie. La plupart ne vont même pas faire le Jihad. Et ils croient qu'ils sont meilleurs que moi, juste à cause de leur barbe ? Ils me saoulent, grave ! Mais tu ne peux rien leur dire : c'est une vraie mafia, ces mecs-là. Dans la cité, tu ne veux pas d'embrouilles avec eux, crois-moi. Sinon… il t'arrive malheur très vite.

– Pourquoi ça se passe mal entre vous ? Quel business tu fais ?

– Tu sais, dans le coin, si tu veux gagner ta vie, tu peux juste vendre du shit. Alors je me débrouille. Et eux ils viennent me sortir leur sermon à la con. Ils me disent d'aller vendre ailleurs. D'aller en ville. Pas dans la cité. Et comment j'y vais, moi, « en ville » ? Ils me prêteront une caisse, peut-être ?

– Donc, tu ne vas plus à la mosquée ?

– Pas moyen, avec ces types-là. Et puis, on aime bien se taper des délires, sortir entre nous… Eux, ils te lavent le cerveau. Ça ne m'empêche pas d'être musulman, de faire porter le voile à ma sœur et, à l'intérieur de ma cité, de défoncer un mec s'il mange pendant le ramadan. Si quelqu'un s'en prend à un autre musulman devant moi, je le fume ! Le ramadan, je le fais. Les prières, si je suis chez moi… je les fais aussi. Mais pour eux, si tu ne fais pas partie de leur groupe, tu deviens forcément un ennemi. Et la mosquée, c'est leur territoire. Alors, je n'y vais plus.

– Tu voudrais retourner en Syrie ?

– Non, carrément pas ! Faut déjà que je pense à moi, avant de penser aux autres. Et puis, ici, tu peux aussi faire le Jihad. Tu peux faire comme Mohamed Merah ! conclut-il, hilare, en donnant un coup de coude à son voisin de table.

Hassan m'offrira une visite sans intérêt de son quartier. Il haranguera des filles qui ne lui répondront pas, collera du rap et du raï à plein tube en conduisant très vite et finira par me proposer une barrette de shit « à un super-prix ». Si l'itinéraire des jeunes combattants de Selma comme Anes, François ou Norédine me paraissent éclairants à plus d'un titre, il faut bien reconnaître que ce jeune vétéran ne présente pas le moindre intérêt. D'ailleurs, peut-on vraiment parler de Jihad pour un séjour de trois semaines ? J'estime que non.

Raté en France et raté en Syrie, visiblement sociopathe et doté d'une intelligence limitée, tel m'a paru Hassan. Son histoire me semble néanmoins devoir être mentionnée, car c'est précisément la nullité de son parcours qui le rend dangereux. Après mes rencontres avec d'anciens combattants parfaitement réinsérés dans les milieux salafistes, encadrés par une discipline de fer et une idéologie qui ne souffre aucune déviance, Hassan me rappelle qu'il existe bel et bien des loups solitaires : des paumés qui s'engagent dans le Jihad sans bien savoir pourquoi, et qui n'en retirent qu'une expérience de la guerre à ne pas mettre entre toutes les mains. Son existence, rythmée par la délinquance, prend désormais une tournure plus brutale, après les horreurs dont il a été le témoin, ou même l'acteur… C'est un voyou endurci qui nous revient du front, sans plus de conscience politique ou religieuse qu'il n'en possédait à son départ. Mais avec un potentiel de violence largement accru.

En quittant ce jeune garçon complètement à la dérive, parti faire une guerre à laquelle il ne comprenait rien, je l'observe en souhaitant que ses futurs méfaits se limitent au trafic de drogue. Lui qui, sans le savoir, marche déjà dans les pas de Mohamed Merah.

Combien sont-ils à revenir ainsi, galvanisés par leur baptême du feu, et incapables de s'intégrer dans une quelconque communauté, même salafiste ? Là encore, espérons qu'ils ne soient pas aussi nombreux que je le pressens…

TROISIÈME PARTIE

SOMALIE

In the Mog : la ville la plus dangereuse du monde

Mogadiscio ressemble à un immense champ de mines bourré de pièges, de dangers et d'ennemis. Anciens pirates reconvertis dans le racket et le rapt, sympathisants des Shebabs qui considèrent les Occidentaux comme des trophées de guerre, bandits de grands chemins qui terrorisent leur quartier à la mitrailleuse lourde et à la grenade, hommes de main à la solde du gouvernement… Le tout dans une atmosphère de chaos absolument indescriptible.

Les soldats carburent au khat, ce stimulant très prisé par les Somaliens qui, à haute dose, les transforme en véritables junkies. Des junkies sans maître, disposant du droit de vie ou de mort sur les habitants de la ville. Le « gouvernement » ne contrôle en effet que quelques quartiers. L'immense majorité des rues de Mogadiscio n'appartient à personne, ou plutôt à tout le monde : les clans s'affrontent pour le contrôle d'un carrefour, d'un marché, ou pour la « protection » des rares business de la capitale. Même les avions évitent soigneusement de survoler la ville à basse altitude !

L'aéroport ressemble d'ailleurs à une véritable place forte, protégée par les troupes de l'Union africaine, qui font slalomer les véhicules dans un long couloir encerclé de béton et de sacs de sable, avant de procéder à une fouille méticuleuse de chaque voiture. Malgré ces précautions, en janvier 2014, un kamikaze fera exploser sa Jeep au sein de cet espace confiné, tuant huit personnes et en blessant grièvement dix autres. La liste des attentats à la voiture piégée, à la grenade ou au mortier est sans fin…

En arrivant dans cet enfer, les Occidentaux se réfugient dans des compounds bunkerisés qui se trouvent aux abords immédiats de l'aéroport, derrière de hautes murailles elles-mêmes protégées par des containers bourrés de sable et empilés les uns sur les autres, afin de neutraliser les attentats-suicides et les attaques à la roquette. Autour du plus vaste d'entre eux, celui des Nations unies, la garde est assurée par des grappes de miliciens nonchalants, vautrés à l'arrière de leurs pickups comme une bande de super-loubards, armés de mitrailleuses BKM dont les munitions pendent

autour de leurs épaules et de leur torse. Oisifs et souvent hargneux, ils se contentent de haranguer les passants au gré de leur humeur et de faire acte de présence. Dissuasifs ? Pas forcément. En juin 2013, un kamikaze a réussi à se faire exploser devant le complexe, tuant seize personnes et en blessant une trentaine d'autres. En janvier 2014, le bâtiment adjacent sera la cible d'un autre attentat-suicide. Bilan : huit morts et vingt blessés, dont un jeune homme de 18 ans qui perdra ses deux jambes, coupées net par le capot de la voiture piégée, projeté à une vitesse folle au moment de l'explosion.

Quant à une éventuelle représentation diplomatique de la France sur cette terre de tous les dangers, inutile d'y songer : notre ambassadeur en Somalie se trouve… à Nairobi, au Kenya !

Les Occidentaux stationnés à Mogadiscio ont l'interdiction *formelle* de quitter leur camp sans une escorte de voitures blindées, accompagnée d'une dizaine d'hommes en armes, pour se rendre d'un point A à un point B, sirène hurlante et pied au plancher, avant de rentrer illico dans leur tanière. Interdiction absolue et permanente de circuler dans les rues à pied, ou de sortir prendre un café. Ces hommes pourraient tout aussi bien vivre à l'île Maurice, à Singapour ou à Mexico, et organiser leurs réunions par vidéo-conférence… Le résultat serait strictement identique !

Tout ce que Mogadiscio compte de journalistes, d'hommes d'affaires et d'officiels étrangers, se trouve dans ces bunkers, ainsi que dans quelques hôtels « sécurisés », à proximité immédiate de l'aéroport. Aucun Occidental ne circule en ville.

J'arrive de Djibouti par le vol de la Turkish Airlines en début de matinée, avec tout de même une petite appréhension à l'idée de retrouver cette ville que je ne connais plus depuis des années. Aujourd'hui, je débarque en territoire hostile. Et complètement inconnu…

Les Occidentaux qui s'installent dans les hôtels de l'aéroport, en zone protégée, se retrouvent littéralement prisonniers des protocoles de sécurité imposés par l'établissement. Impossible de sortir à pied de l'enceinte, et obligation d'emprunter les escortes et les voitures blindées de l'hôtel. Pour plus de cinq cents dollars par jour ! Mais non contents de se moquer du monde en pratiquant le racket le plus lucratif du pays, les hôtels « décident » des endroits où vous pouvez vous rendre : les bâtiments officiels, éventuellement certains hôpitaux proches de la « zone verte »… Et rien d'autre ! Ils peuvent même annuler vos déplacements à la dernière

seconde, si la « menace terroriste » transmise par les services de renseignement somaliens augmente. Dans ce cas, vous ne pouvez tout simplement pas sortir. Rien d'autre à faire que de s'installer à la terrasse et attendre…

En ce qui me concerne, cette option est totalement inenvisageable. D'autant que mon contact refuse de se rendre à l'aéroport, par crainte des contrôles : un dénommé Hassan viendra me chercher pour me conduire jusqu'à lui. En effet, après la bousculade de la douane, où les agents hurlent, invectivent, tamponnent et griffonnent dans le chaos le plus complet, je suis approché par un jeune type d'environ 25 ans qui me regarde sans me parler, en secouant bêtement la tête avec un sourire.

– Hassan ? Je suis Samuel…

Il me tend la main d'un geste rapide.

– Bienvenue, Samuel ! Venez, il faut qu'on sorte d'ici, conclut-il en scrutant les alentours, comme si ce havre de paix chéri par les Occidentaux représentait, à ses yeux, l'endroit le plus dangereux de la ville.

En me voyant quitter l'aéroport en direction de Mogadiscio, dans une minuscule voiture chinoise d'ordinaire réservée aux Somaliens, les forces africaines de l'Amisom – la Mission de l'Union africaine en Somalie, alliée au gouvernement contre les Shebabs – s'inquiètent. Un gros Ougandais jovial nous barre la route à la sortie du parking, et s'approche pour vérifier que je ne suis pas en train de me faire kidnapper. Un peu plus loin, devant le dernier checkpoint, un Kenyan sur les nerfs nous posera une rafale de questions, puis décidera de fouiller méticuleusement la voiture.

Convaincu, pas forcément à tort, que les seuls étrangers qui puissent séjourner en ville sont des volontaires en partance pour rejoindre Al-Qaïda, il vérifie l'ensemble de mes valises et même mon appareil photo. Il le démontera et prendra même quelques clichés, afin de vérifier qu'il ne dissimule aucun engin explosif. Même chose pour l'ordinateur et le téléphone. Finalement, ses hommes inspectent le châssis, le moteur, le coffre, puis passent les sièges au détecteur de métal, tandis qu'il disparaît avec mon passeport avant de revenir en nous intimant l'ordre de dégager.

– Je savais qu'il nous ferait des problèmes ! peste le petit Hassan, plus maigre et chétif qu'un enfant mal nourri.

La peau très noire, le visage osseux et émacié, il habite à Mogadiscio depuis moins d'un an. Originaire de Merca, à une centaine de kilomètres de

la capitale, il fait partie des Shebabs depuis leur création, en 2007. Tandis que nous pénétrons au cœur de la ville, en direction du kilomètre 0 qui marque la jonction avec la route du sud, il désigne le dernier barrage qui protège les bunkers occidentaux et l'hôtel Al-Jazeera, fréquenté par les riches Somaliens, et à l'intérieur duquel résident… cinq ministres ! Des mesures de sécurité bien dérisoires, incapables d'empêcher deux attentats-suicides au cours des douze derniers mois sur cet unique bâtiment.

– Regardez-les, ces soldats ! Corrompus, violents… Ils font peur aux Somaliens ! Bien plus que les Shebabs ! Ils volent, violent, tuent, kidnappent et tabassent les habitants pour un regard de travers. Sur la plage ou dans les terrains vagues, on retrouve souvent les cadavres de types torturés après une arrestation. Mais à qui se plaindre quand la police elle-même perpètre ces atrocités ? Les soldats les plus jeunes ont grandi en évitant les fusillades. Les autres travaillaient dans les milices du général Aïdid, ou dans celles des autres seigneurs de la guerre. Ils les prenaient à 12 ans, les bourraient de khat et les payaient avec de la drogue pour tirer sur tout ce qui bougeait en ville. Vous parlez d'une armée ! Même l'Amisom refuse de coopérer avec les militaires. Vu que les ministres volent absolument *tout l'argent*, ils revendent leurs armes au plus offrant pour se payer du khat, ou juste pour nourrir leur famille…

– Ils revendent leurs armes aux Shebabs ?

– Tout le monde le sait ! Sinon, pourquoi l'Occident maintiendrait-il un embargo sur un gouvernement « ami » ? Même chose pour les renseignements : si l'Union africaine prépare une offensive contre Al-Qaïda, elle se garde bien de prévenir l'armée somalienne. Sans quoi un ministre ou un général ne manquera pas de revendre l'information à nos émirs ! Regardez…

Dans la rue, un troupeau de chèvres se fraie un chemin entre les voitures, sur l'asphalte défoncé par les bombes. La route débouche sur un large rond-point. Au-delà, l'animation qui prévalait dans le quartier de l'aéroport se dissipe rapidement. Plus de boutiques où l'on rafistole les vieilles guimbardes hors d'âge, plus de petits restaurants… Juste des ruines jamais reconstruites, squattées par les Somaliens les plus démunis.

– Ici, vous entrez vraiment à Mogadiscio. Nous nous trouvons sur la Maka al-Moukaram. Cette route, les Somaliens l'appellent « le cœur » : elle traverse toute la ville. Voilà le palais présidentiel, à gauche. Un peu plus

loin, sur la droite, vous apercevez le bâtiment des services de renseignement. Au-delà, fini ! Plus rien ! Voilà les derniers jalons plantés par ce gouvernement dans la capitale. Et encore ! Si un député ou un ministre s'avisait de marcher sans escorte depuis cet endroit jusqu'à l'aéroport, il se ferait enlever à coup sûr !

J'observe le « palais présidentiel » d'un œil consterné : un complexe aux allures de bidonville, encadré par des militaires somnolents qui se contentent de barrer l'entrée avec quelques blocs de béton.

Ces hommes se moquent éperdument du sort de leurs dirigeants. De toute façon, personne ne les paie.

Plusieurs semaines plus tard, à cet endroit précis, une attaque des Shebabs fera quinze morts. La plupart des soldats qui végétaient à l'entrée, lors de mon passage, furent probablement déchiquetés dans cette explosion…

Quelques centaines de mètres plus loin, après les ruines du Parlement qui subsiste comme un cadavre desséché au milieu d'un immense terrain vague, nous dépassons les « services de renseignement ». Là encore, deux mois plus tard, une voiture piégée explosera dans un restaurant voisin, régulièrement fréquenté par les officiels. Huit morts, plus le kamikaze, et une quinzaine de blessés.

Nous quittons la route principale pour nous engager dans une petite voie sablonneuse, au nord du quartier de Wabari. À perte de vue, il ne subsiste qu'un champ de ruines : des murs, ou des maisons à moitié effondrées, trouées par les obus. Soudain, Hassan évite un autre véhicule et sa minuscule automobile s'embourbe dans le sable. En moins d'une minute, un attroupement se forme autour de nous. Alors que les rambos américains, terrés dans leurs compounds, insistent sur l'importance du blindage et des vitres teintées, il se trouve que je viens d'ouvrir la fenêtre pour fumer une cigarette. La présence d'un Occidental surprend tout le monde. Surtout ici, et dans une voiture aussi minable ! Les gamins hurlent et les gens sortent peu à peu des ruines que je croyais vides, comme dans un mauvais film d'horreur. Mais le quartier ne présente pas de risque particulier. Selon nos diplomates, qui ne comprennent décidément rien à rien, je me trouve, à en croire le site web du ministère des Affaires étrangères (page « Somalie »), « en risque maximum d'enlèvement ». Mais je sens bien que cette petite assemblée curieuse et braillarde ne me veut aucun mal. Les regards sont

surpris, souriants, timides, mais jamais agressifs. Pas dans ce quartier, pas à cette heure et pas dans ce contexte.

Plus on se protège, plus on s'isole, et… plus on devient une cible ! Les étrangers qui vivent cloîtrés dans leurs compounds se coupent totalement de l'univers qui les entoure. En circulant avec une escorte de dix hommes armés jusqu'aux dents, et avec des Américains qui ne sont pas réputés pour garder leur calme dans ce genre d'endroits, une panne comme celle-ci peut rapidement dégénérer. Tous ces gens calmes et souriants, amusés par ma présence, n'en demeurent pas moins durs comme des clous. Affûtés par des vies entières passées à se battre. Les armes sont partout. Dans les maisons en ruine ou à la ceinture des gentils Somaliens qui m'observent à cet instant. Un geste, un mot, une provocation, un malentendu, et le carnage commence. Voilà pourquoi je refuse les escortes.

Finalement, Hassan parvient à extraire sa voiture du sable et nous reprenons la route pendant quelques centaines de mètres, avant de pénétrer dans l'arrière-cour d'un restaurant situé sur la grande plage de Mogadiscio, la Lido Beach.

Le restaurant du même nom offre une vue splendide sur la mer, laquelle est comme prise d'assaut par des centaines de jeunes Somaliens. Un unique petit bateau de pêche, ancré près du rivage, sert de plongeoir improvisé aux gamins de la ville qui s'en donnent à cœur joie. Les plus téméraires, qu'on distingue à peine, rejoignent un promontoire rocheux situé au large, d'où ils fanfaronnent et s'agitent, avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Hassan me conduit jusqu'à la terrasse du restaurant où nous rejoignons mon contact, un certain Abdulshiré. Âgé d'une cinquantaine d'années, ce dernier se lève péniblement pour me saluer, en m'expliquant qu'il boite depuis longtemps : une balle lui a fait exploser la hanche « dans sa jeunesse ». Pas de barbe, une chemise blanche et un pantalon bleu marine : il ressemble davantage à un businessman qu'à un cadre des Shebabs. Au fil de la conversation, j'apprendrai d'ailleurs qu'il possède les deux casquettes, puisqu'il négocie également de nombreux contrats immobiliers à Mogadiscio ! Comme j'étais surpris de constater qu'il existe un marché de l'immobilier ici, donc des gens prêts à payer pour vivre dans cet enfer, il m'explique que le « luxe explose depuis plusieurs années ». « Sans jeu de mots », ajoute-t-il avec un sourire malicieux.

En effet, les pirates qui arraisonnent les cargos étrangers refluent à Mogadiscio, sous la pression des Shebabs. Ils s'achètent une respectabilité en logeant dans les quartiers huppés du sud, près des Nations unies et de l'Amisom. Ces hommes lâchent leurs dollars avec la même facilité que les narcotrafiquants d'Amérique latine et poussent les prix à la hausse, en forçant les Somaliens à migrer vers des banlieues toujours plus misérables et dangereuses.

– Vos amis de Kismaayo vous passent le bonjour ! Ils me demandent de vous aider à préparer un voyage, mais je n'en sais pas plus…

Abdulshiré tourne la tête pour appeler un serveur. Il commande des homards, du poisson et surtout des bananes, que les Somaliens écrasent toujours consciencieusement dans leur riz, pour en faire une sorte de purée douceâtre et positivement immangeable. Pendant ce temps, un groupe de jeunes filles voilées « m'accrochent » du regard sur la plage, surprises de voir un étranger. Elles ne me quittent pas des yeux en souriant, discrètement, mais de façon soutenue et très audacieuse, sachant que la lapidation et les coups de fouet restent monnaie courante dans le pays. En dehors des zones contrôlées par les Shebabs, les Somaliens ne sont pas férus d'islam. Loin s'en faut ! La popularité d'Al-Qaïda tient davantage au fait que la population, exaspérée par la guerre et la corruption, donne carte blanche à n'importe quelle organisation susceptible de ramener l'ordre. Or les salafistes excellent dans ce domaine. Avec une discipline de fer régnant dans leurs rangs, une loi coranique appliquée à la lettre, personne ne peut se plaindre du laisser-aller ambiant. À l'inverse de Mogadiscio, les villes shebabs sont propres, calmes, et peuvent se targuer d'un taux de criminalité absolument nul ! Un bilan qui suffit à l'immense majorité des Somaliens, après des décennies de chaos. Quitte à accepter les contraintes d'un islam wahhabite qui n'a jamais été le leur…

– Alors ? me demande Abdulshiré en se tournant vers moi. Que puis-je faire pour vous, mon ami ?

– Je dois me rendre dans le nord. Voir un homme nommé Abou Youssef.

– Mais ici, vous êtes dans le sud ! plaisante-t-il en haussant les épaules, avec un petit rire moqueur.

– Je ne connais personne là-haut.

– Et votre ami, Abou Youssef ? Il ne peut pas vous aider ?

– Non. Il peut garantir ma sécurité une fois sur place, mais pas avant…

– Où comptez-vous aller, exactement ?

– Dans les Galgala.

– Rien que ça ! Le Tora Bora [ancienne cachette de Ben Laden dans les montagnes d'Afghanistan] somalien… Vous savez que personne n'y met un pied ? Ni l'Union africaine ni l'armée éthiopienne… Les Shebabs règnent sans partage dans cette région ! (Il secoue négativement la tête en réfléchissant quelques secondes.) Non, franchement. Vous ne pouvez pas prendre la route pour vous rendre là-bas. Tout le monde va vous tomber dessus. Les milices des provinces, les troupes de l'Union africaine, les pillards de l'armée nationale, l'armée éthiopienne, les pirates, et même les Shebabs ! Goudani n'a pas donné son aval, que je sache ?

Goudani est l'émir suprême des Shebabs. C'est un jeune homme d'une trentaine d'années. Sa réputation le précède : sans pitié, religieux à l'extrême, il a purgé le mouvement de ses principaux rivaux. Il règne désormais sans partage sur Al-Qaïda en Somalie. Et, en effet, je n'ai pas son accord.

– Mon ami, je veux bien vous offrir un million de dollars cash si vous arrivez jusqu'aux Galgala en partant d'ici ! Je m'étonne qu'on « garantisse » votre sécurité sur place, mais… Bon ! Si vous le dites ! Par contre, le voyage vous tuera. C'est une certitude !

– Comment y aller ?

– Pas par ici, en tout cas. Votre Abou Youssef, il peut vous réceptionner à quel endroit ?

Je lui communique les détails fournis par l'intermédiaire de Bruxelles. Abdulshiré échange quelques mots avec Hassan, puis ce dernier se lève en me gratifiant d'un petit sourire rapide, sec et nerveux, à l'image du personnage. Après un long silence, mon interlocuteur s'approche de moi et déclare à voix basse :

– Pour aller là-bas, vous devrez passer par le Yémen. En partant d'ici, vous crèverez sur la route.

– Le Yémen ?

– Toutes nos armes arrivent de là. Nous contrôlons plusieurs ports dans ce pays. Enfin, pas les Shebabs : Al-Qaïda. Comme notre matériel arrive en petites quantités, sur des bateaux de pêche, il passe inaperçu. Il faudrait que vous embarquiez depuis ce pays. Dans la région d'Abyan, par exemple.

– Et ensuite ?

– On vous déchargera avec les armes ! Il existe un port naturel sur la côte somalienne, dans le Puntland : Helayo. Nous l'utilisons régulièrement. Personne ne contrôle cet endroit. Il se trouve au pied des Galgala. Je vais essayer de m'arranger pour qu'on vous attende sur place, à l'arrivée du bateau. Ce soir, nous rencontrerons un responsable shebab qui connaît cette région mieux que moi. Un Darod.

Les Darods constituent l'une des quatre tribus de Somalie. Ils peuplent majoritairement le Puntland, au nord du pays, et l'ancien dictateur Siad Barré, évincé du pouvoir en 1991, en faisait partie. Considérée comme l'une des tribus les plus « calmes », elle suit les directives d'un conseil des anciens très respecté, qui chapeaute l'organisation politique de cette région.

– Le petit Hassan, lui, c'est un Mourosadé. Moi, je suis Eyr. Mais il s'agit de sous-clans : nous appartenons tous deux au clan des Hawiyés. Les mauvais garçons de ce pays ! conclut-il en riant.

La remarque semble fondée. On dit souvent que les Hawiyés possèdent un tempérament turbulent et indiscipliné. Leur conseil des anciens ne sert pas à grand-chose, car le compromis ne représente pas la qualité première de ce groupe. Majoritaires dans le sud et le centre du pays, là où l'instabilité et la guerre continuent de faire rage depuis plus de vingt ans, beaucoup de Somaliens considèrent que le chaos reflète la nature plus belliqueuse des Hawiyés, par rapport à leurs voisins du nord. Les Dirs, qui contrôlent le nord-ouest de la Somalie, devenue indépendante sous le nom de Somaliland, dirigent un petit pays calme et sans histoire, qui se débat dans la pauvreté et l'isolement, sans jamais tomber dans la guerre civile.

– Vous croyez que le tempérament des Hawiyés suffit à expliquer la situation de cette région ?

– Non, je plaisante ! Guerres de tribus, guerres de clans… *Bullshit !* Ce sont des conneries inventées par les Occidentaux. Regardez le Kenya : une myriade de tribus, avec des langues et des religions différentes. Ici, nous parlons tous le même langage et nous sommes tous musulmans.

– Alors, qu'est-ce qui cloche en Somalie ?

– En réalité, nous vivons depuis vingt-cinq ans ce qui arrive aux pays arabes depuis 2011.

– À savoir ?

– La chute brutale d'un dictateur, qui laisse derrière lui une population abêtie par l'oppression et incapable de prendre son destin en main. Vient

ensuite le temps du chaos. Les famines, les chefs de guerre, les massacres… Et toujours pas de solution en vue ! Alors l'Occident nous tend sa main secourable : les Américains viennent distribuer du riz et flinguer les dirigeants qui ne leur plaisent pas. Grosse erreur. Parce que les Somaliens préfèrent avoir le ventre vide plutôt que de devenir les nègres de Washington. Ils se soulèvent, massacrent les GI's qui repartent la queue basse, et retombent dans l'oubli. L'anarchie reprend de plus belle, jusqu'à l'apparition des tribunaux islamiques : un embryon de solution, qui prend finalement corps avec les Shebabs. Mais personne ne veut laisser la Somalie régler ses problèmes. Ni l'Amérique qui pourchasse ses pseudo-« terroristes », ni nos voisins du Kenya et de l'Éthiopie, ni l'Union africaine qui s'engraisse avec ce conflit… Alors la guerre recommence ! Et elle continuera jusqu'au triomphe des Shebabs.

– Pourquoi ?

– Personne d'autre ne peut mettre un terme à la corruption et à la violence qui gangrènent ce pays. Dans le monde arabe, ça a commencé avec vingt-cinq ans de retard. Mais l'histoire se répète. À Mogadiscio, nous savons ce qui les attend…

Le serveur dépose des kilos de homards, de crabes, de crevettes et de poissons sur la table, tandis que le patron en profite pour venir me serrer la main, trop heureux de voir un étranger venir jusqu'ici. Lorsqu'ils s'en vont, j'observe Abdulshiré et lui demande :

– Qu'est-ce qui les attend ?

– La guerre et la souffrance. Le sang et la mort. Jusqu'à l'avènement de l'islam…

Après un succulent déjeuner durant lequel il passera plusieurs coups de fil pour « organiser » mon voyage, nous discuterons longtemps de la Somalie et notamment des Français de la DGSE enlevés à Mogadiscio en 2007. Abdulshiré m'explique qu'ils ont été kidnappés par un groupe de pirates pour le compte du Hezbul Islam, une faction rivale des Shebabs. À l'annonce de cet enlèvement, les Shebabs ont encerclé la maison où se trouvaient les deux prisonniers pour s'approprier le butin. Suite à de longues négociations, les deux parties décidèrent de couper la poire en deux : le premier otage resterait avec le Hezbul Islam, tandis que le second partirait avec les Shebabs. Ensuite, la fable répandue par nos services au sujet d'une « évasion » de leur agent détenu par le Hezbul Islam, qui

constitue toujours la version officielle de l'Élysée et des médias, fait éclater de rire mon interlocuteur :

– Vous connaissiez Mogadiscio à cette époque, n'est-ce pas ? Vous pensez vraiment qu'un Blanc pouvait fausser compagnie à ses gardiens et se balader tranquillement en ville sans qu'on le poursuive ? Je connais les gens du Hezbul Islam : ils ont reçu deux cent cinquante mille dollars du gouvernement somalien, et ils ont lâché l'otage dans les rues de la ville, en lui indiquant même le chemin du palais présidentiel ! Quant à celui des Shebabs… La France n'a jamais voulu négocier sérieusement. Voyez le résultat !

– Que venaient-ils faire en Somalie ?

– D'après ce que disait l'otage, il conseillait le gouvernement en matière de sécurité. Chaque jour, les deux hommes quittaient leur hôtel à la même heure, dans une voiture officielle, et ne rentraient que tard le soir. Je n'en sais pas plus.

– Alors que faisaient-ils ?

Le patron arrive avec la note et j'insiste pour payer. Mais mon hôte refuse.

– Beaucoup d'étrangers rejoignent les rangs des Shebabs ?

– Oh, des tas ! Sans exagération, un bon tiers de leurs troupes vient de l'étranger. Vous vous préoccupez de la Syrie, mais ici, cela fait des années que ça dure !

– Des Français ?

– Pas beaucoup. Je me souviens seulement d'un couple de convertis, près de Merca, il y a plusieurs années. J'ignore ce qu'ils sont devenus. Il s'agit plutôt d'Américains, de Canadiens et d'Anglais. Là où se concentrent les principales communautés somaliennes en Occident.

– Vous ne connaissez pas l'homme que je vais voir ? Abou Youssef ?

– Du tout ! C'est un Shebab ?

Je réfléchis un instant, bien embarrassé pour répondre.

– Honnêtement, je l'ignore. En tout cas, il bénéficie de leur protection.

– Mais… Vous ne savez rien de lui ?

– Pas grand-chose, non.

– Vous le connaissez ?

– Non. Grâce à l'entremise d'un ami commun, il accepte de me rencontrer dans les Galgala. Je n'en sais pas plus.

Abdulshiré soupire en secouant la tête d'un air abasourdi.

– Si je comprends bien, l'homme qui va assurer votre sécurité dans l'endroit le plus inaccessible de Somalie, en plein milieu du territoire d'Al-Qaïda… vous ne le connaissez pas ?

– Exact.

– Et pour couronner le tout, vous ne savez même pas ce qu'il fait là-bas ? Il s'agit peut-être d'un simple pirate, qui va vous livrer pieds et poings liés à Goudani, ou qui va directement réclamer une rançon à la France !

– Ça m'étonnerait. L'homme qui nous met en contact est un ami de longue date. Un cadre d'Al-Qaïda, lui aussi. Il ne me trahirait pas.

Il écarquille les sourcils et rigole de bon cœur :

– Soit vous êtes très naïf, soit vous souffrez d'une grave attirance pour la mort ! Vous devriez vous convertir à l'islam et rejoindre les commandos-suicides des Shebabs, histoire de faire sauter une voiture contre l'Amisom ! Au moins, votre mort prendrait un sens, plaisante-t-il.

Abdulshiré plonge la main dans un sac plastique posé à côté de sa chaise et sort un petit Nokia bon marché, avec un chargeur enroulé autour de l'appareil :

– Les téléphones étrangers ne fonctionnent pas, en Somalie. Prenez-le. Et je tiens aussi à vous donner ça. Vous me le rendrez…

Discrètement, il entrouvre le sac et j'aperçois un holster de ceinture avec un pistolet belge MK2, qui semble neuf, ainsi qu'un chargeur supplémentaire rempli jusqu'à la gueule. Comment une arme aussi récente trouve-t-elle son chemin jusqu'ici ? Je pose la question à mon interlocuteur, qui lève les paumes en direction du ciel :

– Bien malin celui qui peut retracer le parcours de ces engins ! Partis de Belgique pour on ne sait où, ils finissent leur course sur une plage de Mogadiscio, au milieu du riz et des fruits de mer ! Amusant, quand on y pense, non ?

Avec deux chargeurs, je dispose de vingt-six balles en cas de problème. Sans cette délicate attention, je lui aurais de toute façon demandé de me conduire au marché de Bacara pour en faire l'acquisition moi-même. Mogadiscio impose ce genre de précaution : soit une escorte qui réduit votre liberté de mouvement à zéro, soit une arme capable de vous tirer d'un éventuel problème. Pourtant, ici plus qu'ailleurs, porter une arme présente deux inconvénients. Si l'on vous capture, on vous traitera avec beaucoup

moins d’égards, puisqu’on vous considérera immédiatement comme un espion. Et, en cas de problème, la brandir ne suffit pas. Ici, personne ne pointe un pistolet sur quelqu’un en espérant le faire déguerpir. Pas plus qu’on ne tire dans les jambes ou dans l’épaule pour neutraliser son adversaire. Les risques vous interdisent la moindre hésitation. Et la moindre pitié. Si un groupe d’inconnus vous attaque à Mogadiscio, il ne s’agit ni d’une querelle d’automobilistes ni d’une bagarre à la sortie d’une discothèque, comme nous les voyons en France : vos assaillants tirent pour tuer. Tout ce que vous pouvez espérer, c’est tirer le premier. Et viser juste…

Je pars aux toilettes pour enfiler le holster sur ma ceinture, dans le creux des reins, là où il demeure invisible aux yeux des passants. Je colle le deuxième chargeur dans ma poche, mais le poids fait apparaître un renflement suspect, du moins pour un œil averti. Je décide finalement de le ranger dans mon sac à dos, aisément accessible en cas de besoin. À mon retour, Abdulshiré termine une conversation téléphonique et déclare :

– Je vais vous conduire dans un tout petit hôtel où vous pourrez prendre du repos. Je connais son propriétaire, alors, logiquement, tout devrait bien se passer. Mais repérez tout de même les issues. S’il arrive quoi que ce soit, ne vous mêlez pas aux fusillades. Si les assaillants venaient pour vous… eh bien, tirez dans le tas et sortez de l’hôtel. Planquez-vous aux alentours, trouvez une ruine où vous cacher, et appelez-moi. J’amènerai du renfort. Si vous perdez votre téléphone, essayez de rejoindre Villa Somalia, le palais présidentiel. Tout droit en longeant la mer, en direction du sud ! Si vous y arrivez, vous aurez des tas de problèmes avec le gouvernement. Mais au moins, vous vivrez…

– Qui pourrait venir me chercher, dans cet hôtel ?

– Logiquement, tous les intermédiaires qui travaillent pour les Shebabs. On n’a pas collé d’affiches dans les rues pour dire que vous étiez des nôtres !

Je ne dis rien, même si « faire partie des leurs » me semble très, très exagéré.

– Sans parler des pirates et des autres chefs de gang. S’ils vous trouvent, je ne pourrai rien faire. Si ça devait arriver… Tuez-en autant que vous pourrez ! Il faut bien mourir un jour, non ? Mais ne vous en faites pas, si tout se passe bien, ce soir, nous rencontrerons le Shebab dont je vous parlais

tout à l’heure. Il va contacter les gens du Yémen pour votre voyage. Venez…

Nous quittons le restaurant en direction de la plage, pour faire quelques pas au bord de l’eau. Trop occupés à se baigner et à s’amuser, les Somaliens nous jettent parfois un regard amusé, en me faisant signe de venir les rejoindre. Rien de plus. Aucune agressivité dans l’air…

– Cet endroit semble très calme.

– Ici, les gens viennent nager et oublier tout le reste. Vous passez presque inaperçu. Faites cinquante mètres à l’intérieur de la ville, et vous serez déjà en danger. Trois cents mètres plus loin, beaucoup de gens chercheront à vous enlever. À un kilomètre d’ici, vous êtes un homme mort. Ne relâchez jamais votre attention à Mogadiscio. Jamais.

Nous marcherons pendant une quinzaine de minutes, au rythme plutôt lent de mon nouvel ami qui traîne sa patte folle en se contorsionnant à chaque pas. À cette époque de l’année, la chaleur reste supportable. Mais, probablement à cause de l’humidité et des efforts liés à son handicap, Abdulshiré transpire à grosses gouttes. Finalement, il désigne la route d’un geste un peu excédé :

– Remontons. Je vais appeler Hassan pour qu’il nous dépose à l’hôtel. Vous pourrez dormir quelques heures. Nous partirons à minuit.

Je l’observe, un peu étonné, sachant que personne ne quitte son domicile après la tombée de la nuit. Si beaucoup considèrent déjà Mogadiscio comme la ville de tous les dangers en plein après-midi, même les Somaliens les plus téméraires refusent de sortir dans l’obscurité. Une idée assez saugrenue me traverse subitement l’esprit : et si ce type cherchait à m’enlever ? Après tout, mes contacts avec les Shebabs de Kismaayo datent de nombreuses années. Nous ne nous sommes ni revus ni parlé depuis cette période. Et Abou Youssef ne sait même pas que je me trouve ici. Je travaille sans filet, auprès d’un homme que je ne connais pas, en réactivant des contacts qui ne se souvenaient peut-être même plus de moi !

Sortir à minuit dans les rues de Mogadiscio en compagnie des Shebabs sent bon la prise d’otage, à une heure où ils ne risquent pas de rencontrer la moindre patrouille. Abdulshiré remarque ma méfiance et rigole en expliquant :

– Nous devons nous rendre à Hiwila. Vous connaissez ?

– Non.

– Il s’agit de notre fief à Mogadiscio. Au nord-ouest de la ville. En gros, les Shebabs contrôlent deux quartiers très éloignés de la côte : Daynilé et Hiwila. Ils se trouvent après ce que nous appelons la route industrielle. Presque toutes les nuits, des Shebabs arrivent en pickups et font le plein de vivres, de carburant, de médicaments, d’argent et de matériel divers… Les habitants doivent éteindre les enseignes lumineuses et les lumières de leurs maisons, côté rue, histoire de laisser les hommes d’Al-Qaïda vaquer tranquillement à leurs occupations. C’est là que nous rencontrerons celui qui va vous aider. Il ne peut pas se déplacer en ville : sa tête est mise à prix par le gouvernement. Et comme ni l’armée ni l’Amisom n’entrent dans ce quartier, nous serons tranquilles.

La voiture s’engage dans un dédale de ruelles poussiéreuses pour rejoindre et traverser Maka al-Moukaram en direction du quartier de Yaqshid, situé au nord du gigantesque marché de Bacara. Des Jeeps bourrées de jeunes hommes en armes circulent à tombeau ouvert dans ces quartiers hors la loi de la capitale. Klaxonnant à tue-tête pour se frayer un chemin dans les carrefours, les soldats assis à l’arrière balancent des coups de pieds dans les voitures ou tirent en l’air pour inciter les conducteurs à dégager le passage. Je me couvre le visage, histoire de ne pas éveiller l’attention des miliciens. Ni mon 9 mm ni la patte folle de mon nouvel ami ne nous seraient d’une grande utilité, si cette meute d’enfants soldats décidait de s’intéresser à nous.

– C’est l’armée ?

– Non, répond Abdulshiré sans les quitter des yeux, tandis que leur véhicule traverse le terre-plein central pour couper le carrefour.

– Alors, qui ?

– Des privés ou bien les hommes d’un chef de clan. Honnêtement, je n’en sais rien. Mais je les comprends. Personne n’aime rester coincé dans un bouchon à Mogadiscio. Regardez ces voitures… Laquelle va exploser ? Quand ? Personne ne peut le dire ! Voilà pourquoi ils veulent s’en aller si vite !

J’essaie de ne pas penser aux attentats-suicides et j’observe le quartier, très pauvre mais en même temps très actif. Chacun s’affaire à son petit commerce. Les jeunes filles déambulent au milieu de la rue, légèrement voilées et toujours souriantes. Je commence à me demander si je ne vais pas retourner au Lido dans la soirée, pour refaire une indigestion de homards.

Au même moment, une nouvelle rafale éclate un peu plus loin. Trois coups. Toujours le même véhicule. Mais il y a une riposte : des coups de feu tirés par une autre arme, un pistolet automatique. J'ignore encore aujourd'hui, tout comme Abdulshiré, si les idiots que nous venons de croiser ont délibérément ouvert le feu sur un autre véhicule, ou si un autre idiot a tenté de les imiter.

Il s'ensuit une fusillade de quelques dizaines de secondes, couverte par les cris et les bruits de pare-chocs, tandis que les automobilistes tentent de s'extraire du carrefour en se tamponnant les uns les autres. Les passants fusent autour de notre petite voiture pour s'éloigner, comme une volée d'étourneaux qui nous croisent à pleine vitesse. Je m'écrase sur le siège pour être protégé par le tableau de bord en dégainant le MK2 que je dissimule à hauteur du vide-poches.

– Ça va aller ! déclare Abdulshiré d'une voix parfaitement calme, en désignant une petite ruelle d'un geste de la main.

Plusieurs véhicules s'y précipitent déjà. Au carrefour, j'aperçois les miliciens du pickup qui se déploient et se mettent à couvert, derrière les voitures des malheureux automobilistes coincés au milieu de l'intersection. Nous roulons une trentaine de secondes dans ce passage étroit et parsemé de bosses avant de repiquer sur l'artère principale. Les coups de feu ont déjà cessé :

– Bienvenue en Somalie ! Vous vous croyez en sécurité, et boum ! Une bombe, une fusillade… Vous mourez ! Et quand vous pensez que vous allez mourir, rien ne se passe ! Il ne faut pas chercher à comprendre comment fonctionne cette ville, croyez-moi. Elle veut son lot de victimes quotidiennes. Mais elle frappe au hasard ! Par surprise ! Et elle est gourmande… Une vraie cannibale ! conclut-il en riant, visiblement satisfait de sa blague.

Dix minutes plus tard, nous entrons dans un petit immeuble protégé par deux gardiens armés de vieilles kalachnikovs. Dans la cour minuscule, trois Jeeps poussiéreuses occupent presque tout l'espace disponible. À la terrasse de l'hôtel, des hommes vautrés sur des fauteuils en plastique sirotent un café en disputant une partie d'échecs ou en regardant la télévision, qui retransmet un match de foot à plein volume. Cette guest-house ne sert qu'aux Somaliens de passage en ville, et probablement pas aux plus riches !

Nous pénétrons dans le hall sous l'œil intrigué de l'assistance. Abdulshiré passe de l'autre côté du comptoir et salue le directeur : un homme d'une cinquantaine d'années, maigre à faire peur, qui me fait signe de les rejoindre en me tendant la main. Notre conversation se cantonnera à quelques « hello », « thank you » et autre « Somalia very good », puisqu'il ne comprend pas un traître mot d'anglais. Un peu fatigué par le voyage entamé hier matin, *via* Istanbul et Djibouti, je suis ravi de pouvoir prendre un peu de repos. La chambre donne sur la rue : pas forcément malin pour « cacher » un Occidental. Le lit poisseux ne m'inspire pas confiance et la douche laisse s'écouler une eau très brune pendant plusieurs dizaines de secondes avant de devenir utilisable. J'explique au patron qui nous accompagne que l'endroit est parfait, tandis qu'Abdulshiré le met gentiment dehors. Une fois seul, il désigne le lit :

– Dormez, je reviens à onze heures trente. Au sujet du directeur… Il ne sait pas que vous êtes armé.

– Ça poserait un problème ?

– Non, pas du tout. Seulement… Si tout le monde l'ignore, ça vous laisse l'avantage de la surprise. Je pense pouvoir lui faire confiance : il appartient au même clan que moi. Mais ici, on ne peut jamais rien garantir !

Il me serre énergiquement la main et quitte la pièce sans ajouter un mot. Je ferme les rideaux sans me montrer, puis je m'écroule sur le lit. À côté de moi, près de la lampe de chevet, mon téléphone et mon pistolet. Alarme réglée pour dix heures trente, une balle engagée dans le canon… Je peux dormir tranquille.

Au réveil, je me sens encore plus mal que tout à l'heure. Fatigué, sale… J'entrouvre les rideaux et la fenêtre pour observer la ville. Une fois la nuit tombée, Mogadiscio fascine par le silence absolu qui règne à travers tous les quartiers. Même les chiens errants semblent faire moins de bruit qu'ailleurs ! Les rues sont désertes, et aucune voiture ne circule aux alentours. Pas le moindre bruit de moteur. Un peu comme le premier épisode de *Walking Dead*, où le shérif se réveille dans un monde vide ou presque…

Après une douche rapide, je descends à la réception dans l'espoir de boire un café. Un jeune garçon ronfle derrière le comptoir et m'en apporte un de mauvaise grâce, en s'étirant et en traînant des pieds. Lorsque j'ouvre

la porte extérieure, il bondit comme un diable, subitement très réveillé. Paniqué, même :

– Eh ! Non ! Pas dehors ! *No go out !!!*

Lorsque je lui explique que je vais juste m'installer en terrasse, il se calme tout aussi brutalement, mais reste assis pour garder un œil sur moi. Visiblement, il ignore tout de l'escapade qui va suivre. Mais je fais confiance à Abdulshiré pour régler le problème. Je fume quelques cigarettes en regardant les étoiles, dans cet univers où le silence devient vite angoissant. Je réfléchis à l'itinéraire insensé que je vais devoir emprunter pour progresser dans mon enquête : quitter Mogadiscio pour le Yémen, puis revenir en Somalie avec les trafiquants d'armes qui approvisionnent les Shebabs. Soit des pirates, soit des membres d'Al-Qaïda dans la péninsule Arabique. Tout cela pour rencontrer un homme qui ne peut absolument pas garantir ma sécurité pendant le trajet. Ma seule porte d'entrée ? Abdulshiré : un membre des Shebabs que je ne connais que depuis quelques heures, à travers de très, très vieilles connaissances. Et pas les plus fiables…

Je flirte avec la ligne rouge, et avec des risques que je ne peux ni évaluer ni contrôler. Dans moins d'une heure, je me rendrai à Hiwila, le quartier shebab de Mogadiscio, en plein milieu de la nuit. N'importe qui m'expliquerait qu'il s'agit d'un véritable suicide. Peut-être une « grave attirance pour la mort », comme dit Abdulshiré. Mais sans ce rendez-vous, impossible d'accéder aux Galgala. Soit je m'arrête ici, soit je pars avec mon nouvel ami pour me jeter dans la gueule du loup. Les deux derniers Français à avoir approché les Shebabs n'ont guère apprécié l'expérience. L'otage de la DGSE est mort après une captivité atroce, et son « sauveteur » a été exécuté lors de l'assaut. La vidéo de son cadavre criblé de balles tourne encore sur Internet…

Bien sûr, à la différence de ces hommes, j'approche Al-Qaïda en douceur. Et en face. Sans chercher à tromper qui que ce soit. Mais les risques demeurent gigantesques.

Après trois cafés et encore plus de cigarettes, un bruit de moteur attire mon attention. Les gardes qui se trouvent à l'extérieur invectivent les nouveaux arrivants, puis discutent entre deux claquements de portière. La silhouette boiteuse d'Abdulshiré se glisse à l'intérieur de la cour. Mais mon compagnon semble nettement moins jovial que tout à l'heure.

– Tu es prêt ? On doit y aller ! Prends toutes tes affaires : je ne sais pas si tu reviendras ici.

Sa remarque ne me rassure pas. Le fait qu'il soit passé au tutoiement non plus.

– Pourquoi ?

– Ali Wao sait que tu es ici. Ça peut lui donner des idées. Je pense qu'on te fera passer le reste de la nuit ailleurs.

– Ali Wao ?

– « Ali le Fou » ! Un chef de gang. Il tient les quartiers sud, mais je redoute qu'il fasse un crochet jusqu'ici. Je suis venu avec du monde. Mais mieux vaut ne pas traîner.

Je remonte dans ma chambre pour récupérer ma brosse à dents et quelques bricoles éparpillées dans la pièce. Cinq minutes plus tard, nous quittons l'hôtel. Trois voitures nous attendent, avec une demi-douzaine d'hommes à l'intérieur :

– On dirait une escorte de l'ONU, dis-je pour détendre l'atmosphère.

En vain. Abdulshiré s'installe au volant.

– Si tu trouves une escorte pour t'emmener à Hiwila en pleine nuit, moi je suis la petite sœur de Marilyn Monroe !

À l'arrière, deux types habillés en treillis avec des écharpes noires pointent leurs kalachnikovs en direction des fenêtres ouvertes. J'aperçois une mitrailleuse BKM posée sur leurs genoux, et des munitions qui traînent sur les sièges et le sol, comme une guirlande de sapin de noël. La première voiture prend de l'avance. Beaucoup d'avance. Et même si nous roulons à tombeau ouvert, l'écart se creuse rapidement.

– Ils nous avertiront en cas de barrage ou d'embuscade.

– Ce sont des Shebabs ?

– Oui.

– Eux aussi ? demandé-je en désignant les deux types assis à l'arrière.

– Oui.

Crispé sur son volant, Abdulshiré se concentre sur la route qui devient de plus en plus mauvaise, au fur et à mesure que l'on bifurque dans une série de chemins de terre pour éviter les routes principales.

– C'est là qu'ils attaquent. Sur les grands axes, explique-t-il sans quitter la route des yeux.

– Qui ?

– Tout le monde ! Tous les hommes en âge de se battre, qui possèdent une arme et qui veulent gagner un peu de fric. À bien y réfléchir, ça fait plus d'un million de personnes qui voudraient pouvoir te tomber dessus, ce soir !

Je rigole, mais Abdulshiré ne plaisante pas. Je me rends soudain compte que je lui dois beaucoup. Il prend des risques insensés, pour un type dont il ne sait rien. Et sans me demander un centime.

– Merci pour ce que tu fais. Vraiment.

– Rien de personnel. Tes amis m'en ont donné l'ordre. Et j'obéis toujours aux ordres.

– Je croyais que c'était le coup de foudre !

Rires.

– Je ne suis peut-être plus de la première fraîcheur, mais… je suis un Shebab. Jusqu'au fond de mon cœur ! Tout entier voué à la cause de l'islam. Et chez nous, on ne badine pas avec la discipline. Voilà pourquoi on va gagner cette guerre.

– Et si on t'ordonnait de me tuer, là, tout de suite ?

– Les jeunes qui se trouvent derrière toi te feraient sortir de voiture et t'ouvriraient la gorge sur le bas-côté. Pas la peine d'attirer l'attention avec un coup de feu…

Son intonation ne change pas d'un iota. Pas plus que l'expression de son visage, concentrée sur la route, mais plus détendue que tout à l'heure. Il s'exprime naturellement, et répond à la question la plus bête que j'aie posée durant tout ce voyage avec une franchise glaçante.

Nous quittons les minuscules ruelles qui serpentent entre les maisons insalubres, à demi reconstruites ou carrément en ruine, pour nous engager sur une route rectiligne et très large, complètement déserte à cette heure. Villas, entrepôts… Le quartier ne me semble pas plus misérable que la banlieue « chic » de l'aéroport. En tout cas, il me paraît nettement plus vivable que les squats qui longent le Lido, ou les terrains vagues qui entourent le Parlement.

– Les maisons ne sont pas plus moches qu'à Wada Jir ou Darkenley. Mais ici, personne n'entre : ni le gouvernement, ni l'armée, ni l'Amisom. Alors on considère qu'il s'agit d'une zone de « non-droit ».

– Ce n'est pas le cas ?

– Comme dans le reste de Mogadiscio, la sécurité laisse à désirer. Mais si les Shebabs t'acceptent, ou si tu travailles pour eux, tu ne risques rien. D'ailleurs, de nombreux cadres du mouvement possèdent des villas par ici. Et même des Arabes d'Al-Qaïda.

– De quelle nationalité ?

– Ne pose pas ce genre de questions, dit-il en ralentissant brutalement, pour éviter un monticule de sable qui envahit la route. Surtout avec le type que nous allons voir. Pas de questions ! Tu réponds aux siennes et tu n'en poses pas. Tu veux qu'il t'aide à passer dans les Galgala, point final. Et s'il refuse, tu n'insistes pas. Dans ton intérêt…

Une vaste ruine surgit de la pénombre. Un bâtiment éventré de plusieurs étages, qui se détache lentement de l'obscurité comme un vaisseau fantôme, dans cette ville de chaos et de désolation. Nous obliquons légèrement sur la gauche avant de quitter la route principale. Rapidement, le désert reprend ses droits. Le sable envahit les chemins et les maisons se font plus espacées. Plus rares. Je me rends compte que nous ne sommes déjà plus en ville…

Nous rejoignons la voiture de tête, arrêtée près d'un portail vert olive qui abrite une villa plutôt coquette, dans ce quartier que je ne parviens pas à trouver « terrifiant ». À la demande d'Abdulshiré, je dépose mon pistolet dans le vide-poches, tandis qu'il s'extrait péniblement du véhicule. Les deux Shebabs nous quittent sans un mot et rejoignent le reste de l'escorte à l'entrée de la maison. La ruelle baigne dans l'obscurité et le feuillage de deux grands arbres retombe mollement à l'extérieur du mur d'enceinte, de chaque côté du portail. Lorsqu'il s'ouvre dans un grincement métallique, mon compagnon me tape sur l'épaule pour m'inviter à entrer.

Dans la cour plutôt vaste qui mène à la maison, une bonne quinzaine d'hommes montent la garde, armés de fusils, de mitrailleuses BKM et de vieux lance-roquettes RPG-7. Fins, les visages cadenassés, aucun d'entre eux ne répond au *salam'alikoum* que je lance à leur attention : ils m'observent d'un regard sans chaleur et dénué de toute curiosité. Les Shebabs, disciplinés à l'extrême, n'agissent que sur ordre de leurs supérieurs. Et ce soir, il semble que je bénéficie d'une sorte d'immunité dans ce sanctuaire d'Al-Qaïda à Mogadiscio.

Nous avançons au rythme lent d'Abdulshiré qui boite en direction de la maison, sous l'œil impassible de ces gardes silencieux, à peine visibles dans l'obscurité. Assis au milieu de la cour ou adossés aux troncs d'arbres du

jardin, les hommes de notre escorte les rejoignent et s'installent avec eux, en murmurant quelques phrases d'une voix presque inaudible. À Hiwila comme ailleurs, malgré l'armada qui encercle cette villa, un silence total règne sur la ville…

La maison aux murs décrépis porte de nombreuses traces de balles. Mais les tirs ne semblent pas récents. Sur la terrasse qui précède la porte d'entrée, deux autres gardiens nous observent, vautrés sur un tapis, leur kalachnikov à portée de main. À l'intérieur, une agréable odeur de viande grillée émane de la cuisine. Abdulshiré me conduit dans une vaste pièce richement meublée, avec de grands canapés, qui ressemble à un salon marocain. Sur les murs, des calligraphies du Coran et l'immense drapeau noir et blanc du Jihad, frappé aux insignes d'Al-Qaïda. Visiblement, nous sommes à la bonne adresse…

Assis à même le sol et adossé aux coussins, un homme d'une trentaine d'années m'observe pendant quelques secondes, puis me tend la main en me souhaitant la bienvenue. Il désigne les assiettes disposées en demi-cercle devant lui et déclare dans un anglais parfait :

– Prenez place. Vous souhaitez dîner ?

Environ un mètre quatre-vingts, vêtu d'une djellaba dorée, les cheveux rasés, il porte une longue barbe grisonnante assez clairsemée qui prolonge un visage fin et délicat, avec des traits d'une grande douceur. La courbure de son nez, l'ovale de son visage et la couleur plutôt claire de sa peau lui confèrent davantage l'apparence d'un Arabe que celle d'un Africain. Mais au fil de la conversation, il me confirmera son origine, en se présentant même avec fierté comme un « Somalien pur sang ».

Ce pays présente un étrange melting-pot, aux confins de ces deux univers, où les mélanges les plus déroutants et les physionomies les plus improbables deviennent monnaie courante. Souvent pour le meilleur, puisque les femmes somaliennes figurent parmi les plus belles du monde !

Deux hommes se tiennent dans un coin de la pièce avec leurs armes, mais discutent à voix basse sans véritablement se soucier de nous. Le cadre des Shebabs s'appelle Hassan, lui aussi. Du moins, il se présente ainsi. Au lieu d'engager la conversation sur mon itinéraire et l'objet de mon voyage, il me pose une multitude de questions sur mes impressions depuis mon arrivée en Somalie, sur l'attitude de l'Occident vis-à-vis d'Al-Qaïda et… sur la politique française ! Étonnamment bien informé au sujet des dirigeants

européens, il me parle de François Hollande, de… Ségolène Royal (même s'il avait oublié son nom) et de Nicolas Sarkozy. Tous les commérages de notre ménagerie politique semblent le fasciner. J'apprendrai au fil de la conversation que cet homme a séjourné longuement en Europe avant de revenir en Somalie.

Il pense qu'Hollande devrait « reprendre » Ségolène, parce qu'il vaut mieux diriger « en famille », comme Sarkozy voulait le faire en « plaçant son fils comme ministre de l'Économie ». Lorsque je lui explique que les ambitions de l'ancien président pour son fils étaient un peu plus modestes, il balaie cette remarque d'un geste de la main :

– L'idée reste la même : il faut toujours placer sa famille aux postes importants !

Nous entamons une longue discussion sur ce sujet, bien loin de mes préoccupations immédiates concernant le Yémen et le massif des Galgala. Les plats arrivent : du chameau, des pommes de terre, des spaghettis, du riz et, bien sûr, les bananes qui vont avec !

Je me trouve en compagnie de cet homme depuis plus d'une demi-heure et, contre toute attente, il semble assoiffé de palabres sur l'Occident. Impossible de « recadrer » la conversation pour l'instant : je poursuis donc ce bavardage courtois et amical durant tout le repas. Abdulshiré, les yeux plongés dans son assiette, se contente de sourire en hochant la tête de temps à autre, visiblement soulagé que l'entretien prenne cette tournure. Après des discussions sur Hollande, les élections européennes, Barack Obama, les talibans, et même Anjem Choudary, le prédicateur londonien qui jouit d'une grande popularité chez les Shebabs, Hassan verse une cuillère de sucre dans son café qu'il remue lentement, avant de s'allonger en fixant la tasse pendant plusieurs secondes, sans dire un mot. J'aimerais fumer une cigarette après cette orgie de chameau mais, malheureusement, le tabac demeure formellement proscrit chez les Shebabs. Tout comme chez Jabhat al-Nosra. Inutile d'y songer…

– Donc, vous voulez voir Abou Youssef et ses Français ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– J'écris un livre sur mes compatriotes qui partent faire le Jihad. Un ami commun me conseille de le rencontrer.

– Pour un livre ? s’esclaffe-t-il, comme si le mensonge lui paraissait décidément trop gros. Je le savais depuis l’appel d’Abdulshiré, mais je ne pouvais pas le croire. Vous savez… il boite aussi dans sa tête !

Mon compagnon sourit, même si je ne pense pas que la blague lui fasse très plaisir. Hassan reprend :

– Vous voulez aller dans les Galgala pour… un livre ? Juste pour ça ?

– Quoi d’autre ?

– Voilà une bonne question ! Je vais vous répondre : je ne connais que deux sortes d’étrangers qui voudraient se rendre dans ces montagnes : les volontaires désireux de rejoindre l’armée des Shebabs et… les espions à la solde de l’Occident !

– Eh bien… disons que je suis hors catégorie ! Contactez Abou Youssef. Nos relations mutuelles suffisent à démontrer que je n’appartiens à aucun service de renseignement.

Sentant probablement que la méfiance s’installe, Abdulshiré prend la parole et entame une longue tirade en somali, probablement pour lui rappeler que je dispose d’un certain nombre d’amis au sein de leur mouvement. L’autre écoute sans répondre, puis finit par l’interrompre d’un petit geste de la main.

– J’ai contacté Abou Youssef cet après-midi. Tout comme nos amis de Kismaayo. Ne vous en faites pas, on va vous aider. Mais l’idée d’Abdulshiré ne tient pas la route. Le Yémen… Il faut oublier.

– Pourquoi ?

– Ils refusent de prendre le risque. Je viens de parler à un des hommes qui se chargent du transport des vivres et des armes depuis Abyan. Il pense que les services de sécurité vous repéreront dès votre arrivée à Aden. Même si vous passez entre les mailles du filet, les paramilitaires de la CIA qui stationnent dans le Puntland vous cueilleront comme une fleur. Mauvais pour vous. Mauvais pour nous…

– Des paramilitaires ?

– Oui. Officiellement, Washington refuse de se salir les mains. Sur le papier, ils doivent « former » les gardes-côtes et l’armée gouvernementale, pour lutter contre la piraterie. Mais ça ne représente qu’un dixième de ce qu’ils font. Il y a deux ans, ils ont même annoncé leur retrait de Somalie. Pourtant, je vous assure qu’ils sont toujours là !

– Où ?

– À vingt-cinq kilomètres de Bossasso. Longez la côte vers l'ouest et vous tomberez pile dessus ! La base de Saracen : une pustule sans la moindre légitimité sur le territoire somalien. Armée jusqu'aux dents, verrouillée comme un coffre-fort, elle opère hors de tout cadre légal ! Mais comme Washington les couvre, et comme les gars de la DGSE stationnés à Djibouti en croquent un peu, on leur fiche une paix royale ! On préfère vilipender les Shebabs qui construisent des canaux d'irrigation en Shabelle [du nom d'une province alors contrôlée par les Shebabs], des écoles, des hôpitaux… Tout cela parce que nous refusons les perversions du système occidental !

– Et que font-ils, à part de la surveillance maritime ? Ils planquent des indics chez vous ?

– Ça, ils peuvent toujours essayer ! Non : ils surveillent les allers et retours entre le Yémen et la Somalie. Ils arraisonnent les bateaux de pêche qui leur semblent suspects, quitte à ouvrir le feu sur l'équipage. Ce sont des paramilitaires ! Des escadrons de la mort ! Ils nous traquent par n'importe quel moyen, en sachant très bien qu'aucun journaliste ne viendra rapporter ce qui se passe ! Tout le monde sait que ce pays est une zone de non-droit. Et ça les arrange ! Ils en profitent pour faire leur sale boulot ici, sans aucune retenue. En Afghanistan, il y a la presse, les ONG, mais là-haut ? Personne ! Même votre ambassadeur se planque au Kenya ! Alors, qui va les déranger ? (Il termine son café en soupirant.) Ils surveillent tout ce qui vient du Yémen. Vous êtes blanc. Vous ne passerez pas. Vous pouvez essayer d'entrer depuis le Somaliland. Mais, encore une fois, les soldats verrouillent les sorties d'Hargeysa [la capitale] et vous ne pourrez circuler qu'avec une escorte en dehors de la ville. Non, vous devez passer par le Puntland. Longer la côte depuis Bossasso jusqu'à Lashkoray, et…

Abdulshiré l'interrompt pour lui lancer quelques mots en somali. Hassan acquiesce :

– Il a raison. Les troupes du gouvernement vous repéreront à l'entrée de Lashkoray. Il y a des barrages partout… (Il soupire en secouant la tête.) Vous devrez emprunter des routes secondaires depuis le début. Depuis Bossasso. Le voyage prendra du temps ! Et si vous tombez sur une patrouille du Puntland, ils ouvriront le feu sans hésiter. Seuls les contrebandiers et les membres d'Al-Qaïda passent par ces chemins. Vous ne disposerez d'aucune escorte. Juste un ou deux hommes à nous qui

garantiront que les Shebabs ne vous posent pas de problèmes. Mais contre l'armée régulière, on ne peut pas vous protéger.

– Le trajet dure combien de temps ?

– Six heures. Peut-être plus. Les Galgala forment une gigantesque bosse de cent cinquante kilomètres de longueur, qui longe le golfe d'Aden. Côté mer, le massif est sec et rocailleux. Infranchissable. Impossible de trouver de l'eau, et difficile de s'y abriter. Les soldats du Puntland ne peuvent pas traverser cette barrière naturelle. De l'autre côté, c'est le « ventre » de la montagne. On l'appelle ainsi, car elle regorge d'eau et de végétation. Elle nous protège. Les grottes nous servent d'abris, les arbres sont si denses qu'aucun avion ne peut nous apercevoir. Mieux que Tora Bora ! conclut-il.

Il demande aux gardes présents dans la pièce de nous amener encore du café, puis reprend son explication.

– Pour y accéder, vous passerez par le « ventre ». Là ou les cachettes sont nombreuses. L'armée régulière ne s'aventure pas très loin dans cette région. Sauf lors des opérations de grande envergure. Votre ami vous rejoindra là-bas. Vous devez prendre l'avion pour Bossasso. Aujourd'hui même.

– Aujourd'hui ? demandé-je, un peu surpris.

– Ici, nous ne pouvons pas vous aider. Et puis… il paraît qu'un chef de gang a été informé de votre présence. Si vous retournez à l'hôtel, vous ne passerez pas la nuit….

– Vous voulez me poser à l'aéroport maintenant ? À une heure et demie du matin ?

– On va vous emmener dans une maison sûre. Demain matin, les hommes d'Abdulshiré vous conduiront à l'aéroport. Quelqu'un vous attendra à Bossasso. Ne vous en faites pas : le Puntland est infiniment moins dangereux que Mogadiscio.

– Je voudrais juste comprendre où je vais : Abou Youssef dispose de son propre camp ?

Le regard d'Abdulshiré s'allume et prend des airs menaçants. Je fais mine d'ignorer cette mise en garde silencieuse, et d'oublier qu'il m'a interdit de poser la moindre question. L'autre ne semble pas particulièrement gêné pour répondre :

– Oui, ils travaillent entre Français, au sein du territoire shebab.

– Et ses hommes arrivent comment ?

– Par le Yémen. Plus rarement par le Puntland.

– Les paramilitaires de Saracen ne les arrêtent pas ?

– Non, ils sont arabes et se font passer pour des pêcheurs.

– Ils sont tous d'origine arabe ?

– La plupart. Je ne sais pas trop…

– Ça ne vous pose pas de problème de laisser des étrangers s'entraîner en Somalie ?

– Pourquoi ? Ils font partie d'Al-Qaïda, ça nous suffit. Ils ne nous dérangent pas, ils contribuent même à notre lutte quand ils le peuvent.

– Comment ?

– Avec des donations en provenance de Syrie. Alors, dans leur camp, ils font ce qu'ils veulent.

– Mais que peuvent-ils bien faire de plus ici ? Pourquoi ne pas poursuivre leur entraînement en Syrie ?

Une lueur de méfiance commence à poindre dans le regard de mon interlocuteur.

– Aucune idée. Vous demanderez à Abou Youssef…

Nous finirons tranquillement la soirée en discutant de la Somalie et des Shebabs. Ce mouvement que je connaissais plutôt mal me semble bien différent des autres branches d'Al-Qaïda… Et loin des préjugés de la presse occidentale, même si les attentats-suicides demeurent bien évidemment impardonnables. Néanmoins, je circulerai à Mogadiscio et dans les Galgala sous leur protection, sans qu'il ne soit jamais question d'enlèvement. En Syrie ou en Irak, la menace pèse comme une épée de Damoclès à chaque nouvelle rencontre. Pas ici. Du moins, d'après mon expérience personnelle. Hassan me raccompagnera finalement jusqu'au portail, aux alentours de trois heures, et nous reprendrons notre course nocturne dans les rues désertes de la ville.

Après environ une demi-heure de route, nous entrons dans la cour d'une petite maison assez misérable. Les deux Shebabs qui nous accompagnent referment le portail en me demandant de rester à l'intérieur du véhicule, probablement pour éviter d'attirer l'attention d'un voisin trop curieux. J'ignore totalement où nous nous trouvons.

– Pas loin de Bacara. Cette maison m'appartient, explique Abdulshiré en chassant les poules qui nous barrent le passage, tandis que nous pénétrons à l'intérieur.

Il remarque ma surprise et ajoute, avec une fierté non dissimulée :

– Je ne vis pas ici ! Cette maison, je la loue à un beau-frère. La mienne est beaucoup plus grande !

Nous prendrons tous deux quelques heures de mauvais sommeil à l'intérieur de cette masure déprimante, jusqu'à l'arrivée du petit Hassan, le chauffeur de la veille. J'éprouve une véritable sensation de vertige en constatant avec quelle vitesse les événements s'enchaînent. Je rends mon arme à Abdulshiré que je salue longuement, en lui exprimant ma plus sincère gratitude. Il me sourit d'un air un peu gêné, puis me tape sur l'épaule en me faisant signe de grimper dans la voiture. À l'inverse des Arabes, les Somaliens ne sont guère expansifs.

À l'aéroport, Hassan me trouve un billet pour Bossasso le matin même. Tandis que je l'attends à l'extérieur, devant le hall, une militaire ougandaise de l'Amisom, plantureuse et particulièrement sensuelle, entreprend de me draguer devant ses collègues avec une audace stupéfiante. Malheureusement, je suis sur le départ. Et j'ignore encore que cette enquête me ramènera à Mogadiscio trois mois plus tard. Dommage…

Je quitte cette ville à la fois terrible et captivante avec un sentiment mitigé. Je ne suis resté que vingt-quatre heures. Pourtant, j'ai eu le privilège d'arpenter la capitale d'un bout à l'autre, dans des quartiers ou *aucun Occidental* n'ose s'aventurer. *A fortiori* la nuit ! Les rencontres de cette journée riche en émotions démontrent que l'amitié signifie vraiment quelque chose pour les Somaliens. Une fois réactivés, mes vieux contacts de Kismaayo ont déplacé des montagnes pour me permettre d'avancer, avec une efficacité surprenante. Je prends néanmoins conscience du fait que la réputation de Mogadiscio n'est pas exagérée. Repéré en quelques heures par un chef de gang particulièrement redouté, le risque d'enlèvement est réel, permanent et presque impossible à déjouer. Sauf en se déplaçant constamment d'une maison à l'autre. La troisième chose que cette visite éclair mais hautement instructive me permet de retenir concerne les Shebabs eux-mêmes. Malgré la réputation de sauvagerie qui s'attache à ce mouvement, et malgré les risques que je viens de prendre, je me retrouve indemne à l'aéroport, prêt à quitter cette ville. Grâce à eux. Tout pouvait arriver cette nuit, à Hiwila : kidnapping, meurtre… Mais visiblement, ces gens savent tenir leur parole.

La suite de mon périple confirmera ce sentiment.

Sur la route des Galgala

L’aéroport de Bossasso, une grande bâtisse blanche au moins aussi vaste que le terminal de Mogadiscio, somnole dans la canicule permanente. Ici, aucun signe de danger immédiat. Les soldats qui gardent le périmètre surveillent mollement les passagers, comme si la menace qui prévalait au sud du pays ne les concernait pas. Même s’il demeure rattaché à la Somalie, au sein d’une fédération bâclée et anarchique où chacun décide de ses propres prérogatives, le Puntland vit en complète autonomie par rapport au gouvernement central de Mogadiscio. Celui-ci, bien incapable de contrôler un dixième de sa propre capitale, offre toute latitude au gouverneur de cette région pour s’administrer et décider du sort des quelques millions d’habitants dispersés le long de la côte. Vivant de la pêche, mais surtout du commerce avec les pays arabes voisins, le Puntland prospère au fur et à mesure que le sud s’enfonce dans une spirale de guerre et de chaos. L’aéroport, tout comme la ville et ses environs, témoigne de cette situation particulièrement surréaliste : celle d’un havre de paix coincé entre les montagnes Galgala, à l’ouest, et les conflits perpétuels qui ensanglantent le sud. Ici on circule sans escorte, et les touristes américains ou européens d’origine somalienne s’offrent un « retour aux sources » à peu de frais, accueillis comme des nababs par la population locale.

Je téléphone à Abdulshiré pour connaître la suite du programme et j’apprends qu’il m’a enregistré dans un hôtel tenu par ses « amis » : une précaution indispensable pour ne pas éveiller les soupçons des services de renseignement du Puntland, qui surveillent étroitement les étrangers. En particulier quand ils arrivent de Mogadiscio.

Un homme me prend en charge dès la sortie de l’aéroport. Âgé d’une bonne cinquantaine d’années, il se prénomme Mohamed et je n’en apprendrai guère plus sur son identité. Grand et plutôt replet, il porte une chemise bariolée avec un pantalon beige clair et des sandalettes usées. À la différence d’Hassan et d’Abdulshiré, il ne s’éternise pas en politesses. Mohamed ne semble pas enchanté par sa mission et prétend ne pas parler

anglais du tout, probablement pour couper court aux bavardages. Il me demande tout de même trois cents dollars afin de couvrir les frais d'essence. Circuler avec les hommes d'Al-Qaïda est toujours gratuit ! Mais pour un voyage aussi dangereux, la somme me semble dérisoire. J'obtempère avec un sourire qu'il ne me rend pas, et je lui tends les billets alors qu'il démarre le 4 × 4 Land Rover garé près du terminal. Pour l'instant, la Somalie ne me coûte quasiment rien ! Un comble, dans ce pays où les étrangers se font habituellement racketter par les hôtels prétendument « sécurisés », et les escortes à plus de cinq cents dollars par jour !

Notre véhicule franchit la guérite d'entrée sans encombre. Sans même un coup d'œil de la part des soldats installés à l'intérieur ! Visiblement, Hassan ne mentait pas : le Puntland vit dans l'indolence et la paix. Du moins à Bossasso… Nous roulons pendant une demi-heure sur une route bien entretenue, nous croisons des chameaux, quelques véhicules militaires et un minibus de touristes arrêtés sur le bas-côté, pour se prendre en photo au milieu du désert. Des Américains, m'explique Mohamed qui salue le chauffeur d'un coup de klaxon. Depuis le départ, nous ne rencontrons aucun checkpoint, aucun contrôle. Le risque semble totalement absent. J'aimerais en parler avec mon compagnon, mais celui-ci répond à mes questions par des hochements de tête brefs et un peu agacés. Sa mission consiste à me transporter. Mais visiblement, la conversation ne fait pas partie du package, même quand je tente de m'adresser à lui en arabe.

Nous quittons la route principale en obliquant sur la droite, sans que je parvienne à distinguer la moindre piste ou même la moindre trace de roue. Le chauffeur avance au pas, en évitant les rochers qui parsèment ce désert très rocailleux. Rouler à 150 kilomètres/heure dans le sable fin constitue un plaisir sensiblement équivalent à celui du ski hors piste, sur une poudreuse immaculée. Mais lorsqu'il s'agit d'une étendue presque infinie de caillasses et de pierres pointues, prêtes à déchirer les pneus de votre véhicule à la première fausse manœuvre, la conduite devient laborieuse et particulièrement éprouvante. Mohamed observe les deux côtés de la route qui s'éloigne dans le rétroviseur, probablement pour vérifier que personne ne remarque cet étrange changement de cap. Devant nous, à quelques kilomètres, une immense colline striée de longs canyons arides marque l'entrée dans les Galgala.

Nous rejoignons le lit asséché d'une rivière pour prendre de la vitesse, zigzaguant dans le sable pour éviter les rochers et les arbustes qui poussent aux alentours. Les indications de Hassan me paraissent désormais parfaitement claires : nous contournons la colline par le sud, avant de rejoindre une piste surgie de nulle part, qui s'enfonce dans un canyon profond et ombragé. Une bénédiction en Somalie, car malgré les 30 degrés de cet « hiver » relativement frais, le soleil frappe inlassablement chaque centimètre carré du désert : la protection des montagnes et l'humidité environnante font brutalement chuter la température. La végétation change. Ou plutôt elle apparaît subitement, après des dizaines de kilomètres de paysages lunaires où seuls quelques arbustes parviennent à survivre. La forêt entoure désormais la piste, qui serpente entre d'immenses rochers, au cœur d'une vallée protégée par des parois abruptes, dévoilant de nombreuses grottes probablement jamais explorées.

Plus loin, j'aperçois un troupeau de dromadaires rassemblés au pied d'une paroi vertigineuse, devant un point d'eau. Je demande au chauffeur si nous nous trouvons déjà en zone shebab, mais ce dernier secoue négativement la tête sans quitter la route des yeux, et pointe son doigt en avant pour me signifier qu'il faut rouler davantage.

À la différence du sud, où les Shebabs mènent une guerre de tous les instants contre les troupes de l'Union africaine, de l'Éthiopie ou de l'armée régulière, cette région, qui fait pourtant frémir les Occidentaux, ressemble à un havre de paix, imprenable et tranquille. J'apprendrai plus tard que la situation est un peu plus tendue que je ne l'imagine. Mais sans commune mesure avec les conflits du sud ! Ici, Al-Qaïda dispose d'un véritable sanctuaire, presque sans ennemi. Et les Français que je cherche s'y installent pour cette raison…

La beauté de cet endroit insolite me fascine. De part et d'autre de la vallée, la végétation reflète l'éclat du soleil. Les feuilles semblent briller de mille feux, dans un spectacle presque féerique. Les montagnes gigantesques qui nous entourent confèrent un étrange sentiment de sécurité et de paix. Comme si, désormais, plus rien ne pouvait faire obstacle à notre route. J'ouvre la fenêtre et une brise fraîche, parfumée d'acacia, traverse l'habitacle. J'allume une cigarette pour chasser la fatigue sous l'œil réprobateur de Mohamed, qui marmonne quelque chose en somali : nous quittons la piste pour rouler dans le lit d'une rivière en remontant

légèrement le flanc de la montagne. L'opération se répète plusieurs fois : nous bifurquons en permanence entre les ruisseaux asséchés et les tronçons de sable aplani par d'autres véhicules, pour nous frayer un chemin dans ce dédale de roches et de forêts. Après environ une heure, la piste remonte brutalement vers une zone plus sèche, exposée au soleil brûlant du désert. Les Galgala possèdent des paysages extrêmement variés, composés de montagnes arides et de canyons abrupts, entrecoupés de végétation luxuriante. Il me semble que nous quittons la côte pour nous enfoncer plus au sud. Peut-être ne s'agit-il que d'une impression. Mais lorsque je montre la carte à mon chauffeur, celui-ci refuse de me fournir la moindre précision. Me perdre fait peut-être aussi partie du jeu…

Nous traversons des zones montagneuses où la végétation devient quasiment absente. Mohamed se trompe de direction à plusieurs reprises et s'engage dans des ravines sans issue. À chaque fois, il secoue la tête d'un air exaspéré, fait demi-tour et tente sa chance un peu plus loin. Finalement, j'aperçois une gigantesque montagne qui se dresse devant nous. Une véritable muraille naturelle, haute de plusieurs centaines de mètres, qui s'étend d'un bout à l'autre de l'horizon. Une épaisse couche de végétation recouvre les parois et forme un maquis absolument imprenable pour ses éventuels occupants.

– Shebabs ? demandé-je en désignant la montagne.

Il acquiesce de la tête. Nous roulons désormais dans le lit d'un cours d'eau asséché qui rejoint le pied des falaises. La couverture végétale est aussi dense que tout à l'heure, mais la vallée semble beaucoup moins encaissée. La pente qui mène au pied de la montagne est douce et régulière, bien différente des parois escarpées qui nous encerclaient durant la première partie du voyage. Mohamed zigzague encore quelques centaines de mètres, traversant des flaques qui débordent des nombreux points d'eau, et s'arrête inexplicablement entre les arbres, avant de klaxonner pour signaler sa présence. J'observe la forêt et la montagne, mais je ne vois personne.

Il coupe le moteur et sort du véhicule. La nuit commence à envelopper la forêt, tandis que les moustiques attirés par l'humidité s'en donnent à cœur joie. Derrière un arbre, j'aperçois une silhouette qui s'avance vers nous. Vêtu de la tunique vert olive caractéristique des Shebabs, d'un foulard noir et blanc, l'homme, âgé d'une vingtaine d'années, me fixe en pointant sa kalachnikov dans ma direction. Aux alentours, une bonne douzaine de

soldats émergent lentement de la forêt. Mohamed, jusque-là guère prolixe, se lance dans un long monologue, tandis que les hommes continuent à m'observer. Ils baissent finalement leurs armes, mais aucun ne semble pressé de faire connaissance ! Celui qui dirige le groupe lâche quelques mots à Mohamed qui trottine vers la Jeep en me faisant signe de les suivre. Il attrape mon sac et me rejoint.

Nous suivons les hommes à pied pendant une bonne centaine de mètres, sur un sentier qui se termine au pied des falaises. Des tentes sont disposées autour d'une petite clairière, dissimulées sous les arbres, et je découvre le reste de la troupe sans vraiment savoir quoi dire. Le plus vieux doit être âgé de vingt ans et les autres, très jeunes, m'observent d'un œil agressif et haineux. Ils se parlent à voix basse, tandis que le chef discute avec Mohamed. Sa peau très noire est rongée par une acné mal soignée ; tous les soldats de ce camp sont d'une maigreur étonnante ! Au terme de sa conversation avec mon chauffeur, le commandant s'empare d'une radio pour appeler quelqu'un. Qui ? Je l'ignore. Où allons-nous ? Là encore, pas la moindre idée… Personne ne parle anglais. Mais surtout, il semble évident qu'on ne veut rien me dire. La nuit tombe et je suis seul, encerclé par des regards malveillants, en plein cœur du sanctuaire d'Al-Qaïda en Somalie. Les idées les plus folles commencent à me traverser l'esprit : peut-être qu'Hassan ne souhaitait pas exfiltrer un otage depuis Mogadiscio ? Étant lui-même un Darod, la tribu dominante du Puntland, bien introduit auprès des Shebabs de cette région, il m'a peut-être manipulé depuis le début pour m'inciter à venir jusqu'ici dans l'espoir de me kidnapper à l'intérieur de son propre fief. Tout devient possible alors que ces hommes discutent de mon sort sans me donner voix au chapitre.

Je me résigne en songeant que, de toute façon, il est bien trop tard pour regretter quoi que ce soit. Coincé dans cette forêt imprenable, il ne me reste qu'à suivre le mouvement, en acceptant le fait que je constitue peut-être déjà, sans le savoir, le nouvel otage d'Al-Qaïda en Somalie…

Un homme répond dans la radio du commandant. Ce dernier écoute, puis donne quelques ordres aux soldats qui l'entourent en s'approchant de moi. Il me parle en somali et je lève docilement les mains pour signifier que je ne comprends rien. Il désigne mon sac à dos. Je lui tends sans dire un mot, tandis que l'obscurité devient totale. Mais les Shebabs ne font même pas de feu… Ce petit peloton de rebelles se fond à la perfection dans le décor.

Le type s’éloigne de quelques mètres et dépose mon sac sur un tapis, au centre de la petite clairière. À tâtons, dans l’obscurité, il le vide et inspecte soigneusement son contenu. Il ouvre les poches extérieures, allume mon téléphone, mon ordinateur et mon appareil photo, avant de démonter scrupuleusement la batterie des trois appareils et de retirer la carte SIM du portable. Je me tais, mais il s’agit d’une précaution bien inutile, puisque les trackers satellites des Américains qui permettent de guider les frappes de drones mesurent moins d’un centimètre et fonctionnent de façon entièrement autonome pendant plusieurs jours. Pas besoin d’alimentation électrique ! Il inspecte les vêtements, regarde les boutons de ma veste et trifouille dans mes liquettes avec une application qui pourrait devenir comique en d’autres circonstances. Ne sachant pas encore si on me considère comme un invité ou un otage, je ne me sens pas vraiment d’humeur à rigoler.

Il hoche la tête, satisfait, en rangeant mon sac n’importe comment avant de le tendre à l’un de ses hommes. Il empoigne sa kalachnikov et donne de nouveaux ordres. Je ne comprends strictement rien à ce qui se passe ! Deux d’entre eux se lèvent et le rejoignent. Finalement, il se tourne vers moi, en me demandant de le suivre. Pour rencontrer Abou Youssef ? Je ne sais pas…

Nous quittons le camp sur un sentier que l’obscurité m’empêche de distinguer. Jonché de pierres et de troncs d’arbre, il slalome le long de la paroi rocheuse. Les Shebabs progressent rapidement et sans un bruit, à un rythme particulièrement soutenu. Pas de haltes en perspective. J’ignore combien de temps durera cette marche et j’espère seulement pouvoir tenir le coup. Après quelques minutes, nous grimpons le long de la paroi en suivant une arête rocheuse extrêmement fine, pour éviter une vaste étendue d’eau qui scintille sous la lumière de la lune. À une dizaine de mètres du sol, j’aimerais m’arrêter quelques instants pour contempler cette forêt magnifique, encerclée par le désert. Malheureusement, je crains de perdre l’équilibre si je ne reste pas collé à mes compagnons qui, seuls, parviennent à guider mes pas le long du ravin. Nous redescendons en trottinant pour rejoindre la piste. La marche devient épuisante et surtout très angoissante, puisque j’ignore toujours quel sort m’est réservé !

Malgré la température plutôt agréable, je transpire à grosses gouttes. Je prends soudain conscience du fait que mes affaires sont restées au camp, et

que Mohamed, mon très antipathique chauffeur, ne fait pas partie de la ballade. Peut-être se trouve-t-il déjà sur le chemin du retour, téléphonant à Hassan et Abdulshiré pour les informer de ma capture ? Peut-être que ce voyage était une grave erreur de jugement ? Peut-être, peut-être… La fatigue accentue la panique et mes idées se brouillent. J'essaie de me concentrer et de ne plus penser à rien, me contentant de mettre un pied devant l'autre. Pendant l'heure suivante, je marche comme un robot. Comme si j'étais déjà prisonnier…

Nous arrivons finalement à l'entrée d'une grotte gardée par trois hommes en armes. À nouveau, ils entament une brève conversation à laquelle je ne comprends rien, sans m'expliquer ce que nous faisons ici. Après cette halte de quelques secondes, nous pénétrons à l'intérieur de la cavité : une petite anfractuosité dans la roche, large d'environ un mètre, où l'on peine à se tenir debout. Nous avançons lentement, dans l'obscurité complète. Les gardes, eux, demeurent à l'entrée. Je me cogne contre les parois et manque de trébucher plusieurs fois sur les cailloux pointus qui tapissent le sol. Finalement, j'aperçois de la lumière un peu plus loin. Des voix accueillent le chef, qui progresse devant nous. Au terme de ce petit boyau, nous nous retrouvons dans une salle plus vaste, d'environ cinq mètres sur dix, en forme de cercle ou de carré… impossible de le dire avec précision, dans la mesure où les contours demeurent plongés dans le noir. Des lanternes électriques sont posées sur les rochers. Devant moi, je distingue six hommes assis en cercle, à même le sol, sur un grand tapis rouge et noir troué en plusieurs endroits. Des sacs de couchages recouvrent le reste de la salle, ainsi que des armes désuètes et guère impressionnantes. Kalachnikovs, BKM et… un RPG-3 posé contre la paroi. Une relique ! Vraiment pas de quoi conquérir le pays. J'oublie que la Somalie elle-même ne dispose que de très peu d'armes lourdes. Cette guerre, pour sauvage et meurtrière qu'elle soit, constitue l'archétype du conflit misérable, où la qualité du matériel ne compte pas. Ni du côté gouvernemental ni du côté des Shebabs.

J'observe cette assemblée de barbus absolument surréaliste en me disant que la réputation des Galgala semble tout à fait justifiée : le nouveau Tora Bora, tout aussi imprenable que son homologue afghan et tenu par les mêmes hommes… À ce titre, le groupe paraît un peu plus chaleureux que

les hommes de l’avant-poste. Plus âgés, oscillant entre 30 et 50 ans, chacun me tend la main pour me saluer en m’invitant à prendre place à leurs côtés.

Abou Youssef

– Alors c’est toi, Laurent ? Je ne te voyais pas comme ça…

Dans la pénombre de cette grotte, il me faut plusieurs secondes pour identifier la silhouette qui vient de s’adresser à moi en français : un homme d’environ 40 ans, vêtu à l’identique des autres, que je prenais pour un Somalien à la peau claire. Assis en tailleur de l’autre côté du tapis, grand et athlétique, visage fin et ovale, nez busqué, barbe épaisse, il m’observe en mâchouillant un morceau de galette avec un air détendu, presque amical. Mes craintes au sujet d’un possible enlèvement se dissipent : je crois savoir de qui il s’agit.

– Abou Youssef ?

– Bienvenue en Somalie, mon frère ! J’espère qu’après ce voyage tu vas rejoindre l’islam et devenir l’un des nôtres…

Je fais mine d’ignorer la remarque en déclarant avec un sourire :

– Merci de me rencontrer.

– Je ne risque pas grand-chose. Si tu fais tout ce chemin pour me voir, je peux au moins venir te parler ! Tarek m’a dit que tu écris un livre ?

– Au départ, il devait parler des jihadistes français en Syrie. Mais en réussissant à pénétrer chez Jabhat, je me suis rendu compte qu’on ne retrouvait jamais la trace de ceux qui intégraient cette brigade.

– Pourtant, tous les gamins qui rentrent se font interviewer en racontant qu’ils combattaient avec Al-Qaïda !

– Oui, mais je connais Jabhat. Et toi aussi. Nous savons tous les deux qu’ils mentent.

– Ces types sont des mythomanes, rien de plus. Mais ils ne nous dérangent pas. Au contraire, ils forment un écran de fumée bien utile. Grâce à eux, les services de renseignement partent chasser des fantômes ! Des réseaux qui n’existent même pas…

– Mais toi ? Que fais-tu ici ?

Ma question le fait sourire, tandis que les autres écoutent attentivement cette conversation, en silence, bien qu’ils n’y comprennent strictement rien.

– Disons que… je cherche à faire avancer l’islam sous d’autres cieux ! déclare-t-il avec un léger sourire.

– Avant que l’on parle de tout ça, j’aimerais comprendre une chose. Je te remercie infiniment de me recevoir, mais… pourquoi accepter cet entretien ?

– Je ne comprends pas.

– Chacun préserve ses intérêts. Mais quels sont les vôtres, dans cette affaire ?

– Laisse-moi te poser une question : est-ce que tu demandes la même chose aux gens de Jabhat, quand ils t’invitent chez eux ? Ou aux émirs salafistes de Libye qui te reçoivent, même si d’ordinaire ils refusent de parler aux Occidentaux ?

– Non.

– Alors, pourquoi aurais-tu besoin que je te fournisse une explication, aujourd’hui ?

– Parce que tu diriges une cellule clandestine : le secret constitue votre meilleur atout.

– Et alors ? Quand tu côtoyais les gens d’Al-Qaïda en Irak, tu penses qu’ils vivaient à découvert ? Quant aux Shebabs que tu viens de rencontrer à Mogadiscio, eux aussi doivent se cacher ! Pourtant, ils acceptent de te parler. Alors, quelle différence ?

– Vu comme ça, aucune.

– Tu possèdes des liens solides avec certains membres d’Al-Qaïda. Tarek offre sa garantie à ton sujet, et il ne parle jamais à la légère. Surtout en faveur d’un cafir ! Même les Shebabs te connaissent ! Alors, je te fais confiance. Pas beaucoup, mais assez pour te révéler certaines choses qui ne nous exposent pas.

– Tu sais… Je ne fais pas non plus l’apologie d’Al-Qaïda dans mes livres.

– Personne ne te le demande ! Écris juste ce que tu vois et ce que tu entends. Ça nous suffit. Mais je pose une condition.

– Je t’écoute.

– Tu termines ton enquête, et tu reviens ici pour me la faire lire. Même chose avec la personne que tu rencontreras en France : il devra valider le contenu de ton livre. Tu effaces tout ce qu’on te demande d’effacer.

Désobéis, et on te tuera. Où que tu ailles, tu seras considéré comme un traître. Et puni comme tel.

– D'accord pour tout ce qui vous concerne. Mais pas pour mon enquête en Syrie ou avec les salafistes français.

– Ça, je m'en fiche. Là-dessus, tu peux écrire ce que tu veux. Nous ne sommes pas impliqués.

Je fais mine de réfléchir, même si bien évidemment ma décision est déjà prise :

– D'accord. J'enlèverai ce qui vous gêne, mais je ne rajouterai rien à votre demande. Vous n'écrivez pas mon livre…

– Ça me va.

Il fait froid dans cette grotte. Les courants d'air me font frissonner sous ma chemise trempée de sueur. J'aimerais enfiler un t-shirt mais mon sac se trouve à des kilomètres. Abou Youssef verse un peu de sauce pimentée sur son riz, en avale une bouchée, puis déclare :

– Je vais t'expliquer un peu ce qu'on fait ici, et ensuite je te donnerai un protocole pour entrer en contact avec l'émir, dès ton retour en France.

– Très bien. Alors, à quoi sert cet endroit ?

– Les gens que je récupère en Syrie sont les meilleurs combattants du pays. Ils font leurs preuves pendant une très longue période et puis, un jour, nous les recrutons pour les renvoyer en France.

– Dans quel but ?

– Ça, tu en discuteras avec l'émir. Moi, je ne m'occupe que de leur formation.

– Tu les formes à quoi ?

– À revivre en France ! Tout le reste, ils le savent déjà. Jabhat leur apprend à se battre, à tirer, à préparer des explosifs, à monter des opérations-suicides. Ici, il ne s'agit pas de ça. Je réintègre ces hommes dans l'Hexagone, comme des opérateurs clandestins. Des agents dormants, que l'on peut « réveiller » à n'importe quel moment, pour frapper une cible donnée.

– Quel genre de cible ?

– Là encore, tu en discuteras avec l'émir.

– Tes hommes… Que font-ils durant leur séjour en Somalie ?

– Je leur apprends à devenir des citoyens normaux, tout en gardant le contact avec les dirigeants de notre organisation. Ces types sont des soldats

mais pas des agents infiltrés. Ils ne connaissent pas les techniques de la vie clandestine. Dans un premier temps, ils doivent comprendre pourquoi nous les renvoyons là-bas. La plupart d'entre eux pensent qu'ils vont se sacrifier dès leur retour. Plonger directement dans l'action. Peut-être détourner l'avion qui les ramène à Paris, ou dégoupiller une grenade dans le RER. Ça, ils sont déjà prêts à le faire. Mais quand je leur explique qu'ils devront passer inaperçus pendant très longtemps, s'intégrer dans la société française, transgresser les règles du Coran pour tromper leurs adversaires… ils ne comprennent pas ! Ils ont passé tellement de temps à faire la guerre qu'ils ne se projettent plus dans l'avenir. Ils veulent se battre. Tout de suite ! Et ils considèrent le fait de se cacher comme un acte de lâcheté. On doit les rééduquer, leur apprendre qu'un vrai soldat s'adapte aux stratégies de son ennemi. Et surtout à son environnement. On ne peut pas combattre en France comme à Homs ou à Alep. Il ne s'agit pas d'une guerre ouverte. Se cacher, se fondre dans la masse des adversaires, accepter de faire des entorses graves aux règles de sa religion… Tout cela est indispensable pour vaincre les infidèles le moment venu. En fait, la première étape représente une sorte de « désapprentissage » de la Syrie. On garde le meilleur et on enlève le reste.

« Un deuxième lavage de cerveau », pensé-je, en me gardant bien de faire partager ce point de vue à mon interlocuteur…

– Le meilleur ?

– La foi, l'amour de la mort, la détermination, la férocité, les techniques de combats et de sabotage apprises en Syrie…

– Et le « reste » ? Ce que ces hommes doivent oublier ?

– L'idée qu'il faut foncer tête baissée sur l'ennemi, coûte que coûte, en espérant mourir. On leur apprend la ruse. Ça passe par de très longues discussions. Il faut beaucoup de patience, parce qu'ils sont tous différents. Je dois moduler mon discours en fonction du tempérament de chacun. En réalité, cela ressemble beaucoup à l'éducation d'un enfant. Ils doivent comprendre ce que nous faisons, et comprendre que ce travail obéit à des règles différentes de celles qui prévalent en Syrie. Ensuite, il faut les convaincre de s'y conformer. De leur plein gré. Mais avec la même discipline qu'au sein d'une unité de Jabhat. Il s'agit d'un travail particulièrement complexe sur le plan psychologique.

– Et ensuite ?

– Je leur apprends tout ce qu'ils doivent savoir pour vivre en France sans éveiller les soupçons.

– Mais encore ?

– L'émir t'en parlera peut-être. Moi, je ne peux pas.

– Où se trouve ton camp ?

– Pas loin.

– Tu peux m'y emmener ?

Rires.

– Pour que tu voies le visage des futurs opérateurs clandestins ? Certainement pas ! Ça dépasse de très loin la confiance que je t'accorde, mon frère…

– Combien de personnes s'entraînent là-bas, en ce moment ?

– Quatre.

J'écarquille les sourcils, surpris :

– Pas plus ?

– Il s'agit d'un travail de précision, pas d'un transfert de masse. Je ne peux pas courir le risque d'en prendre davantage. Aucun d'entre eux ne doit connaître les autres ni les croiser. Dès le moment où ils acceptent de nous rejoindre, ils doivent maintenir un secret absolu sur leur destination et la nature de leur mission. Même au sein de Jabhat. Ils partent sans donner d'explication.

– Les cadres de Jabhat sont au courant ?

– Peut-être que l'émir t'en dira davantage là-dessus. Mais pas moi.

– Donc ces types ne se croisent jamais durant leur séjour en Somalie ?

– On fait tout pour l'éviter, en tout cas. Leurs camps sont séparés de quelques centaines de mètres. Et je passe mon temps à aller de l'un à l'autre.

– Personne ne te seconde pour ce travail ?

– Si, bien sûr. Mais les autres gèrent l'intendance et la logistique. Pas la formation. Malheureusement, personne d'autre que moi ne possède les qualifications requises pour ce genre de travail. Voilà pourquoi nous ne prenons que quatre agents à la fois.

– Pourquoi ne peuvent-ils pas se rencontrer ?

– Une fois en France, s'ils se font arrêter, ils ne pourront dénoncer personne. Sous la torture, ils parleront peut-être de leur séjour dans les Galgala. Mais rien de plus.

– Et ça ne te dérange pas ?

– Tout le monde sait qu'Al-Qaïda possède des camps ici. Et les Shebabs nous protègent ! Avant de nous trouver, les soldats du Puntland devront affronter des centaines de combattants exceptionnels, qui connaissent parfaitement ces montagnes ! Et après le fiasco de leurs opérations en Somalie, je doute que les Occidentaux veuillent à nouveau mettre un pied dans ce pays. Non, notre seul problème vient des drones. Et encore…

– Ici ?

– Bien sûr ! Il y a des frappes de temps en temps, mais je pense qu'ils observent la région en permanence. Voilà pourquoi on utilise les grottes. Ça bloque le signal thermique. Et il y a des tunnels immenses, par ici !

– Tes camps se trouvent dans des grottes ?

– Je ne dis pas ça. Je ne dis rien, d'ailleurs. Ne me pose pas de questions sur l'emplacement de mon camp ! conclut-il d'une voix autoritaire et vaguement menaçante.

– Les hommes séjournent combien de temps ici ?

– Un mois et demi, parfois deux mois…

– Et ensuite ?

– On les renvoie en France.

– Comment ?

– Ça dépend de leur parcours. De leur « visibilité ». Si le type prend ses précautions depuis le début, s'il a transité par plusieurs pays avec une raison valable avant de se rendre en Syrie, il revient de façon assez directe et assez simple. Par contre, s'il a crié sur tous les toits qu'il partait faire le Jihad, les choses deviennent plus compliquées. Mais il existe certaines… « méthodes ». Elles prennent du temps, mais notre agent finit par revenir, propre comme un sou neuf, sans attirer l'attention des services de renseignement. Ni sous la même identité ni dans la même ville. Pour son entourage, il disparaît en Syrie. Mais, en réalité, il s'installe dans une autre région de France, avec un nouveau nom et un nouveau passé.

– Sans revoir sa famille ?

– Il s'est préparé à ça depuis le jour où il a choisi le Jihad.

– Vous le substituez à un autre combattant ?

– Remplacer un suspect par un autre, et le renvoyer dans une famille qui n'est pas la sienne ? Bien sûr que non ! Crois-moi, il existe des moyens de

faire entrer ces gens en France. Des moyens longs et compliqués, mais parfaitement fiables.

– J'ignore de quoi tu parles.

– Encore heureux ! s'esclaffe-t-il de bon cœur, tandis que les hommes qui nous entourent se lancent dans des palabres discrètes, murmurant à voix basse autour de nous. Mais il s'agit de cas très particuliers. En règle générale, les gens qui parviennent à rentrer chez Jabhat ne sont pas des petites frappes en mal de publicité. Ce sont des gens motivés par l'islam. Pas par la gloire ou la frime. Ils planifient leur départ avec beaucoup de discrétion. Cela me facilite grandement les choses au moment du retour.

– Tu formes quatre agents en deux mois. Donc à peu près vingt-quatre agents par an ?

– Une vingtaine cette année [2013], oui.

– Et l'année dernière ?

– Une dizaine.

– Pourquoi ?

– Parce qu'en 2012 on trouvait encore très peu de Français chez Jabhat. La plupart des volontaires ne combattaient que depuis quelques mois en Syrie. Ils n'avaient pas encore gagné la confiance des émirs d'Al-Qaïda. Aujourd'hui, je pourrais recruter une dizaine de Français tous les deux mois. Sans problème. Mais nous ne pourrions pas nous occuper d'eux ici.

– Pourquoi ne pas faire venir d'autres formateurs ? Al-Qaïda n'en manque pas !

– Hors de question. En augmentant le nombre de cadres, nous multiplions les risques. Quand tu rencontreras l'émir, tu comprendras mieux. Ce que tu vas découvrir en France te surprendra beaucoup ! Tiens, voici une adresse mail. Consulte-la dans huit jours. Et surtout, reste à Paris. Il ne t'appellera pas deux fois…

La discussion se termine rapidement. Trop rapidement à mon goût, au vu du voyage que je viens d'effectuer. Je commence à penser que ce déplacement représentait un test, destiné à me décourager ou à évaluer mon aptitude à pénétrer sur les terres d'Al-Qaïda. Comment expliquer autrement le fait qu'Abou Youssef ne m'ait fourni aucune aide pour venir jusqu'ici ? Quoi qu'il en soit, le petit groupe de tout à l'heure me ramène au camp. Dans la voiture, Mohamed ronfle comme un sonneur et nous ne partirons que le lendemain, au lever du jour.

J’espérais passer plus de temps dans les Galgala. Réussir à me faire inviter dans le camp d’Abou Youssef pour suivre le quotidien de ses hommes. Une requête évidemment inacceptable : le secret qui entoure l’identité de ces futurs terroristes constitue la clé de voûte de son organisation. Dommage…

Même si Tarek m’avait mis sur la voie lors de notre rendez-vous d’Istanbul, ces révélations me glacent le sang. Elles relancent mon enquête sur une piste inattendue et terrifiante : la France.

Je quitte la Somalie avec beaucoup plus de questions que de réponses. Et je ne parviens pas encore à croire qu’il existe un émir semblable à ceux de Syrie ou d’Afghanistan sur notre territoire. En réalité, rien n’aurait pu me préparer à ce que je vais bientôt découvrir…

QUATRIÈME PARTIE

AL-QAÏDA SUR LE SOL FRANÇAIS

Premier rendez-vous…

Une semaine plus tard, à Paris, je reçois un mail sur la messagerie communiquée par Abou Youssef. On me fixe rendez-vous le lendemain soir, dans un café du centre de Paris, en me précisant de « mettre un jean et des baskets usées ». Après des années en Irak, je connais les protocoles employés par Al-Qaïda pour déjouer la surveillance des services de renseignement. À Bagdad, impossible de quitter un grand hôtel sans être pisté par une flopée d'espions et d'indics, qui suivent chacun de vos déplacements. Pour y rencontrer les insurgés, il faut évoluer au cœur de la ville, résider dans des quartiers populaires, au risque d'être enlevé à chaque instant, afin de se fondre dans la foule et de tromper la vigilance des services. Chaque rendez-vous s'effectue par étapes. Il faut changer de voiture, faire des haltes, parfois même se déguiser avant de reprendre la route, sortir par l'arrière-cour d'un restaurant, tout cela pour semer d'éventuels poursuivants. Il m'est arrivé de parcourir plus de deux cents kilomètres en une demi-journée… Pour finalement revenir dans les environs immédiats de mon point de départ ! Juste par précaution.

En Irak, la surveillance est épaisse comme de la glu. La CIA, la DEA mais également la police et les services irakiens, sans compter leurs supplétifs iraniens du VEVAK [principale agence de renseignement iranienne], redoutables et redoutés, qui prennent graduellement possession du pays… Tout ce petit monde ne vous lâche jamais d'un pouce. Al-Qaïda connaît leurs méthodes sur le bout des doigts. Les hommes de cette organisation savent perdre et tromper leurs adversaires, avec des subterfuges à la fois machiavéliques et imparables qui garantissent la sécurité de leurs réunions…

J'éprouve une étrange impression à l'idée de voir le même ballet commencer ici, en France, avec des hommes rompus aux techniques de contre-espionnage et aux opérations clandestines, à l'intérieur de mon propre pays. En Irak, au Yémen ou en Syrie, j'observe ces événements en spectateur. Mais aujourd'hui, je m'apprête à rencontrer ceux qui œuvrent à

la destruction de mon pays. Des hommes qui échafaudent une entreprise méthodique, violente et froidement déterminée, semblable à toutes les opérations d'Al-Qaïda à travers la planète. Difficile, cette fois, de rester neutre face à ce que je vais découvrir…

J'arrive à l'heure convenue dans un café proche de Beaubourg. À l'extérieur, une pluie fine et froide tombe sans discontinuer sur les trottoirs de Paris, tandis que l'obscurité commence à envelopper la capitale. Toujours accro au tabac, cette mauvaise habitude prise en Syrie, je commande un café et m'installe à l'extérieur, en observant le va-et-vient des passants recroquevillés sous leur parapluie. J'allume une cigarette et j'attends. Une minute, cinq, dix… Personne. Je commence à douter. Les membres de la cellule française auraient-ils décidé d'annuler, estimant que cette entrevue présentait trop de risques ? Un peu découragé, je m'apprête à griller une seconde cigarette lorsqu'un homme se plante devant moi. Vêtu d'une salopette blanche tachée de partout, semblable à celle d'un maçon ou d'un peintre en bâtiment, il m'observe un instant puis déclare avec une pointe d'exaspération dans la voix :

– On vous a dit d'attendre au café, pas à l'extérieur. Suivez les instructions à la lettre. N'improvisez pas. Venez avec moi.

Âgé d'environ 30 ans, arabe mais rasé de près, mon accompagnateur ne ressemble pas du tout à un salafiste. Juste à un ouvrier anonyme et transparent, comme on en croise chaque jour dans les rues de Paris, sans jamais les remarquer. Impossible d'imaginer qu'il appartienne à une organisation terroriste active sur le sol français. Au fil du temps, je vais découvrir à quel point ces hommes sont passés maîtres dans l'art du camouflage et de la dissimulation : des talents indispensables pour évoluer en Europe, au nez et à la barbe de nos services de renseignement…

Nous entrons dans un parking souterrain, tandis que le type pianote sur son portable sans m'adresser la parole. J'essaie d'entamer la conversation, mais il se contente de hocher la tête ou de répondre en quelques mots. Comme j'insiste, l'homme finit par s'arrêter dans l'escalier en me fixant droit dans les yeux :

– Je dois vous conduire quelque part. Point final. Je ne sais rien de vous et je ne veux rien savoir. Alors, suivez mes instructions et arrêtez de parler.

Sans attendre de réponse, il se remet en route. Au deuxième sous-sol, nous arrivons près d'une camionnette blanche. Un autre « peintre », lui

aussi arabe, nous attend à côté du véhicule. Sa silhouette m'empêche de voir la plaque d'immatriculation, bien que, de toute façon, je ne cherche pas à la connaître ! Les parois du van ne possèdent pas de fenêtre et sont ornées d'un slogan publicitaire pour une entreprise de rénovation. Un logo qui, à coup sûr, vient certainement d'être collé pour m'induire en erreur. L'homme qui m'accompagne fait glisser la porte coulissante et m'invite à pénétrer à l'intérieur. Il fait très sombre. Et carrément noir lorsqu'il referme la porte derrière nous. Une cloison a été montée entre l'arrière de la camionnette et les sièges conducteurs. Impossible de voir la route.

– Faites exactement ce que je vous dis, répète celui qui vient de m'escorter jusqu'ici en allumant une petite lampe située sur le plafond. Levez-vous.

Je m'exécute en courbant un peu le dos pour ne pas me cogner la tête. Autour de moi, j'observe des pots de peinture, des sacs d'enduits, des truelles et un escabeau. L'homme sort un détecteur de métal qu'il me passe méticuleusement sur tout le corps, pendant une bonne minute. Je dois retirer ma ceinture, ma montre et mon téléphone, que son compagnon ira déposer je ne sais où. Les procédures ressemblent dans le détail à celles du Moyen-Orient. Mais nous sommes en plein cœur de Paris ! Cette fois, la guerre se déroule en France.

– Voilà comment ça va se passer, déclare mon accompagnateur en ouvrant un pot de peinture. On va te mettre une cagoule pendant le trajet. S'il arrive quoi que ce soit, un accident ou un contrôle de police, tu travailles avec nous. Donne ton vrai nom, et ne raconte rien d'autre. Et pour faire plus vrai, je sacrifie ton jean…

Il tache mes vêtements à plusieurs endroits avec de la peinture et du plâtre, qu'il me répand même sur les cheveux. Après quoi il me lance un regard méchamment amusé, comme s'il s'attendait à ce que je proteste. Bien sûr, je me tais.

– Pour les affaires que tu laisses ici, tu les récupéreras après le rendez-vous.

Sans attendre de réponse, il me tend une cagoule : un sac de tissu noir qui me rend totalement aveugle. Ces hommes ne laissent rien au hasard. Pour parachever le tout, on me colle un gros casque sur les oreilles qui diffuse à plein volume une vielle musique égyptienne. Impossible de prendre le moindre repère visuel ou auditif pour retracer l'itinéraire. D'ailleurs, peu

importe ! Je cherche à entrer en contact avec ces gens et à gagner leur confiance. Localiser leur planque ne m'intéresse pas…

Le trajet dure longtemps. Environ quatre heures. D'abord pris dans les embouteillages, nous roulons ensuite à vive allure avant de ralentir à nouveau, jusqu'à notre destination finale. J'arrive dans un état déplorable, abruti par la musique et les secousses du voyage. Je présume que cette grande boucle vise à m'empêcher de fournir une évaluation exploitable des kilomètres parcourus. Nous pouvons être au Havre, à Orléans, Lille ou… toujours en banlieue parisienne ! Impossible de le dire.

L'organisation parfaite de cette première rencontre témoigne à la fois d'une grande expérience de la clandestinité et d'une paranoïa sans limite, véritable marque de fabrique des cadres d'Al-Qaïda. Avant même le début de cette réunion, je sens que la cellule française représente un groupe redoutablement efficace, très loin du prosélytisme un peu braillard des salafistes français rencontrés jusqu'à présent…

Le van pénètre directement dans un garage et je ne suis « débarqué » qu'après la fermeture du portail, dans une pièce sombre, vide et totalement anonyme. On m'enlève mon casque et je quitte sans regret les complaintes de cette vieille chanteuse égyptienne des années 1960 dont le nom m'échappe encore aujourd'hui. Je m'étonne que des membres d'Al-Qaïda écoutent ce genre de morceaux langoureux, interprétés par des femmes légèrement vêtues, qui parlent d'amours contrariées à longueur de chanson. J'en fais la remarque à mon cerbère, mais un homme pénètre dans le garage depuis l'intérieur de la maison et répond à sa place :

– Des tas de choses vont vous étonner. Et bien davantage que cela, dit-il en désignant les écouteurs.

Âgé d'une bonne soixantaine d'années, vêtu d'un pantalon gris et d'une chemise à rayures, le corps sec et le visage presque émacié, le type m'observe d'un regard indéchiffrable. Il s'agit de l'émir Abou Hassan. Là encore, il ne présente aucune similitude avec les cadres d'Al-Qaïda que j'ai pu fréquenter au Moyen-Orient ou en AfPak. Ni barbe, ni djellaba, ni turban, ni « tache de prière », cet hématome qui apparaît sur le front à force de frapper le sol des mosquées, et qui constitue la fierté de nombreux salafistes. À première vue, je me trouve face à un Français ordinaire, bien habillé, qui s'exprime sans le moindre accent malgré son origine arabe. Un

modèle d’assimilation, qui passerait incognito à n’importe quel contrôle de police, au vu de son allure et de son âge.

D’un geste de la main, il m’invite à le suivre. Nous grimpons quelques marches en silence, puis traversons un couloir avant de pénétrer dans un petit salon aux volets fermés. J’éprouve un sentiment étrange, un peu comme si je fréquentais le groupe de Mohamed Atta pendant qu’il préparait les attentats du 11 Septembre. L’évocation de cette perspective me colle immédiatement la chair de poule.

– Ce rendez-vous, je l’accepte sur les conseils de Tarek. Je viens de terminer ma petite enquête et il semble qu’on puisse vous faire confiance. Beaucoup de gens vous connaissent et considèrent que vous ne trahissez pas les secrets qu’on vous livre. Mais je veux mettre les choses au clair… Vous n’êtes pas l’un des nôtres. Pas même un musulman ! Alors, si un seul mot sort d’ici sans ma permission, si vous dévoilez la plus minuscule information que je vous donne sans mon accord, si je ne lis pas la version finale de notre entretien avant sa publication, je vous tue. Je tue d’abord votre famille. Et ensuite, je vous tue. Vous connaissez suffisamment nos méthodes pour savoir que je ne plaisante pas.

J’acquiesce sans surprise ni angoisse particulière, dans la mesure où je m’attendais exactement à ce genre de mise en garde, qui ne contient pas la moindre exagération…

– Je veux juste en apprendre davantage sur vous. Laissez-moi vous poser des questions. Répondez seulement à celles qui vous conviennent. Et ensuite, vous validerez ligne par ligne ce que j’écrirai. Le reste sera définitivement oublié.

Il réfléchit quelques secondes puis hoche la tête. S’il m’a fait venir jusqu’ici, je me doute que sa décision est déjà prise…

– Commençons par discuter un peu et voyons où cela nous mène. Que cherchez-vous exactement ? demande mon interlocuteur en prenant place sur un des canapés de la pièce, encadré par mes deux chaperons.

– Pour l’instant, j’ignore tout de vos activités. Alors il me semble plutôt difficile de vous répondre.

– Ne jouez pas au plus malin avec moi. Vous venez de passer des semaines en Syrie, sous la protection de Jabhat. Abou Youssef a accepté de vous rencontrer en Somalie, sur les recommandations de nos amis communs. Alors vous savez très bien qui nous sommes.

– Vous combattiez aux côtés de Jabhat al-Nosra ?

– Pas moi. Jabhat constitue un élément important de notre réseau. Depuis presque deux ans, nous travaillons avec cette organisation. Mais elle possède son propre agenda. Et nous, le nôtre.

– Et… vous pouvez m'en dire plus sur cet « agenda » ?

En arabe, Abou Hassan demande à l'un de ses acolytes de nous apporter du café, puis il pose les coudes sur ses genoux en me fixant droit dans les yeux. Au terme d'un long soupir, il explique d'une voix calme et patiente :

– L'Occident ne comprend rien à Al-Qaïda. Toutes les actions menées dans le passé ne visaient qu'un seul but : la réciprocité. Vous stationnez des troupes en Terre d'Islam ? Vous envahissez des pays musulmans ? Nous répliquons en bombardant l'*USS Cole* ou en frappant vos tours jumelles et votre Pentagone. Vous lancez une guerre contre l'Irak et contre notre sanctuaire afghan ? Nous frappons Madrid pour dissuader l'Espagne de s'embarquer dans cette folle aventure et nous frappons Londres pour punir le gouvernement britannique de prêter main-forte à l'Amérique… Chaque fois nous répliquons face à l'imbécillité et la cruauté des guerres que vous menez. Notre message, constamment ignoré par vos dirigeants, était pourtant clair : ne vous ingérez pas dans nos affaires intérieures. Laissez les Arabes choisir leur destin, et nous ne vous attaquerons pas. Vous auriez pu jouir d'une longue période de paix en acceptant les termes de cet accord, maintes fois proposé à vos leaders. Au lieu de cela, l'Amérique, l'Angleterre et la France s'acharnent à jouer les gendarmes du monde. *Contre l'islam et contre les musulmans !* Aujourd'hui, les choses ont changé. Je ne suis pas là pour sanctionner votre politique étrangère. Mais pour contrôler et orienter votre politique intérieure.

– Je ne comprends pas.

– L'islam suscite un formidable engouement dans ce pays ! Les jeunes Français se convertissent en masse et ceux que vous dites « issus de l'immigration » éprouvent une véritable soif de religion : ils reviennent à leurs racines. Ce raz-de-marée, vous ne pourrez pas le contenir. Les musulmans de France ne se reconnaissent pas dans le système actuel. Ils doivent changer les choses. Ils *vont* changer les choses ! Mais les juifs et les chrétiens résisteront. Tout comme la gauche dégénérée qui vous gouverne. Ces bouleversements ne se feront pas sans heurts. Il faudra lutter. Se battre. Gagner par l'épée autant que par les mots. Nous sommes l'épée de l'islam.

Et nous préparons le combat qui se déroulera bientôt ici même, dans votre pays. Pas au Moyen-Orient, pas dans les montagnes d'Afghanistan : au cœur de vos villes. Je parle d'une guerre qui touchera tous les Français. Une guerre des mondes entre les infidèles et l'Oumma.

– Avec six ou sept millions de musulmans qui n'adhèrent pas tous à vos idées, vous ne pensez pas qu'il s'agit d'une perspective un peu éloignée ?

– Moins que vous ne semblez le croire. Près de quinze pour cent de la population française sont musulmans. Un chiffre en hausse permanente ! Et n'oubliez pas que quelques centaines d'hommes perdus dans les montagnes d'Afghanistan ont changé définitivement la face du monde, avec les opérations du 11 septembre 2001 ! Je peux vous le dire, je me trouvais là-bas à cette période ! D'ici quelques années, des partis politiques musulmans verront le jour à travers la France. Leur parcours sera semé d'embûches et de difficultés. Mais nous demeurerons à leur côté. Nous les protégerons, comme un père prend soin de ses enfants. Si les infidèles tentent de leur barrer la route, nous frapperons si fort qu'ils en resteront pétrifiés. Avec une violence qui dépassera tout ce que vous pouvez imaginer.

– Si je comprends bien, vous comptez « escorter » les futurs responsables politiques musulmans jusqu'aux marches du pouvoir français ? Y compris par la terreur ?

– Exactement.

– Mais si ces partis ne gagnent pas les élections ?

– Ils les gagneront. Peut-être pas la première fois, mais ils les gagneront. Si personne n'entrave leur liberté de parole, alors les Français comprendront que l'islam propose un système plus juste et plus égalitaire que toutes les escroqueries inventées par l'homme : capitalisme, socialisme, communisme… La Loi de Dieu est parfaite. Elle apportera le bonheur à tous. Y compris aux chrétiens et aux juifs. Nous veillerons seulement à ce que les responsables musulmans puissent s'exprimer.

– Quand vous parlez d'un parti musulman, vous pensez aux salafistes ?

– Il n'existe aucune autre forme d'islam ! Les modérés de votre CNCM sont des catins à la solde des infidèles.

– Et si un tel parti se retrouve frappé d'interdiction ? Que se passera-t-il ?

Les muscles de la mâchoire légèrement crispés, il pointe un doigt menaçant dans ma direction en s'approchant de quelques centimètres.

– Si la France entre en guerre contre l'islam, elle en paiera le prix. Nous la frapperons au cœur. Dans ses bus, dans ses trains, dans ses gares, dans ses avions, dans ses centres commerciaux… Vous marcherez dans les tripes et dans le sang ! Et vos dirigeants n'échapperont pas non plus au carnage.

Je l'observe quelques secondes avant de hausser les épaules, les paumes vers le ciel :

– Je ne comprends pas. Nous sortons d'une guerre contre l'islam radical au Mali. Pourquoi ne pas avoir attaqué durant cette période ?

– Vous savez… je possède une longue expérience des opérations clandestines. Avant de rejoindre Al-Qaïda et de réaliser mes erreurs, disons que… j'ai été formé par des services de renseignement très efficaces. Je connais mon travail, ses contraintes et la rigueur intellectuelle qu'il impose.

Le café arrive. J'en avale une gorgée, tandis qu'Abou Hassan demeure immobile, sans me quitter des yeux :

– Nous ne sommes pas prêts. Nous devons faire preuve de patience : consolider nos acquis, étendre nos réseaux… Lancer des attaques au moment de l'opération Serval au Mali nous aurait exposés de manière inutile. Et nos cellules ne comptaient pas suffisamment d'opérateurs pour s'engager dans des actions de grande envergure.

– Par action d'envergure, vous parlez d'attentats ?

– Bien sûr ! Il s'agit d'une guerre. Les Américains déversent régulièrement leurs bombes sur nos villages ! Alors je planifie les mêmes opérations que nos adversaires. Mais les batailles se préparent. Il est encore trop tôt pour attaquer…

– Vous manquez d'hommes ?

Il hésite quelques instants en secouant la tête :

– Les choses ne sont pas aussi simples. Le Jihad en Syrie fait grossir nos rangs plus vite que je ne pouvais l'espérer. Mais ce que je construis en France dépasse le cadre d'une simple cellule clandestine. Des musulmans très motivés affluent d'un bout à l'autre du territoire ! Ils se sont battus contre Bachar, en passant tous les filtres qui conduisent jusqu'aux unités d'élite de Jabhat al-Nosra. Ces vétérans constituent désormais d'excellentes recrues pour mon réseau. Avec ce potentiel humain, je peux mettre en place une organisation extrêmement puissante, très bien organisée, et totalement indétectable à l'intérieur de ce pays. Tout cela demande du temps.

– Vous comptez créer une sorte de « super-cellule », avec plus d'agents ?

– Exactement l’inverse : des hommes seuls, éparpillés à travers tout l’Hexagone. Des opérateurs totalement autonomes, obéissant à des protocoles inviolables et capables de suivre les ordres qu’ils reçoivent avec une discipline sans faille. Pas d’hystérie, pas de fanatisme… Juste une planification parfaite. Mes hommes sont des militaires. Des soldats de Dieu, bien sûr, mais aussi des militaires.

– Une organisation « totalement indétectable » ? Vous ne pensez pas crier victoire un peu rapidement ?

– Pas du tout, crois-moi ! déclare Abou Hassan en me tutoyant, ce qui me paraît plutôt bon signe pour la suite. Je sais comment les services de renseignement fonctionnent. Je sais ce qu’ils cherchent, ce que fait un agent de terrain ou un analyste lorsqu’il part glaner des infos, sur quel postulat il va baser son travail… Quand on connaît ces milieux de l’intérieur, ils ne sont pas particulièrement difficiles à tromper !

– Et s’ils trouvent tout de même quelque chose ?

– Nous possédons des verrous. Des sécurités supplémentaires. Mais je refuse d’en parler.

La conversation, très générale, se poursuivra sur d’autres sujets. Je comprends peu à peu que cette rencontre vise davantage à m’évaluer qu’à m’informer. Si les retours obtenus depuis le Moyen-Orient et l’AfPak à mon sujet lui semblent favorables, Abou Hassan tient néanmoins à me rencontrer pour décider si, oui ou non, il doit poursuivre nos entretiens. Après une bonne heure de discussion, je pense avoir passé le test. Mais il semble que je me trompe. Au sujet d’une future rencontre, mon interlocuteur devient évasif. Pessimiste, même. Nous nous quitterons sans fixer de nouveau rendez-vous, pour « prendre le temps de réfléchir ». Une expression qui ne me dit rien de bon…

En effet, deux semaines plus tard, je demeure sans nouvelle de ce mystérieux personnage. Il me faudra repartir en Tunisie, contacter Tarek, puis aller jusqu’à Dubaï, où je solliciterai l’aide d’un autre ami qui ne souhaite pas être mentionné ici. Finalement, Abou Youssef me contactera pendant mon séjour dans l’émirat, depuis la côte somalienne, pour m’annoncer qu’une nouvelle rencontre aura bien lieu en France la semaine suivante.

Les filtres

Notre deuxième entrevue suit les mêmes protocoles de sécurité que la première. Cependant, elle se déroule dans un autre endroit : arrivé tard dans la nuit à l'intérieur d'une maison aussi anonyme que la précédente, on me conduit dans une petite pièce qui contient seulement deux canapés disposés face à face, autour d'une table basse. Une forte odeur de peinture emplit les lieux, et l'absence de tout mobilier supplémentaire me fait penser que l'endroit n'est pas habité. Du moins pas régulièrement. Abou Hassan arrive quelques instants plus tard, vêtu d'un survêtement noir à bandes blanches et d'un simple maillot de corps, avec des sandalettes aux pieds.

Il me serre la main, puis prononce une prière en arabe avant de débuter la conversation. Ses deux acolytes quittent la pièce sans un mot. Tout en égrenant son chapelet, il m'adresse un sourire qui ne semble pas feint :

– Figurez-vous que nous possédons un ami en commun !

– Qui ?

– L'homme que vous venez de rencontrer à Dubaï. Il ne tarit pas d'éloges à votre sujet ! Il vous présente comme le seul cafir digne de confiance ! Il y a presque une contradiction dans l'énoncé de cette phrase, vous ne croyez pas ? demande-t-il d'un air amusé. Tout cela me pousse à croire encore davantage ce que l'on raconte sur vous en Syrie, en Somalie et au Pakistan. J'accepte que nous poursuivions ces entretiens. Mais je vous réitère ma mise en garde, ajoute-t-il en changeant subitement la tonalité de sa voix, avec un regard menaçant. Si un seul mot, une seule information non autorisée quitte cette pièce, vous mourrez plus lentement que vous ne pouvez l'imaginer.

Après un silence, il reprend :

– Avant que nous poursuivions, je voudrais vous poser une question : supposez que, dans six mois, dans un an, dans deux ans… une bombe tue deux cents personnes à Paris. Une bombe posée par notre organisation. Pensez-vous que vous tiendrez votre promesse ? Que vous ne foncerez pas

ventre à terre à la DCRI pour faire avancer l'enquête ? Pensez-vous réellement pouvoir assumer un tel engagement ?

J'anticipais cette question. Depuis notre première rencontre, et même bien avant cela.

– Vous allez me livrer des secrets qui peuvent compromettre la bonne marche de vos opérations ?

– Non, mais… vous connaissez déjà mon visage.

– Espionner, ce n'est pas mon travail. Tout le monde vous le dira. Par ailleurs, je sais trop bien ce qui m'arriverait ! J'écris des livres sur vous parce que je vous connais. De l'intérieur, et depuis longtemps. Le renseignement, c'est un autre métier. Et ça ne m'intéresse pas. Mon travail me suffit. Hors de question de jouer les indics pour un quelconque service de renseignement, en France ou ailleurs. J'écoute tout le monde et je ne trahis personne : voilà ce dont vous pouvez être sûr…

Abou Hassan avale une gorgée de café sans me quitter des yeux. Il repose sa tasse en acquiesçant d'un air satisfait :

– Alors allons-y, Samuel. Bavardons. Que veux-tu savoir ?

– Vous me parliez des combattants revenus de Syrie et je me demandais… Quel genre d'homme recrutez-vous, au sein de votre organisation ? Quel profil ?

Il réfléchit longuement. Au fil de nos rencontres, je découvrirai que mon interlocuteur est un homme prudent, doté d'une grande intelligence, qui soupèse le moindre de ses mots et considère chaque discussion comme une partie d'échecs. Un jeu qu'il affectionne d'ailleurs tout particulièrement, comme je ne tarderai pas à le découvrir.

– Intégrer une cellule clandestine demande quatre qualités principales, déclare-t-il. La motivation, la fiabilité, la discipline et l'intelligence. Prenez le meilleur soldat du monde : s'il est bête comme un âne, vous n'en ferez jamais un bon agent. Pour vérifier que nos hommes remplissent bien ces quatre conditions, nous procédons à des filtrages successifs. Un peu comme on raffine le sucre ou la drogue : vous prenez un matériau brut, puis vous le façonnez en l'écrasant, en le chauffant… Bref, en lui imposant diverses contraintes. À ce titre, l'être humain ne réagit pas très différemment : une fois soumis à un traitement adéquat, vous obtenez un produit plus précieux. Plus pur. Or, la quasi-totalité de ces filtres existent déjà dans notre monde actuel.

– Vraiment ?

– Bien sûr ! En France, nous possédons un gigantesque vivier de jeunes hommes séduits par le salafisme et l'islam radical, même si un grand nombre d'entre eux ne possèdent absolument aucune culture religieuse. Ces garçons viennent à la mosquée, retrouvent leurs origines et comprennent l'inanité du monde occidental. Ce retour aux sources constitue le premier filtre. Ils se rapprochent du Très-Haut, découvrent la soumission à Dieu et trouvent un sens à leur vie, jusque-là misérable et pécheresse.

– Il s'agit des jeunes que vous recrutez ?

Rire empreint d'une certaine arrogance :

– Ne dites pas n'importe quoi ! Après vos séjours en Syrie, vous connaissez suffisamment le procédé pour savoir que les choses se déroulent de façon bien plus complexe… Laissez-moi poursuivre : ces jeunes s'éveillent à la parole du Tout-Puissant. Mais combien feront preuve d'assez de bravoure pour mettre leur foi à l'épreuve des actes ? À l'épreuve du feu ? Parler d'Allah et réciter le Coran dans une mosquée de la banlieue parisienne, cela représente un premier pas. Mais aller combattre pour le Jihad sous les obus du régime syrien, c'est une autre affaire ! Beaucoup de jeunes se contentent d'afficher leurs convictions, plus ou moins sincères, comme une mode ou un style de vie. L'islam les attire, mais ils ne comprennent pas le sens profond de leur religion ! Alors ils mettent des djellabas, se laissent pousser la barbe et « parlent » du Coran. Mais le Très-Haut n'a que faire de ceux qui parlent sans agir. Transformer les paroles en actes, voilà le deuxième filtre ! Se rendre en Syrie et tout laisser derrière soi : sa famille, ses amis, son confort… Un musulman qui part combattre en appelant le martyre de ses vœux démontre la pureté et la sincérité de son engagement. Le Jihad révèle un attachement indéfectible à l'islam. Une volonté de sacrifice admirable qui mérite tout notre respect. Néanmoins, à ce stade, la sélection ne fait que commencer…

– Comment cela ?

– Beaucoup de jeunes jihadistes estiment faire leur devoir en séjournant quelques mois sur les fronts de Syrie. Comme une simple formalité : un « contrat » militaire à la française, avec une date d'entrée et une date de sortie. Voilà pourquoi je vous expliquais que la plupart des salafistes de France possèdent une connaissance de l'islam très limitée : on ne part pas faire le Jihad pour un mois, ni pour un an ! Le Jihad ne peut s'achever que

de deux manières : par l'avènement du califat islamique, ou par le martyre. L'islam ne tolère aucune demi-mesure. Aucun compromis.

– Cependant, beaucoup de volontaires reviennent ?

– Pas par manque de courage. Plutôt par ignorance des textes et des lois de l'islam…

– Vous ne croyez pas que certains sont tout simplement effrayés ? Qu'ils ne prennent pas la mesure de la violence et du danger auxquels ils devront faire face, et qu'ils décident rapidement de plier bagages devant les horreurs de la guerre ?

– Certains d'entre eux éprouvent une terreur incontrôlable en arrivant au front. Mais ce ne sont pas de vrais musulmans. Juste des petits Français peureux qui cherchent à se rendre intéressants devant leurs copains ou devant les filles de leurs quartiers. Ces gens ne comptent pas à nos yeux. Inutile d'en parler. Ils paieront leur imposture et leurs mensonges lors du Jugement dernier. Mais je vous le répète : la plupart d'entre eux pèchent par ignorance. Ils accordent trop d'importance à cette vie, sans réaliser les délices du Paradis que nous offre Allah le Miséricordieux. Si ces jeunes possédaient une instruction religieuse correcte, ils resteraient pour se battre…

– Vous ne recrutez personne parmi ces combattants « de courte durée » ? Ceux qui partent en Syrie pour quelques mois ?

– Ils ne conviennent pas aux missions clandestines. S'ils craquent au front, s'ils manquent de convictions ou de connaissances religieuses, impossible d'en faire des agents efficaces. Là encore, il s'agit d'un nouveau filtre. Le troisième. Les jeunes qui considèrent le Jihad comme une colonie de vacances musclée ne peuvent pas prétendre, une fois rentrés, à une existence faite de danger et de secrets jusqu'à la fin de leurs jours. Clairement, ils ne supporteraient pas les contraintes que cela implique…

Mon « chauffeur » frappe à la porte, puis entre et murmure quelques mots à l'oreille de mon interlocuteur. Abou Hassan réfléchit puis hoche négativement la tête tandis que l'autre quitte la pièce. Il reprend son explication :

– Ceux qui arrivent en Syrie pour mourir doivent passer d'autres barrages. D'autres filtres. Notez que, durant toute cette période, Al-Qaïda n'intervient pas : nous n'incitons pas les jeunes à se convertir sur le sol

français, pas plus que nous ne les incitons à partir au Jihad ou à rester sur le front.

– Pourquoi ?

– Parce que ces choix doivent demeurer les leurs. On ne force personne à aimer Dieu. Personne ne devient musulman sous la menace ou sous la contrainte. Nous voulons des hommes convaincus, sûrs de leurs décisions. Ce sont les groupes salafistes qui se chargent de leur éducation en France, à travers les mosquées et les causeries. Sans aucune connexion avec nous.

– Pourtant, vous disiez que ces jeunes manquaient de connaissances religieuses ?

– En effet. Les prêcheurs salafistes tentent de les former, mais leur pédagogie me semble pour le moins inégale. Certains imams autoproclamés possèdent une culture coranique proche du néant. Ces hommes considèrent que le lavage de cerveau brutal et radical suffit à former un musulman, ce qui est faux ! Le Coran recèle d'innombrables mystères et des subtilités qu'il faut des années pour comprendre. Or, aujourd'hui, beaucoup de ceux qui l'enseignent n'en connaissent pas le dixième ! Les discours simplistes et réducteurs motivent peut-être un futur jihadiste qui rêve d'aventure et d'action, mais l'enseignement demeure trop pauvre pour immerger l'étudiant dans toute la richesse spirituelle de l'islam. C'est l'une des raisons qui explique pourquoi tant de jeunes pensent accomplir leur devoir de musulman avec un petit aller et retour en Syrie. Ils ne comprennent pas qu'ils vont à l'encontre des principes du Coran ! Par ailleurs, de nombreux jeunes utilisent Internet pour « apprendre » l'islam. Il s'agit d'un outil intéressant, en théorie, mais on y trouve à peu près tout et n'importe quoi ! Sur les forums salafistes, des cheikhs que personne ne connaît se mettent en valeur comme des stars du rock ! Or, la plupart de leurs références au Coran sont totalement erronées, ou fondées sur des interprétations très contestables. Sans oublier que nos ennemis noyautent Internet, qu'il s'agisse de l'Occident ou de l'Iran…

– Donc, l'éducation des jeunes salafistes français vous semble médiocre ?

– Inégale. Des hommes comme ceux que vous fréquentez, Cheikh Bakri et Anjem Choudary, représentent des figures mondialement reconnues dans la communauté salafiste, pour leur érudition et leur intelligence. Mais face à de tels savants, il existe un nombre incalculable de charlatans. Ils forment

des musulmans par la colère, au lieu de les amener à Dieu par l'amour et l'intelligence…

– Je trouve étrange qu'un cadre d'Al-Qaïda s'exprime ainsi.

– Vraiment ? Ne me dites pas que vous prenez pour argent comptant la propagande de N ou de Fox News ? Tout ce que nous entreprenons vient de notre amour sans limite pour Allah. Vous pensez que nous voulons conquérir le monde pour faire sauter des buildings et mettre des bombes sous les bus jusqu'à la fin des temps ? Au contraire ! L'islam formera la société la plus juste, la plus égalitaire et la plus pacifique de toute l'histoire de l'humanité. Nous faisons la guerre à ceux qui veulent empêcher l'avènement de ce monde parfait. Cela ne fait pas de nous des hommes haineux. Juste convaincus. Je pensais que vous le compreniez…

– On me l'explique souvent, en effet. Mais revenons à vos « filtres » : les jihadistes français qui reviennent après quelques mois ne vous intéressent pas. Comment procédez-vous avec les autres ?

– Nous les laissons évoluer librement en Syrie. Pendant très longtemps. Ils entrent par la petite porte, comme tout le monde, au sein de brigades anonymes et modestes…

– Islamistes ?

– Bien sûr ! Aujourd'hui, la plupart des brigades syriennes adhèrent aux mêmes idées que les nôtres. Et les étrangers tentent toujours de rejoindre les katibas religieuses. Les pseudo-laïcs, corrompus et sans idéaux, n'arrivent même plus à attirer de Syriens dans leurs rangs. Un nouveau venu cherchera toujours, dès son arrivée, à intégrer Jabhat al-Nosra ou l'État islamique en Irak. Mais il déchantera très vite. Ces organisations recrutent l'élite. La fine fleur des combattants et des croyants. Alors, pendant des mois, il devra se battre ailleurs et faire ses preuves. Gagner la confiance de son émir et de ses frères d'armes, dans une brigade locale. Il devra également s'illustrer au combat, à plusieurs reprises. Prouver son courage et son amour du martyre. Le processus dure des mois. Mais sans qu'il le sache, dès son arrivée, les recruteurs de Jabhat gardent un œil sur lui. Ils parlent aux émirs des petites brigades et suivent le parcours des nouveaux venus. En toute discrétion. Lorsque le moment approche, et vous devez le savoir après votre séjour à Selma, le fleuron des combattants étrangers est « invité » à entrer chez Al-Qaïda. Parfois chez Jabhat, parfois chez l'État islamique en Irak, parfois chez les Mouhajireen… Parfois chez les trois à la fois !

– Que se passe-t-il, dans un tel cas de figure ?

– Rien du tout ! Les combattants demeurent libres de choisir leur brigade. Tout comme ils demeurent libres de les quitter à n'importe quel moment.

– Et ensuite ? Après leur entrée chez Jabhat, que deviennent-ils ?

– Eh bien… les hommes d'Abou Youssef, *nos hommes*, commencent à surveiller les Français. Avec l'accord des émirs locaux, bien sûr.

– Tous ces émirs acceptent votre présence ?

– Un grand nombre. Nous agissons en accord avec le docteur Zaouahiri et avec Joulani, l'émir suprême de Jabhat. Mais l'émir local demeure seul maître de son groupe. Certains refusent ce… « partenariat », et nous respectons cela. Après tout, ces hommes mènent une guerre sans pitié. S'ils souhaitent conserver leurs combattants, je peux le comprendre. Mais la plupart du temps, les choses se passent bien. Ils savent qu'Al-Qaïda poursuit un combat à l'échelle planétaire et ils collaborent.

– Que se passe-t-il ensuite ?

– Après leur entrée chez Jabhat al-Nosra, les jihadistes français continuent la guerre. Avec de meilleures armes et avec des stratégies beaucoup plus professionnelles. Ils apprennent la discipline, mènent des assauts extrêmement durs… Mais surtout, ils acquièrent une véritable conscience religieuse. Jabhat impose des lectures du Coran plusieurs fois par jour. Leur vie entière gravite autour de l'islam. Ils deviennent des érudits, en plus d'être des soldats.

– Et vous suivez leur progrès, durant cette période ?

– Pas sur le plan militaire. Ils n'ont pas besoin de nous pour devenir des combattants hors pair ! Jabhat constitue probablement la meilleure école de guerre de la planète. En revanche, nous tentons de mieux cerner la personnalité de chacun. Leurs faiblesses, leurs forces, leur intellect, la façon dont ils s'intègrent à l'intérieur du groupe, leur degré de discipline, les éventuels problèmes qui peuvent survenir… Nous nous concertons régulièrement avec leurs émirs pour faire le point. Comme pour acheter un cheval : on regarde le poulain, on observe ses allures, son comportement. Même principe.

– Qui paie ?

– Pardon ?

– Envoyer des recruteurs arpenter la Syrie à longueur d'année, cela coûte de l'argent, je me trompe ?

– Oui, tu te trompes. Jabhat fournit les véhicules, les armes, la protection… Les hommes d'Abou Youssef qui s'occupent du recrutement opèrent avec des moyens très raisonnables. De toute façon, l'argent ne représente jamais un problème pour Al-Qaïda…

– Et l'organisation française ? *Votre* organisation. Qui la finance ?

– Pas l'argent d'Al-Qaïda en tout cas !

– Pourquoi ?

– Parce que je refuse d'en recevoir ! Pourquoi semer des petits cailloux dans la forêt et mettre les services de renseignement sur nos traces ? J'exclus toute forme de financement extérieur à destination de la France. Nous en reparlerons plus tard.

– Ce soir ?

– Probablement pas. Mais nous allons nous revoir…

Je constate avec plaisir que la glace semble définitivement rompue. Pourquoi ? À cause de cet « ami commun », qui a certainement parlé de moi en des termes très chaleureux ? Grâce au croisement d'informations positives obtenues dans la hiérarchie d'Al-Qaïda sur mon compte ? Ou juste parce qu'il comprend que, sans faire preuve de complaisance, je me garde de tout jugement et je n'éprouve pas non plus de haine à son égard ? Quoi qu'il en soit, la discussion devient plus détendue. Pas encore amicale (pourra-t-elle jamais le devenir ?), mais en tout cas plus franche et plus ouverte.

– Lorsque vous choisissez un combattant de Jabhat, au bout de combien de temps l'abordez-vous ?

– Cela dépend. Jamais moins de six mois, en tout cas.

– Pourquoi ?

– D'abord, parce que Jabhat doit rentabiliser son investissement ! Des soldats de ce calibre sont difficiles à trouver. Si on recrutait systématiquement tous leurs Français au bout d'une semaine, je pense que la brigade deviendrait nettement moins coopérative. Et puis, je vous le répète, nous devons apprendre à connaître nos futurs hommes. Les observer. Quand l'un d'entre eux semble convenir, Abou Youssef sollicite un entretien avec l'émir du groupe et lui demande la permission de rencontrer le « candidat ». Si l'émir accepte, nous organisons une première entrevue.

– Comment se déroule-t-elle ?

– Généralement, il s’agit d’un simple bavardage. Nous leur posons des questions sur leur engagement, sur ce qu’ils pensent de Jabhat et de la Syrie, sur l’islam et sur Al-Qaïda… En fait, l’objectif consiste à les laisser parler. Nous les observons pendant des mois pour nous faire une idée sur leur personnalité, mais c’est en discutant face à face que nous parvenons vraiment à les cerner. Si la rencontre nous semble positive, nous en organisons une seconde. Moins formelle, sans l’émir de Jabhat. Abou Youssef exige au moins deux entretiens avant de leur dévoiler nos projets. Et encore ! Il mentionne seulement l’existence de « missions extérieures » en Somalie. Certains combattants préfèrent rester en Syrie. Lorsqu’on leur propose de partir, ils refusent. Inutile de leur donner trop d’informations au préalable.

– Sur quoi fondez-vous votre décision, lorsque vous « acceptez » l’un d’entre eux.

– L’intelligence ! Rien d’autre ! La bravoure, la foi, la discipline, la combativité, la violence… Jabhat leur apprend tout cela. Mais ils doivent ensuite acquérir la ruse. Aucun des combattants étrangers qui se trouvent en Syrie n’est qualifié pour les opérations clandestines. Cela demande une certaine tournure d’esprit. Une faculté d’adaptation et de duplicité d’autant plus grande que notre réseau se fonde précisément sur la tromperie et la dissimulation. Chaque jihadiste que nous recrutons doit pouvoir devenir un autre en restant lui-même. Quitter ses habits de guerrier en demeurant animé par la même ferveur et la même volonté de martyre.

– Vous leur apprenez ça, en Somalie ?

– Dans une bonne terre, les arbres poussent vite ! En sélectionnant les hommes les plus aptes à suivre cette formation, nous plaçons toutes les chances de notre côté. Nous éliminons les brutes et les soldats trop… trop aveuglés par leur amour du Jihad. Ceux qui ne peuvent plus trouver leur place au sein du monde occidental.

– Pourquoi ?

– Car nos jihadistes, nous les réimplantons en France ! Dans le monde des infidèles ! En Somalie, nous leur réapprenons à vivre aux côtés de leurs ennemis, dans cette société emplie de pornographie, d’alcool et de dépravation. Imaginez l’effort que cela requiert ! Lorsqu’on a connu la pureté du Jihad, de l’islam des Compagnons… Revenir dans la fange de ce pays représente un véritable calvaire ! Un martyre avant l’heure ! J’en sais

quelque chose : je le vis tous les jours. Mais ce sacrifice est indispensable. Pour y parvenir, nos recrues devront utiliser toutes les ruses possibles. Dissimuler ce qu'ils sont, tromper la vigilance de leurs adversaires, de leurs voisins, de leurs collègues de travail… Tout cela requiert un entraînement très poussé. Voilà ce que nous leur apprenons en Somalie ! Et nous prenons tout le temps nécessaire pour transformer ces hommes en guerriers de l'ombre, nichés au cœur même du pays qu'ils devront détruire. Le vôtre…

– Vous pouvez m'en dire plus sur l'instruction qui se déroule en Somalie ? Abou Youssef voulait obtenir votre accord avant d'en parler.

– L'instruction ? demande-t-il en s'étirant et en consultant sa montre. L'instruction consiste à leur apprendre *presque* tout ce que vous allez découvrir dans les semaines qui viennent !

– « Presque » ?

– Oui. Le reste, je ne veux pas vous en parler. Maintenant, je dois m'en aller. Vous allez vous reposer ici, sur le canapé, et on vous ramènera demain matin à Paris. Prenez ce téléphone et attendez mon appel, vendredi à vingt-trois heures. Ne l'allumez pas avant. Conservez ce code et soyez devant votre ordinateur à ce moment-là.

Abou Hassan désigne un petit papier sur la table, sous le téléphone déposé à mon attention, puis il se lève. Je lui tends la main, mais il m'empoigne par les épaules pour me faire la bise. Surpris, abasourdi même, j'ai l'impression de me retrouver en Irak avec les hommes de Zarqaoui, à la fois monstrueusement cruels et complètement imprévisibles. Du moins, pour un esprit occidental. Mais je suis en France, probablement en banlieue parisienne, dans une planque d'Al-Qaïda…

« Voler sous les radars de la France… »

Le vendredi suivant, le téléphone sonne à vingt-trois heures précises. Un homme dont je ne reconnais pas la voix me communique une adresse mail et deux mots qu'il me demande de noter soigneusement. J'ignore encore qu'il s'agit des deux questions de sécurité qui permettent d'accéder à la messagerie, probablement créée depuis l'étranger. En ouvrant la boîte de réception, je ne trouve que des publicités et des spams : rien qui mentionne un quelconque lieu de rendez-vous. Mais je connais un peu leurs méthodes et je clique sur « brouillons » : les messages non envoyés sont difficilement repérables, *a fortiori* avec les moyens technologiques plutôt limités dont disposent les services français.

Dans deux mails différents, avec des espaces indus et de grossières fautes d'orthographe savamment disséminées dans le texte pour brouiller encore davantage la détection, je parviens à retrouver l'adresse et l'heure du rendez-vous : un bar de la porte d'Italie, tôt le lendemain matin. Je détruis les deux brouillons et vide la corbeille avant de me déconnecter. Même chose avec le portable de mes interlocuteurs, que j'éteins soigneusement, pour parer toute possibilité de traçage.

Le lendemain, tout recommence : nous empruntons à nouveau une longue route, à l'intérieur de la même fourgonnette, pour arriver dans la maison de notre premier rendez-vous. Les précautions semblent toujours à la hauteur de l'enjeu : impossible pour moi, même si je le désirais, de fournir la moindre information concrète sur les planques de l'organisation. Le trajet s'effectue toujours avec les mêmes écouteurs sur la tête, emmitouflé dans une cagoule qui finit par me rendre claustrophobe. Sourd et aveugle, les virages et les bosses me donnent la nausée. Même en Irak, les rendez-vous se déroulaient de façon moins contraignante. Mais peu importe : le contact établi avec Abou Hassan vaut tous les sacrifices du monde. Ou presque.

À mon arrivée, je le retrouve dans la même pièce, à quelques mètres du garage fermé dans lequel on vient de me libérer de ma cagoule. Il se lève et se dirige vers moi pour me donner l'accolade.

Cette fois, la table est garnie de biscuits et de dattes. Abou Hassan soulève la théière et me remplit un verre qu'il pousse ensuite dans ma direction :

– Je voudrais te poser une question, Samuel. Toi qui connais Al-Qaïda depuis si longtemps, tu dois comprendre l'islam ! Alors pourquoi ne deviens-tu pas musulman ? Même s'il te manque encore les certitudes ! Même si tu doutes. Convertis-toi et Allah te montrera le chemin…

C'est *la* question que l'on me pose sans cesse à travers le monde arabe et dans les milieux salafistes européens… Question à laquelle je réponds toujours de la même façon :

– Quand je vous observe, je vois des hommes convaincus. Des hommes qui ne doutent jamais. Même vos ennemis ne peuvent prétendre l'inverse. Et si je n'adhère pas à vos idées, si je ne suis pas votre religion, je la respecte trop pour feindre une allégeance de façade. Je pense que, dans ce cas précis, il s'agirait d'une véritable trahison. Et je ne trahis pas les gens qui me font confiance…

Cette tirade constitue la meilleure pirouette dont je dispose pour me tirer de ce genre de situation. Abou Hassan hoche la tête avec un léger sourire, comme s'il comprenait parfaitement la ruse. Après quelques secondes de silence, il demande :

– De quoi parlions-nous, la dernière fois ?

– De la Somalie.

– Non, pas exactement. Tu *voulais* parler de la Somalie. Mais je ne me sens pas très à l'aise à l'idée de te communiquer le programme d'instruction de nos agents. Va demander ça à la CIA, et ils te répondront la même chose ! Aucun opérateur clandestin ne souhaite raconter ses petits secrets au premier venu. *A fortiori* un infidèle.

– Je comprends ça.

– Voilà ce que je peux te dire : tout d'abord, nous vérifions que Jabhat n'a jamais exposé nos futurs agents. Tu connais les Syriens : ils feraient n'importe quoi pour de la propagande ! Dès qu'une opération se prépare ou qu'un étranger rejoint leurs rangs, ils le filment et diffusent la vidéo sur Internet. Depuis près d'un an, Jabhat reçoit des instructions précises à ce sujet, concernant les Français. Ils évitent de les filmer. Mais sur le terrain, les émirs dérogent parfois à cette règle…

– Les instructions viennent de qui ?

– De Joulani, l’émir suprême, sur ordre du docteur Zaouahiri. Tu imagines bien que, si l’on trouve la photo de nos futurs opérateurs clandestins sur YouTube, une kalachnikov à la main, posant avec un gilet d’explosifs sous la bannière du Jihad, nos chances de les faire passer inaperçus après leur retour en France deviennent plutôt minces ! Donc, lorsqu’un combattant nous intéresse, nous vérifions d’abord sa « visibilité » sur le web : pas de vidéos, pas de photos… Car ce genre de publicité compliquerait grandement les choses. Ensuite, s’il accepte la formation en Somalie, nous le transférons par diverses filières jusqu’à ce pays.

– Des filières qui passent par où ?

– Elles changent souvent.

– Mais encore ?

– Yémen, Tanzanie, Sinaï… Ils peuvent voyager par avion, par bateau, par camion… Ils utilisent parfois plusieurs moyens de transports, en fonction des aléas du voyage. Inutile de rentrer dans les détails. Je ne peux pas t’en donner.

– Pouvez-vous me donner un exemple de filière possible ?

Il hésite une seconde. Pour la première fois depuis le début de nos entretiens, je le sens un peu mal à l’aise.

– Nous traitons chaque déplacement au cas par cas, en fonction des circonstances. Les jihadistes peuvent quitter la Turquie pour le Yémen, jusqu’à Aden ou Abyan. De là, des passeurs les emmènent sur la côte du Puntland ou même du Somaliland. Les Shebabs réceptionnent le contingent et le conduisent jusqu’aux bases d’Abou Youssef. Ils peuvent aussi prendre l’avion jusqu’à Nairobi, puis quitter le Kenya en direction de Kismaayo. Les Shebabs disposent de relais à travers tout le pays pour les conduire vers le nord, mais nous évitons autant que possible d’emprunter cette voie. La Somalie est dangereuse pour tout le monde. Même pour Al-Qaïda…

– Et vous ne voulez pas me parler de leur instruction ?

– Les protocoles ne revêtent pas d’intérêt particulier, explique-t-il en balayant ma question d’un geste de la main. Nous les transformons en opérateurs clandestins. Nous en faisons des agents discrets, efficaces, et surtout capables de travailler sans attirer l’attention sur eux, en territoire ennemi.

– Vous voulez dire en France ?

– Exactement. Nous leur apprenons à communiquer, à réussir leur retour en France, à réagir devant une situation d'urgence, à préparer des opérations d'assassinat ou de sabotage… Nous leur apprenons à exécuter tous les aspects de leurs futures missions. Seuls, de façon autonome, en déjouant la surveillance des services de renseignement. Ils deviennent des agents totalement indétectables, prêts à donner leur vie pour Allah le Miséricordieux… Dans le même temps, nous procédons à une enquête sur eux et sur leur entourage, en France.

– De quelle façon ?

– Eh bien… nous vérifions qu'il ne s'agit pas d'un agent infiltré par la DGSE, ou encore d'un ancien indic ayant travaillé pour un service de police quelconque, qui pourrait reprendre du service à son retour.

– Comment procédez-vous ?

– Ça, je ne peux pas te le dire.

– Vous avez déjà eu affaire à des agents doubles ?

– Jamais. Et je ne pense pas que cela puisse arriver. Il s'agit seulement d'une précaution supplémentaire. N'oubliez pas que ces hommes ont déjà passé tous les filtres d'Al-Qaïda en Syrie. Pour se jeter dans la gueule du loup et combattre si longtemps, et avec une telle bravoure, dans une guerre aussi violente, vos « agents doubles » seraient des super-héros ! Or, d'après mon expérience, les super-héros ne sont pas légions dans les services de renseignement.

– Et si l'enquête que vous menez en France laisse apparaître des doutes ?

– Cela ne s'est jamais produit.

– Mais si cela devait arriver, que feriez-vous ?

– On se débarrasse du candidat, évidemment ! En Somalie, la vie ne vaut rien. Alors si Abou Youssef exécute un autre Arabe, ce ne sont pas les Shebabs qui appelleront la police ! conclut-il d'une voix amusée.

– Que deviennent ces hommes une fois revenus dans notre pays ?

– Ils arrivent avec des instructions très précises. Mais ils ignorent tout de la hiérarchie qui les commande. Ils ne me connaissent pas et ne savent pas non plus comment joindre Abou Youssef. Aucun numéro de téléphone, aucun nom, aucun contact. Ils attendent des ordres. Mais d'abord, ils doivent disparaître. Voler sous les écrans radar de la France.

– Pour quelles raisons ?

– Leur silence constitue la clé de voûte de notre réussite. La base de tout ce que je mets en place depuis des années. Vous devez comprendre que je connais *très bien* les services de renseignement. Je connais leur manière de raisonner, et je construis ma stratégie en pensant constamment à la leur. Que cherchent-ils ? Comment travaillent-ils ? Quels profils leur servent de référence ? Comment la DGSE ou la DCRI procèdent-elles pour établir des liens entre les islamistes français, avérés ou supposés ? De quels moyens disposent-ils ? Suivant quels critères les services de renseignement décident-ils de placer tel ou tel individu sous surveillance ? Quels sont les signaux d'alerte auxquels ils vont réagir ? Lesquels vont-ils ignorer ? Dans quels milieux vont-ils concentrer leur recherche… ? Avant le début des opérations, je me suis posé des centaines de questions en essayant de me mettre à leur place. Si vous pensez exactement comme votre adversaire, vous anéantissez toutes ses chances de succès. Comme dans une partie d'échecs.

Abou Hassan est un joueur d'échecs hors pair. D'ailleurs, je ne tarderai pas à en faire les frais, lors des parties que nous disputerons au fil de nos rencontres. L'émir d'Al-Qaïda en France est un homme très rationnel, qui considère l'anticipation et la maîtrise des aléas comme la base de la réussite. Il pointe son doigt dans ma direction et déclare d'un air amusé, presque content de lui :

– Les Arabes jouent beaucoup au *taouli* [le backgammon]. Un jeu intéressant, mais je préfère les échecs. Parce qu'à la différence d'une partie qui va dépendre d'un lancer de dés, les échecs ne laissent *aucune place* au hasard. Comme les opérations clandestines. Si vous planifiez parfaitement votre action, si vous anticipez tous les mouvements possibles de l'adversaire, la chance ne fait plus partie de l'équation. Vous perdrez quelques pions, un cavalier, un fou. Peut-être même votre reine… Mais ce sont des pertes calculées. Des dommages collatéraux, acceptés en vue d'une victoire déjà acquise. Il ne s'agit pas d'un jeu facile. Mais, dans cette partie, je lutte contre un adversaire prévisible, qui ignore tout de ma stratégie. Le renseignement français est une bureaucratie lente et incapable de s'adapter à la vitesse de mes coups. Vous jouez aux échecs, Samuel ?

– Un peu. Mais, à vous entendre, je ne fais probablement pas le poids !

– Nous ferons une partie, tout à l'heure.

J’acquiesce poliment en me demandant ce qui se passerait si, par malheur, je parvenais à gagner. Mais cela n’arrivera pas. Nous jouerons à trois reprises, et je perdrai chaque fois lamentablement !

– Lorsque vous connaissez votre adversaire, ses stratégies, ses forces et ses faiblesses, vous construisez votre jeu en fonction de ces différents éléments. En boxe, face à un poids lourd, on esquive, on tente de rester aussi mobile que possible, jusqu’à ce que la fatigue vous permette d’entrer dans sa garde. S’il s’agit d’un poids léger, vous travaillerez différemment. Dans le cas de notre organisation, le principe est le même. Tout a été conçu pour dérouter l’adversaire, le confondre et rendre ses moyens offensifs totalement inefficaces.

– Par exemple ?

– En premier lieu, nos hommes ne rentrent pas dans la case « suspects ». Aucune raison de les placer sous surveillance.

– Pourtant, ils reviennent de Syrie.

– D’abord, ce n’est pas toujours aussi simple ! Mais admettons… La DCRI surveille les anciens jihadistes pendant une certaine période. Ensuite, parce qu’elle n’a ni les moyens ni le droit de poursuivre ses filatures et ses mises sur écoute, elle doit y mettre un terme. Sauf si le suspect continue à fréquenter d’autres jihadistes, ou des communautés considérées comme très radicales.

– Et vos hommes ne tombent pas dans ce piège ?

– À vrai dire, les choses vont encore bien plus loin ! En quittant la Somalie, les nouveaux agents d’Al-Qaïda ne doivent établir aucun contact avec nous pendant une très longue période. J’insiste : une *très longue* période.

– Combien de temps ?

– Je ne peux pas te le dire, mais il ne s’agit pas de mois. Nous parlons d’années.

En constatant ma surprise, il ajoute :

– Mon organisation repose sur une stratégie et une planification parfaites. Nous ne laissons rien au hasard. Et le temps ne constitue pas un obstacle, bien au contraire ! Il brouille les cartes de nos adversaires. Il nous permet de former des agents que les services de renseignement ne peuvent pas identifier.

– Durant tout ce temps, que font les nouvelles recrues ?

– Cette période de latence représente un moment crucial. Elle permet d'endormir la méfiance des services. Nos hommes doivent se fondre dans la masse, devenir aussi anonymes et aussi conformistes que possible, en évitant toute forme de communautarisme. Leur objectif consiste à devenir totalement invisibles.

– De quelle façon ?

– Les célibataires doivent se marier. À une femme arabe. Mais une femme qui travaille, et qui ne portera *jamais* le voile sous quelque forme que ce soit. Pas plus que son mari ne s'affichera en djellaba ou ne se laissera pousser la barbe. Nos agents doivent également trouver un emploi. Aussi qualifié que possible. Là encore, il ne s'agit pas de vendre des kebabs : ils doivent travailler dans un environnement *français*. Pas dans un ghetto du XVIII^{e} arrondissement ou dans une cité de banlieue. Ils doivent également faire des enfants. Mais pas comme nous autres, qui élevons des flopées de bambins depuis toujours ! Un seul. Deux, au maximum. Et ces gosses doivent fréquenter de bonnes écoles. Des collèges privés, si possible.

– Catholiques ?

– Pourquoi pas ? Chaque détail de leur existence doit refléter l'inverse de ce qu'ils sont. Alors, si leurs enfants passent par une école de bonnes sœurs, il ne s'agit pas d'un péché. Bien au contraire ! C'est un sacrifice supplémentaire qu'ils consentent pour endormir la méfiance de l'ennemi… Et le frapper avec d'autant plus de violence le moment venu.

– Autre chose ?

– Beaucoup d'autres ! Au terme de cette métamorphose, nos agents deviennent plus français que les Français ! Nous les encourageons à tisser un maximum de liens avec les non-musulmans, à éviter les contacts au sein de leur propre communauté, à dénigrer publiquement l'islam radical…

– À ce point ?

– Et même plus ! Lorsqu'on les interroge sur la religion, ils affichent une indifférence complète ! Leurs « amis » français les considèrent comme des bons vivants, quitte à ce qu'ils boivent de l'alcool, mangent du porc ou ne respectent pas le ramadan. Tout cela leur sera pardonné, car ils combattent pour l'avènement du califat islamique. Et le Jihad en terre étrangère, face à un ennemi si puissant et si bien organisé, impose ce genre de contraintes…

– Vous ne pensez pas qu'une telle stratégie prend certaines libertés avec le Coran ?

Il termine sa tasse de thé et me sourit longuement :

– On pourrait le croire… quand on ne connaît pas bien l'islam.

Il mâchouille une datte et repose délicatement le noyau dans une petite assiette, lentement, comme s'il ménageait son effet :

– Connais-tu la *taqiya*, Samuel ?

– L'art de la dissimulation.

– En fait, il ne s'agit pas d'un art. Mais plutôt d'une stratégie reconnue de très longue date par les scientifiques les plus renommés.

Quand un musulman parle de scientifique, le terme peut revêtir deux significations : dans ce cas précis, Abou Hassan ne parle ni d'un biologiste ni d'un mathématicien, mais d'un scientifique de l'islam, une autorité reconnue en matière de religion, à l'image de Cheikh Bakri.

– Une stratégie admise par le Coran qui explique, dans le verset 3-28 : « Que les croyants ne prennent pas pour alliés des infidèles. Quiconque le fait contredit la religion d'Allah, à moins que vous ne cherchiez à vous protéger d'eux. » Même Ibn Kathir [célèbre savant de l'islam] déclarait : « Quel que soit le lieu ou le moment, quiconque craint des tourments [venant de non-musulmans] peut se protéger en donnant le change. » La tromperie et le mensonge sont autorisés dans trois cas de figure en islam : pour régler un différend entre deux parties, avec les femmes et pendant le Jihad. Tout ce que nous faisons vise l'avènement d'un califat islamique obéissant aux lois du Très-Haut. Pour y parvenir, il convient de se battre en utilisant la ruse autant que la force. Voilà à quoi nous sert la taqiya…

– Et vous souhaitez que les hommes d'Al-Qaïda en France utilisent ces méthodes ?

– Tout ce qui peut égarer votre police et vos services de renseignement va dans le sens de l'islam ! Qu'un de mes agents dénigre publiquement Cheikh Ben Laden ou la mouvance salafiste ne me pose aucun problème : ces discours renforcent son camouflage ! Je plante des dizaines de jeunes pousses à travers l'ensemble de ce pays. Des dizaines d'autres arriveront bientôt… Tous ces gens doivent rester discrets. Normaux jusqu'à l'excès ! À leur retour, nous leur demandons de pratiquer un ou deux sports. De s'engager dans la vie associative, en évitant au maximum de côtoyer d'autres Arabes.

– Pourquoi ?

– Je te donne un exemple : si l'un de mes hommes doit choisir entre le foot et l'équitation, il optera pour la deuxième activité.

– Pour quelle raison ?

– Parce que tout compte ! Chaque détail, jusqu'au plus insignifiant, peut entraîner une cascade de réactions que je ne contrôlerai plus. Où trouve-t-on le plus d'Arabes ? Dans un club de foot du 93 ou dans un club hippique de Versailles ? Vous comprenez ? S'il se lance dans les sports de combat ou une activité considérée comme abordable, « populaire », tout peut arriver : peut-être que l'un des joueurs de cette équipe ou l'un des types qui s'entraîne sur place s'avère être un salafiste radical ? Peut-être un simple délinquant ? Mais les Stups ou la DCRI chercheront à faire des liens avec son entourage. Mes agents doivent éviter les Arabes et les gangsters comme la peste ! Pour ne pas être « accrochés » et entraînés dans la surveillance qu'on destine à un autre, qu'il s'agisse d'un islamiste ou d'un voyou. De la même façon, Abou Youssef leur interdit de fréquenter les mosquées, d'adopter un comportement violent, même verbal. Aucune infraction au code de la route, aucun délit… Vous voyez, je transforme mes jihadistes en « bons pères de famille » ! Dans la définition juridique du terme : des hommes au-dessus de tout soupçon, parfaitement intégrés, sans la moindre aspérité sur leur parcours. Nous travaillons à cela pendant si longtemps que les services de renseignement oublient jusqu'à leur nom !

– Que faites-vous si l'un de vos membres possède un casier judiciaire avant son départ en Syrie ?

– Cela dépend du casier et de la date de l'infraction. Malheureusement, nous refusons beaucoup de monde pour cette raison.

– Pourquoi insistez-vous sur le fait que vos agents doivent épouser des femmes arabes ?

– Celles que le mode de vie occidental ne transforme pas en prostituées méritent la confiance de leur mari ! Les Françaises, elles, sont incontrôlables ! Que se passe-t-il si un agent doit divorcer et que la femme menace de compromettre certains éléments de sa couverture ?

– Oui, que se passe-t-il ?

– Avec les femmes arabes, nous ne connaissons pas ce genre de problème. À la différence des vôtres, elles savent préserver les secrets de leur famille. Elles sont musulmanes, ne l'oubliez pas.

– Donc, même un converti doit épouser une Arabe ?

– Un converti ? Nous ne recrutons aucun converti ! déclare Abou Hassan en secouant la tête de droite à gauche.

– Pour quelle raison ?

– Les convertis présentent trop de risques. Je les félicite de choisir la voie de l'islam. Je les admire, même ! Certains se battent de façon remarquable en Syrie. Mais, de retour en France, ces hommes éprouvent une foule de sentiments contradictoires. Tuer les soldats de Bachar devient très vite naturel : il s'agit de Syriens anonymes, en uniformes, perpétrant des crimes abjects sur les populations civiles. En revanche, placer une bombe dans un bus à Paris ou à Lyon demande bien plus de détermination. Je ne veux pas de Français pour ce travail. Les convertis sont souvent… instables. Certains se veulent plus royalistes que le roi. Ils pèchent par excès de violence et de fanatisme, ce qui ne nous convient pas. D'autres, une fois rentrés, ne supporteraient pas d'appliquer les méthodes requises à l'encontre des citoyens de leur propre pays. Il me faut des agents qui considèrent ces actions comme des opérations militaires. Rien d'autre. Nous leur confions une cible : ils exécutent la manœuvre et produisent un maximum de dégâts. Point à la ligne. Encore une fois, il s'agit d'écarter les impondérables. Je ne veux pas d'excités. Et pas non plus d'âmes sensibles.

– Donc, tous les musulmans ne sont pas égaux chez Al-Qaïda ?

– Vous comprenez très bien ce que je veux dire. L'islam considère non seulement les convertis comme des musulmans à part entière, mais il leur garantit l'accès à un degré très élevé du paradis. Je ne juge pas la valeur morale de ces hommes. Mais je dirige une armée. Une armée de l'ombre, nichée en plein cœur du territoire ennemi. Une seule erreur, un seul faux pas, et la machine explose. Pour éviter ce genre d'accident, je dois veiller à toutes les contingences humaines de mon organisation. Et il faut reconnaître que, oui, les convertis présentent des troubles de la personnalité plus fréquents que mes recrues arabes. Quoi qu'ils en disent, ils demeurent tiraillés entre deux mondes.

– Vous dites que vous les admirez, mais pas assez pour les incorporer dans vos rangs ?

– Parmi eux, combien se convertissent par dépit, plutôt que par amour de l'islam ? Que le Coran les aide graduellement à trouver un sens à leur vie, soit… Mais dois-je leur faire confiance pour mener à bien des opérations

capitales, difficiles, qui mettront leur propre pays à feu et à sang ? La réponse est non. En tant que soldat de Dieu, mes responsabilités m'interdisent de courir ce risque.

– Que pensez-vous de Mohamed Merah ?

– Ses opérations visaient des symboles forts : l'armée, les suppôts d'Israël… Plonger la France dans l'effroi constitue précisément le but de notre action. Sans appartenir à Al-Qaïda, seul et sans soutien extérieur, Merah a brillé par son courage et son audace. C'est un martyre qui mérite tout notre respect.

La réponse est écœurante, même si elle ne me surprend pas.

– Des enfants ? Les enfants représentent un symbole fort ?

– Des enfants *juifs*. En s'attaquant à eux, il frappait le sionisme au cœur. Cette guerre représente un enjeu planétaire. Israël et la diaspora juive du monde entier encouragent le géant américain à frapper les populations civiles du monde arabe. Nos enfants meurent aussi ! Sous les tirs de drones, en Afghanistan, au Pakistan et au Yémen, mais également sous les bombardements aveugles de l'Air Force en Irak, durant la décennie précédente. Même votre guerre au Mali a provoqué de nombreuses pertes civiles. Femmes, vieillards, enfants… Tout cela se déroule quotidiennement à travers le monde musulman. Dans l'indifférence générale, avec le soutien d'Israël et des juifs. Merah voulait leur rappeler la douleur qu'on éprouve en perdant un fils ou une fille. Même chose pour les militaires… Il a fait preuve d'un grand discernement dans le choix de ces cibles.

– Vous auriez pu le recruter ?

– Non. Très honnêtement, j'approuve ses opérations mais je condamne le personnage : un petit voyou vivant de larcins et de délinquance, incapable d'endurer les contraintes de l'Afghanistan. Et surtout, incapable de passer inaperçu après son retour en France ! Il a fallu le plus grand cafouillage de toute l'histoire des services de renseignement pour que ce jeune homme puisse passer à l'acte. Non, il ne correspond *pas du tout* au profil de mes agents…

Mohamed Merah, choisissant ses cibles « avec discernement ». « Un martyre »… Difficile à entendre, même si je sais déjà qu'il représente une figure emblématique pour de nombreux jihadistes. J'éprouve un véritable sentiment de dégoût face à de tel propos. De la colère, même. Bien plus que devant un responsable irakien, syrien ou pachtoune qui tiendrait le même

discours. Probablement parce que je me trouve avec ceux qui projettent de réitérer ce genre d'horreurs au sein de mon propre pays. Non pas à des milliers de kilomètres, mais ici, en France. Je voudrais lui poser la sempiternelle question du Coran qui proscrit le meurtre de femmes et d'enfants durant le Jihad. Qui proscrit même l'exécution d'un animal ou l'abattage d'un arbre… Mais je connais trop bien la réponse, déjà fournie par les combattants de Selma : « Si l'ennemi se bat dans ton pays, porte la guerre chez lui », ou encore : « Utilise les mêmes méthodes que ton adversaire, si celui-ci transgresse les règles du combat. » Voilà les passages du Coran sur lesquels se fondent et se justifient toutes les actions d'Al-Qaïda. Un « feu vert » qui ouvre la porte à tous les carnages et à toutes les atrocités…

Les attentats

La discussion se poursuit tard dans la soirée. Nous disputons plusieurs parties d'échecs où je m'illustre par ma très grande nullité, devant cet homme qui ne semble commettre aucune erreur. Ensuite, aux alentours de deux heures du matin, nous dînerons tous les deux et les échanges deviendront plus personnels. Malgré tous les crimes qu'il s'apprête à commettre, je ne peux me résoudre à détester Abou Hassan, ni même à le juger. Durant le repas, il me parlera un peu de lui et de son passé. Je connais quelques détails de sa biographie, éclairants à plus d'un titre, et je souhaitais les introduire dans ce livre, mais il refusera.

Je peux seulement dire que presque toute sa famille a été tuée par les services de sécurité de son pays, après son engagement aux côtés d'Al-Qaïda. Cependant, il n'éprouve aucun regret. Le triomphe de l'islam demande des sacrifices, le sien ou celui de ses proches. Il se réconforte en m'expliquant que ses frères, ses enfants et ses parents se trouvent désormais au paradis.

Abou Hassan ne connaît pas la Syrie. Pas plus que la Somalie. Pourtant, cet homme d'une grande intelligence possède un pedigree de combattant hors pair : Bosnie, Tchétchénie, Afghanistan, Irak… Il exhibe fièrement ses blessures, comme autant de justifications à la guerre qu'il s'apprête à mener sur notre sol. Visiblement à l'aise, il me racontera même une anecdote, lors de son arrivée en Tchétchénie. Les jihadistes locaux lui demandèrent de conduire une voiture bourrée d'explosifs sur une colonne de tanks russes qui faisait mouvement vers Grozny. Abou Hassan se souvient d'avoir éprouvé un soulagement immense à l'idée de pouvoir finalement quitter ce monde en martyre. Lorsque, dans la voiture, la radio a crépité pour lui donner l'ordre de faire demi-tour, ce fut le désespoir. Après une vie de combat et de clandestinité, avec des compagnons d'armes pour seule famille, la mort lui apparaît comme une délivrance. Même s'il sait que, désormais, sa nouvelle mission lui impose de supporter ce monde encore longtemps.

Lorsque nous évoquons la Syrie, il ne trouve pas de mots assez durs à l'encontre de l'État islamique en Irak et au Cham, lui qui demeure entièrement loyal à la branche centrale d'Al-Qaïda, en Afghanistan.

– Les Irakiens sont des idiots ! explique-t-il d'une voix furieuse. Avec la création des Dayesh, ils affaiblissent Jabhat et discréditent le docteur Zaouahiri. On devrait se débarrasser de Bagdadi. Pour l'exemple ! Si Cheikh Ben Laden vivait encore, Bagdadi obéirait sans broncher. Mais le docteur Zaouahiri écoute tout le monde. Il écoute *trop* de monde ! Et nous perdons le contrôle. Dans le Sahel, au Nigeria, aux Philippines, en Somalie… qui écoute notre chef, ou même notre Choura [le Conseil des sages d'Al-Qaïda] ? Personne ! Il faut resserrer la vis. Sinon, nos valeureux jihadistes deviendront des combattants orphelins, mal organisés, que les Américains et leurs missiles raseront en un clin d'œil !

Nous terminons notre plat de nouilles à la tomate, mais les questions se bousculent déjà dans mon esprit. Abou Hassan semble lire en moi comme dans un livre ouvert, puisqu'il déclare :

– Je parie que tu voudrais continuer notre discussion, je me trompe ?

– Quels sont vos plans pour la France ? Que comptez-vous faire, quand vos agents seront prêts ?

– Cela dépendra du gouvernement et des citoyens français. De leur attitude envers l'islam et les musulmans. Je m'attendais à cette question. Tu ne pourras pas rencontrer l'homme qui s'occupe des opérations militaires. Cependant, je peux t'en parler. Dans une certaine mesure…

Il marque une pause de quelques secondes pour s'essuyer la bouche avec une serviette en papier, puis déclare d'une voix douce, patiente, comme pour s'adresser à très jeune garçon :

– En France comme ailleurs, nous ne poursuivons qu'un seul but : la lutte armée. D'autres organisations s'occupent du Dawa, de la propagation de l'islam, mais nous nous concentrons exclusivement sur le volet militaire. Le Jihad.

Son débit se fait plus lent. Comme si Abou Hassan s'apercevait lui-même qu'il touchait au cœur du sujet. Et qu'en l'absence d'enregistrement, je devais comprendre et retenir chacun de ses mots.

– Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'établir des filières à destination de l'Irak ou de la Syrie. Le Jihad que nous préparons aura lieu en France. Pour nous, ce pays ne représente pas un adversaire à combattre, mais une terre à

conquérir. Cette conquête s’opère de plusieurs manières. Avec la cinquième armée du monde, des services de renseignement qui focalisent tous leurs efforts sur Al-Qaïda et une majorité d’infidèles qui nous considèrent comme des ennemis, les méthodes à employer doivent reposer autant sur la séduction que sur la ruse et la violence.

– La séduction ?

– Oui. Les musulmans de France s’en chargent déjà. Les salafistes recrutent de nouveaux adeptes chaque jour, et convertissent les jeunes Français pour les amener sur le chemin de l’islam. Pour des raisons de sécurité, nous n’entretenons aucun contact avec ces organisations. Notre mission se cantonne à l’action violente : identifier des cibles, préparer des plans pour les futures opérations, mais aussi coordonner l’acheminement des armes et du matériel jusqu’à nos planques.

– Ici ?

– Non. Mais dans plusieurs endroits, à travers la France.

– Reprenons les choses dans l’ordre : vous parlez de « cibles ». De quoi s’agit-il ?

– Il existe trois types de cibles. Tout d’abord, nous possédons une liste de personnalités que nous pouvons frapper à n’importe quel moment. Pour l’instant, elle ne regroupe que quelques dizaines de noms, avec des informations sur leur lieu de travail, leur domicile, leurs habitudes et leurs éventuelles protections. Cette liste, nous la compléterons et la réactualiserons avec le temps. N’oubliez pas que tous mes agents se trouvent encore en phase de sommeil : ils creusent leur trou dans la société, en apparaissant comme des citoyens modèles. Nous ne pouvons pas agir pour l’instant.

– De quel genre de « personnalités » s’agit-il ?

– Des hommes politiques, des journalistes ou des personnes publiques. Ces meurtres « ciblés » doivent frapper l’opinion et obtenir une couverture médiatique maximale.

– Les membres du gouvernement en font partie ?

– Sans aucun doute ! Il s’agit même de nos premières cibles ! Quoi de mieux pour frapper l’inconscient collectif et mettre l’opinion publique en face de ses responsabilités que de s’en prendre à l’autorité suprême !

– Vous voulez dire le président ?

– Exactement. Vous le croyez à l’abri ? Sans parler de ses escapades en scooter, il faut admettre que la protection de l’Élysée laisse souvent à désirer. Bien sûr, au sein même du palais, et dans ses déplacements les plus surveillés, la garde rapprochée fait plutôt bien son travail. Mais qui peut le protéger d’un sniper posté à plusieurs kilomètres, lors d’une tournée en province ? Certains de nos hommes ont tiré contre des convois syriens sur des distances inimaginables, à l’aide de vieux Dragunov [un fusil de précision russe de médiocre qualité]. Avec des armes sophistiquées, infiniment plus précises, ils peuvent s’installer à bonne distance, munis d’un cache-feu et d’un silencieux, pour cueillir leur cible à sa sortie de voiture ou devant la porte d’un immeuble, sans qu’il soit possible d’identifier la provenance du coup de feu. Ceux que l’on chargera de ces missions connaissent bien leur travail. Il s’agit de vrais snipers : calmes, méthodiques, entraînés, patients… Ils peuvent se terrer des heures et même des jours dans leur planque, avec un bon angle de tir, en attendant le moment opportun. Sans jamais signaler leur présence. Ils démontent ensuite leur fusil et quittent facilement les lieux, à plusieurs kilomètres du point d’impact. Là encore, difficile d’imaginer qu’on puisse empêcher une telle opération.

– Mais on retrouvera le tireur. À terme, vous ne pouvez pas garantir que l’immeuble en question ne sera pas localisé, qu’on ne retrouvera aucune empreinte ni aucune trace susceptible de remonter la piste de votre agent.

– Et alors ? Tu penses qu’après un tir sur le président de la République nous renverrons cet homme dans le circuit ? Tu penses qu’il va tranquillement reprendre le cours de sa vie ? Il faut que tu comprennes : tous ces opérateurs clandestins sont à usage unique. Une fois sortis de leur couverture, leur mission se termine.

– Vous les exfiltrez ?

– Nous ne sommes pas le KGB ni la CIA. S’ils quittent le territoire, ils ne vont pas rejoindre leur ambassade ou un pays tiers. Ils quittent ce monde en martyre, et rejoignent le paradis d’Allah…

– Alors pourquoi s’enfuir ?

– Comme je le disais, nous pouvons envisager des opérations en chaîne. Une journée ponctuée de plusieurs assauts, qui plongerait le pays dans l’effroi, avec une population terrorisée par l’ampleur et la férocité de nos attaques, et des services de sécurité complètement débordés. Si nous

retenons ce cas de figure, un sniper visant le président peut quitter les lieux, trouver une autre cible, ou faire exploser une mallette d'explosifs dans un bâtiment public. Dans tous les cas de figure, nous ne réinsérons *jamais* nos agents dans la vie civile, au terme de leur mission. Tous les hommes qui « dorment » actuellement en France, ainsi que tous ceux qui arriveront bientôt de Somalie, se destinent exclusivement au martyre.

– Qu'espérez-vous faire passer comme message en assassinant un haut dirigeant ?

– Toujours le même : ne vous mettez pas sur le chemin de l'islam. L'islam progresse à travers le monde. De façon inexorable. Plus personne ne peut stopper cette dynamique. Et elle s'accélère. Ceux qui tenteront d'y mettre un terme au nom de leur prétendue république, de la laïcité, du droit des homosexuels, des prostituées ou des drogués, sont considérés comme des ennemis. (Il marque un temps avant de reprendre.) Croyez-moi, quand on s'est attaqué à des responsables syriens, encerclés par une garde rapprochée de plusieurs dizaines d'hommes, circulant dans des convois blindés qui changent constamment d'itinéraire et de direction, détruire la clé de voûte de l'État français équivaut à enfoncer un couteau dans une motte de beurre ! Nos agents y parviendront sans la moindre difficulté. En s'attaquant à eux, nous pouvons faire vaciller toute la structure qui contrôle la sécurité de ce pays. Il s'agit d'une arme de destruction massive, même si l'on ne tire que quelques coups de feu ! Tant que l'on choisit ses objectifs avec soin.

– Mais ces hommes, on les remplacera…

– Vous dites ça à chaque fois ! Mais au final, en Irak, en Afghanistan, vous remplacez tous ces morts et vous finissez quand même par vider les lieux…

– Difficile de comparer la France à l'Irak, vous ne croyez pas ?

– En effet. Mais nous disposons d'un soutien solide à l'intérieur de ce pays. N'oubliez pas les centaines de milliers de musulmans qui appuieront cette dynamique après les premières opérations.

– Vous ne pensez pas qu'au contraire vous risquez de les effrayer ? Comme en Irak ?

– La majorité des Irakiens sont chiites, corrige Abou Hassan. Comment voudriez-vous qu'ils nous aiment ? Mais, en France, les musulmans vous détestent. Vous êtes trop embourbés dans votre politiquement correct pour

le voir et oser l'admettre. Ils détestent la façon dont vous avez traité leurs ancêtres, dans les colonies. Ils détestent les banlieues où vous les parquez. Ils détestent cette discrimination qu'on ne montre plus jamais nulle part, mais qu'ils ressentent tous les jours : lorsqu'ils cherchent un travail, lorsqu'ils se font contrôler par la police… Et puis surtout, ils détestent votre monde de soi-disant « tolérance » qui les dégoûte. La pornographie, la drogue, les sodomites, l'alcool, et la célébration de tout cela sur vos centaines de chaînes de télé… Croyez-moi, même les musulmans de France qui se taisent haïssent votre système jusqu'au bout de leurs ongles ! conclut-il avec une hargne difficilement contenue.

Ce que vient de décrire Abou Hassan correspond certainement à ce qu'il ressent face à notre monde. Fort heureusement, je doute que son analyse et ses conclusions remportent une telle unanimité auprès de nos compatriotes arabes…

– Vous me disiez qu'il existait plusieurs types de cibles ?

Il marque une courte pause pour vérifier l'heure, puis reprend son explication.

– Le deuxième type de cibles porte sur des bâtiments ou du personnel à forte valeur symbolique. Tout ce qui magnifie la puissance de nos adversaires. Mais il s'agit également des « trophées » les plus difficiles à atteindre. À la différence des attentats ciblés, nous ne possédons pas encore suffisamment de moyens et de renseignements pour les considérer comme acquises, ou même vulnérables. Il nous faut du temps. Je préfère ne pas en parler.

– Si je comprends bien le sens du mot « symbole », je pense que vous projetez de vous attaquer à des ambassades ou à des consulats. Je me trompe ?

– Je ne *veux pas* en parler.

Je n'en apprendrai pas davantage sur ces « trophées symboliques ». Selon moi, il s'agit effectivement d'ambassades considérées comme « ennemies », entendez celles allant de l'Iran aux États-Unis, en passant par Israël ou l'Angleterre. Mais le choix des objectifs pourrait aller bien au-delà. Après nos entretiens sur Mohamed Merah, je crains que le « symbole » juif représente à nouveau une cible de choix. Une cible que l'on attaquerait de façon aussi ignoble que le tueur de Toulouse, avec cette fois plus de préparation, de méthode et de moyens. L'idée de s'en prendre à une école

ne représente ni un crime ni un acte condamnable pour Abou Hassan et les autres cadres d'Al-Qaïda. Ce deuxième type d'actions, sur lequel mon interlocuteur restera muet, me laisse présager le pire pour les années à venir…

Cette enquête commence à éprouver mes nerfs et ma conscience. Les écrivains ou les journalistes français qui parlent d'Al-Qaïda ne plongent jamais dans les entrailles de l'organisation. Ils se contentent d'écrire ou de rapporter ce qu'on en raconte, en agrémentant leurs histoires de quelques « confidences » de nos services de renseignement, guère mieux informés. Mais au fil de cette enquête qui dure depuis des mois et m'a conduit en Libye, puis en Syrie, au Liban, en Somalie et à Dubaï, sans parler de la Turquie, de la Grande-Bretagne ou des Pays-Bas, j'éprouve un véritable sentiment de nausée face à ces révélations. À cet instant, je prends conscience que j'aurais préféré ne rien découvrir…

– Et le troisième groupe de cibles ?

– Il s'agit des frappes massives. Celles qui doivent provoquer le plus grand nombre de victimes possibles. À la différence des deux autres types d'opérations, nous ne choisissons pas ces objectifs pour leur valeur symbolique ou stratégique, mais plutôt en fonction de leur… « contenance » et des dégâts occasionnés.

– Comme le World Trade Center ?

– Oui et non. Les attaques du World Trade Center ont fait beaucoup de morts, mais il s'agissait en même temps d'un symbole. Celui de la toute-puissance américaine, réduite à néant par une poignée de martyres. Un exemple parmi d'autres du génie de Cheikh Ben Laden ! En ce qui nous concerne, je parle d'opérations contre des cibles à forte densité humaine, rien de plus. Même si elles demeurent moins prestigieuses qu'un gratte-ciel américain !

– De quel genre de cibles parlons-nous ?

– La première concerne les avions.

– Des détournements ?

– Non. Les systèmes de détection et de contrôle rendent aujourd'hui très difficiles les détournements comme ceux du 11 Septembre. Et puis, quel intérêt ? Pas besoin de s'introduire dans un aéroport pour détruire un avion. Nous possédons des missiles sol-air capables de faire exploser un gros-porteur au décollage ou à l'atterrissage. Sans même nous approcher des

pistes ! Je peux en parler, car il n’existe absolument aucune parade à cette menace. À moins de quadriller les aéroports sur plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde, avec des caméras et des hommes en armes vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et encore ! Un commando de martyres déjouerait l’ensemble de ces défenses sans le moindre problème.

– Vous possédez des missiles sol-air ? En France ?

– Quelle question ! On ne va pas leur balancer des pierres ! Tirer sur un A380 peut occasionner plus de cinq cents morts, voire huit cent cinquante dans ses configurations les plus chargées ! Sans compter les dommages collatéraux si l’avion s’écrase en zone habitée. Tout cela à l’aide d’un seul agent, qui maîtrise parfaitement le maniement de ces armes depuis son séjour en Syrie. Aucun avion civil ne peut échapper à un lance-missiles de dernière génération. Et les pistes sont de vraies passoires, même à Roissy. Tous les aéroports français représentent des cibles potentielles. Des cibles que nous pouvons même frapper de façon coordonnée. Imaginez deux avions qui décollent presque simultanément de deux pistes ou de deux aéroports différents, et qui sont abattus en une poignée de secondes ? Nous possédons des cartes, des points d’accès, des stratégies de camouflage et des angles de tir, qui provoqueront des crashs sur des communes à forte densité de population. Personne ne peut empêcher cela.

Un instant, je songe à répondre que de telles actions me paraissent tout simplement ignobles, injustifiables. Mais je comprends que je perds pied. Mon objectivité, celle qui ne me quitte pas depuis quinze ans, s’effrite à la vitesse de la lumière, à mesure que je vois la menace prendre une tournure plus concrète.

– Les avions représentent des cibles faciles pour nos agents. Mais il ne s’agit pas du seul objectif que nous pouvons atteindre. Pour les trains, nous envisageons deux types de scénarios. Le premier consiste tout simplement à embarquer un martyre dans le wagon de tête d’un TGV. À pleine vitesse, l’explosion de quelques dizaines de kilogrammes de Semtex fera dérailler l’ensemble du convoi. Il se transformera en une prison de métal, coupante comme des millions de lames de rasoir. Une telle catastrophe ne laissera que très peu de survivants. À nouveau, rien ne peut empêcher ce scénario. Certainement pas les trinômes de soldats débonnaires qui arpentent vos gares en regardant passer les filles ! Il faudrait installer des portiques de sécurité à l’entrée de tous les quais, ou des chiens policiers qui détecteraient

les explosifs. Et encore… De toute façon, le prix de tels aménagements dissuadera la SNCF pendant de longues années ! Du moins jusqu'aux premières attaques. Tu vois, nos actions n'ont rien de particulièrement audacieuses ! Elles se contentent d'exploiter au maximum les failles béantes de vos systèmes de sécurité. La France mène des guerres, s'allie avec le démon américain, mais elle pense toujours qu'elle peut vivre en paix à l'intérieur de ses frontières. Comme si les bombes qu'elle lâche au Mali ou en Afghanistan ne revêtaient aucune espèce d'importance. Comme si elle ne devait jamais payer le prix des vies innocentes qu'elle détruit à l'autre bout du monde. Or vos présidents se trompent. Ce pays est vulnérable, facile à attaquer. Car personne ici ne croit réellement que l'on puisse porter la guerre jusque dans vos rues.

– Une fois. Peut-être deux. Mais ils s'adapteront…

– Croyez-moi, les grands pays ne s'adaptent pas vite. Gardons l'exemple des trains : vous placez des portiques à l'entrée des quais ? Vous renforcez la sécurité et vous rendez l'accès aux wagons aussi sécurisé que celui des avions ? Alors, nous changeons de stratégie : nous enterrons des YAM-5 sous les tronçons à grande vitesse. Le résultat sera strictement identique…

– Des YAM-5 ?

– Une petite merveille russe qui, pourtant, ne date pas d'hier. Elle contient cent cinquante kilogrammes d'explosifs qu'on peut actionner à distance. On la surnomme la « mallette du diable » en raison des dégâts qu'elle peut produire si on l'enterre au bord d'une route, par exemple. Avec un train, cela s'avère mille fois plus payant !

– Vous disposez de ce matériel en France ?

– Oui. Plusieurs, même !

Je songe à nos responsables politiques qui s'inquiètent de voir fleurir les kalachnikovs ou les vieux RPG dans nos cités. Un missile sol-air dernière génération représente une arme de guerre si dangereuse et si sophistiquée qu'elle fait passer le fusil d'assaut AK ou le lance-grenades soviétique pour des pièces de musée ! D'où viennent ces engins ? Immédiatement, je pense à la Libye. Mais comme je ne vais pas tarder à le découvrir, je me trompe lourdement.

Abou Hassan m'observe en avalant une datte, comme s'il cherchait à évaluer l'impact de son exposé. Je tente de ne rien laisser paraître en lui demandant la permission d'allumer une cigarette, histoire de me donner un

peu de contenance. Il acquiesce et reprend son explication d'une voix plus rapide et plus enthousiaste. Comme si la méfiance dont il semblait faire preuve au début de notre entretien appartenait définitivement au passé :

– Il ne s'agit que de quelques exemples parmi d'autres. Pensez aux métros ! Qui les surveille ?

– Les usagers, peut-être ? Depuis les attentats de Madrid, il devient de plus en plus difficile d'oublier un colis sans que les passagers tirent le signal d'alarme !

– Tout à fait exact ! Mais qui parle d'une bombe « oubliée » si nos martyres souhaitent donner leur vie pour la réussite de l'opération ?

– Toutes vos actions reposent sur des martyres ? Des attentats-suicides ?

– D'une façon ou d'une autre, oui. Et leur identité n'apprendra rien aux services de renseignement : un bon père de famille glisse dans la folie ou l'extrémisme religieux, point final. On s'interrogera sur la provenance de l'explosif ou des armes. Après une analyse très poussée, les autorités françaises n'obtiendront rien d'autre qu'une vague idée de leur provenance. Mais pas de pistes à remonter…

– Mais vos agents reçoivent des instructions. Ils communiquent. Même s'il s'agit de méthodes extrêmement sophistiquées, tout sera passé au crible. La DCRI établira des liens.

– Nos communications ne reposent sur aucune méthode que la DCRI puisse combattre, crois-moi. Elles sont volontairement rudimentaires, et incroyablement déroutantes. Elles se fondent sur des stratégies que les services de renseignement modernes ne savent plus décrypter ! Tu sais comment fonctionne le renseignement dans les pays arabes ? Un réseau d'indics à tous les niveaux, dans chaque rue, chaque quartier… Certains représentent des figures officielles, mais d'autres, comme les gardiens de parkings, les vendeurs de cigarettes ou les changeurs d'argent, jouent un rôle déterminant. Tout se sait, et votre présence ne passe jamais inaperçue. Le secret n'existe pas. Mais en France, l'anonymat règne en maître ! Personne ne surveille personne, et au nom de votre « liberté », la mise en place d'une simple écoute téléphonique nécessite une multitude d'autorisations. Vos juges, vos parlementaires et vos dirigeants font notre jeu ! Sans le savoir, en entravant constamment le travail de la police et du renseignement, ils servent les intérêts de leurs propres ennemis ! Comme tout votre appareil sécuritaire repose sur la technologie et le respect maladif

de la vie privée des Français, nous avons adapté nos méthodes de communications pour qu'elles contournent l'obstacle.

– Nous reparlerons de tout cela plus tard, si vous le permettez. J'aimerais que vous poursuiviez votre explication sur les frappes. Vous dites que la mort de l'un d'entre eux n'entraînerait aucune conséquence pour votre organisation ? Même si on l'identifie ?

Abou Hassan acquiesce d'un hochement de tête empreint de satisfaction, et peut-être même d'une pointe d'arrogance.

– Aucune conséquence. Nos agents préféreraient endurer les pires tortures et voir leur famille massacrée sous leurs yeux, plutôt que de lâcher une seule bribe d'information à notre sujet. Nous le savons. Après ce qu'ils ont enduré en Syrie, leur loyauté ne peut pas être remise en question. Mais puisque les cafirs utilisent des méthodes d'interrogatoire particulièrement lâches, comme le sérum de vérité, nous nous assurons que chaque compartiment demeure parfaitement étanche. Aucun agent ne connaît l'existence des autres : leur adresse, leur contact, leurs professions ou encore les opérations à venir. Ils ne connaissent pas non plus leur hiérarchie. Ils *ne nous connaissent pas*. Donc, même dans le cas hautement improbable d'une arrestation, la perte se limite à un seul homme.

– Juste une question à propos de vos armes : vous parlez de fusils à longue portée, mais également de missiles sol-air dernière génération… Il s'agit de matériel extrêmement difficile à obtenir. Même au marché noir !

– Avec des moyens financiers suffisants, tout s'achète ! Al-Qaïda dispose de fonds très importants pour ses opérations. Le mythe d'une organisation en faillite, largement répandu par la propagande américaine, sert à endormir les opinions publiques occidentales et à faire réélire les politiciens. En réalité, l'argent ne pose jamais le moindre problème…

– Pourquoi, dans ce cas, insistez-vous sur l'obligation de vous autofinancer, sans apport extérieur ?

– Nous utilisons l'argent d'Al-Qaïda. Mais il n'entre pas en France ou en Europe. Nuance… Pour les armes, les transactions se déroulent à l'étranger, par l'intermédiaire de nos financiers du Moyen-Orient. Nous refusons de prendre le moindre risque dans ce pays, où l'on impose des contrôles et des restrictions de plus en plus drastiques sur les transferts d'argent. L'organisation négocie avec les marchands d'armes depuis l'étranger, règle

directement les commandes, et nous réceptionnons le matériel sans nous occuper du reste.

– Vous dites qu'Al-Qaïda possède beaucoup d'argent. D'où vient-il ?

– De nombreux musulmans nous soutiennent à travers le monde. Des millions ! Les dons représentent parfois moins de cinquante dollars. Parfois plus de cent mille… Il n'existe pas de règle. Mais le plus souvent, cet argent est destiné à une brigade ou à un émir bien précis. En ce qui concerne l'organisation centrale, la principale source de nos revenus provient des « arrangements » conclus avec certains pays du Golfe. Ce n'est plus vraiment un secret.

– Quel genre d'arrangements ?

– Des pactes de non-agression. Des accords qui bénéficient aux deux parties. Nous ne menons aucune opération sur leur sol, malgré leur collusion criminelle avec les Occidentaux. En échange, ils soutiennent notre cause et nos actions à l'étranger. Financièrement.

– Et ce genre d'« accords » existe avec quels pays ?

– Les Émirats. En particulier Dubaï et Abou Dhabi. Mais également le Koweït et surtout le Qatar, qui finance généreusement Al-Qaïda depuis des années… Tout en rachetant vos clubs de foot !

– Et l'Arabie saoudite ?

– Non, bien sûr que non ! Aucune alliance possible avec le royaume ! La plupart des princes et de leurs valets transgressent tous les principes de l'islam ! Allah enverra ces porcs en enfer, sans le moindre doute possible. Certains membres de la famille royale nous aident. Mais ils le font à titre personnel, sans obligation, parce qu'ils comprennent notre action. Il ne s'agit pas d'obtenir une quelconque protection, comme pour l'émir du Qatar ou celui de Dubaï…

– De quelles sommes parle-t-on ?

– Plusieurs centaines de millions de dollars par an. Je n'en sais guère plus. Cela dépasse mes attributions et mes compétences. Mais lorsque nous devons obtenir des armes, les commandes nous parviennent sans que nous ne déboursions un centime.

– Que pensez-vous des musulmans modérés, qui représentent une minorité importante dans notre pays ?

– Je ne connais pas de musulmans « modérés » ou « extrémistes ». Cette distinction n'existe que pour servir les infidèles. Un musulman suit les

principes du Coran et la parole du Tout-Puissant. Pas d'autre voie possible…

– Mais des organisations comme le CFCM ne partagent pas du tout vos idées. Pourtant, ils sont musulmans.

– Ce sont des porcs ! Des apostats ! Des musulmans qui trahissent la parole d'Allah pour devenir les valets de l'Occident, et obtenir ses subventions ! Ils vendent leur âme pour de l'argent. Ils me font penser à des chiens qui reniflent le sol autour d'une table, en attendant que les juifs et les croisés leur jettent un os. Mais les musulmans de France le comprennent ! Ces corrompus se trouvent désormais à la tête d'une coquille vide, ce qui explique l'engouement des jeunes pour la pureté du véritable islam.

– Vous parlez du salafisme ?

– Appellons-le comme ça, oui. Même si ce mot ne veut pas dire grand-chose : après tout, il n'existe aucun autre islam que celui des origines. Celui du Coran, du Prophète, que Dieu L'accueille en sa Sainte Miséricorde, et de ses Compagnons. Peut-on croire en l'islam de Dalil Boubakeur, estampillé « comestible » par les infidèles qui nous combattent ? Ces traîtres… Nous les méprisons plus que tout ! Nous respectons le fait qu'un chrétien ou un juif vive au sein d'un califat islamique et pratique sa religion. Mais que des hommes et des femmes qui se prétendent musulmans trahissent la parole de Dieu… Il s'agit du pire de tous les crimes !

– Pourriez-vous frapper des cibles musulmanes, comme les représentants de ces organisations ?

– Bien sûr ! Tout comme l'État islamique en Irak et au Cham affronte les brigands de l'Armée syrienne libre ! Tout comme les talibans affrontent les valets de Karzaï en Afghanistan ! Tout comme les insurgés des zones tribales affrontent certaines factions de l'armée pakistanaise… Les exemples peuvent se multiplier à l'infini ! Ces opérations sont tout à fait légitimes. Nécessaires, même, dans la mesure où ces hommes corrompus tentent de tromper les musulmans avec des idées fausses, en brouillant leur jugement. Ces criminels méritent nos représailles, au même titre qu'un chef d'État qui mène une guerre ouverte contre nous, dans le Sahel ou au Moyen-Orient.

– Qui donne le feu vert pour exécuter une opération ? Vous ?

– Non. Comme dans toutes les armées dignes de ce nom, il existe une chaîne de commandement. Je peux proposer une action au docteur

Zaouahiri, mais la décision finale ne m'appartient pas.

– Pourtant, certains groupes liés à Al-Qaïda agissent de leur propre chef.

– Je n'approuve pas les émirs qui font cavaliers seuls, comme Bagdadi en Irak et en Syrie, ou encore les groupes jihadistes du Sahel. J'impose à mon organisation une discipline de fer et une hiérarchie particulièrement stricte. Je ne pourrais pas procéder ainsi sans donner l'exemple. J'obéis sans discuter aux dirigeants légitimes d'Al-Qaïda. Ils nous équipent, ils suivent une stratégie à très long terme, et nous ne représentons qu'une partie de l'échiquier. En refusant l'autorité des hommes les plus sages, nous divisons nos forces et amenuisons nos chances de succès. Concernant la conduite des opérations, je peux proposer. Mais pas décider.

– Dans l'avenir, quels événements pourraient motiver une attaque sur le sol français ?

– Une nouvelle guerre comme celle du Mali, explicitement dirigée contre les défenseurs de l'islam. Mais également des décisions de politique intérieure prises par la France à l'encontre des musulmans…

– Par exemple ?

– Tout ce que les musulmans réclament et n'obtiennent pas de façon pacifique, nous l'appuierons par la terreur. Tant qu'ils agissent en conformité avec l'islam.

– Vous ne craignez pas que le remède s'avère pire que le mal ? Que des attentats créent une atmosphère de racisme et de méfiance à l'encontre les musulmans que vous prétendez défendre ?

– Les Français sont tellement englués dans leurs idées progressistes et leur complexe postcolonial qu'aucun responsable politique n'osera lancer une chasse aux sorcières contre les Arabes. Quoi qu'il se passe ! Mais admettons que cela arrive. Eh bien, les musulmans verront alors le vrai visage de ce pays, qui prétend les aimer tout en les parquant dans des banlieues insalubres. Si la police ou la population les agressent, alors tous les Arabes, même les plus sceptiques, perdront leurs dernières illusions sur cette République de mécréants ! Ils s'engageront dans une lutte à mort contre le système. Exactement comme nous le souhaitons…

Je reconnais bien là les méthodes d'Al-Qaïda. User de la violence jusqu'à l'excès, avec des prétextes plus ou moins justifiés, pour créer un tourbillon de haine qui radicalise à la fois leurs adversaires et leurs alliés, conférant

une légitimité supplémentaire à leurs actions. Une stratégie qui, parfois, s'avère extrêmement payante…

L'entretien se termine. Il est plus de quatre heures du matin, mais je ne ressens aucune fatigue. Juste une extrême tension, tandis que mille questions demeurent en suspens. Un nouveau rendez-vous téléphonique est fixé quelques jours plus tard.

Les communications

Quatre jours plus tard, nous nous retrouvons dans la même planque. Dès mon arrivée, Abou Hassan me propose… une nouvelle partie d'échecs ! Je dissimule mon impatience et accepte de bonne grâce. Son jeu, à la fois précis et imparable, ne me laisse toujours pas la moindre chance. Après une victoire rapide, il range méticuleusement les pièces sans même me proposer une revanche, puis repousse le jeu en bois sur un coin de la table, visiblement déçu par la médiocrité de son adversaire. Après une brève discussion sur la Syrie et le rôle de l'Iran, ennemi juré de son organisation, nous reprenons le cours de notre conversation précédente.

Une première question me brûle les lèvres. Elle concerne ces fameux protocoles de communication, qui doivent permettre aux futurs agents de conduire leurs opérations au nez et à la barbe des services de renseignement. À cet égard, l'assurance d'Abou Hassan me surprend. En particulier chez cet homme qui ne laisse rien au hasard, et que je ne peux pas soupçonner de fanfaronnade.

Même si la DCRI ne possède pas la réputation d'être particulièrement dégourdie en matière de contre-terrorisme, les progrès de la technologie permettent de ratisser large. Plus besoin d'écouter le détail des conversations : les logiciels créent des « boucles de convergence » en surveillant un homme, un mot clé, ou les appels reçus depuis certains pays sensibles. Lorsqu'un de ces éléments est « accroché », les contacts téléphoniques ou les émetteurs de mails adressés à cette personne le sont également, et entrent dans ce protocole de surveillance totalement informatisé, qui fonctionne comme un super-Google de l'espionnage, à l'aide de mots clés ou de cibles spécifiques. Tout ce système repose sur des algorithmes complexes et pas toujours très fiables, puisqu'en remplaçant le mot « Al-Qaïda » par « farine », ou « pistolet » par « lecteur mp3 », on réduit déjà considérablement les risques : une machine demeure une machine…

Certes, il s’agit d’un exemple tout à fait caricatural. Les protocoles reposent sur des combinaisons infiniment plus élaborées. En recoupant ces différentes boucles, on obtient des sous-ensembles assez précis, qui peuvent être corroborés par des informations de terrain ou des données préexistantes concernant un individu ou une organisation déjà connus des services de renseignement. Tout cela fonctionne plutôt bien, du moins en théorie.

En pratique, ces algorithmes recèlent un grand nombre de failles qu’un opérateur clandestin peut facilement exploiter. Comment cette organisation parvient-elle à tromper nos systèmes de surveillance ? La réponse d’Abou Hassan me semble en effet d’une logique imparable :

– Pourquoi devrions-nous entrer dans le jeu de notre adversaire, sur le terrain de la technologie ? Nous perdrons à coup sûr ! Quand on m’a formé au renseignement, Internet n’existait pas. Nous utilisions des moyens plus archaïques, mais tout aussi efficaces. Avec un peu d’expérience et beaucoup d’imagination, nous pouvons faire passer n’importe quel message à nos agents, en toute sécurité.

– Comment ?

– Tu connais les boîtes aux lettres mortes ?

Il s’agit du plus vieil outil utilisé par les espions. Pendant la guerre froide et probablement depuis des siècles. Une simple cachette, dans un lieu convenu à l’avance, où l’on dépose un message codé à l’attention de son interlocuteur, qui passe le chercher plus tard. Dans un parc, un arrêt de bus… Le nombre infini de cachettes possibles rend la détection extrêmement difficile.

– Nos adversaires surveillent nos téléphones et nos mails ? Bien ! Nous ne les utilisons jamais ! Aucune information importante, même codée, ne passe par une ligne téléphonique ou une boîte mail. Sur le terrain de la technologie, nous sommes en position de faiblesse : les forums, les lignes cryptées, les téléphones satellites et même les VOIP comme Skype… Les Occidentaux peuvent tout contrôler ! Alors je reviens aux bonnes vieilles méthodes de la guerre froide. À l’époque, chaque partie effectuait un véritable travail de terrain pour pister ce genre de communications. Plus maintenant. Les cafirs prennent le contrôle des ondes et du ciel, avec leurs drones et leurs satellites, mais ils délaissent le monde réel et se réfugient derrière leurs super-ordinateurs. Nous ne pouvons pas laisser passer cette chance !

– Comment fonctionne les boîtes aux lettres mortes ?

– Il peut s'agir d'une brique descellée dans un terminal ferroviaire, le long des voies, ou encore d'une bouteille vide enterrée dans un terrain vague qui borde la Seine. La cachette peut se trouver dans un parc, dans une forêt, au bord d'une route, sous un scotch collé à un feu rouge… Il n'existe aucune règle. Aucune limite. Seulement votre imagination !

– Et que contiennent-elles ?

– Pour l'instant, rien du tout ! Durant leur préparation en Somalie, nos hommes apprennent trois choses : d'abord, comme je l'ai expliqué, ils doivent se fondre dans l'anonymat. Ensuite, ils doivent pouvoir exécuter leurs missions en solo. Et finalement, ils doivent apprendre à communiquer en secret, pour recevoir leurs instructions et les détails de leur mission. Ils créent des boîtes aux lettres mortes, près de chez eux, dans des emplacements convenus lors de leur séjour en Somalie. Mais pendant toute la phase de « sommeil », l'agent se contente de mener une vie normale. Il ne reçoit aucun message.

– Et ensuite ?

– À partir d'une certaine date, il doit commencer à « relever » les éventuels messages. Il suit des codes mémorisés en Somalie. Aucune grille de traduction n'existe sur le territoire français. Pour éviter de bouleverser son quotidien, qui doit demeurer parfaitement normal aux yeux de ses amis et de ses employeurs, l'agent doit « relever » sa boîte aux lettres toutes les trois semaines. Pendant des mois ou des années, il se peut que nous ne lui demandions rien. Dans ce cas, il poursuit le cours de sa vie. Sans rien changer. Quand on lui affecte une mission, il l'exécute et meurt en martyre.

– Que se passe-t-il si l'une de ces boîtes aux lettres devient inutilisable ?

– Chaque agent dispose d'une dizaine de boîtes différentes.

– Et les messages disent quoi ?

– Ils fournissent une date et un lieu, pour obtenir le matériel nécessaire à une éventuelle opération. À ce deuxième point de contact, l'agent reçoit les armes et des informations détaillées sur sa mission. S'il s'agit d'un train, nous lui fournissons le plastic, le détonateur, les horaires et les coordonnées GPS de l'endroit où il devra faire détoner son explosif : sur un tronçon à grande vitesse, s'il s'agit d'un TGV, ou dans une zone fortement peuplée pour un train de banlieue, par exemple. Même chose pour un sniper : il reçoit l'identité de la cible, une adresse, des informations sur ses habitudes

et son dispositif de protection, ainsi que des informations sur un éventuel poste de tir. À la différence du martyre qui embarque dans un train et qui possède tous les éléments pour exécuter sa mission, le sniper peut décider de retarder son tir, en fonction du planning de sa cible, des aléas climatiques… Bref, comme n'importe quel tireur d'élite, il ne dispose que d'une seule chance. C'est pourquoi les détails de l'opération demeurent entièrement sous son contrôle.

– Les messages des boîtes aux lettres se présentent sous quelle forme ?

– Nous pouvons utiliser un langage de dealer et préparer une liste de stupéfiants à déposer au même endroit le lendemain. Si la police tombe dessus, elle pensera avoir affaire à de petits délinquants. Il peut s'agir d'une grille de Loto, où chaque numéro représente une lettre. Et pas forcément une lettre de votre alphabet ! Cet exemple n'a aucune valeur, tu t'en doutes. Mais les véritables codes mémorisés en Somalie peuvent s'appuyer sur n'importe quoi : une liste de courses, des numéros de téléphone griffonnés sur un bout de papier, de vieux tickets de parking, avec quelques numéros raturés, un tag… Tout cela a été convenu à l'avance, à des milliers de kilomètres de ce pays, sans la moindre trace écrite. Nous pouvons envoyer des instructions sans courir le moindre risque. Avec des codes en apparence insignifiants, mais finalement bien plus difficiles à décrypter qu'un programme informatique ! Nous misons sur la simplicité : le « zéro technologie », face à des adversaires qui font exactement l'inverse.

– Et ensuite ?

– À l'aide de ce message, notre agent dispose de tout ce dont il a besoin pour se rendre au point de contact. Il reçoit alors son matériel et ses instructions.

– Quand il vient prendre possession des armes, que lui dites-vous ?

– Nous ne le rencontrons jamais ! Il ne nous connaît pas, et ne connaît pas non plus les autres agents implantés en France. Même si quelques-uns ont fraternisé en Syrie, ils ignorent que leurs camarades font partie de la même organisation qu'eux. Dès leur arrivée en Somalie, nous leur interdisons de contacter leurs anciens frères d'armes. Notre organisation fonctionne exactement comme un sous-marin, fractionné en une multitude de compartiments étanches. Si la coque se déchire, on isole la partie inondée. Quelques hommes se noient, mais les autres en réchappent et le bâtiment peut faire surface. Ici, c'est la même chose…

– Mais au moment de la réception du matériel, vous laissez bien une trace qui pourrait vous compromettre ? Une adresse ?

– Jamais. On dépose le matériel dans un endroit discret : une aire de repos à visiter en pleine nuit, au bord d'une route, ou d'autres endroits du même type. Ensuite, l'opérateur prend le relais. En solo. S'il échoue, le reste de l'organisation demeure intacte.

– Que se passe-t-il si vous vous faites arrêter en livrant des armes au point de rendez-vous ?

– Les hommes chargés du transport possèdent des instructions claires. S'ils se font arrêter par la police, ils doivent faire exploser leur véhicule à l'aide d'une grenade qui les accompagne pendant tout le trajet. Pas question de se faire prendre vivants. Ils connaissent nos caches d'armes. Et même le soldat le plus courageux ne peut rien faire contre les méthodes d'interrogatoire modernes, comme le sérum de vérité.

– Mais la police scientifique pourra retracer la provenance du matériel ?

– Aucune importance.

– Vraiment ?

– Même s'ils retrouvent l'origine des armes, ils ne pourront pas remonter jusqu'à nous. Peut-être jusqu'aux marchands qui nous les procurent. Mais pas plus loin.

– Pourquoi ?

– Parce que les marchands en question ne nous connaissent pas. Les achats et les transports sont payés et organisés par nos frères du Golfe. Nous n'apparaissons nulle part. De plus, les trafiquants prennent toutes leurs précautions, croyez-moi. Ils tiennent à leur business ! Personne ne les paie aussi cher qu'Al-Qaïda ! Notre organisation achète son matériel à des prix environ six fois supérieurs à ceux du marché noir « classique ».

– Comment les armes rentrent-elles en France ?

– Les marchands livrent en Europe. Ils prennent tous les risques. Pas nous. Ensuite, nous disposons de certains… « relais », qui garantissent presque totalement la sécurité du transport.

Sur la demande expresse d'Abou Hassan, les questions suivantes seront effacées. Mais comme les hypothèses que j'avance découlent de ma propre analyse et non des réponses de mon interlocuteur, je décide exceptionnellement de passer outre et de fournir mon point de vue sur le sujet. Bien que je ne participe jamais à ce genre d'opérations, je connais un

peu la musique. Certains « transferts » exigent la plus grande discrétion… Ainsi qu'une sécurité absolue. Qu'il s'agisse d'argent liquide, de « diamants de sang », ou même de documents volés, il existe une stratégie imparable et couramment employée : celle des valises diplomatiques « de complaisance », louées à certains ambassadeurs du tiers-monde, tout disposés à se transformer en facteur pour des sommes allant de quelques dizaines de milliers de dollars à plusieurs millions. Des allers et retours très lucratifs, avec de nombreux diplomates désargentés qui se bousculent pour se prêter au jeu.

Une hypothèse possible, sinon probable, consiste à envisager que le transport des armes s'effectue par ce biais, avec des complicités au sein de certaines ambassades. Je tiens à préciser qu'il ne s'agit que d'une hypothèse, la mienne, et qu'aucune déclaration faite par mon interlocuteur ne vient accréditer cette version. Mais dans cet univers que je connais bien, cette option me semble la plus rationnelle et la plus logique. Un van diplomatique peut déplacer une petite quantité de matériel militaire à travers l'Hexagone, sans s'exposer au risque d'un contrôle routier. Pourquoi se priver d'une telle aubaine ? La question étant : s'agit-il d'une transaction fondée sur le profit ou sur la complicité et la collusion idéologique ? Autrement dit, existerait-il des ambassades qui connaissent et soutiennent les opérations d'Al-Qaïda en France ? Impossible, malheureusement, de répondre pour l'instant à cette question.

Les dirigeants

Il est bientôt cinq heures du matin, mais Abou Hassan ne semble pas pressé de mettre un terme à notre entretien. Il me parle des origines de son mouvement. D'après ce que je comprends, l'organisation se scinde en deux catégories : une masse de jihadistes destinés au martyre, formés en Somalie et récupérés dans ce vivier intarissable que devient la Syrie, et le groupe des dirigeants, dont le profil m'échappe encore. Lorsque je lui pose la question, il m'explique que les hommes qui l'entourent ont tous combattu en Afghanistan, pendant « des années », avant de réintégrer la vie civile : un noyau dur, composé de « quelques hommes », formés aux côtés de Ben Laden et autre Mollah Omar. Je place ces approximations entre guillemets, car il s'agit des seules réponses que je parviens à obtenir concernant la genèse de ce groupe. Tous les hommes qui se trouvent aujourd'hui autour d'Abou Hassan se connaissent depuis les années quatre-vingt-dix. Il relate la création de son groupe avec un sourire empreint de nostalgie :

– Au moment de l'invasion américaine en Afghanistan, la participation de certains pays européens à cette guerre nous a surpris. En riposte à cette nouvelle attaque des infidèles, Cheikh Ben Laden décida de créer des cellules sur ce continent, capables de frapper vite et fort, pour faire pression sur les opinions publiques et isoler Washington. Mais il fallut quatre ans pour mettre en place l'opération de Londres. Et trois ans pour celle de Madrid.

– Pourquoi si longtemps ?

– Créer un groupe *ex nihilo* pose une foule de problèmes. En Espagne et à Londres, Al-Qaïda devait s'appuyer sur des islamistes « locaux » : des hommes constamment surveillés par les services de renseignement. Même chose pour la logistique : nous partions de zéro. Qu'il s'agisse de trouver des planques, des voitures, de fausses identités ou encore de l'explosif… Nos équipes européennes devaient faire preuve d'une prudence de tous les instants ! Résultat ? Quatre ans pour déclencher une opération qui ne me prendrait pas plus de quelques semaines aujourd'hui ! Cela m'a permis de

comprendre que l’avenir de notre organisation passait par la création d’armées secrètes en Occident, dont les rangs seraient composés de martyres totalement isolés les uns des autres. Des hommes seuls, disposant d’une logistique parfaite pour exécuter leurs missions. Créer une telle structure demande des années. Mais une fois en place, elle devient littéralement invincible. Le Cheikh [Ben Laden] a été immédiatement séduit par ma proposition. Quelques mois plus tard, je quittais l’Afghanistan avec le groupe de volontaires qui forment aujourd’hui la clé de voûte de l’organisation. Nous comptions recruter des jihadistes en Afghanistan, puis en Irak, mais le nombre de Français était largement insuffisant. Heureusement, aujourd’hui, avec la guerre en Syrie, les volontaires affluent en masse ! Une véritable bénédiction !

– Comment vous rencontrez-vous ?

– La structure dirigeante est éclatée à travers toute l’Europe, donc les boîtes aux lettres ne servent à rien. Nous utilisons d’autres méthodes pour convenir d’une rencontre, si elle n’est pas déjà programmée.

– Par exemple ?

– Des choses très simples. En fonction du type de message, nous savons qu’elle se déroulera à tel endroit et à telle heure. Chacun doit ensuite s’organiser pour y assister.

– Désolé d’insister, mais… vous pouvez me donner un exemple ?

– Des détails de la vie quotidienne, des choses très banales que nous seuls pouvons interpréter. Je contacte un de nos relais en Afrique avec une carte prépayée, et un nouveau profil apparaît sur un site de rencontres suivi par un de mes lieutenants en Belgique. Un spam sur la messagerie d’un autre à Lille ou à Amsterdam, et ainsi de suite… Faites marcher votre imagination ! Ces messages ne représentent rien de compliqué ou d’important : voilà leur force ! Mais le contenu correspond toujours à un protocole précis. Une demande de rendez-vous urgent, une alerte, un problème avec les livraisons d’armes… Tout revêt un sens que nous sommes seuls à connaître. Cette chaîne de communication s’active à partir d’un seul coup de téléphone ou d’un sms à destination d’un pays tiers.

– Donc, les dirigeants ne se rencontrent pas de façon quotidienne ?

– Non. D’ailleurs, la plupart d’entre eux ne possèdent pas la nationalité française ! Ils ne résident même pas dans ce pays ! Voilà toute la force de cette organisation : elle concentre toutes ces activités sur la France, mais la

plupart de ces cadres sont des ressortissants d'autres nations européennes. Ils effectuent des allers et retours discrets à l'intérieur de nos frontières, uniquement quand le besoin s'en fait sentir. Or, si l'efficacité de la DCRI s'avère déjà plus que limitée sur notre territoire, il lui est impossible d'envisager une surveillance à grande échelle sur des millions de musulmans sans histoire, résidant à Amsterdam, Munich, Rome, Milan, Genève, Luxembourg, Madrid ou encore Lisbonne… (Il avale une gorgée de thé sans me quitter des yeux, avant de reprendre son explication.) En exploitant toutes les lourdeurs bureaucratiques des services de renseignement, toutes les failles de leurs protocoles de surveillance, et toutes les lacunes de la coopération transnationale, nous pouvons évoluer presque sans contrainte ! Les progrès d'Al-Qaïda au cours des dix dernières années ne s'expliquent pas *seulement* par nos avancées en Syrie ou ailleurs. Aujourd'hui, nous analysons très précisément les méthodes de nos adversaires. Or, vos agences de renseignement travaillent de façon lamentable ! Regardez l'histoire de Mohamed Merah ! Dans un pays arabe, le moukhabarat [service de renseignement] l'aurait embarqué bien avant sa première opération !

– Certains disent que la DGSE voulait le transformer en indic…

– Dans ce cas, il s'agit d'une nouvelle preuve de leur stupidité ! Je peux affirmer qu'un volontaire étranger en AfPak pourra tout juste se renseigner sur la météo ! Jamais les Pachtounes ne lâcheront une information à un nouveau venu. Surtout en quelques semaines ! Ils se méfiaient même des jihadistes d'Al-Qaïda ! Et pourtant, nous combattions chaque jour à leurs côtés, pendant des années ! Impossible de changer leur mentalité : les Pachtounes ne font confiance qu'aux Pachtounes. Et encore : aux membres de leur clan, de leur famille… La Syrie devient malheureusement plus perméable, mais l'Afghanistan ne laissait *aucune* marge de manœuvre à un agent double.

– Comment se répartissent les tâches au sein de la cellule dirigeante ?

– Chaque membre remplit une mission bien précise. L'un d'entre eux s'occupe de rapatrier les hommes en provenance de Somalie. D'autres se chargent de la planification des futures opérations sur le sol français. Un autre supervise les transferts de matériel militaire. Un autre collecte les ordres transmis par le docteur Zaouahiri, et les comptes rendus que nous lui faisons parvenir… Ainsi de suite.

– Et si la police ou la DCRI tombent sur ces documents ?

– Tous les rapports se font de manière orale, en passant par plusieurs intermédiaires, dans différents pays.

– Où se déroulent les rencontres avec vos lieutenants ?

– Nous fixons les lieux et les dates lors de la réunion précédente. Tout le monde sait à l'avance où et quand doit se tenir le prochain rendez-vous. Rien ne se décide à l'improviste…

– Impossible, bien sûr, de savoir où se tiennent ces réunions ?

Abou Hassan sourit d'un air un peu méprisant :

– Je peux seulement t'expliquer comment on procède… Tout se déroule à l'étranger. Jamais dans un pays arabe ou musulman. Nous croisons nos dates et nos destinations pour éviter les départs « en masse », au même moment et au même endroit. Prenons un exemple. Tous les éléments sont faux, mais il illustre parfaitement notre manière de procéder. Disons que mes lieutenants se trouvent à Bruxelles, à Berlin, à Francfort, à Lyon, à Genève et à Lille. Nous allons chacun prendre des vacances, à des dates légèrement différentes. Certains partiront du 15 au 23 novembre, d'autres du 16 au 24, d'autres encore du 17 au 25, et ceux qui restent prendront un congé entre le 20 et le 27, voire entre le 21 et le 30. Tous partent depuis des villes ou même des pays différents, par des compagnies différentes, et jamais pour la même destination. Certains se rendront dans un village de vacance du Club Med en République dominicaine, d'autres opteront pour je ne sais quel complexe touristique dans une autre partie de l'île, tandis que les derniers se rendront à Saint-Domingue, à Porto Rico ou à la Grenade. Et puis l'espace d'une journée, ils convergeront entre toutes ces petites îles vers un lieu de rendez-vous décidé à l'avance. Pendant douze heures, ils disposeront de tout le temps nécessaire pour discuter, mettre en commun leurs informations et prendre les décisions nécessaires. Cet exemple, on peut le transposer n'importe où. Dans une station de ski en Suisse ou en Autriche, dans les îles grecques, dans les Balkans, dans les pays nordiques… En créant une telle confusion, avec des citoyens de plusieurs nationalités, sans laisser la moindre trace écrite sur les modalités du rendez-vous, il est rigoureusement impossible de se faire repérer. Si tu t'attendais à des méthodes ultra-sophistiquées, désolé de te décevoir. Mais nous ne faisons pas le poids dans ce domaine. Alors notre stratégie s'appuie sur le

seul élément que vos agences de renseignement ne contrôlent pas : la ruse. Une arme bien plus efficace que tous les satellites de ce monde…

– Mais ces voyages laissent des traces, d'un point de vue bancaire et financier ?

– Uniquement ce que l'on souhaite ! Un voyage en famille, dans un village de vacances on ne peut plus classique. Pour nous réunir, nous utilisons du cash et nous laissons nos portables à l'hôtel.

– Que se passe-t-il si, malgré toutes ces précautions, on réussit tout de même à vous arrêter ?

Il affiche une moue totalement indifférente.

– Personne n'est indispensable dans cette organisation.

– Mais on peut vous forcer à parler ? À divulguer des informations qui peuvent compromettre tout le réseau ?

– Je ferai tout pour éviter ça. Au mieux, je mourrai en martyre. Au pire, on me forcera à parler et ce que je sais disparaîtra avec moi. Les caches d'armes seront saisies et détruites par les Français, mais on les remplacera. Les filières demeureront intactes. L'acheminement du matériel en France dépend des trafiquants et je me fais un devoir de ne pas les connaître. Si l'on me force à parler, quelques intermédiaires disparaîtront. Mais les autres cadres de l'organisation s'évanouiront instantanément dans la nature. Et Al-Qaïda installera de nouveaux chefs à leur place.

– Mais si les services de renseignement trouvent la liste des agents dormants, toute votre organisation tombe à l'eau !

– Nous ignorons l'identité de nos agents. Moi y compris !

– Qui les connaît ?

– Abou Youssef, et personne d'autre. Quand une opération sera décidée, il choisira un martyre et nous fournira les coordonnées de ses boîtes aux lettres. Inutile de conserver ces informations ici. Si nous ne savons rien, nous ne pourrons rien dire.

Une organisation qui vise la France, dirigée par des cadres étrangers installés aux quatre coins de l'Europe, qui ne connaissent aucun des futurs « terroristes » prêts à frapper l'Hexagone. La stratégie me semble imparable…

– Admettons qu'au cours d'une future opération l'un de vos agents soit arrêté ?

– Que pourra-t-il raconter que les enquêteurs ne sachent déjà en lisant votre livre ? Les camps de Somalie ne représentent pas un secret ! Qui va les attaquer ? Quand les Américains tentent de mener un raid près de Mogadiscio, ils se font massacrer comme des poulets. Quand la France « infiltre » des agents, ils se font cueillir dans leur hôtel comme des nourrissons à la crèche. Et quand vos forces spéciales tentent une opération de sauvetage, elle échoue lamentablement… La Somalie constitue une citadelle imprenable ! La terre la plus violente et la plus hostile de cette planète. Les Occidentaux ne peuvent pas frapper Al-Qaïda dans ce pays. Si l'un de nos hommes se fait arrêter, d'autres le remplaceront. Grâce à la Syrie ! Quoi qu'il puisse arriver aujourd'hui, les coups de boutoir de nos adversaires ne viendront plus à bout de cette organisation. Nous sommes devenus trop forts pour disparaître !

Malgré ce que j'ai appris au fil de cette enquête, je demeure sceptique. Les explications d'Abou Hassan me semblent bien trop précises pour relever de la pure fantaisie, mais je ne dispose d'aucune preuve tangible pour étayer ses propos. Dois-je réellement croire sur parole tout ce qu'il me raconte ? Jusqu'à présent, je n'ai vu que deux maisons vides, et un homme seul qui prétend représenter Al-Qaïda en France. Rien ne me prouve que cette « organisation » possède bien les moyens et les hommes que mon interlocuteur me décrit avec force détails. Peut-être s'agit-il seulement d'un petit groupe de vétérans, liés d'une façon ou d'une autre à Al-Qaïda, mais désireux de mener une vaste campagne de propagande à mes dépens ? Comment le savoir ? Impossible de rencontrer les agents dormants, qui font tout pour « voler sous les écrans radars de la France ». Impossible de réunir la structure dirigeante pour répondre à mes questions, eux qui n'organisent jamais aucun rendez-vous à l'intérieur de l'Hexagone… Si je comprends les mesures de sécurité qui entourent leur existence, je n'en demeure pas moins perplexe : comment savoir si cette armée secrète ne représente pas seulement les délires d'un vieux jihadiste, qui parlerait d'un rêve jamais concrétisé ?

Certes, il y a la Somalie. Les camps hébergés en plein territoire shebab existent. Abou Youssef, l'homme qui les dirige, m'a été recommandé par un

des cadres les plus fiables d'Al-Qaïda en Syrie et en Irak. Un homme que je connais depuis de longues années, et en qui j'ai toute confiance. La chaîne de contacts qui m'a conduit jusqu'ici me paraît solide. Mais je reste sur ma faim.

Évidemment, je ne m'attendais pas à trouver des camps d'entraînements d'Al-Qaïda au cœur du Périgord, ou dans les plaines de Normandie ! Mais le fait de parler toujours au même interlocuteur, sans croiser les autres membres du groupe, éveille en moi un embryon de doute. Dois-je publier les dires de cet inconnu planqué dans une maison vide, qui me détaille le fonctionnement d'une organisation machiavélique, dont je ne peux même pas vérifier l'existence ? En France, les chances de mettre sur pied une structure si complexe et si parfaite me semblent soudain assez minces. Je ne peux pas prendre le risque de coucher docilement sur le papier les dires de mon interlocuteur sans pouvoir les vérifier *de visu*. Mais comment procéder ?

Abou Hassan remarque que mon esprit divague loin de notre conversation. Il fronce les sourcils en retournant ses mains, paumes vers le ciel, d'un geste interrogatif :

– Que se passe-t-il ? Tu es fatigué ?

Je secoue négativement la tête en prenant une profonde inspiration, sans vraiment savoir comment lui exposer mon problème :

– Je dois avouer que j'éprouve une certaine difficulté à croire ce que j'entends. Je réfléchis déjà aux pages que je vais écrire. À ces huis clos que nous vivons, à chaque entretien. Et je ne me sens pas prêt à consacrer une partie entière de mon livre à ce que nous venons d'évoquer sans un minimum d'éléments concrets.

Pour la première fois, mon interlocuteur semble désarçonné. Il hésite, baisse les yeux en fronçant les sourcils, puis demande d'un air furieux :

– Que veux-tu, au juste ? La liste des membres de mon organisation ? Une copie de leur passeport ? Ou peut-être qu'on devrait organiser une interview, sur un plateau de télévision ? Tu te crois où ? J'ai commis une erreur en acceptant de te rencontrer…

Je tente de l'apaiser en me montrant aussi conciliant que possible. La colère fait partie du show, mais Abou Hassan est un homme intelligent et rationnel. Je suis convaincu qu'il comprend mon point de vue et mes réserves.

– Désolé, mais je ne peux pas me contenter de mots.

– Alors, que faisons-nous ?

– Je comprends que tu ne puisses pas me présenter tes opérateurs ou tes lieutenants. Alors… montre-moi vos armes !

Il reprend d'une voix plus calme :

– Je ne peux pas prendre un tel risque.

– Réfléchis ! J'ignore tout de l'endroit où nous sommes. Fais la même chose ! Bande-moi les yeux, colle-moi ce casque sur la tête et… montre-les-moi ! Tu admets que ces armes se trouvent déjà en France. Tu ne me dévoileras rien que je ne sache déjà ! Je veux juste pouvoir vérifier une des choses que tu m'as révélées. *Une seule !* Ensuite, je pourrai croire toutes les autres…

Abou Hassan semble plongé dans une profonde réflexion. Son silence dure plusieurs dizaines de secondes. Je songe à l'interrompre pour tenter de le motiver davantage, puis je me ravise. Rien de ce que je pourrai dire ou proposer n'influencera sa décision. Finalement, il hausse les épaules en soupirant :

– Il me faut l'accord de ma hiérarchie. S'ils acceptent, je t'emmène. Tu as raison : rien de ce que tu verras là-bas ne dépasse le cadre des informations que tu possèdes déjà.

Les armes

L’entretien se termine sur ces mots. Durant les quinze jours suivants, je ne recevrai plus la moindre nouvelle d’Abou Hassan. Je prends conscience du fait que mon approche un peu trop directe vient peut-être de flanquer par terre une année d’enquête.

Tandis que je songe sérieusement à remanier mon livre pour effacer toute la partie concernant cette organisation « française », faute de preuves tangibles, je reçois un appel sur le portable prêté par l’organisation, allumé tous les soirs entre vingt-deux heures trente et vingt-trois heures. Un inconnu me fixe rendez-vous le lendemain, dans un café de la porte Maillot.

J’attendais ce coup de fil depuis des jours et, pourtant, j’éprouve un sentiment plus que mitigé. Si je parviens à accéder aux armes, mon enquête reprend et je pourrai la publier dans son intégralité. Mais d’un autre côté, ce « voyage » prouvera que la menace qui pèse sur la France est bel et bien réelle. Une nouvelle dont je ne peux bien évidemment pas me réjouir…

Nous reprenons le chemin de la planque. Je suis docilement les instructions, même si ce jeu de piste commence à me fatiguer. Cagoule, écouteurs… Lorsque nous parvenons finalement à destination, je retrouve Abou Hassan au pied du véhicule. Il observe ma mine défaite par le trajet d’un air amusé, puis demande à l’un de ses hommes de nous préparer du thé, tout en me conduisant jusqu’au salon :

– Désolé, mais nous devons prendre un maximum de précautions. Surtout aujourd’hui. Sans quoi, tu t’exposerais à de graves dangers.

– Moi ?

– Si tu parviens à localiser la planque qui contient les armes, nous serons forcés de t’abattre. Et même si tout se passe bien : n’oublie pas ce qui t’arrivera ensuite. Lorsqu’une bombe explosera dans ce pays, les agents de la DCRI ou de la DGSE feront tout pour te faire parler. Absolument tout…

Abou Hassan marque une courte pause avant de demander, le plus sérieusement du monde :

– Tu es sûr de vouloir venir ?

– Absolument.

– Parfois je me demande si tu réalises dans quoi tu t'embarques.

Je fronce les sourcils, sans vraiment comprendre le sens de ses paroles :

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien… tu me souris, tu me serres la main, et j'ai l'impression que tu possèdes tellement de contacts et de relations chez Al-Qaïda que tu ne fais plus vraiment la différence entre tes autres amis et ceux qui appartiennent à notre organisation. Or, nous sommes en guerre contre les infidèles. Tu as beau nous connaître, donner des gages de ta fiabilité, prouver que l'on peut te faire confiance… tu fais quand même partie de l'autre camp. N'oublie jamais cela.

Je ne comprends pas les raisons de cette mise en garde, bien qu'elle me semble assez juste. Pour obtenir les confidences d'un ennemi, il faut cesser de le considérer comme tel. Garder en mémoire ce dont il est capable, mais enterrer nos désaccords, tant que cela demeure possible. À force de côtoyer Al-Qaïda, les frontières et les lignes rouges s'effacent dans mon esprit. Trop, peut-être. Cette neutralité et cette indifférence de façade me placent dans une posture bien plus difficile aujourd'hui, en France. Comme si Abou Hassan devinait mes pensées, il ajoute :

– Si mes hommes font sauter un centre commercial pendant que ta femme et tes enfants y font leurs courses… tu viendras toujours me serrer la main ?

– Probablement pas.

– J'espère bien ! Un homme d'honneur doit toujours venger sa famille. Alors que feras-tu ? Est-ce que tu courras ventre à terre jusqu'à la DCRI pour leur raconter ce que tu sais ?

– Raconter quoi ? En réalité, je ne sais ni où nous sommes ni qui vous êtes… Et je ne dispose d'aucun élément qui me permettrait de faire courir un risque quelconque à vos filières. Je me trompe ?

– Non, en effet.

– Alors, à quoi rime cette discussion ?

– Tu m'intrigues. Je ne comprends pas pourquoi tu passes tellement de temps en notre compagnie. Tu ne deviens pas musulman, tu n'adhères pas à nos idées, même si tu sais te montrer diplomate et suffisamment habile pour ne jamais froisser les émirs. Mais tu n'es pas l'un des nôtres.

– Vous le savez depuis le début. Je viens écrire une enquête. Et ce soir, je pense que nous devrions discuter de ces armes. Le reste ne me semble pas très important.

Abou Hassan hésite quelques secondes, puis acquiesce avant de déclarer :

– Je vais t'emmener visiter une planque. Tu ne rencontreras pas mes lieutenants. Tu n'obtiendras aucune information supplémentaire sur les agents dormants. Mais les armes, tu les verras… Cependant, je dois te prévenir : le voyage sera long. Nous partons maintenant, et tu dois m'obéir à la lettre.

– Vous venez aussi ?

– Tu ne verras que moi. Pas même les hommes qui gardent cet endroit. Tu resteras quelques minutes et tu pourras observer tout ce qui se trouve sur place. Maintenant…

D'un geste embarrassé, il désigne un tas de vêtements posés dans la pièce. Une salopette de peintre, un pull, des sous-vêtements et des chaussures.

– Change-toi. Complètement. Tu peux te retourner, si tu veux.

Je me plie de bonne grâce à l'exercice : étape indispensable pour constater si, oui ou non, les révélations d'Abou Hassan sont dignes de foi.

Intégralement nu, un homme vient me passer une nouvelle fois le détecteur utilisé dans le camion. Un peu amusé, je me dis que les « mesures de sécurité » prises par Al-Qaïda deviennent encore plus draconiennes que celles d'un grand aéroport américain. Abou Hassan attend dans le couloir jusqu'à ce que je me sois rhabillé des pieds à la tête, ou presque : en effet, il me manque une paire de chaussettes ! S'ensuit un long débat pour savoir si je peux reprendre les miennes. Finalement, on décide de m'en trouver d'autres, mais… mon impression se confirme : nous nous trouvons dans une maison vide. Impossible de dénicher le moindre vêtement. Abou Hassan me propose les siennes, ce que je refuse avec peut-être un peu trop d'empressement. Il hausse les épaules tandis que j'enfile les chaussures de chantier, pieds nus, avant de prendre la direction du garage.

– Le voyage sera très long. Tu veux aller aux toilettes ?

– Long comment ?

– Très long. Pendant tout le trajet, tu resteras à l'arrière. Tu pourras utiliser ça pour… pour te soulager. (Il me tend une bouteille en plastique découpée à quelques centimètres du goulot.) Toutes les heures, on te

donnera à boire. Et il y a un matelas en mousse où tu pourras t'allonger. Mais n'essaie pas de soulever ta cagoule. Si tu le fais, on arrête tout. Compris ?

Les choses se dérouleront encore plus mal que je ne le prévoyais. Après quelques heures, je perds non seulement la notion du temps, mais aussi celle de l'équilibre. La nausée revient, plus forte et plus incontrôlable que jamais. Je finis par soulever la cagoule à hauteur de mes lèvres en agrippant la bouteille pour vomir à l'aveuglette. La musique m'empêche d'entendre quoi que ce soit. Une main se pose sur mon épaule, puis passe derrière ma tête, dans le vacarme d'une chanson égyptienne des années soixante. Je sens le métal d'une canette qui vient se coller contre ma bouche. J'avale un peu de soda, en reposant tant bien que mal la bouteille que je viens d'utiliser pour vomir.

D'un geste de la main, j'invite l'homme qui m'accompagne à ramener la canette pour essayer d'ôter ce qui reste de bile et d'aliments mal digérés à l'intérieur de mon palais. Je bois plusieurs gorgées de ce qui pourrait être un sirop de pêche ou d'abricot, encore et encore, sans savoir que je vais vomir à nouveau dans quelques minutes. Privé de la moitié de mes repères sensoriels, je suis incapable de supporter les virages et les secousses de la route. Finalement, la main invisible qui guide désormais chacun de mes gestes me pousse délicatement le front pour m'allonger sur le matelas, disposé à l'arrière de la fourgonnette.

Malgré le matelas en mousse, j'ai l'impression de reposer directement sur le métal du châssis. Mes muscles me font mal, ma tête tourne, et le vacarme qui déchire mes oreilles me fait désormais l'effet d'une véritable torture. Malheureusement, je ne peux rien faire d'autre qu'attendre… Et supporter ! J'essaie de me détendre sur cette couchette improvisée, ballotté comme un cadavre au fur et à mesure que le temps passe.

Je ne pourrai estimer la longueur du trajet qu'une fois de retour à la « maison » d'Abou Hassan. Durant tout ce voyage, les heures n'existent plus. À aucun moment je ne pourrai distinguer le jour de l'obscurité. Sous cette cagoule qui m'empêche de discerner quoi que ce soit, je végète avec une migraine atroce pendant une éternité. Nous roulerons pendant plus de huit heures. Parti de Paris à vingt heures le lundi, je ne retrouverai ma voiture que le mardi soir, aux alentours de minuit. Un voyage épuisant, qui finit par engendrer une véritable douleur, au sens physique du terme.

Finalement, le van ralentit puis s’arrête. Avec mon casque sur les oreilles, je n’entends même pas la porte s’ouvrir, mais j’aperçois tout de même une certaine clarté à travers l’épais tissu de ma cagoule. On m’aide patiemment à me relever, au sortir de cette fourgonnette transformée en égout à ciel ouvert, qui empeste désormais le vomi et l’urine.

Deux hommes encadrent mon trajet. Je ne les vois pas, mais chacun me tient par le bras. Il pleut et il fait froid. Nous ne nous trouvons certainement pas en ville, car nous marchons pendant une bonne minute, à l’extérieur, avant de franchir une porte et de pénétrer dans un bâtiment. Impossible de dire s’il s’agit d’un immeuble, d’une maison, d’une usine désaffectée… La lumière vive d’un éclairage électrique, un sol en ciment ou en carrelage, voilà les seuls points de repère dont je dispose à cet instant. Mes anges gardiens me guident délicatement à travers plusieurs pièces : je les sens qui se déplacent pour me précéder ou se placer derrière moi lorsque nous franchissons une porte, puis une autre… Finalement, ils m’agrippent solidement au niveau des coudes, comme pour me soulever de terre, tout en me poussant légèrement en avant. Nous descendons un escalier en pierre, et je redouble de vigilance pour ne pas trébucher, tant la sensation de vertige est forte. Nous venons de rouler pendant si longtemps qu’il m’est rigoureusement impossible de localiser cette planque. Comme toujours, Abou Hassan ne laisse strictement rien filtrer…

La musique s’arrête. Si vous souhaitez avoir une idée de la sensation de bien-être que cela procure, essayez de vous coller à plein tube une chanson à laquelle vous ne comprenez rien, pendant plus d’une demi-journée, sans pouvoir ouvrir les yeux ! Avant même qu’on m’enlève la cagoule, je me sens au bord de l’évanouissement, envahi par une irrépressible envie de m’allonger sur le sol et de dormir une journée entière. Mais le sommeil va très vite s’éclipser…

Lorsque je recouvre finalement la vue, Abou Hassan se tient devant moi avec un sourire amusé, dans lequel je ne parviens pas à déceler une once de compassion :

– Tu ne supportes pas très bien les voyages, on dirait ?

Les deux types qui nous accompagnent se mettent à rire et je tente de les imiter. Peine perdue. Il me faut de l’aspirine. Les ampoules qui pendent au plafond ne diffusent qu’une petite lumière ténue, mais la migraine est si

forte que je dois fermer les yeux pour répondre. Abou Hassan me tend une boîte de Doliprane et une bouteille d'eau.

– Je me doutais qu'après cette promenade tu en aurais besoin. La musique te plaît ?

Nouvel éclat de rire parmi mes compagnons.

– Suis-moi ! Ce que tu veux voir se trouve là-bas…

Je me tiens à l'entrée d'une longue cave voûtée qui, ironie de l'histoire, devait certainement contenir beaucoup d'alcool il y a encore quelques années. J'emboîte le pas d'Abou Hassan, toujours escorté par ses deux lieutenants. Sur les côtés, j'aperçois pêle-mêle un congélateur qui ronronne dans la pénombre, des cartons, des palettes, un sac de plâtre à moitié plein, des instruments de maçonnerie et une vieille machine à laver dont le hublot a été démonté. Ensuite, quelques stères de bois soigneusement rangés nous guident vers la seconde partie de la cave, perpendiculaire à la première. Ce que je vois me fait oublier le sommeil, la fatigue, la nausée… Et tout le reste !

Au bout de la partie centrale que nous venons de quitter, la cave se poursuit à droite et à gauche, formant une sorte de T dont les deux branches ne contiennent ni vieux matériel ménager ni bois de chauffage. La mise en scène m'est clairement destinée : à droite, on a disposé un lanceur Kornet H133 équipé de son missile et visiblement prêt à l'emploi. Le Kornet peut atteindre une cible à plus de cinq kilomètres et possède deux types de charge. La première perce le blindage d'un tank et détruit son habitacle en activant un deuxième missile caché dans le fuselage au moment de l'impact. Comme une seringue, celui-ci perfore la cuirasse et détone à l'intérieur du char, en provoquant des dommages faciles à imaginer.

La deuxième version du Kornet dispose d'une charge thermobarique. Elle ne pénètre pas le blindage, mais libère une telle chaleur à l'impact qu'elle détruit l'oxygène sur un rayon de plusieurs dizaines de mètres. Les poumons des victimes explosent et l'on meurt avant même de ressentir l'effet des brûlures. Il s'agit d'une arme russe absolument dévastatrice, tellement dangereuse et décisive que plusieurs trafiquants d'armes de ma connaissance s'évertuent à la maintenir hors du circuit, notamment en Afrique. Une guérilla équipée de Kornet sur ce continent pourrait faire la différence en quelques semaines, et mettre un terme à des années d'affrontements, même face à une armée régulière. *Surtout* face à une

armée régulière, qui s’appuie souvent sur ses blindés pour garder l’avantage !

Mais si le fait de voir un Kornet prêt à l’usage en France me glace le sang, je suis tout bonnement abasourdi de découvrir un Igla-S dernière génération un mètre plus loin. Une arme que je croyais littéralement introuvable sur le marché noir. Et je suis plutôt bien renseigné…

– Il s’agit bien d’un « Grinch » ? demandé-je, sans quitter l’engin des yeux, pensant que la fatigue me jouait des tours, et que je confondais peut-être l’engin avec un modèle plus ancien.

L’Igla-S 9K338 est appelé SA-24 Grinch par les forces de l’OTAN. Et dans le milieu des armes, on préfère souvent les surnoms. D’où le diminutif de « Grinch ». Ne me demandez pas pourquoi…

– Oui. Ici, nous en possédons trois. Tu veux les voir ?

– Je croyais cette arme presque introuvable ! Sa mise en service date du milieu des années 2000. Dans l’armée russe ! Dans *leur propre armée !*

– Comme toujours, il ne s’agit que d’une question de prix.

– Pas toujours. Je connais un peu le milieu des armes et je croyais que personne ne pouvait obtenir ça au marché noir.

– Eh bien, la preuve que si !

Il existe trois marchés pour les armes. Chacun tenu par des hommes et des circuits très différents. Le premier se base sur des transactions parfaitement légales : un gouvernement lambda émet une licence d’importation auprès d’un fabricant de matériel militaire, et la marchandise transite officiellement du pays vendeur jusqu’au pays acheteur. La deuxième filière représente une sorte de « marché gris », où les licences d’importation servent seulement de faire-valoir pour l’opération. Elles proviennent de pays corrompus qui ne reçoivent pas les armes, mais qui prétendent le faire en délivrant des documents officiels sans valeur, pour fournir un semblant de légalité à la transaction. Les armes sortent officiellement du pays vendeur, souvent la Russie, qui ne cherche pas à en savoir davantage sur leur destination finale. Corruption aidant, Moscou s’avère beaucoup moins pointilleux sur la fiabilité des licences que les Américains ou les Européens, Belgique exceptée (là encore, ne me demandez pas pourquoi)… Les fausses licences s’achètent en Afrique, dans des pays comme la RDC ou la Guinée-Bissau. La plupart des guérillas et des groupes armés de la planète s’approvisionnent de cette manière.

Mais les marchands qui entrent dans cette catégorie travaillent main dans la main avec les grandes firmes d'armement et les gouvernements qui les contrôlent. Ces derniers les utilisent pour ne pas apparaître dans les transactions illégales, mais fixent néanmoins des règles strictes concernant les ventes. Envoyer des kalachnikovs ou des mitrailleuses aux enfants soldats d'Afrique ne leur pose aucun problème, mais les engins plus sophistiqués qui peuvent présenter un risque pour leur propre sécurité, ou pour leurs intérêts stratégiques, demeurent extrêmement contrôlés, et impossibles à exporter. Ou presque…

Il existe une troisième filière, totalement impénétrable, dont même les trafiquants d'armes classiques ne savent que très peu de chose. Dirigée par certaines mafias russes proches du Kremlin, elle n'utilise aucune licence d'importation pour justifier la vente de son matériel. En clair, les armes se « perdent » à la sortie de l'usine. À travers ce réseau, il devient possible d'obtenir à peu près tout et n'importe quoi, moyennant des prix astronomiques… Et sans la moindre garantie ! Là où la deuxième filière « couvre » la transaction en facturant à l'acheteur du matériel agricole ou des honoraires de consulting *via* une société écran, les opérations effectuées par la mafia se règlent en « blind », c'est-à-dire cash et à l'avance. Pourtant, les arnaques ne sont pas fréquentes. Et pour cause ! Comme me l'expliquait un ami qui collabore parfois avec ce milieu : « En cas de problème, tout le monde connaît la sanction. »

Je connais plusieurs personnes travaillant dans le domaine des armes, au Moyen-Orient et en Afrique. Aucune d'entre elles n'accepterait de livrer ce genre de matériel, même en sachant que celui-ci ne vise rien d'autre que le contrôle d'une parcelle de jungle ou le renversement d'une dictature africaine sans importance. Tout ce que je vois maintenant provient de la mafia, sans le moindre doute possible.

L'Igla-S peut détruire un avion de combat de dernière génération. Il ne laisse pas la moindre chance à un Airbus ou à un Boeing qui se traîne péniblement au décollage, et qui manœuvre dans les airs avec la même aisance qu'une péniche sur un canal : les explications d'Abou Hassan concernant ses projets d'attentats me semblent désormais très crédibles. Avec un tel arsenal, la France se trouve à la merci d'une myriade d'opérations terroristes potentielles. Sans que rien ne puisse être fait pour les empêcher…

Je poursuis mon inspection. Le Kornet et l'Igla-S soigneusement disposés à mon attention ne constituent pas les seules surprises de cette visite. Derrière ces engins, deux caisses en bois vert olive contiennent des pains de Semtex, un explosif aux applications multiples, qui peuvent aller de la démolition aux attentats, comme celui du 747 de la Pan Am, qui coûta la vie à plus de deux cent cinquante personnes au-dessus de Lockerbie. Difficile à détecter, puissant et stable pendant le transport, il constitue un produit idéal pour faire sauter une voie ferrée, un train ou n'importe quel lieu public que ces hommes choisiraient pour cible. Je peux en observer deux caisses pleines. Au moins cent cinquante kilos. Sur les couvercles, j'aperçois du matériel que je ne connais pas, mais qui ressemble à des détonateurs artisanaux et des commandes à distance. Abou Hassan me le confirme :

– Pour un martyre, nous disposons de commandes manuelles. S'il faut enfouir l'explosif, explique-t-il en désignant de petits téléphones portables à moitié démontés, autour desquels on a enroulé un fil électrique d'une trentaine de centimètres, tu plantes le câble dans le Semtex, tu appelles ce téléphone et… Boum ! conclut-il en projetant ses mains sur le côté, avec un sourire enthousiaste.

Abou Hassan dispose de trois cents kilogrammes de Semtex dans cette planque. Ils m'ouvriront de bonne grâce les autres caisses pour que je puisse vérifier, en m'expliquant qu'ils possèdent plusieurs lieux identiques à celui-ci, toujours en France. Les caisses du fond contiennent d'autres missiles Kornet destinés au lanceur qui se trouve en face de moi. Lorsque je lui demande de quel type de missile il s'agit, celui destiné aux tanks ou celui qui vise à produire le maximum de pertes autour du point d'impact, il secoue négativement la tête. Bizarrement, et pour une raison que je ne parviens pas à expliquer, il refuse de répondre à cette question…

De l'autre côté de la pièce, plusieurs fusils de sniper M82 trônent sur leurs caisses. Le trépied est déployé, le chargeur engagé et la lunette installée au sommet de l'arme. Voici donc les engins dont il me parlait plus tôt. Les seuls à pouvoir atteindre leur cible à plusieurs kilomètres avec une précision sans faille. Une arme qui rend vulnérable n'importe lequel de nos dirigeants, malgré toutes les précautions qui les entourent.

– Comment obtenez-vous ces armes ? Le matériel russe provient sans doute de la mafia… Mais dans le cas de ces fusils, il s'agit de matériel

américain !

– Depuis le succès des M82 en Irak, des dizaines de pays se pressent pour en acheter. Alors d'où viennent ceux-ci ? demande-t-il en faisant la moue. De Belgique, des Pays-Bas, de France, des Philippines, d'Arabie saoudite ?… Franchement, je l'ignore et je ne tiens pas à le savoir. Mais si tu connais un peu les armes, tu n'ignores pas que ces fusils se trouvent désormais aux quatre coins de la planète. Pas seulement en Amérique !

Au fond, des caisses de matériel militaire s'empilent jusqu'à la voûte du plafond. Au-dessus, d'autres caisses soigneusement rangées dans le sens de la longueur achèvent de parfaire cet arsenal.

– Que contiennent-elles ?

– Des munitions, des grenades, des kalachnikovs et… deux mortiers de 82 millimètres ! Tu veux les voir ? Je pense que oui ! conclut-il en adressant un hochement de tête aux deux hommes qui nous accompagnent.

– Des mortiers ?

– Oui ! Faire pleuvoir une dizaine d'obus sur un marché ou sur un boulevard à l'heure des embouteillages peut s'avérer particulièrement payant. Aboubacar al-Bagdadi le fait souvent en Irak, contre les villages chiites. Si nous devons nous engager dans une campagne de terreur, ce genre d'actions me semble tout à fait approprié…

Les deux hommes déposent une caisse sur le sol et la lâche un peu trop tôt. Elle heurte la dalle de béton avec un claquement sec qui me fait sursauter. Les soldats d'Al-Qaïda meurent presque aussi souvent en manipulant leurs propres explosifs qu'en montant des opérations contre leurs ennemis. Heureusement, la caisse ne contient que le tube du mortier. Du matériel russe flambant neuf, facile à transporter et à installer, capable de tirer une vingtaine d'obus par minute, avec des opérateurs expérimentés. Tout à fait le genre de chose qu'on apprend en Syrie.

– Et les obus ?

– Standards. Pas chers. Du HE en provenance de Russie.

Dans la grande famille des obus, où l'on trouve des engins perce-blindage, incendiaires, chimiques, à sous-munitions, au phosphore, ou même infiniment plus sophistiqués, comme le « Strix », qui « cherchent » les véhicules lorsqu'ils commencent à retomber, le HE signifie simplement « hautement explosif ». Il produit une forte détonation, sans toutefois endommager le blindage d'un char. Mais comme les chars ne courent pas

les rues dans les villes de France, le HE s'avère un choix tout à fait judicieux…

Un de mes accompagnateurs me tape sur l'épaule en désignant la caisse qu'il vient de descendre, remplie d'obus. Moi qui pensais écrire un livre sur la menace du salafisme, déjà bien réelle, je me retrouve au cœur d'un cauchemar dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Si quelqu'un m'avait posé la question à l'automne 2013, je lui aurais répondu avec beaucoup d'assurance que, non, Al-Qaïda n'existait pas en France. Du moins pas de façon structurée. Peut-être en Grande-Bretagne, mais pas ici. Bien sûr, d'anciens membres du GIA algérien et des combattants d'Afghanistan, d'Irak ou de Syrie, ont rejoint les rangs d'Al-Qaïda durant ces conflits avant de rentrer chez eux. Mais aujourd'hui, il ne s'agit que d'individus isolés. Des salafistes radicaux prêchant le Jihad comme tous les autres barbus que l'on croise çà et là dans les rues de nos villes. Rien de plus. Je me trompais lourdement…

Tandis que j'observe cette cave qui contient assez de matériel pour fomenter une bonne dizaine d'attentats, mes certitudes s'écroulent les unes après les autres. Je ne parviens plus à conserver cette neutralité qui me permettait de m'approcher toujours plus près de ces hommes. Le fait de me trouver en France et non au Moyen-Orient me place dans une position particulièrement inconfortable. Que puis-je faire ? Collaborer avec les services de renseignement ? Pour leur dire quoi ? Rien ne permet de remonter jusqu'à eux. Les rendez-vous, les discussions ?… Chaque mot prononcé par Abou Hassan obéit à une logique de protection imparable. Au-delà des informations qu'il souhaitait me divulguer, je ne peux pas fournir le moindre embryon de piste à leur sujet. D'ailleurs, au vu des menaces qui pèsent désormais sur moi et ma famille, je m'y refuse. Impossible de revenir sur mes engagements. Ces hommes savent faire mourir les traîtres avec une lenteur infinie. Je prends conscience, mais un peu tard, que j'aurais largement préféré ne rien savoir et cantonner mon enquête aux jihadistes français, sans découvrir ce que devenaient les plus radicaux d'entre eux.

Je tente de chasser tout cela de ma tête pour me concentrer sur cette rencontre. Peut-être la dernière :

– Depuis combien de temps amassez-vous ces armes ?

– Plusieurs années.

– Combien représente ce que nous voyons ici ? Je veux dire, en termes financiers ?

– Je l'ignore. Peut-être trente millions ? Al-Qaïda paie un prix incroyablement élevé pour ses armes…

– Donc, vous les recevez sans débourser un centime ?

– Exactement. Nous ne possédons pas d'argent. Sauf celui que nous gagnons en travaillant chaque jour, comme toi, dans un bureau ou une usine. Pas un centime n'entre en Europe à travers des canaux illicites. Pourquoi ouvrir une brèche dans notre cuirasse ?

– D'où viennent les armes ?

– Honnêtement, je m'en moque. Cependant, même si je connaissais le détail des filières, je ne te les communiquerais pas.

– Alors, tout est vrai !

Il ne s'agit pas d'une question. Je ne sais tout simplement plus quoi dire. Abou Hassan me prend par le bras. Il m'entraîne près d'une pile de caisses fermées, derrière le Semtex, et nous nous asseyons. Il prend la parole d'une voix calme et posée. Comme on cherche à rassurer un enfant :

– Tu dois répéter dans ton livre ce que je vais te dire. Il s'agit de mon message à tous les Français ! Nous ne voulons pas devenir vos ennemis. Ni Al-Qaïda ni les musulmans de ce pays. Personne ne souhaite l'affrontement. Nous respectons les chrétiens et les juifs. Nous respectons votre histoire et votre culture. Un vrai musulman ne forcera personne à le suivre, car l'islam doit venir du cœur, pas de l'épée. Nous voulons seulement la paix. Notre organisation ne se considère pas en guerre contre vous. Rien à voir avec l'Afghanistan, la Syrie ou l'Irak. Là où les bouchers qui gouvernent massacrent nos frères et nos sœurs ! Nous voulons que les musulmans de France *aident* ce pays. Qu'ils le guident sur la voie de l'islam, de la justice et de l'équité. N'écoutez pas vos journalistes et vos hommes politiques qui nous présentent comme des monstres assoiffés de sang. T'ai-je fait du mal ? N'ai-je pas toujours respecté mes engagements ? Tu vois : je suis comme toi ! Un être humain qui veut vivre une vie heureuse avec sa famille, mais qui comprend et accepte la grandeur d'Allah ! Les musulmans veulent la paix. Ils veulent rendre ce pays meilleur. Pour tous ! Y compris pour les fidèles des autres religions. Alors, mon message peut se résumer ainsi : soyez responsables ! Empêchez vos dirigeants corrompus de lancer une croisade contre l'islam, car vous en subiriez tous les conséquences. Un

déluge de feu et de sang s'abattrait sur ce pays. Mais vous pouvez empêcher ces tueries inutiles ! Vous, les Français, qui disposez du pouvoir de choisir vos dirigeants. Laissez les musulmans s'exprimer. Si personne ne nous attaque, nous n'utiliserons jamais de bombes pour parvenir à nos fins : l'islam est la religion du bonheur et de la paix. Nombre de Français le comprennent et se convertissent ! Alors vos dirigeants doivent laisser l'islam s'épanouir, jusqu'à ce qu'il règne sur ce pays. S'ils nous combattent, c'est à vous de les renverser, par les urnes ou par la force. Pour les empêcher de commettre l'irréparable. Si vous protégez l'islam et si vous laissez se répandre la parole de Dieu, alors, que vous soyez juifs ou chrétiens, vous n'entendrez jamais parler de nous ! Et ces armes, dit-il en désignant la cave d'un geste ample, avec un sourire bienveillant, ces armes ne quitteront jamais cet endroit. *Inch'Allah*…

CONCLUSION

Un désastre qui pouvait être évité

Je ne reverrai Abou Hassan qu'une seule fois, en mars 2014, afin de lui soumettre le texte pour qu'il en « vérifie » le contenu, suivant les termes de notre accord. Je retournerai également en Somalie. Abou Youssef acceptera de venir à Mogadiscio pour me faciliter les choses, m'évitant un nouveau périple dans les montagnes du Galgala. Pendant trois jours, il épluchera mes pages avant de m'imposer certaines modifications mineures, qui n'altèrent en rien le contenu et le sens de cette enquête. Depuis, plus la moindre nouvelle.

Les informations que je viens de recueillir sur les cellules françaises constituent une menace immédiate pour chacun d'entre nous. Une menace si précise que je ne parviens toujours pas à croire que nos services n'en soient pas informés…

Al-Qaïda possède une structure quasiment parfaite dans notre pays. Des hommes invisibles, enterrés au plus profond de notre société. Ces hommes ne se cachent pas, loin s'en faut. Ils sont nos voisins, nos amis, nos collègues de bureaux… Et même les plus sympathiques ! Ceux que l'on prend plaisir à fréquenter, car on les « forme » à devenir tolérants, bons vivants et ouverts d'esprit. Ils sont musulmans d'origine, mais s'intéressent davantage à la bonne chère qu'à la religion. Ils expliquent avec mépris et consternation que ces dingues de salafistes représentent la honte de l'islam, tout en prenant l'apéritif avec leurs collègues. Ils organisent des dîners, font du sport, participent à leurs comités d'entreprise ou peut-être même à la vie syndicale de leur usine. Ils sont vous. Ils sont moi. Ils n'éveillent jamais le soupçon ou la méfiance. Bien au contraire, ils l'endorment.

Ces agents aguerris au combat, formés à la clandestinité dans les régions les plus inaccessibles de Somalie, se fondent désormais au cœur même de notre quotidien. Passés maîtres dans l'art de la ruse, de la duplicité et de la manipulation, ils exploitent les failles de notre système et contournent ses forces, pour s'y infiltrer sans éveiller les soupçons. Al-Qaïda possède

désormais un véritable cheval de Troie dans l'Hexagone. Et l'aveuglement de nos services de sécurité leur a permis de se nicher au plus profond de la société. Longtemps. Pour y attendre un petit bout de papier glissé sous une pierre, qui leur donnera l'ordre d'attaquer et de provoquer un carnage. Sur l'ordre d'un homme qu'ils ne connaissent même pas.

Leur stratégie confine à la perfection. Elle repose sur une paranoïa de tous les instants, qui rend chaque futur martyre aisément sacrifiable, dans la mesure où il ne possède strictement aucune information sur son propre réseau. Piégé, arrêté, torturé, il ne livrera que quelques éléments fragmentaires concernant la Somalie, sans pouvoir compromettre les cadres d'Al-Qaïda qui règnent sur l'organisation française, ni même les autres kamikazes dont il ignore jusqu'à l'existence. Comme un parasite capable de se fragmenter et de perdre certains morceaux de son organisme, aucune opération coup de poing ni aucune vague d'arrestations ne pourra dissoudre totalement cette branche française en pleine expansion.

Comment les percer à jour ? Avec une direction dispersée à travers toute l'Europe, il faudrait une agence de renseignement transnationale, infiniment plus efficace et dotée de pouvoirs beaucoup plus étendus que ceux de nos propres services nationaux. Une utopie, tant la « collaboration » en matière d'espionnage demeure limitée, fragmentaire et souvent manipulée, même entre pays « amis ». De plus, les moyens employés par ces hommes reposent sur une parfaite compréhension de nos atouts et de nos lacunes. En refusant de nous affronter sur le terrain de la technologie, Abou Hassan remet au goût du jour les vieilles techniques de la guerre froide, comme les boîtes aux lettres mortes, qui permettent aux espions de faire passer des messages en toute discrétion. Des méthodes simples, archaïques, si rudimentaires que nos agents de renseignement ne possèdent plus la moindre formation pour y faire face. L'espionnage moderne investit des ressources humaines et financières considérables pour analyser les données suspectes qui transitent sur Internet, à l'aide d'algorithmes chaque jour plus puissants. Mais nos adversaires le comprennent et s'adaptent. Incapables de rivaliser avec nos super-ordinateurs, ils reprennent possession du terrain, en utilisant nos rues et nos forêts pour établir un système de communication indétectable, que les « as » de la DCRI ou même de la NSA semblent bien incapables de démanteler.

Ce réseau, qui ne vise pourtant que la France, comprend l'importance des frontières dans la lutte antiterroriste. Il sème ses poursuivants éventuels en organisant ses réunions à l'étranger, sans posséder la moindre « base » à l'intérieur de l'Hexagone. Et comme il semble qu'aucun flux financier ne permette de remonter jusqu'à lui, l'écran de fumée qui le dissimule se transforme en une véritable chape de plomb.

Les agents d'Al-Qaïda qui prospèrent actuellement en France connaissent parfaitement notre système et fonctionnent à l'inverse de tout ce que l'on pourrait attendre d'une organisation terroriste. En plaçant les salafistes sous surveillance, en établissant des « profils » aux antipodes de la réalité, la DCRI joue le jeu des futurs kamikazes, que personne ne peut aujourd'hui repérer au sein de la population française. Un véritable cauchemar. Que nous pouvions peut-être éviter…

Au terme de cette enquête, je dois avouer que la colère l'emporte sur la peur. Que font les hommes et les agences censés nous protéger ?

Depuis le début de la guerre, la Syrie présente des risques très particuliers. Ce pays exerce un attrait bien plus puissant que l'Afghanistan ou l'Irak pour les aspirants au Jihad. D'abord, parce que le voyage ne pose aucun problème, ni en termes financiers ni en terme de « discrétion ». Des centaines de milliers de Français visitent chaque année la Turquie, et les autorités de ce pays ne procèdent à aucun contrôle particulier sur les vols intérieurs, ni à l'aéroport d'Hatay (Antakia) ni à ceux d'Istanbul. Les visas longue durée s'obtiennent facilement, et certaines brigades syriennes possèdent même des relais au sein de l'immigration turque, pour modifier les dates d'entrée de leurs combattants. On arrive à la frontière pour pas cher et sans risque de se faire repérer. Si l'on ne possède pas les contacts nécessaires pour intégrer une brigade, on les trouve dans les mosquées d'Antakia ou de Reyhanli en moins d'une journée.

En plus de la facilité déconcertante avec laquelle on entre dans cette guerre, la dimension religieuse de ce conflit présente un attrait tout particulier pour nos jeunes concitoyens en quête de spiritualité. Le Coran explique que la fin des temps débutera par une guerre en Syrie, et que tous les jihadistes participant à ce conflit iront au paradis. Un message encore plus clair et plus direct qu'en Afghanistan ou en Irak. Il ne s'agit plus seulement de soutenir Ben Laden ou de combattre les Américains : le

conflit perd une partie de sa dimension politique et devient, pour un volontaire pétri de salafisme, une affaire entre Dieu et lui.

Tous ces éléments préfiguraient la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Désormais, rien ne semble pouvoir endiguer l'exode massif des jeunes Français, persuadés d'accomplir la volonté de Dieu sur cette terre bien plus sacrée que ne l'étaient le Mali, l'AfPak ou l'Irak.

Que faisons-nous depuis trois ans pour remédier à cette situation et aux menaces qui en découlent ? Tandis que nous nous lancions sans réfléchir dans des guerres inutiles et dangereuses, les rangs des jihadistes français en Syrie ne cessaient de grossir, comme un ruisseau de montagne que les pluies transforment en torrent. Pourtant, les solutions existaient. Probablement imparfaites, mais capables de juguler ou de contrôler ce qui aujourd'hui ressemble à un véritable raz-de-marée. La France et les autres nations occidentales devaient, cette fois, se jeter à corps perdu dans un travail de renseignement et d'infiltration, *à l'intérieur même* de ces brigades. Une tâche qui aurait rendu ses lettres de noblesse à nos services, discrédités par l'affaire Merah ou par leur aveuglement en Libye, eux qui ne surent pas évaluer la présence d'Al-Qaïda dans l'est de la Cyrénaïque, la menace jihadiste au sud, ainsi que les fractures tribales et claniques qui rendent désormais ce pays aussi ingouvernable que la Somalie.

Infiltrer les brigades syriennes avec de faux jihadistes, pendant des mois ou des années, voilà, me semble-t-il, l'essence même du renseignement ! Pas les drones ou les satellites, mais les hommes ! Un agent du MI5 m'expliquait qu'une telle opération présentait trop de risques pour le personnel infiltré. Faire la guerre pendant des mois contre les soldats de Damas, passer les filtres et les vérifications d'Al-Qaïda… « Un véritable suicide », m'expliquait-il. Mais justement, le travail de ses hommes ne consiste-t-il pas à protéger leurs concitoyens en acceptant le danger, comme un soldat qui part au front ! Il me paraîtrait naturel que l'élite de notre armée ou de nos espions se porte volontaire pour une mission si noble ! Mais visiblement, je me trompe : nos services de renseignement ronronnent comme n'importe quelle bureaucratie française.

Ces hommes viennent de passer à côté de la plus grande menace à laquelle notre pays ait été confronté depuis longtemps. Car une telle guerre de l'ombre pouvait tout changer. En introduisant de faux volontaires en Syrie, le flot d'informations devenait précieux et intarissable. Un jihadiste

peut graduellement gagner la confiance des émirs et acquérir une connaissance parfaite des réseaux mis en place par Al-Qaïda sur le terrain : des renseignements capitaux pour surveiller, contrôler ou même neutraliser le flux de jihadistes français. Ce travail, la DGSE refuse visiblement de le faire. D'après tous les Syriens rencontrés sur place, les espions pullulent dans la région. En Turquie, mais également en Syrie. Jamais très loin de la frontière, ces hommes débarquent avec des couvertures qui ne trompent personne, se présentant comme des journalistes ou des travailleurs humanitaires. On les repère sans problème, dès leur arrivée.

La technologie rend nos espions paresseux, elle leur fait perdre de vue l'essentiel : le courage et l'efficacité. Le travail d'infiltration, aussi dangereux, long et difficile qu'il soit, représentait notre seule chance d'endiguer la menace terroriste qui pèse aujourd'hui sur la France. Mais nos dirigeants et nos services ont choisi de l'ignorer. Au risque de laisser les Français payer l'addition…

Si des agents tentaient d'infiltrer Al-Qaïda, il deviendrait certainement possible d'agir. Mais sans cela, comment espérer obtenir des informations sur Jabhat al-Nosra, accéder aux camps de Somalie, et remonter finalement la piste des réseaux français ?

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library